


SIGILLUM ACADEMIAE HARVARDIANAE IN NOV·ANG·
CHRISTO ET ECCLESIAE



HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS,

PAR J. DE HAMMER;

TRADUITE DE L'ALLEMAND

PAR J. J. HELLERT.

Tome Troisième.



PARIS

BELLIZARD, BARTHÈS, DUFOUR ET LOWELL,
1 *bis*, RUE DE VERNEUIL.

Londres.
BOSSANGE, BARTHÈS ET LOWELL,
14, Great Marlborough Street.

Saint-Pétersbourg.
Fd BELLIZARD ET Cie, LIBRAIRES,
au Pont-de-Police.

1836

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

SE TROUVE ÉGALEMENT :

à Bruxelles,	chez	P. Meline.
Francfort,		Jügel.
Gênes,		Yves-Gravier.
Florence,		Piatti.
Leipzig,		Brockhauss.
		Bossange père.
Vienne,		Rohrman et Schweigerd.
Varsovie,		E. Glucksberg.
Moscou,		A. Semen.
		Ve Gautier et fils.
		Ch. Urbain et Cie.
Odessa,		J. Sauron.
Constantinople,		J.-B. Dubois.

IMPRIMERIE DE HENRI DUPUY, 11, RUE DE LA MONNAIE.



Jeremiah Curtin.

HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN

DEPUIS SON ORIGINE JUSQU'A NOS JOURS

PAR J. DE HAMMER.

OUVRAGE PUISÉ AUX SOURCES LES PLUS AUTHENTIQUES ET RÉDIGÉ SUR DES DOCUMENS ET DES MANUSCRITS LA PLUPART INCONNUS EN EUROPE;

Traduit de l'Allemand

SUR LES NOTES ET SOUS LA DIRECTION DE L'AUTEUR

PAR J. J. HELLERT;

ACCOMPAGNÉ D'UN ATLAS COMPARÉ DE L'EMPIRE OTTOMAN, CONTENANT 21 CARTES ET 15 PLANS DE BATAILLES DRESSÉS PAR LE TRADUCTEUR.

TOME TROISIÈME.

DEPUIS LA PRISE DE CONSTANTINOPLE PAR MOHAMMED II JUSQU'A LA MORT DU PRINCE DJEM, FRÈRE DE BAYEZID II.

1453 — 1494.



PARIS

BELLIZARD, BARTHÈS, DUFOUR ET LOWELL,
1 *bis*, RUE DE VERNEUIL.

Londres.
BOSSANGE, BARTHÈS ET LOWELL,
14, Great Marlborough Street.

Saint-Pétersbourg.
Fd. BELLIZARD ET Cie, LIBRAIRES,
au Pont-de-Police.

M DCCC XXXVI

APERÇU DES SOURCES ORIENTALES

DONT ON A FAIT USAGE POUR LA SECONDE PÉRIODE DE CETTE HISTOIRE.

—

Les chronologies, les histoires universelles et générales, les biographies, les ouvrages géographiques, et les collections de documens dont nous avons parlé dans le premier volume, ont également servi à cette seconde période; nous avons consulté en outre les ouvrages suivans :

I. Ouvrages géographiques.

1°. HOUSNOUL-MOHAZERET FI AKHBARI MISSR WEL KAHIRET, c'est-à-dire *belle conversation sur les connaissances du vieux et du nouveau Caire*, par le sheïkh Djelaleddin Soyouti, mort en l'année de l'hégire 911 (1505), in-4° de 478 feuilles; cet ouvrage se trouve dans ma collection.

2°. KEWKEBOR-RAOUDHAT, c'est-à-dire *l'Etoile errante du jardin;* c'est une topographie très-détaillée de l'île de Raoudha, située en face du Caire; in-4° de 274 feuilles.

3°. DJEWAHIROUL-BOUHOUR WE WEKAÏED-DOUHOUR, c'est-à-dire *les Perles des mers et les Evénemens des temps*, par Ibrahim Wassifschah; ouvrage, en grande partie topographique, de 113 feuilles in-4°; dans ma collection.

4°. TARIKHI MISSR LIL DJELALZADÉ SALIH, *Histoire de l'Egypte*, par Salih, frère de l'historien de Souleïman-le-Grand, 100 feuil. in-fol.; dans ma collection.

5°. TARIKHI SCHAMI SCHÉRIF, l'*Histoire de la noble ville de Damas*, topographie écrite sous le règne de Souleïman Ier, in-4° de 138 feuil.; dans ma collection.

6°. EL-BERK EL-MOTEELIK FI MEHASIN DJÉLIK, *Eclair brillant de la louange de Djélik* (c'est-à-dire des environs de Damas), par Seïd Mohammed ben Seïd Moustafa ben Khodawerdi ben Mourad, ben Ibrahim, célèbre sous le nom d'Ibner-Reïs, de Damas, en l'année 1171 (1757); in-8° de 87 feuil.; dans ma collection.



APERÇU DES SOURCES ORIENTALES

DONT ON A FAIT USAGE POUR LA SECONDE PÉRIODE DE CETTE HISTOIRE.

—

Les chronologies, les histoires universelles et générales, les biographies, les ouvrages géographiques, et les collections de documens dont nous avons parlé dans le premier volume, ont également servi à cette seconde période; nous avons consulté en outre les ouvrages suivans :

I. Ouvrages géographiques.

1°. Housnoul-mohazeret fi akhbari Missr wel Kahiret, c'est-à-dire *belle conversation sur les connaissances du vieux et du nouveau Caire*, par le sheïkh Djelaleddin Soyouti, mort en l'année de l'hégire 911 (1505), in-4° de 478 feuilles; cet ouvrage se trouve dans ma collection.

2°. Kewkebob-Raoudhat, c'est-à-dire *l'Etoile errante du jardin;* c'est une topographie très-détaillée de l'île de Raoudha, située en face du Caire; in-4° de 274 feuilles.

3°. Djewahiroul-bouhour we wekaïed-douhour, c'est-à-dire *les Perles des mers et les Evénemens des temps,* par Ibrahim Wassifschah; ouvrage, en grande partie topographique, de 113 feuilles in-4°; dans ma collection.

4°. Tarikhi Missr lil Djelalzadé Salih, *Histoire de l'Egypte*, par Salih, frère de l'historien de Souleïman-le-Grand, 100 feuil. in-fol.; dans ma collection.

5°. Tarikhi Schami schérif, l'*Histoire de la noble ville de Damas*, topographie écrite sous le règne de Souleïman Ier, in-4° de 138 feuil.; dans ma collection.

6°. El-berk el-moteelik fi mehasin Djélik, *Eclair brillant de la louange de Djélik* (c'est-à-dire des environs de Damas), par Seïd Mohammed ben Seïd Moustafa ben Khodawerdi ben Mourad, ben Ibrahim, célèbre sous le nom d'Ibner-Reïs, de Damas, en l'année 1171 (1757); in-8° de 87 feuil.; dans ma collection.



II. Histoires spéciales.

7°. Sélimnameï Ishak Tschelebi ou Ouskoubi, *le Livre de Sélim*, par le poëte Ishak Tschelebi ben Ibrahim d'Ouskoubi, mort en l'année de l'hégire 949 (1542). Ce livre ne contient que les événemens qui se passèrent à l'avènement du sultan Sélim Ier et les incidens de la guerre qu'il fit à son frère Ahmed. Il y en a trois exemplaires différens; l'un de 38 feuil. in-fol., les deux autres de 80 à 100 feuil. in-8°.

8°. Sélimnameï Soudjoudi, *le Livre de Sélim*, par le poëte Soudjoudi, continuateur d'Ishak; son ouvrage va jusqu'à la conquête d'Égypte; un vol. in-8° de 38 feuil.; dans ma collection.

9°. Sélimnameï Keschfi, *le Livre de Sélim de Keschfi*; un vol. in-8° de 90 feuil.; dans ma collection.

10°. Sélimnameï Seadeddin, *le Livre de Sélim par Seadeddin*. Cet ouvrage diffère essentiellement du dernier livre de l'*Histoire de l'Empire*, écrit par le même auteur; un vol. in-8° de 11 feuil.; dans ma collection. Voy. *Denkwürdigkeiten Asien's* (*Mémoires sur l'Asie*), par Diez (I, p. 256), et le *Sélimnameï Saadi ben Abdoul Motaals*, à la bibliothèque royale de Paris, n° 74, qui paraît n'être autre que le *Sélimnameï* de Seadeddin.

11°. Sélimnameï Djélalzadé, *le Livre de Sélim*, par le grand nischandji, l'historien de Souleïman-le-Grand; grand-in-fol.; à la bibliothèque royale de Dresde.

12°. Sélimnameï Schoukri, *le Livre de Sélim*, par Schoukri, en rimes turques; un vol. in-8° de 90 feuil.; dans ma collection.

13°. Sélimnameï Yousouf, *le Livre de Sélim*, par Yousouf, le *secrétaire égyptien*, le même qui a traduit le *Sélimnamé* de Schoukri en prose. Cet ouvrage, le meilleur des sept précédens, fut composé d'après les communications de Kodjibeg, gouverneur du sandjak de Soulkadr, qui avait accompagné le sultan dans son expédition contre la Perse et l'Egypte; un vol. in-4° de 118 feuil.; dans ma collection.

Les ouvrages suivans traitent en particulier de la conquête d'Egypte :

14°. TARIKHESCH-SCHEÏKH AHMED IBN SEÏNEL ER-REMMAL, *Histoire du scheïkh Ibn Seïnel*, employé à la cour de Toumanbeg, le dernier des sultans mamlouks, comme devin des figures formées par le sable ; un vol. in-4° de 80 feuil.

15°. TARIKHI MISSR KADIM OU DJEDID, *Histoire de l'ancienne et de la nouvelle Egypte par Souheïli*, Constantinople, 1142 (1729). Cet ouvrage n'est en grande partie qu'une compilation de celui de Djelalzadé Salih et d'Ibrahim Wassifschah (*voy.* n° 3 *et* 4).

16°. ALMANAH ER-RAHMANIYET FID DEWLETIL OSMANIYET, *Présens pieux offerts à l'empire ottoman*, par l'astronome Seïneddin Mohammed ben Ebis-sourour El-bekri Essidiki du Caire [1]; un vol. in-4° de 104 feuil.; dans ma collection.

17°. LATAÏF MUNIFET FI ZIKRIL DEWLETIL OSMANIYET WE TEMELLUKIHA LIHAZIHIL-AKTARIL MISSRIYET, *Agrémens de la lecture de la dynastie ottomane et de ses possessions en Egypte*, compendium de l'histoire d'Egypte qui va jusqu'à l'an 1038 (1628); un vol. in-8° de 310 pages ; dans ma collection.

18°. NOUZHETET-THALIB, *Réjouissances des amis de l'histoire*, traduit de l'arabe en turc par Ahmed Tschaousch de Valona, sous le règne d'Ahmed I[er], et par ordre de Mohammed-Pascha. Ce livre n'est qu'un extrait d'ouvrages arabes antérieurs, qui traitent de l'histoire et de la géographie de l'Egypte ; un vol. in-4° de 116 feuil.; dans ma collection.

19°. NOUZHETEN-NAZIRIN FI TARIKH MEN WELA MISSR MIN EL-KHOULEFA WES SELATIN, *Réjouissances des contemplateurs de l'histoire des khalifes et des sultans qui ont régné*

[1] Le même auteur écrivit les ouvrages suivans : *Dourrol djéman fi assli menbaï ali Osman* (*les Perles précieuses de l'Origine de la Dynastie ottomane*); — *Feïzoul-mennan fi dewlet ali Osman* (*la Bénédiction du Tout-Puissant sur la Dynastie ottomane*); — *El-kewakib es-saïret fi akhbar Missr wel Kahiret* (*Étoiles errantes dans les connaissances de l'Ancien et du Nouveau-Caire*). Voyez Sylvestre de Sacy, dans les *Notices et Extraits des Manuscrits*, I, p. 165, et le *Tezkeretet-Souresa*.



sur l'Egypte, par le scheïkh Imam Merii Ibn Yousouf Al-Hanbeli. Cet ouvrage, dédié à Azmizadé, juge au Caire, est un extrait abrégé de l'histoire d'Egypte jusqu'à l'an 1032 (1623). Deux exemplaires, le premier de 79 feuil. in-4°, le second de 75 feuil. en langue arabe; dans ma collection.

20°. Tarikhi Missr, *Histoire d'Egypte*, par Mohammed, fils de Yousouf; un vol. in-4° de 279 feuil. C'est la meilleure de toutes les histoires publiées sur les divers gouverneurs d'Egypte depuis la domination des sultans ottomans; dans ma collection.

21°. Essebi-esseyar fi akhbari Moulouket-Tatar, *les sept Etoiles errantes dans la connaissance des rois tatares*. C'est une des meilleures histoires des khans de la Crimée, depuis Menghli Ghiraï, le premier de ces khans, jusqu'à Selamet Ghiraï, 1150 (1737); un vol. in-fol. de 234 feuil. Cet ouvrage que le chevalier Italinsky, ambassadeur de S. M. l'empereur de Russie à Rome, m'avait cédé momentanément, a été rendu depuis à la collection de manuscrits léguée à la ville de Saint-Pétersbourg par le chevalier Italinsky. La copie de ce livre précieux, que j'ai eu sous les yeux, a été faite (1206, 1791) par Khalil Ratib, derwisch de l'ordre d'Ibrahim Edhemi à Karahissar-scherki.

III. Collection de Documens.

22°. Inscha, *Collection de lettres échangées entre le sultan Bayezid et son frère Djem* (Zizim), *et entre leurs mères*; un vol. in-8° de 98 feuil.; dans ma collection.

23°. Mounschiati Ibrahimbeg ed-Defteri, *les pièces d'Etat d'Ibrahimbeg le defterdar;* à la bibliothèque impériale-royale de Vienne, n° 424; un vol. in-8° de 100 feuil.

24°. *La Collection* (Inscha) *précieuse de pièces politiques en langue persane et en langue turque;* grand in-4° de 112 feuil., contenant 150 lettres de sultans et de schahs.

25°. Destouroul-Inscha, *le Modèle du syle épistolaire;* c'est une collection précieuse d'écrits politiques du reïs-effendi Sari Abdoullah. Un vol. in-4° de 171 feuil.



HISTOIRE

DE

L'EMPIRE OTTOMAN.

LIVRE XIII.

Constantinople est repeuplée par de nouveaux colons. — Exécution du grand-visir. — Expéditions de la flotte dans l'Archipel. — Prise de Novoberda et siége de Belgrade. — Incursions dans la Hongrie. — Soumission de la Servie. — Conquête du Péloponèse. — Mort des deux despotes et du dernier duc d'Athènes.

Conquérant et maître de Constantinople, Mohammed II fit son entrée triomphale le quatrième jour de la prise de la ville, après avoir fait partir dès la veille sa flotte chargée d'un immense butin. Arrivé devant l'église de Sainte-Sophie, il descendit de cheval pour prendre possession de cette métropole de la chrétienté en Orient. De là il se rendit au palais qui, depuis tant de siècles, était le séjour des successeurs de Constantin-le-Grand. A la vue de ces murs déserts, il ne put s'empêcher de faire un triste retour sur les vicissitudes des choses humaines, et il récita ce distique d'un poëte persan : « L'araignée fait sa toile dans le palais des



rois, et la chouette entonne son chant nocturne sur les tours d'Efraziab! »

Pour conquérir l'affection des chrétiens qu'il avait soumis par les armes, Mohammed se déclara leur protecteur, et procéda, dès le 1er juin 1453, à l'investiture d'un nouveau patriarche grec [1]. C'est ainsi qu'il réunissait les talens de grand capitaine à l'habileté de l'homme d'Etat; il avait encore les armes à la main, qu'il pensait déjà à s'assurer sa nouvelle conquête par de sages institutions politiques. Il fit proclamer publiquement que les fugitifs retournassent dans leurs maisons, libres de toute crainte; que les habitans reprissent leurs affaires et continuassent à vivre comme par le passé. Il ordonna en même temps qu'en remplacement du patriarche mort, un nouveau fût élu et sacré suivant les anciens usages. Tel était le cérémonial observé sous les souverains de Byzance : le nouveau patriarche, monté sur un cheval des écuries impériales richement enharnaché et couvert d'une housse blanche, se rendait du palais Bucoleon au patriarchat, où les archiprêtres lui prêtaient serment. Là l'empereur, assis sur son trône, autour duquel était rangé tout le sénat, la tête découverte, lui remettait une crosse enrichie de perles et de pierres précieuses; le premier chapelain de la cour [1] bénissait l'assemblée, le grand-domestique entonnait les hymnes et le *Gloria*, et le lampadarios (gardien des

[1] ὁ μεγας Πρωτοπαπας, Phranzes, à la fin du livre III, p. 68, édit. de Alter.

lampes) chantait le chœur : *Le roi des cieux !* Les chants terminés, l'empereur se levait, tenant dans sa main le sceptre et ayant à ses côtés le césar et le métropolitain d'Héraclée : le premier à sa droite, le second à sa gauche. Le nouvel élu s'inclinait trois fois profondément devant toute l'assemblée et se prosternait aux pieds de l'empereur. Celui-ci, étendant son sceptre sur sa tête, prononçait alors ces mots : « La sainte Trinité, qui m'a donné l'empire, t'investit du patriarchat de la nouvelle Rome. » Le patriarche recevait sa dignité des mains de l'empereur, et lui donnait la communion. Sauf ce dernier point, il n'y eut alors rien de changé dans le cérémonial précédemment établi. Mohammed voulut que le petit nombre d'archiprêtres et de laïques qui avaient concouru à l'élection de George Scholarius, appelé aussi Gennadius, observassent les rites sacrés comme avant la conquête. Il invita le patriarche à un repas somptueux et lui fit une magnifique réception. Après un long et amical entretien, Gennadius étant sur le point de se retirer, Mohammed lui fit présent d'un sceptre précieux et lui dit : « Soyez patriarche, et que le ciel vous protège ; usez de mon amitié en toute circonstance ; jouissez de tous les droits et de tous les priviléges dont ont joui vos prédécesseurs. » Le prince musulman voulut reconduire le prélat chrétien jusque dans la cour, et là il ordonna aux grands dignitaires qui l'entouraient d'accompagner Gennadius au synode. Au milieu d'un cortége de vizirs et de paschas, celui-ci, monté sur un des plus beaux chevaux du sultan, se



rendit à l'église des Saints-Apôtres qui avait été désignée pour le siége du patriarchat, Aya-Sophia ayant été transformée en mosquée. Mais le quartier de la ville où était située cette église étant désert et ravagé, et un Turc ayant été trouvé assassiné dans le parvis du temple, Gennadius obtint du sultan la translation du patriarchat dans l'église de la Sainte-Vierge, devenue plus tard la mosquée Fethiyé [1]. Les nonnes, qui jusqu'alors avaient habité le couvent de la Sainte-Vierge, furent transférées dans celui de Saint-Jean sur le Trullos [2], ce qui prouverait que quelques-unes d'entre elles avaient pu sauver des mains des Turcs, sinon leur honneur, du moins leur vie. Le magnifique palais, situé au nord de la nouvelle métropole, devint la résidence du patriarche. Le sultan lui fit délivrer peu après un diplôme qui déclarait sa personne inviolable. Il était ainsi conçu : « Que personne n'impose le patriarche; qu'il ne soit inquiété par qui que ce soit, et que lui et les archiprêtres, ses suffragans, soient pour toujours exempts de toute charge publique [3]. » Le même diplôme assure aux Grecs les trois priviléges suivans: « Leurs églises ne pourront être changées en mosquées; leurs mariages, leurs enterremens, et tous leurs autres usages, seront maintenus d'après les rites et les principes de l'église grecque;

[1] Παμμακαριςη. Ce fut Mohammed qui changea en mosquée l'église de la Sainte-Vierge, et non Sélim I, comme le dit Cantemir, II, p. 120, en s'appuyant à tort sur le témoignage d'Ali.

[2] Ce fut là que, sous Justinien Rhinotmetus, eut lieu le cinquième concile.

[3] Phranzes, l. III, et *Turco-Græc.*, p. 108.

enfin, les fêtes de Pâque continueront à être célébrées, et, à cet effet, les portes du Fanar, c'est-à-dire du quartier grec, resteront ouvertes pendant trois nuits [1]. »

Mohammed, après avoir ainsi assuré la tranquillité des Grecs, en leur donnant pour gage de ses bonnes intentions l'investiture d'un nouveau patriarche, s'occupa, le 2 juin, du sort des Génois de Galata. Les habitans présens furent inscrits, les maisons de ceux qui s'étaient enfuis sur les vaisseaux latins furent ouvertes, mais non livrées au pillage. Les mobiliers furent inventoriés, et on fixa aux propriétaires, pour faire valoir leurs droits, un terme de trois mois, au bout duquel ce qui leur appartenait était acquis au fisc. Le sultan fit ensuite raser les murs du côté de la terre, mais il laissa subsister les fortifications du port [2]. Pour réparer les murs de Constantinople et en repeupler l'enceinte déserte, il manda un grand nombre de maçons et de chaufourniers, et ordonna à cinq mille familles de Trébizonde, de Sinope et d'Asprocastron, de venir s'établir dans la ville, sous peine de mort. Un de ses esclaves, Souleïman, était chargé de veiller à ce que la chaux nécessaire à la réparation des murs fût prête au mois d'août, et que les nouveaux colons eussent au mois de septembre abandonné leur ancienne patrie pour

[1] L'authenticité de ce diplôme, qui avait péri dans un incendie, fut prouvée, sous le règne de Sélim I, par un vieux janissaire qui avait assisté à la prise de Constantinople. Cantemir, 119.

[2] Ducas, XLII, p. 176.

la nouvelle [1]. Sur les assurances publiques du sultan, que tous les nobles grecs qui pourraient prouver leur noblesse seraient traités avec plus de distinction que sous les empereurs grecs , et qu'il leur serait assigné un rang analogue à celui dont ils jouissaient précédemment , un grand nombre d'entre eux se présentèrent le jour de la fête de Saint-Pierre fixé à cet effet ; mais ils payèrent cher leur crédulité, et leurs têtes tranchées ne tardèrent pas à ensanglanter les marches de la cour du palais [II].

Le vingtième jour de la conquête de Constantinople (18 juin 1453), Mohammed se rendit à Andrinople, où il fit une entrée solennelle, traînant à sa suite une longue file de vierges et de femmes de la noblesse grecque; parmi ces dernières se trouvait l'épouse du grand-duc Notaras ; cette princesse, remarquable par ses vertus et son grand caractère, mourut en chemin près du village de Mezené , où elle fut enterrée. Au nombre de ceux qui formaient le cortége triomphal du sultan était le grand-vizir Khalil, le quatrième des Djenderelli, dans la famille duquel le grand-vizirat s'était transmis sans interruption jusqu'à lui; il eut la tête tranchée. Ce fut là le premier exemple de l'exécution du plus haut dignitaire de l'empire, exemple qui se renouvela depuis plus de vingt fois dans les rangs des deux cent deux grands-vizirs que compte jusqu'à ce jour l'histoire ottomane. Cet acte de Mohammed est justifié par les intrigues précédentes de Khalil, qui était

[1] Phranzes, à la fin du livre III, les appelle Σουργουνιδης (Surgoun), les exilés.

l'ami secret des Grecs, et n'avait pas été inaccessible à la corruption. Notaras, dans sa première entrevue avec le sultan, ayant été interrogé par lui sur la cause de la résistance opiniâtre de la ville, avait donné pour raison les lettres secrètes de Khalil qui exhortaient l'empereur et son sénat à tenir bon et à ne pas abandonner la défense. Mohammed dissimula pendant deux jours; mais le troisième, il fit jeter en prison le grand-vizir, qui n'en sortit, quarante jours après, que pour marcher à la mort [1]. Son trésor, riche de cent vingt mille ducats, fut confisqué au profit du sultan, et on défendit à ses amis de porter son deuil. Les vizirs qui lui étaient adjoints, Yakoub et Mohammed-Pascha, furent destitués de leurs dignités, et envoyés en exil après avoir été dépouillés de tous leurs biens [2]. Depuis long-temps Mohammed soupçonnait Khalil de s'être vendu à l'or des Grecs. Un jour, en voyant un renard enchaîné à une porte, il s'était écrié : « Pauvre fou! pourquoi ne t'es-tu pas adressé à Khalil pour acheter ta liberté? » Ces mots effrayèrent le vizir, qui résolut dès-lors de se dérober au courroux du sultan en faisant le pélerinage de la Mecque. Cependant, rassuré par un message particulier qui détruisit ses craintes, il se décida à rester; mais il ne tarda pas à payer de sa vie sa trahison, et la vieille haine de Mohammed, qui ne lui avait jamais pardonné d'avoir fait remonter, pour la seconde fois, Mourad sur le

[1] *Hadikatoul-wouzera*, ou *le jardin des vizirs*, par Osmanzadé.

[2] Chalcondyl., l. VIII.

trône. Le sultan expédia d'Andrinople des lettres de victoire [1] au sultan d'Egypte, au schah de Perse et au schérif de la Mecque, et répondit aux félicitations des Etats chrétiens, ses voisins, par des demandes de tributs annuels. Les despotes de Servie et du Péloponèse durent se soumettre à envoyer tous les ans une ambassade : le premier avec une somme de douze mille ducats, le second avec une de dix mille. Les seigneurs génois, maîtres de Khios et de Lesbos, furent taxés : l'un à trois mille, l'autre à six mille ducats de contribution annuelle. Trabezoun et les côtes asiatiques de la Mer-Noire furent frappées d'un impôt de deux mille ducats, qu'une ambassade devait venir déposer aux pieds du sultan [2]. La république de Raguse elle-même, le premier des Etats chrétiens qui eût reconnu la suzeraineté des sultans ottomans, vit son tribut élevé de quinze cents à trois mille ducats. C'est ainsi qu'elle dut expier l'hospitalité donnée aux Grecs fugitifs; la distinction avec laquelle elle avait traité les nobles familles des Comnène, des Lascaris, des Paléologue et des Cantacuzène; la réception non moins flatteuse qu'elle avait faite à des savans distingués de cette époque, tels que Jean Lascaris, Démétrius, Chalcondyle, Théodore, Spandugino et Paul Tarcho-

1 Collection des pièces d'État de Feridoun : nº 202, au sultan d'Égypte, et nº 203, la réponse; nº 204, au schérif de la Mecque, et nº 205, la réponse; nº 207, à Djihanschah de Perse, et nº 208, la réponse.

2 Ducas, XIII, p. 177. Chalcondyl., IX, p. 147. Suivant Chalcondyl., X, p. 165, Lesbos payait, de même que Trébizonde, un tribut de deux mille ducats.

niates, et les présens par lesquels elle les avait aidés à poursuivre leur voyage à la cour de Lorenzo de Médicis [III]. Des ambassadeurs du grand-maître de Rhodes et du doge de Venise étaient attendus à Andrinople pour traiter de la paix. Sur ces entrefaites arriva, au mois d'août, l'ambassade du despote de Servie avec le tribut imposé. Elle fit en outre de riches aumônes aux prisonniers, et racheta, d'après l'ordre du despote George, cent nonnes, jeunes et vieilles, de l'esclavage [1].

Cependant des dissensions s'étaient élevées entre les Grecs du Péloponèse et leurs auxiliaires albanais, et dans les rangs des Grecs eux-mêmes, lorsque Démétrius et Thomas, les frères du dernier empereur byzantin, avaient voulu, après la prise de Constantinople, s'embarquer pour l'Italie; les Albanais leur refusèrent obéissance, se constituèrent en révolte ouverte sous les ordres de Pierre-le-Boiteux, et leur disputèrent la domination du Péloponèse. Démétrius et Thomas avaient, il est vrai, abandonné leur lâche projet de fuite, et déjà promis à Mohammed le tribut de douze mille ducats, qu'il leur avait imposé ; mais les Grecs se divisèrent entre eux, et Emmanuel Cantacuzène se mit à la tête du parti opposé aux Paléologues. Les Albanais profitèrent de cette anarchie pour ravager le pays, et offrirent au sultan de payer le même tribut que les Grecs, s'il plaisait à Sa Hautesse de leur conférer la souveraineté du Péloponèse.

[1] Ducas, XIII, p. 177.



Après Emmanuel Cantacuzène, qui s'était arrogé la despotie, les deux chefs les plus dangereux de la révolte contre Démétrius et Thomas, furent les deux Grecs Lucanos et Centerion Zacharias, beaux-frères de Constantin, le dernier empereur byzantin. Thomas les retenait depuis quelque temps en prison dans la ville de Khloumoutza [1] ou plutôt dans le castel Tornèse qui l'avoisine; Centerion avait mérité cette détention en s'enfuyant en Achaïe lors de l'entreprise de Mourad II contre Hexamilon, Lucanos en se mettant à la tête de quelques novateurs et en soulevant les Grecs et les Albanais contre les despostes [2]. Ils parvinrent à s'évader, prirent le commandement des révoltés grecs et albanais, et menacèrent d'arracher aux frères du dernier empereur la souveraineté que Mohammed avait daigné leur abandonner contre le paiement d'un tribut. C'en était fait de l'autorité des deux despotes dans le Péloponèse, si Hasan, le commandant grec de Corinthe, n'eût demandé des secours à la Porte du sultan, que celui-ci n'eut garde de refuser [3]. Tourakhan qui, trente ans auparavant [4], avait, le premier des Turcs, franchi l'isthme après la conquête d'Hexamilon, pénétré jusqu'à Sparte (Lacedæmon), Scutari (Leontopolis), Gardika, et battu les Albanais

1 Phranzes, IV, c. 14, p. 85, éd. de Alter. Voyez aussi Pouqueville, IV, p. 244. Khloumoutza ou Castel-Tornèse, aujourd'hui Khlemoustir ou Clemuzi.

2 Chalcondyl., l. VIII, p. 128, éd. de Bâle.

3 *Et profecto parum aberat, quin res Peloponnesi translatæ essent ad Albanos, ni Asanes profectus in januas regis ab eo exercitum impetrasset.*

4 En 1423, *Chronicon ad calcem Ducæ.*

à Tawia, parut de nouveau dans le Péloponèse accompagné de ses fils [1], et à la tête d'une armé turque destinée à protéger les Grecs contre ces mêmes Albanais (1454). Il convoqua les Paléologues et les exhorta à se montrer au peuple, qui, disait-il, devait avoir plus de confiance en eux ses compatriotes, qu'en lui, son ancien ennemi, quoiqu'alors son allié. Chalcondyle le fait ainsi terminer son discours : « Si le sultan n'eût pas eu pitié de vous et ne fût pas venu à votre secours, pour vous remettre en possession de votre puissance presque perdue, je sais bien que c'en était fait de vous. Votre propre expérience vous apprend que jusqu'ici votre administration a été vicieuse ; la nécessité vous ordonne donc impérieusement de mieux gouverner vos sujets à l'avenir. Je vous exhorte surtout à ne pas provoquer vous-mêmes votre ruine par des dissensions intestines ; soyez implacables pour toutes les tentatives de révolte, et ne vous montrez pas trop indulgens envers ceux qui tenteraient des innovations. Deux choses nous ont élevés, nous autres Turcs, au faîte de la puissance, la punition des méchans et la récompense des bons. Si les circonstances nous forcent de différer le châtiment que nous avions résolu, nous accordons le pardon demandé ; mais dès que nous le pouvons en toute sûreté, nous infligeons la punition méritée, et nous poursuivons avec persévérance la vengeance de nos injures [2]. » Tourakhan ter-

[1] Phranzes, IV, 14.

[2] Chalcondyl. Dans le texte grec, Tourakhan parle des Turcs à la troisième personne.

mina en donnant l'ordre de la marche contre les Albanais ; Démétrius, à la tête d'un faible corps de Grecs, suivit les Turcs au défilé de Barbostenis [1], où les Épirotes avaient retiré leurs femmes et leurs enfans ; cette partie de l'armée se mit sur-le-champ en devoir de miner les fortifications qui protégeaient l'ennemi. Les Albanais ayant pris la fuite pendant la nuit, dix mille femmes tombèrent au pouvoir des Turcs. Thomas, le frère puîné de Démétrius, se rendit avec une autre division par Ithome (Monte Vulcano) à Ætos, ville qui avait embrassé le parti de Centerion et qui se racheta par mille esclaves et par des fournitures d'armes et de vivres. Les autres chefs albanais ne tardèrent pas à faire leur soumission, sous la réserve expresse de ne pas être obligés à la restitution des chevaux pris aux Grecs. Avant son départ, Tourakhan exhorta de nouveau les Paléologues à vivre en bonne intelligence et à déployer la plus grande sévérité contre tous les novateurs. « Princes des Grecs, leur dit-il, je vous ai déjà suffisamment expliqué ce que je désirerais vous voir faire dans votre propre intérêt. J'ajouterai seulement cette réflexion : tant que vous serez unis, votre gouvernement prospérera et ne sera point troublé ; mais, si la désunion se met entre vous, le contraire arrivera. Veillez surtout à ce que vos sujets vous respectent pendant la paix, et soyez les inexorables vengeurs de tout ce qui se fait de mal. » En disant cela, il leur serra la main et monta à cheval pour

[1] Bardounia, au défilé des portes que Chalcondyle appelle Barbostenis. Pouqueville, *Voyage en Grèce*, II, p. 594.

quitter le Péloponèse [1]. Ces principes de politique turque ne profitèrent guère aux deux despotes. Après le départ de Tourakhan, au lieu d'exercer une sage sévérité, ils flattèrent plus que jamais leurs sujets, dans l'espoir de s'assurer ainsi de leur fidélité, tandis qu'ils ne faisaient qu'encourager par là l'esprit d'innovation et de révolte [2]. Lucanos se mit à la tête d'une conspiration dans laquelle il fit entrer plusieurs Byzantins, Albanais et Pélopolonésiens, et dont le but était de secouer l'autorité des despotes. Ils s'adressèrent à cet effet à Hasan, commandant de Corinthe et de la presque totalité du Péloponèse; mais celui-ci leur déclara qu'il ne pouvait en référer à la Porte, d'autant plus qu'ils ne pouvaient avancer le tribut imposé par Mohammed. Démétrius et Thomas firent avorter les projets des rebelles en envoyant sur-le-champ le tribut annuel de douze mille ducats [3] à la cour d'Islamboul; le sultan, satisfait de cet empressement, expédia un diplôme en faveur des principales familles du Péloponèse, dans lequel il jurait par les mânes de son père, par le sabre qui lui ceignait les reins, par les cent vingt-quatre mille prophètes des Musulmans et par le saint Coran, que les Grecs ne seraient point lésés dans leurs personnes et dans leurs biens, et que leurs intérêts trouveraient plus de protection sous son règne que sous les règnes précédens [IV].

Mohammed passa à Andrinople, dans le repos du

[1] Chalcondyl., l. VIII, p. 129.

[2] *Ibid.* l. c., p. 130. *Turco-Græcia*, p. 17.

[3] *Ibid.* p. 130, éd. de Bâle.

harem, l'hiver qui suivit la prise de l'ancienne Byzance. Siliwri et Bivados qui forment, pour ainsi dire, la garde avancée de la capitale, et qui seules de tous les lieux environnans, fières de la solidité de leurs murs, avaient si souvent repoussé les attaques des Turcs [1], se rendirent sans combat aussitôt après la conquête de Mohammed [2]. Siliwri est l'ancienne Selymbria, dans l'église métropolitaine de laquelle on conservait précieusement les reliques, ou, comme s'expriment les Turcs, la momie du corps de sainte Euphémie [3]; on y remarque encore les ruines d'un palais de Cantacuzène. Bivados, l'Epibatos des Byzantins, est célèbre par le magnifique palais d'Apocaucos, le puissant rival de ce dernier empereur [4]. Dans la tranquille possession de la capitale de l'empire grec et du reste de ses États, Mohammed médita dès lors la conquête de la Servie. Un an après son départ de Constantinople, il envoya dans le cours du printemps (1454), au vieux despote servien, un ambassadeur avec ce message : « Le pays sur lequel tu règnes ne t'appartient pas, mais à Étienne, le fils de Lazare, et par conséquent à moi (par les droits qu'avait la belle-mère de la fille de Lazare). Cependant je pourrai te céder la part de ton père Wulk, ainsi que la ville et le territoire de Sophia; si tu te refuses [5] à cet arrangement,

1 Ducas, c. XXXVIII, p. 145.

2 Cantemir, p. 160.

3 *Kadid*. Cantemir, règne de Mohammed II, note *u*, p. 121.

4 Voyez *Constantinople et le Bosphore*, II, p. 90.

5 Ducas, c. XLII, p. 178.

j'en appellerai aux armes. » L'ambassadeur avait l'instruction d'être de retour en vingt-cinq jours, sous peine d'avoir la tête tranchée et d'être livré sans sépulture aux bêtes féroces. George avait passé le Danube pour demander des secours à Hunyade; l'ambassadeur fut retenu sous différens prétextes, et on gagna ainsi le temps nécessaire pour approvisionner les villes et réparer à la hâte leurs fortifications. Le trentième jour, Mohammed ne voyant pas revenir son envoyé, perdant à la fin patience, partit d'Andrinople avec toutes ses forces réunies et se dirigea sur Philippopolis. Là il rencontra son ambassadeur auquel il fit grâce de la vie en considération de son rapport sur la fuite de George en Hongrie. Ce rapport lui était arrivé à temps, c'est-à-dire avant le terme qu'il lui avait fixé pour son retour. Pendant la marche de l'armée ottomane, les Hongrois avaient franchi le Danube, ravagé tout le pays dans les environs de Tirnova et repassé le fleuve, chargés de butin. Arrivé à Sofia, Mohammed y laissa la plus grande partie de son armée et tout le diwan, et franchit les frontières de la Servie, à la tête de vingt-deux mille hommes de cavalerie légère, sans rencontrer l'ennemi. George avait ordonné à ses sujets de se réfugier dans les places fortes, en leur promettant un prochain secours des Hongrois [1]. Mohammed divisa son armée en deux colonnes, dont l'une se dirigea sur Semendra, l'autre sur Ostraviz, les deux clefs du pays. La cavalerie parcourut toute la Servie et ramena avec elle

[1] Ducas, l. c., p. 179.



cinquante mille prisonniers dont quatre mille furent employés par le sultan à la colonisation des villages situés dans les environs de Constantinople [1]. Toute la puissance de Mohammed vint échouer contre Semendra. Lorsque le rempart extérieur fut tombé au pouvoir des Turcs, la citadelle qui domine la ville opposa une résistance invincible [2]. Ostroviz [3], malgré sa vaillante défense et une sortie vigoureuse de la garnison, voyant ses murs réduits en cendres par l'artillerie de Mohammed, ouvrit ses portes après avoir stipulé une libre retraite. Bien que cette condition eût été acceptée et jurée par les Turcs, la garnison fut traînée en esclavage. Mohammed leva le siége de Semendra et retourna à Sofia et à Andrinople, où il fit le partage des esclaves, en prélevant, pour le cinquième qui lui revenait, les plus beaux garçons. Il avait laissé Firouzbeg [4] avec trente-deux mille hommes à Krussovaz sur la Morava pour contenir l'armée réunie des Hongrois et des Serviens sous les ordres d'Hunyade et du despote George. Ces deux généraux, après avoir battu Firouzbeg et l'avoir fait prisonnier, marchèrent sur Pirota et Widin, brûlèrent ces deux villes et ravagèrent toute la contrée. Mohammed, pour mettre un terme aux victoires de l'armée hongroise,

1 Thurocz et, d'après lui, Engel, *Histoire de Servie*.

2 Ducas, p. 179.

3 Ostroviza est appelée par Neschri, p. 200, Sifridjé-Hissar; par Idris, f. 87, Siwri-Hissar : ce dernier fait en outre mention du fort d'Ohoul.

4 Hunyade, dans son rapport à l'empereur (Voyez Catona, l. XIII, p. 964), appelle Firouz, Fericzbeg, ainsi que Thurocz, p. 970.

vint camper entre Pirota et Sofia [1]. Mais Hunyade étant retourné triomphant en Hongrie par Belgrade, et George ayant offert de payer un tribut annuel de trente mille ducats [v], Mohammed accorda la paix et revint par Andrinople à Constantinople [2]. Peu de temps auparavant, il avait conclu avec Venise, par l'entremise de Marcello, l'ambassadeur de la république, un traité qui assurait la liberté du commerce aux marchands des deux pays; le duc de Naxos, en sa qualité de feudataire de Venise, fut compris dans ces dispositions; le tribut pour les possessions vénitiennes en Albanie fut remis sur le même pied où il était du temps de Mourad II, et la république eut le droit d'entretenir un bayle à Constantinople pour la protection de ses sujets [3] (18 avril 1454).

Après avoir ainsi rétabli la paix, Mohammed poursuivit dans sa nouvelle capitale ses plans d'embellissement et d'administration intérieure. Il posa à Constantinople la première pierre de la mosquée d'Eyoub, à la place même où le tombeau de ce compagnon du Prophète avait été découvert pendant le siége. Il éleva sur les ruines de l'église des Saints-Apôtres et des tombeaux des anciens empereurs (le forum de Théodose), un palais appelé aujourd'hui le Vieux-Seraï, et qu'il destinait à sa résidence [4]. Les Turcs à son retour s'étaient

[1] Rapport d'Hunyade daté de Nandoralba. Catona, p. 965.

[2] Engel, *Histoire de Servie*, p. 406; d'après Ducas, XLII, p. 179.

[3] Laugier, *Histoire de Venise*, VII, p. 99. Mar. Sanuto, VI, p. 288. Mouradjea d'Ohsson, VII, p. 44.

[4] Ducas, XLII, p. 179. *Tables chronologiques* d'Hadji-Khalfa, à l'année 858. Idris, f. 88.

déjà mis en possession des couvens les plus célébres de la ville : des derwischs s'étaient fixés dans le monastère de l'arsenal, situé à l'extrémité du Seraï actuel, et des foulons et des savetiers occupaient celui du Pantocrator [1].

La première dignité de l'empire était restée vacante pendant un an entier [vi]. Nous ne voyons pas ce fait se renouveler depuis dans les fastes de l'empire. Le sultan nomma à la place de grand-vizir, Mahmoud-Pascha, d'origine servienne par sa mère et grecque par son père. Fort jeune encore, il avait été enlevé par l'armée turque sur le chemin de Novoberda à Semendra. Admis dans le Seraï en qualité de page, il fut employé au service du trésor, et s'acquit par ses talens les faveurs de Mohammed, qui à son avènement le choisit pour son confident intime, et l'investit du gouvernement de la Roumilie [2].

Au printemps de 1455, Isabeg, fils d'Ishak, commandant des frontières turques du côté de la Servie, adressa au sultan un rapport dans lequel il lui démontrait la facilité qu'il y aurait à soumettre ce pays. Mohammed rassembla aussitôt son armée dans la plaine d'Andrinople; après l'avoir passée en revue, il alla camper à l'est d'Ouskoub, au pied de la montagne de Karatova, célèbre par ses mines d'argent [3]. Dans le conseil qu'on tint en cet endroit, il fut

[1] Ducas, XLII, p. 179.

[2] *Les Biographies des Vizirs*, par Osmanzadé-Efendi, disent Mahmoud Croate d'origine. Chalcondyle, VIII, p. 137, dit : *Materno genere triballus, paterno genere græcus erat.*

[3] La *Roumilie* d'Hadji-Khalfa, p. 92. Voyez l'Atlas, pl. III.

convenu de commencer la campagne par une sommation à Novoberda, la plus riche et la mieux fortifiée des places de la Servie, d'ouvrir ses portes. Novoberda on Novobrodo, connue aussi sous les noms de Neopridum, Novopyrgium et Novomonte [VII], avait été appelée dans l'antiquité *Mère des villes*, à cause de ses riches mines d'argent. Nous avons déjà raconté comment dix-huit ans auparavant Ishakbeg, fils d'Ewrenos, le père du commandant turc des frontières serviennes, avait sollicité Mourad II à la conquête de cette ville, et comment elle était tombée au pouvoir des Turcs après la prise de Semendra. Novoberda étant rentrée depuis sous la domination du despote de Servie, Isa voulut, en rendant cette ancienne conquête à l'empire, gagner les hautes faveurs de Mohammed par les mêmes moyens qui avaient valu à son père celles de Mourad II. Il somma donc le commandant de livrer la ville au sultan à qui elle appartenait, puisque Lazar, le dernier despote, n'avait point laissé de fils pour lui succéder. Le commandant répondit que, s'il n'avait pas laissé de fils, il avait laissé une fille, mariée au prince de Bosnie, qui était devenu par ce fait l'héritier de Lazar. Mohammed, à la nouvelle de ce refus, vint en personne prendre le commandement du siége. La ville fut battue en brèche sept jours durant, et enfin prise d'assaut au commencement de juin (1455) [1]. Les

[1] Ce fut le 11 juin qu'un courrier arriva à Raab, apportant la nouvelle que Mohammed avait pris la ville de *Nobordo* (*Novo-Berdo caput illius patriæ et ob mineras belli nervus*), ainsi que d'autres villes sur la Sitniza. Engel, *Histoire de Servie*, p. 407.



immenses richesses que l'armée trouva dans la place furent partagées entre les vainqueurs. Mohammed nomma un beg, un juge et un commandant de la citadelle, à qui il confia la garde de cette importante conquête. Les forts de Trepdjia et de Taschhissar, avec tous leurs trésors, tombèrent également au pouvoir du sultan, qui de là se rendit dans la plaine voisine de Kossova, célèbre par deux victoires des Turcs sur les Chrétiens. En mémoire de son aïeul Mourad Ier, qui y avait perdu la vie et le fruit de son triomphe, sous le poignard de Milosch, Mohammed distribua de riches présens aux akindjis, et retourna, accompagné seulement de la suite affectée à sa personne, à Constantinople, où pendant plusieurs mois il oubliait, au sein des plaisirs du harem [VIII], les fatigues d'une campagne si glorieusement terminée.

Mohammed, en quittant son armée, avait voulu être plus près du théâtre des mouvemens de sa flotte, qui croisait alors dans l'Archipel ; il espérait stimuler par sa présence l'ardeur de son amiral, dont les diverses tentatives sur les îles de Khios, de Kos, de Rhodes et de Lesbos n'avaient pas été couronnées du succès qu'il en attendait. La guerre récemment déclarée au grand-maître de Rhodes avait nécessité ce déploiement de forces maritimes. Avant le départ de Mohammed pour la campagne de Servie, le grand-maître avait envoyé en ambassade à Constantinople quelques chevaliers de Saint-Jean avec des présens magnifiques et la demande d'un traité qui aurait donné la liberté du commerce à l'Ordre sur les côtes de la

Lycie et de la Carie, et aux Turcs dans l'île de Rhodes. Les vizirs ayant demandé qu'ils payassent un tribut à l'exemple des autres îles de l'Archipel, telles que Khios, Lesbos, Lemnos et Imbros, ils répondirent que le cas d'une pareille demande n'étant pas prévu dans leurs instructions, ils ne pouvaient rien décider; qu'en conséquence on les fît accompagner d'un envoyé turc avec de pleins pouvoirs pour en traiter avec le grand-maître. On envoya à Rhodes un des premiers dignitaires de la cour; mais à la demande du tribut, le grand-maître répondit que l'Ordre relevant du pape, il lui était défendu de payer aucune espèce de redevance, non seulement aux princes de croyance différente, mais encore aux États chrétiens eux-mêmes; que, du reste, il était prêt à envoyer tous les ans une ambassade avec des présens, en signe de déférence pour la Sublime-Porte; il ajouta que si les propositions ne plaisaient pas au sultan, il pourrait agir comme bon lui semblerait. En apprenant l'issue des négociations, Mohammed, blessé du ton fier du grand-maître, déclara sur-le-champ la guerre aux chevaliers de Rhodes. Trente navires qui croisaient sur les côtes de la Carie reçurent l'ordre de commencer les hostilités; ils opérèrent une descente dans les îles de Rhodes et de Kos, d'où ils ramenèrent un riche butin et des prisonniers. Dans cet intervalle, Mohammed équipa une flotte composée de vingt-cinq trirèmes, de cinquante birèmes, et de plus de cent navires à un rang de rames. Après la prise de Novoberda, elle partit de Constantinople sous les ordres du kapitan-pascha



Hamza, en se dirigeant vers Gallipoli, d'où elle fit voile vers Lesbos, au lieu d'aller aborder à Rhodes [1]. Hamza n'entra pas dans le port, il mit à l'ancre dans la rade. Gatelusio, le duc de Lesbos, envoya, suivant l'usage, des présens à bord du vaisseau-amiral. Ces présens, que l'historien Ducas fut chargé d'offrir, consistaient en habits de soie, en six mille florins d'argent, vingt bœufs, cinquante moutons, huit cents mesures de vin, du pain et du biscuit, dix quintaux de fromage, et une grande quantité de rafraîchissemens pour l'équipage. Après un séjour de quarante-huit heures, la flotte appareilla pour Khios, où elle fut loin d'être reçue avec les mêmes démonstrations d'amitié. Quelque temps auparavant, le sultan avait demandé, au nom de François Draper [2], négociant de Galata, quarante mille ducats dus à celui-ci par Khios, pour de l'alun qu'il avait fourni. L'amiral turc venait de nouveau réclamer cette somme, avec la menace, en cas de refus des habitans, de ravager l'île. Hamza lut l'ordre du sultan aux députés de l'île qui nièrent la dette et déclarèrent ne rien vouloir payer. L'amiral ne put songer à forcer ni le port, dont l'entrée était interdite par plus de vingt navires bien armés, ni la ville, qui était défendue par un double fossé profond de trois toises et par une nombreuse garnison italienne; il dut se contenter de ravager les vignes et les jardins environnans. Il proposa ensuite aux régens de l'île d'envoyer à bord quelques-

[1] Ducas, XLIII, p. 181.

[2] L'église franciscaine à Pera s'appelle encore aujourd'hui, du nom de cette famille génoise, Santa-Maria à Draperis.

uns d'entre eux pour s'entendre avec Draper. Après la délivrance d'un sauf-conduit, ils envoyèrent un vieillard, accompagné d'un jeune homme de la famille Kyrikos Justini [1]. En route, la crainte leur vint que les Turcs, qui considéraient la violation de la parole donnée comme une ruse de guerre, non seulement permise, mais louable [2], ne se fissent pas grand scrupule de les retenir prisonniers. Aussitôt, saisis d'une terreur panique, ils tournent bride et piquent des deux pour retourner à la ville; mais les Turcs qui battaient encore la campagne les en empêchèrent; les cavaliers francs qui escortaient les deux députés, trop peu nombreux pour soutenir la lutte avec leurs adversaires, s'enfuirent; le vieillard et son jeune compagnon furent emmenés de force sur la flotte qui leva l'ancre aussitôt et fit voile pour Rhodes. Les fortifications du port et de la ville de Rhodes étant bien autrement inexpugnables que celles de Khios, toute attaque fut impossible; Hamza se porta dans les eaux de Kos. Il ne trouva plus que des ruines dans le chef-lieu de l'île; quelques vieillards qui étaient restés déclarèrent que les habitans et les chevaliers s'étaient retirés dans le fort de Racheia. On les prit à bord et on se dirigea sur cette forteresse; Draper somma les chrétiens de se rendre; mais ceux-ci répondirent par la décharge de toute leur artillerie. Après un siége infructueux de vingt-

[1] Il ne faut pas confondre ce Kyrikos avec Kyrikos ou Kyriakos, frère du duc de Lesbos. Chalcondyl., X, p. 165.

[2] *Turci, qui scelus ejusmodi generosum facinus ac stratagema prudens æstimati sunt.* Ducas, XLIII, p. 183.

deux jours, et une perte d'hommes considérable, par suite des attaques et d'une dissenterie qui s'était mise dans ses troupes, Hamza fut contraint de se retirer. Il concerta en route avec Kyrikos une ambassade que les habitans de Midilü enverraient au sultan, afin de négocier un arrangement. Kyrikos et les régens de Midilü se montrèrent très-disposés à cette démarche; mais pendant qu'Hamza était à l'ancre en vue de l'île, attendant la députation qui devait le suivre, un incident malheureux amena de nouveaux conflits. Contrairement à l'ordre de l'amiral, qui avait défendu à son équipage de quitter la flotte, quelques Turcs ivres se mirent à la nage pour gagner la terre. Un d'entre eux monta sur le toit d'une église dont il se mit à jeter les tuiles par terre; un Latin le frappa; ce fut le signal du désordre. Les Latins et les Grecs, armés de bâtons et de sabres, se jetèrent sur les Turcs qui accouraient au secours de leur camarade. Ceux-ci s'enfuirent vers le rivage où une des galères d'Hamza avait mouillé; les chrétiens les y poursuivirent; fuyards et vainqueurs se jetèrent pêle-mêle dans la galère qui, submergée par le poids, coula à fond, entraînant dans une même ruine innocens et coupables. Les archontes de l'île parvinrent à apaiser Hamza, dont le caractère était naturellement doux, en lui restituant le double du prix de la galère, ainsi que des effets et des esclaves engloutis avec elle. Cette satisfaction obtenue, Hamza partit pour Lesbos où l'historien Ducas lui fit servir, par ordre du duc, un magnifique repas apporté à bord; de là il revint à Gallipoli après une absence de deux mois

(octobre 1455). Lorsque Hamza, de retour à Andrinople, parut devant Mohammed, celui-ci lui dit d'un ton menaçant : « Si tu n'avais pas été si cher à mon père, je t'aurais fait écorcher vif, » et il le chassa de sa présence sans vouloir entendre son rapport. Mais ayant appris la perte d'une de ses galères devant Khios, il fit appeler de nouveau l'amiral : « Hamza, lui dit-il, où est la galère que les habitans de Khios ont coulée bas ? — Elle est au fond de la mer, » répondit celui-ci. Le sultan ayant demandé comment cela était arrivé, Hamza raconta que quelques-uns de ses soldats ayant désobéi à ses ordres, avaient trouvé une mort méritée, qu'on ne pouvait imputer à ceux de Khios. Alors Mohammed, se tournant vers Draper, qui était présent : « C'est moi qui me charge de ta dette de quarante mille ducats, j'en exigerai le double pour prix du sang des Turcs qui ont péri. » Draper fut admis à baiser la main du sultan, et Hamza reçut ordre de quitter l'amirauté et d'échanger le gouvernement de Gallipoli contre celui de Satalia. Cette disgrâce expliquait assez les intentions de Mohammed à l'égard du prince de Khios, auquel il ne tarda pas à déclarer la guerre [1] (30 juin 1456).

Cependant Doria Gatelusio, prince de Lesbos, venait de mourir à Lemnos. Un mois après sa mort, le 1er août 1455, l'historien Ducas, qui tenait un rang distingué à la cour de Metelino, fut envoyé, par le nouveau prince Nicolas, auprès du sultan avec les tributs annuels de Lesbos et de Lemnos, dont le premier s'é-

[1] Ducas, XLIII, p. 183-185.



levait à trois mille, et le second à deux mille cinq cents ducats. Le prince d'Aïnos vint également payer le tribut de deux mille ducats qui lui avait été imposé pour la possession de l'île d'Imbros. Ducas, admis à l'audience, s'assit, d'après le cérémonial d'alors, en face du sultan, pendant que celui-ci dînait, et lui offrit le tribut après son repas. Les vizirs s'informèrent de la santé du vieux prince de Lesbos, comme s'ils eussent ignoré sa mort, ne voulant pas reconnaître le nouveau prince avant qu'il fût venu lui-même prêter foi et hommage à la Porte. Ducas retourna prendre à Lesbos le jeune prince, fils aîné de Doria, pour le conduire à la cour du sultan. Mais Mohammed changeait à cette époque fréquemment de résidence à cause de la peste [1] qui exerçait ses ravages à Constantinople et dans les provinces en-deçà du Balkan. Ducas, après l'avoir cherché à Andrinople, à Filibé et à Sofia, finit par le rencontrer dans le défilé d'Izlati, sur une montagne où il avait établi son camp. Le prince de Lesbos, après avoir fait des présens au grand-vizir, Mohammed-Pascha, et au second vizir, Sidi-Ahmed-Pascha, fut introduit dans la tente du sultan, qui d'abord lui fit une réception flatteuse, et lui donna même sa main à baiser. Mais le jour suivant, les choses changèrent de face : les vizirs demandèrent, au nom de leur maître, la cession de l'île de Taschouz (Thassos) et le double du tribut annuel payé jusqu'alors. Ducas eut beau représenter l'impossibilité qu'il y au-

[1] Chalcondyle, l. VIII, p. 148, éd. de Bâle, parle aussi de cette peste et du séjour du sultan à Filibé (Philippopolis).

rait à réunir une pareille somme; tout ce qu'il put obtenir fut que le tribut ne serait augmenté que d'un tiers. Il fut donc élevé, dans le nouveau traité, à trois mille ducats. Avant son départ, le prince fut revêtu d'un kaftan brodé d'or; Ducas et le reste de la suite de kaftans de soie [1]. Cependant la flotte armée contre Khios, forte de dix trirèmes et de dix birèmes, était partie sous les ordres du nouvel amiral et gouverneur de Gallipoli [2], Younis-Pascha [3], le beau favori de Mohammed. Un orage la dispersa sur les côtes de Troie; sept vaisseaux périrent; la galère amirale fut poussée seule dans les eaux de Khios: les douze autres relâchèrent dans le port de Metelino. Younis-Pascha rencontra, à la hauteur de Khios, une galère lesbienne envoyée par le frère du prince Nicolas à la reconnaissance des pirates catalans. Car, outre le tribut, on avait encore imposé au prince de Lesbos la surveillance de l'Archipel et des côtes asiatiques depuis la ville d'Assos, aujourd'hui Baïram [4], jusqu'à l'embouchure du Krimakh (Caïcus), de sorte qu'il était responsable des captures faites sur les Ottomans dans ces parages. Younis-Pascha donna la chasse à cette galère, à bord de laquelle se trouvait une riche Grecque de Khios, la belle-mère du prince de Lesbos; il la poursuivit jusque dans le port de Metelino, où il

[1] Ducas, XLIV, p. 185-187.

[2] Κοντοσταυλον, *Comes classium*, σταυλων, au lieu de στολων.

[3] Ducas l'appelle Γενουζης. Dans la liste des grands-amiraux de l'empire, par Hadji-Khalfa, Younis-Pascha suit immédiatement Baltaoghli, et il ne parle nullement de Hamza.

[4] Ducas, XLIV, p. 188, l'appelle Μαχραμιον.

la réclama comme une prise qui lui revenait, quoiqu'elle n'eût navigué que sous la protection et pour le service du sultan. (En cas de refus, il menaça du courroux de son maître.) De Metelino il fit voile vers la nouvelle Phocée, et y mit une garnison turque. Quoique la ville n'eût opposé aucune résistance, il emmena cent jeunes garçons et jeunes filles qu'il envoya par terre, de Gallipoli à Constantinople, comme présent au sultan. Lors du départ de Younis-Pascha, Ducas avait été chargé d'une nouvelle mission auprès de la Porte; mais la justice de sa cause ne put contrebalancer l'influence de l'amiral. Il fut même retenu jusqu'à la réception de la nouvelle qui annonça la prise de l'ancienne Phocée. Mohammed alors quitta Constantinople et se rendit par terre à Aïnos, où devait le rejoindre Younis-Pascha avec une escadre de dix galères (24 janvier 1456). Les juges de Karaferia et d'Ipssala s'étaient plaints au sultan de quelques actes arbitraires commis par Doria [1], le maître d'Aïnos, dans le cercle de leur juridiction, et de ses ventes de sel aux infidèles qui causaient un grand dommage aux Musulmans. Mohammed promit de remédier promptement à ce mal par la conquête d'Aïnos. Doria, à l'approche des Turcs, se réfugia d'abord dans l'île de Samothraki; mais ensuite, mieux avisé, il envoya au sultan sa fille, jeune personne d'une rare beauté, avec de riches présens. Elle lui obtint sa grâce et la remise de quelques possessions en fief. Mais chemin faisant, Doria se jeta sur les Turcs qui l'accompagnaient, les massacra et s'en-

[1] Ντορια, dans Chalcondyle.

fuit dans les Etats chrétiens [1]. Ducas ne dit que quelques mots sur la conquête d'Aïnos ; mais les historiens ottomans en parlent avec de grands détails dans un chapitre spécial, ainsi que de la prise de Thassos, de Samothraki et d'Imbros, îles situées à l'entrée du golfe d'Aïnos [2], et appelées par les Turcs Taschouz [3], Semendrek et Imrouz [4]. Khios, pour conjurer l'orage qui la menaçait, paya trente mille ducats en dédommagement de la galère perdue, et promit en outre un tribut annuel de dix mille ducats [5]. Mohammed, renonçant pour le moment à la possession de Khios et de Lesbos, ne laissa pas que de s'emparer de l'île de Lemnos (Stalimené). La mésintelligence qui régnait entre les habitans et Nicolas Gatelusio, frère du prince de Lesbos, à la place duquel ils avaient demandé un gouverneur turc, fut le prétexte de cette nouvelle usurpation. Mohammed nomma à cette place Hamzabeg, tout récemment envoyé comme gouverneur à Satalia, et donna ordre au nouvel amiral et beg de Gallipoli, l'eunuque Ismaïl [6], d'installer Hamza à Lemnos. A cette nouvelle, le prince de Lesbos arma en toute hâte

1 Seadeddin dans Bratutti, II, p. 168.

2 *Ad Ænum movit, quâ receptâ abductisque puerilis ætatis maribus ac feminis Adrianopolim contendit.* Ducas, XLIV, p. 189.

3 Idris, f. 88. Neschri, f. 199. Ali, VII[e] récit. Solakzadé f. 52. *Raouzatoul-ebrar*, f. 264. Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, à l'année 859 (1454). *Histoire du defterdar Toursounbeg*, f. 52.

4 La *Roumilie* d'Hadji-Khalfa, p. 196; et Enos, p. 68.

5 Ducas, XLV, p. 190.

6 Ducas, XLV, p. 190. Cet Ismaïl manque également dans la liste des amiraux d'Hadji-Khalfa. Chalcondyl., VIII, p. 248, nomme le successeur d'Ismaïl, Zoganus, lequel est encore omis par Hadji-Khalfa.

une galère commandée par Jean Fontana et Spineta Kolumbotos pour ramener son frère, si tout rapprochement entre lui et les habitans de Lemnos devenait impossible [1]. Ils remplirent leur mission, mais non sans avoir été obligés de recourir aux armes (mai 1456). Trois jours après débarqua l'amiral Ismaïl, accompagné du nouveau gouverneur. Il donna de grandes louanges aux Lemniens, et emmena, en partant, les Lesbiens qui se trouvaient dans l'île. La guerre de la Porte avec la Hongrie opéra une heureuse diversion en faveur des frères Gatelusio, en forçant Mohammed d'ajourner sa vengeance [2].

Dès le commencement du mois d'avril, le bruit se répandit dans toute la Hongrie que Mohammed rassemblait une nombreuse armée pour faire le siége de Belgrade; cette place, alors considérée comme imprenable, est située dans une presqu'île formée au nord par le Danube et à l'ouest par la Save. On apprit en même temps qu'il faisait fondre à cet effet des pièces d'artillerie à Kroussovaz [3], sur la Morawa (Margus). Le 13 juin, l'armée ottomane, forte de cent cinquante mille hommes environ [4], parut devant Belgrade. Elle avait à sa suite un parc d'artillerie de plus de trois cents bouches à feu, au nombre desquelles étaient sept

[1] Ducas, XLV, p. 190.

[2] Ducas, l. c., et Chalcondyl., VIII, p. 243, qui raconte la prise d'Aïnos, de Thassos, d'Imbros et de Samothraki, sans aucun ordre chronologique.

[3] Thurocz, c. 55. Bonfinius, déc. III, c. 8.

[4] *Idibus Junii*. Bonfinius, III, c. 18, p. 188. Suivant Tagliacotius, cent soixante mille; suivant Brankovich, cent cinquante mille. Engel, *Histoire de Servie*, p. 408.

mortiers destinés à lancer des boulets de pierre, et vingt-deux canons [1] qui atteignaient la longueur démesurée de vingt-sept pieds [2]. L'artillerie foudroya la ville jour et nuit, et la canonnade se fit entendre jusqu'à Szegedin, c'est-à-dire à une distance de plus de vingt-quatre milles hongrois [3]. Mohammed, regardant la conquête de Belgrade comme un jeu auprès de celle de Constantinople, s'était vanté, s'il faut en croire certains historiens, de prendre en quinze jours la forteresse, que son père avait assiégée infructueusement pendant six mois, et il espérait être sous deux mois à Ofen [4]. Une flottille de deux cents brigantins [5], réunie à Widin, remonta le Danube pour intercepter les secours qu'on préparait à Szegedin. Le grand homme de guerre de la Hongrie, Hunyade, alors lieutenant-général du royaume, rassembla d'abord à Ofen, puis à Szegedin, l'armée des croisés qui, appelés par une bulle du pape Calixte III, et encouragés d'ailleurs par les promesses d'indulgences plénières faites par son légat, le cardinal Jean Angelo, avaient pris la croix et les armes contre les Turcs [IX]. Environ soixante mille hommes avaient répondu à l'appel du pape, ou plutôt aux exhortations du zélé prédicateur Joannes Capistrano, et étaient venus se

[1] Trois cents canons devinrent la proie des vainqueurs. Engel, l. c.

[2] Tagliacotius dans Catona, III, p. 1068. Engel, l. c., p. 408, dit seulement vingt-deux pieds.

[3] Thurocz, LV.

[4] Tagliacotius dans Catona, XIII, p. 1070, et Thurocz, p. 1092.

[5] Chalcond. *Naves autem erant numero ducentæ.*

ranger sous les drapeaux d'Hunyade. Cependant, parmi toute cette multitude, on ne comptait que trois magnats, Jean de Korogh, haut-palatin et ban de Machov, d'Orban et de Posega, dans le banat duquel est situé Belgrade [1], le capitaine Michel Zelaghy, haut-palatin de Bistrai, et le jeune Ladislas de Kanischa [2]. Beaucoup d'autres nobles, à la vérité, prirent la croix, mais non les armes; les troupes d'Hunyade étaient un ramassis de bourgeois, de paysans, d'étudians, de moines mendians, armés de pieux, de bâtons, de frondes et de sabres [3]. Capistrano était accompagné de six de ses collègues comme lui franciscains [4], et dont deux, Jean Tagliacozzo et Nicolas de Fara ont, par leurs écrits sur cette mémorable époque, transmis leurs noms et celui de Capistrano à la postérité [5]. Le 14 juillet, Hunyade, avec une flottille également composée de deux cents brigantins, en partie rassemblés à Sztary-Slankament, en partie construits à Belgrade sous la direction de Zelaghi, alla à la rencontre de la flottille ennemie. Le combat ne fut presqu'un abordage; les bâtimens turcs, dont la manœuvre était lourde et inexpérimentée, furent bientôt dispersés [6]. Mohammed fit brûler les navires démâtés et dont l'équipage avait péri, afin qu'ils ne tombassent

[1] Tagliacotius dans Catona, XIII, p. 1078.
[2] Thurocz, LV.
[3] Tagliacotius, l. c., p. 1079.
[4] *Ibid.* l. c.
[5] Pray, *Annales*, 3e part., et Catona, XIII, p. 1072 et 1096.
[6] Chalcondyl., Thurocz, LV. Tagliacotius.

pas entre les mains des Hongrois [1]. Les Turcs perdirent sept galères, dont trois coulées bas et quatre prises; plus de cinq cents des leurs furent tués dans le combat [2]. Capistrano s'était tenu sur le rivage pendant toute la durée de l'engagement, en invoquant le nom de Jésus et agitant l'étendard des croisés. Sept jours après l'échec reçu sur le Danube, Mohammed ordonna un assaut général et se mit lui-même à la tête des janissaires [3]. Karadja, le beglerbeg de Roumilie, qui jusqu'alors avait dirigé le siége avec talent et bonheur, était mort la veille frappé par un boulet de canon. Au matin du 21 juillet 1456, le camp ottoman retentit du bruit des tambours et des trompettes; les janissaires, dans une attaque impétueuse, pénétrèrent par les brèches et se rendirent maîtres du faubourg; de là ils se portèrent sur le pont qui conduit dans l'intérieur de la ville avec une telle vigueur, qu'Hunyade lui-même crut à sa défaite; mais le courage inspiré de Capistrano ne faillit pas même alors, et sa confiance demeura inébranlable. Il jeta de nouveaux renforts dans la citadelle par la porte de derrière, et fit lancer des fagots enflammés et imbibés de soufre sur les Turcs montant à l'assaut, qu'il repoussa ainsi dans les fossés [4]. Vers midi, les assiégeans furent forcés d'abandonner

[1] Chalcondyl., *Has quidem naves illico rex incendi curavit, ne in Pannonum potestatem redigerentur.*

[2] Tagliacotius dans Catona, XIII, p. 1075. Catona donne aussi, p. 1065, le rapport de l'historien polonais Dlugoss, ainsi que ceux d'Hunyade et de Capistrano.

[3] Chalcondyle.

[4] Tagliacotius dans Catona, XIII, p. 1082.

les positions qu'ils avaient prises (22 juillet). Dans cet instant décisif. Capistrano prit avec lui le porte-étendard Pierre, et deux de ses confrères et compagnons d'armes, dont l'un était Tagliacozzo, et fit, à la tête de mille croisés, une sortie vigoureuse pour s'emparer de l'artillerie de siége de l'ennemi [1]. Les Turcs s'enfuirent dans toutes les directions au cri d'*Allah!* et les chrétiens pénétrèrent jusque dans le camp ennemi en invoquant le nom de Jésus. Mohammed, voyant les azabs en pleine fuite et son artillerie sur le point d'être prise, combattit lui-même comme un lion; d'un coup de sabre, il fendit la tête à un chrétien [2], mais il fut lui-même blessé à la cuisse [3] et dut se retirer. Transporté de fureur, il fit d'épouvantables menaces à Hasan, le général des janissaires; celui-ci répondit que ses soldats étaient blessés pour la plupart, et que les autres ne lui obéissaient plus; puis il se jeta, sous les yeux du sultan, au-devant d'une mort glorieuse qu'il ne tarda pas à trouver dans les rangs des Hongrois [4]. Six mille cavaliers turcs arrivèrent assez à temps pour forcer enfin les croisés à la retraite. Mohammed leva le siége en désordre, et se retira avec cent chariots de blessés à Sofia, où il arrêta la fuite de son armée en faisant trancher la tête aux fuyards [5]. Trois cents

1 Chalcondyl., p. 132, et Tagliacotius, l. c., p. 1086.

2 Idris et, d'après lui, Seadeddin. Chalcondyl., *Eo loco peremit virum Pannonum rex.*

3 *Verum vulneratur femur.* Id.

4 Chalcondyl., p. 133.

5 Engel, *Histoire de Hongrie*, p. 409.

canons furent la proie du vainqueur ; vingt-quatre mille Turcs avaient succombé sous les murs de la forteresse [1]. Mais Hunyade ne survécut pas longtemps à son triomphe ; les fatigues de cette dernière campagne, une blessure qu'il avait reçue pendant le siége, l'air de ces contrées corrompu par les miasmes pestilentiels émanés des cadavres turcs restés sans sépulture, se réunirent pour allumer dans son sein une fièvre ardente qui l'emporta vingt jours après la fuite de Mohammed (11 août 1456). Capistrano ne tarda pas à le suivre ; le 23 octobre suivant, il mourut à Belgrade, dans son lit, après avoir cherché tant de fois une fin plus digne de lui sur le champ de bataille. Capistrano fut mis au nombre des saints ; son monument sous le dôme de Saint-Etienne, à Vienne, où il prêcha si souvent la croisade, est encore là pour rappeler tous les titres qu'il eut à la reconnaissance des chrétiens et au respect des Ottomans [2].

En mémoire de cette victoire, et pour consacrer le souvenir du secours porté à Belgrade par les croisés, le pape Calixte III fixa la fête de la Transfiguration au 6 août, jour où Capistrano avait combattu avec

[1] Engel, p. 409.

[2] Voyez la biographie de Capistrano : *Vità, virtù, grandezze e portenti dell' invitto e gloriosissimo B. Giovanni di Capistrano vera ed apostolica Nodrice dell' Europa, difensore del santissimo nome di Giesù, flagello degli Ebrei, destruttor dell' eresie, e conduttore dell' armi cattoliche contro gl' Infideli*, etc., par Giovanni Battista Barberio Romano. Roma, 1690, in-4°. Dans cet ouvrage, les hauts-faits de Capistrano, pendant le siége de Belgrade, ne jouent qu'un rôle secondaire en comparaison des cent quatre-vingt-six miracles qui remplissent le chapitre XXXV, p. 213-223.



tant d'héroïsme. C'était ce même Calixte III, alors âgé de quatre-vingts ans, qui avait fait prêcher la cinquième croisade contre les Turcs. A cette croisade se rattache la victoire de Capistrano, comme la prise de Smyrne (Ismir) [1] à la première, sous Clément VI; la bataille des Serviens [2] à la seconde, sous Urbain VI: la défaite de Nicopolis [3] à la troisième, sous Grégoire XI, et le désastre de Warna à la quatrième, sous Eugène IV [4]. Toujours plein de zèle pour la croisade, Calixte équipa à ses frais, l'année suivante (1457), une flotte de dix-huit galères qu'il envoya dans les eaux de l'Archipel, sous les ordres du cardinal Louis Scarampa, patriarche de Venise. Cet armement devait protéger contre les Ottomans [5] les sept îles principales de l'Archipel, savoir : Rhodes, Khios, Lesbos, Lemnos, Imbros, Thassos et Samothraki. La flotte papale mouilla d'abord à Rhodes, puis à Khios et à Lesbos, dont les habitans repoussèrent la proposition que leur fit le cardinal de ne plus payer le tribut imposé par les Turcs. Les archontes de Khios craignirent de nouvelles hostilités de la part de Mohammed dès que la flotte serait partie, et le prince de Lesbos avait envoyé son tribut par son ambassadeur Ducas, immédiatement après la délivrance de Belgrade [6]. En vain Ducas

[1] Le 28 octobre 1344.

[2] En l'année 1363.

[3] Le 29 septembre 1396.

[4] Le 10 novembre 1444.

[5] Ducas, XLV, p. 190. Bernini, p. 86.

[6] Ducas, XLV, p. 190.

voulut-il disculper les habitans de Lemnos de l'accusation de trahison qu'on faisait peser sur eux; tout ce qu'il put obtenir du sultan fut que ceux qui étaient déjà condamnés à mort fussent conduits de la place d'exécution au marché des Esclaves, où Mohammed les fit vendre pour mille ducats [1]. Lorsque la flotte papale, renforcée de quarante navires de corsaires catalans, arriva devant Lemnos, elle y trouva un accueil bien autrement empressé qu'à Khios et à Lesbos. Scarampa laissa des garnisons dans Lemnos, Samothraki, Imbros et Thassos, et retourna à Rhodes. Mohammed qui soupçonnait le prince de Lemnos d'avoir favorisé sous main cette entreprise des Latins, envoya contre lui, au mois d'août, une flotte formidable sous le commandement d'Ismaïl. Les Turcs mirent le siége devant Méthymnos; mais ils se retirèrent sans avoir réussi [2]. A l'époque où Ducas avait apporté au sultan le tribut de Lesbos, Pierre, prince de Moldavie, était venu aussi offrir un tribut de son plein gré et avait acheté, moyennant un paiement annuel de deux mille ducats, la tranquille possession de ses États, pour lesquels il redoutait beaucoup le voisinage des forces ottomanes [3].

[1] Ducas, l. c.

[2] Chalcondyle, p. 135, raconte cette expédition de la flotte papale, mais il la place par erreur sous le règne de Pie II, successeur de Calixte III. Au nombre des conquêtes faites par Scarampa, il compte Imbros que Ducas passe sous silence, mais il ne parle ni de Thassos ni de Samothraki.

[3] Engel, *Histoire de Moldavie*, p. 131. L'assertion de Cantemir, que la Moldavie n'avait commencé à payer tribut qu'en 1536, est donc erronée. Chalcondyle (IV, p. 64) ne fait pas mention du tribut, mais seulement du traité de paix conclu par ce prince.



Mohammed, de retour à Andrinople, s'efforça de faire oublier sa défaite devant Belgrade par des fêtes magnifiques (1457). Il prépara les solennités de la circoncision de ses fils, Bayezid et Moustafa, dont le premier résidait à Amassia et le second à Magnésie. Les deux princes furent invités à se rendre à Andrinople avec leur cour. Des circulaires, envoyées dans toutes les parties de l'empire [1], appelèrent à ces fêtes les émirs, les fakirs, les légistes, les begs, les poëtes et les juges. On dressa un camp dans la grande île formée par les eaux de la Marizza près d'Andrinople, et un trône fut élevé dans la tente destinée aux grandes réceptions du sultan. Mohammed ouvrit ces fêtes par une assemblée du corps des savans et des oulémas; il était assis sur son trône, revêtu de tous ses insignes, et à ses côtés quatre des savans les plus distingués occupaient la place d'honneur. A sa droite se tenait Khaïreddin, le kodja, c'est-à-dire le précepteur du sultan [2]; à sa gauche, Mewlana Ali Et-Touzi, qui était venu de Perse sous Mourad II. Après la prise de Constantinople, Et-Touzi avait été employé en qualité de professeur [xi] dans une des huit églises que le conquérant avait changées en colléges. Plus tard, Mohammed, pour récompenser son haut savoir, lui donna en toute propriété un village appelé depuis Muderriskoï [3],

[1] La circulaire adressée à Ismaïl de Kastemouni se trouve dans la Collection des pièces d'État de Feridoun, sous le n° 209, et la réponse, sous le n° 211.

[2] Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, p. 204.

[3] Voyez *Constantinople et le Bosphore*, I, p. 572.

c'est-à-dire le *village du Recteur*, situé dans les environs de Constantinople. En face du sultan étaient assis Khizrbeg Tschelebi, le premier juge ottoman de la capitale [XII] des Grecs après la conquête, et Schoukroullah, son médecin, natif de Schirwan [1]. Ces quatre personnages présidaient l'assemblée des savans qui lisaient et commentaient le Coran devant Mohammed, ou récitaient des poésies de circonstance. A la fin de cette séance des académiciens turcs, on servit aux professeurs des plateaux chargés de sucreries, et aux danischmends ou candidats au professorat, des boîtes de fruits confits qu'ils purent emporter chez eux; tous s'en allèrent avec de riches présens en or et en vêtemens d'honneur [2]. Le second jour, les scheïkhs et les fakirs, avec lesquels le sultan se plut à disserter sur des matières religieuses, furent reçus et fêtés de la même manière. Le troisième jour, eurent lieu les exercices d'armes, les courses de chevaux, le tir de l'arc. Enfin le quatrième jour, qui fut le dernier des fêtes de la circoncision, on jeta de l'argent au peuple. Les grands apportèrent à leur tour des présens au souverain : le grand-vizir les surpassa tous par sa fastueuse munificence [XIII]. Ces fêtes avaient à peine cessé que les deux petits-fils d'Ewrenos, Isa fils de Hasan, et Isa fils d'Ishak, furent chargés d'une expédition, le premier en Albanie, et le second en Hongrie. La ville

[1] Taschkœprizadé dans le *Schakaikoun-námaniyé*. Seadeddin et Ali le citent parmi les savans du règne de Mohammed II.

[2] Neschri, f. 202. Seadeddin dans Bratutti, II, 179. Toursounbeg, le defterdar, f. 58, donnent les détails de cette fête.

d'Ofen fut exposée aux courses des Turcs pendant un mois [1].

Nous raconterons dans le livre suivant, à l'occasion de la trêve conclue entre Scanderbeg et les Turcs, les événemens qui se sont passés en Albanie depuis la mort de Mourad II jusqu'à l'année 1458; mais nous devons interrompre un instant le fil de notre récit, pour placer ici l'incursion d'Isa dans la Hongrie, que les historiens hongrois passent sous silence, mais dont Chalcondyle et les historiens ottomans font mention, et la campagne de Servie, à la suite de laquelle ce pays devint irrévocablement une province turque. Nous ne quitterons pas ce sujet sans avoir parlé de l'asservissement définitif de la Grèce.

Au commencement de l'année 1458, Mohammed, dès qu'il eut jeté, près de la Porte-d'Or, les fondemens du château des Sept-Tours [2], prit en personne le commandement de l'expédition qu'il destinait à envahir la Morée. En même temps, le grand-vizir Mahmoud-Pascha reçut l'ordre d'aller réduire les places fortes de Servie qui tenaient encore, soit que ce fût dans ses attributions comme beglerbeg de Roumilie, depuis qu'il avait succédé dans cette dignité à Karadja, mort devant Belgrade; soit que Mohammed pensât qu'il eût été imprudent de lui confier l'asservissement de la Grèce, sa patrie. Mahmoud grossit d'un corps de mille janissaires son armée, en grande partie équi-

[1] Arenpck, *Chron.* f. 1261. *Chron. Celley*, f. 110. Julius Cæsar, *Geschichte der Steyermark* (*Histoire de Styrie*), VI, p. 177.

[2] Ducas, XLV, p. 192. Voyez *Constantinople et le Bosphore*, I, p. 619.

pée à ses frais [1], et qu'il avait tirée de son gouvernement et des sandjaks d'Anatolie; puis, après avoir passé ses troupes en revue dans la plaine voisine de Constantinople, qui porte encore son nom, il se dirigea sur le Danube à marches forcées. Il soumit en peu de temps les forts de Ressowa, de Curicovaz, de Druno et de Braniczovacz [2], et alla mettre le siége devant la ville de Semendra située au sud-est de Belgrade et au confluent de la Jessova et du Danube. Ishakbeg et Karaman-Pascha furent chargés de négocier la reddition de la forteresse; mais le commandant refusa de capituler, bien que tous les ouvrages extérieurs fussent tombés au pouvoir des Turcs [3]. Mahmoud, ne voulant pas consumer son temps et ses forces devant les murs de Semendra, leva le siége, et se rendit au chateau d'Hawala [4] élevé par Mohammed II sur une colline, à trois lieues seulement de Belgrade. Après l'avoir remis en état de défense, il attaqua et prit successivement Ostroviza, Rudnik et Marjone [5]. Il passa le baïram (le carême des Musulmans) à Nissa, puis alla assiéger Columbacz (Columbraria), petite place forte sur la rive droite du Danube. La garnison fut obligée

[1] *Nam hic cùm primus inter duces Januarum ferret exercitum proprium alere potuit.* Chalcondyle, l. c., p. 137.

[2] Seadeddin, Neschri, Idris et Solakzadé appellent ces châteaux Resaw, Kouroudja et Branidja. Voyez Bratutti, II, p. 186.

[3] Seadeddin dans Bratutti, II, p. 186. Neschri, f. 204. Idris, f. 95. Solakzadé, 53.

[4] La *Roumilie* d'Hadji-Khalfa, p. 52.

[5] Dans les historiens ottomans; dans Marini et Bratutti, il faut lire Ostreviza au lieu de Siwrijé.

de se rendre faute d'eau. Mahmoud avait détourné la source qui alimentait la place, et repoussé les troupes qui avaient été s'approvisionner au fleuve. Dès qu'il eut réparé les murs de cette ville, et pourvu à sa défense par de nouvelles fortifications, il détacha Mohammed-beg, fils de Minet, pour battre le pays au-delà du Danube. Celui-ci s'empara du château de Tarak, probablement Kereck, dans le voisinage de Semlin, ravagea le district de Rahova situé entre la Save et le Danube, et revint par eau avec un riche butin de jeunes garçons, de jeunes filles, de bestiaux, d'effets précieux et avec deux cents soldats armés de cuirasses, qu'il alla présenter au sultan alors à Ouskoub [XIV].

Peu de temps après la délivrance de Belgrade, le despote George avait suivi au tombeau ses vaillans défenseurs Hunyade et Capistrano, laissant après lui son épouse Irène, sa fille Mara veuve du sultan Mourad II, et trois fils, Grégoire, Étienne et Lazar. Les deux premiers avaient eu les yeux crevés par ordre de Mourad II lors de leur emprisonnement. Lazar chassa ses deux frères aveugles, empoisonna sa mère [1] et s'efforça de consolider son usurpation, en offrant au sultan vingt mille livres d'or à titre de tribut annuel. Mais il ne jouit pas long-temps du fruit de son crime; il mourut le second mois de son règne. Sa sœur, la sultane Mara, s'était réfugiée avec son frère Grégoire et son oncle Thomas Cantacuzène auprès de Mohammed, qui se chargea d'appuyer les droits qu'elle avait

[1] Engel, *Histoire de Servie*, p. 412. Raitsch, III, p. 222.

au trône de Servie, et lui assigna une résidence [1] à Yassovo sur le Strymon, non loin du mont Athos. Là vivait dans la solitude la sultane de l'empereur Mourad, « la pieuse czarine Mara, fille du despote George. » (C'est ainsi qu'elle signe dans un document sous la date du 13 avril 1479, conservé par Raitsch). Elle avait pour compagne sa sœur Catherine, veuve du comte de Cilley, qu'après la mort de son frère Grégoire, elle avait fait venir de la Pouille [2]. Hélène la veuve de Lazar espéra sauver la Servie des mains des Turcs en mariant sa fille à l'héritier du trône de Bosnie et en faisant de son royaume un fief du pape, qui en accepta la suzeraineté par son légat, le cardinal S. Angelo. Les boyars serviens, mécontens de cette donation et des sympathies de la reine pour la religion catholique, préférèrent la domination des Ottomans à celle du pape et choisirent pour chef Michel Abogovitsch, frère du grand-vizir Mahmoud-Pascha [xv]. Hélène attira par de feintes prévenances Abogovitsch dans la citadelle, s'empara de sa personne et l'envoya prisonnier en Hongrie. Mohammed venait de réduire Prisren [3]; il parut inopinément sous les murs de Semendra qui se rendit à la première sommation, en stipulant la libre sortie d'Hélène avec ses trésors. Les forts de Wicheslaw, de Schernow et de Belastena suivirent l'exemple de Semendra (8 novembre 1459); le couvent de Mileschewo fut livré aux

[1] Engel, l. c., et Spandugino, p. 46.

[2] *Ibid.* l. c., p. 412.

[3] En 1458. Engel, *Histoire de Servie*, p. 414.

flammes [1]. S'il faut en croire Æneas Sylvius, deux cent mille habitans furent emmenés en esclavage. C'est ainsi que six ans après la prise de Constantinople, la Servie devint une province de l'empire ottoman, et Semendra ou Spenderobe, l'ancienne capitale des Tryballiens, une place frontière au nord de la Turquie. Mousa, le rival de Mohammed Ier, l'avait assiégée en 1414 [2], peu avant le premier siége de Constantinople par les Ottomans. Mourad II s'en empara en 1440 [3]; mais à quelque temps de là elle fut rendue et servit à payer la rançon de Mahmoudbeg frère du grand-vizir Khalil-Pascha, fait prisonnier à la bataille d'Islati. Enfin Mahmoud-Pascha l'assiégea à deux reprises pendant deux années consécutives, la première fois inutilement, dans l'année même où l'impôt foncier fut élevé dans tout l'empire de vingt à trente-trois aspres [4] par paire de bœufs, la seconde fois avec un plein succès dans l'année qui vit naître l'infortuné prince de Djem [5].

Les deux despotes du Péloponèse, frères de l'empereur de Byzance, Démétrius et Thomas, dans une stupide imprévoyance des dangers qui les menaçaient, ne trouvaient rien de mieux à faire que de s'affaiblir

1 Engel, M. c., p. 415.

2 Chalcondyl., III, p. 56.

3 Voyez plus haut, l. X. Ce fut alors que les Turcs firent pour la première fois usage d'artillerie de siége, soixante ans après les Vénitiens. Voyez encore Guicciardini, *Istoria d'Italia*, I.

4 Seadeddin, Solakzadé, f. 53.

5 Seadeddin, Solakzadé, en 864 (1459). Sismondi, qui a puisé dans les sources italiennes, place la prise de Semendra en 1458; d'après une table chronologique de Marini Sanuto, la ville ne se serait rendue qu'au 15 avril 1460, ce qui est en contradiction flagrante avec les sources serviennes et turques.

mutuellement par des dissensions domestiques. Mohammed II qui ne perdit jamais une occasion d'étendre sa puissance, prit en personne le commandement de l'expédition de Morée (15 mai 1458), après avoir envoyé les deux petits-fils d'Ewrenos, l'un en Albanie, l'autre en Servie.

A l'époque où Mohammed, ne songeant qu'à se rendre maître de Constantinople, avait rassemblé toutes ses forces sur ce seul point, les derniers débris des patriotes grecs se réfugièrent dans le Péloponèse, où le sultan condescendit à ne pas inquiéter leur puissance expirante. Cette transaction précaire suffit pour rassurer Démétrius qui résidait à Sparte, tandis que Thomas dominait à Patras. Nous avons déjà raconté comment la désunion [1] entre les deux frères avait appelé au sein de leurs États des hordes albanaises qui ne tardèrent pas à se révolter, et comment ils ne ressaisirent le pouvoir que par le secours des Ottomans et le paiement d'un tribut onéreux. Pour mieux connaître les circonstances qui ont facilité aux Turcs la conquête du Péloponèse, il convient de jeter un regard sur les partis qui se disputaient alors le pays. Lorsque Constantin mourut les armes à la main en défendant sa capitale, les archontes voulurent proclamer empereur Démétrius, à qui le trône revenait par droit d'aînesse; mais son jeune frère Thomas, d'un caractère turbulent, ambitieux et tyrannique [2], se

[1] *Tanta era la discordia, che si trovava tra Demetri e Tommaso suo fratello, che l'uno nevrebbe mangiato il cuor all' altro.* Spandugino, p. 29.

[2] *Il quale veramentè fù tiranno.* Spandugino, p. 41.

refusa obstinément à lui céder le pouvoir, et force fut de partager entre eux la domination du Péloponèse, que menaça bientôt de leur enlever la révolte des Albanais. Thomas qui ne le cédait point au sultan en tyrannie, mais qui était loin de l'égaler en habileté et en puissance, imita sa politique sanguinaire d'usurpations et d'assassinats. Pour s'emparer de Glarenza et de l'Achaïe, il attira à Patras le seigneur de ces districts, son parent, sous la protection d'un sauf-conduit, et le fit mourir de faim en prison avec ses fils. Il poursuivit ses cruautés jusque sur le gendre du prince d'Achaïe, à qui il fit arracher les yeux et couper le nez, les mains et les oreilles, pour le punir d'avoir osé se marier pendant la captivité de son beau-père. Théodore Bokali[1], un des plus grands propriétaires du Péloponèse, expia l'influence de sa position par la perte de la vue et de ses biens. Un pareil sort était réservé à Emmanuel Cantacuzène; mais plus heureux, il sut éviter les piéges qu'on lui tendait. Il se mit à la tête des Albanais révoltés, chez lesquels il réussit à se rendre populaire, en changeant son nom grec contre un nom albanais, ravagea tout le plat pays, et assiégea les deux despotes dans leurs résidences de Patras et de Sparte[2].

Mohammed regarda avec raison ce moment de désordre général comme l'occasion la plus favorable à l'accomplissement de ses projets de conquête. Il partit de Constantinople le 5 mai 1458, mit le blocus

[1] Μπουχαλης dans Phranzes, IV, 16.

[2] Spandugino, p. 42.

devant Corinthe le 15 du même mois, et continua sa marche dans le Péloponèse avec le reste de son armée, jusqu'à Phlius [1], qui faisait anciennement partie de la confédération Achaïenne. Mais le commandant albanais Doxias, déterminé à n'abandonner la défense de la ville qu'après la plus vigoureuse résistance, se mit en devoir de le recevoir sur une hauteur fortifiée et qui dominait toute la contrée. Mohammed, jugeant inutile de s'occuper d'un ennemi qui devait tomber entre ses mains après la réduction des principales places, marcha sur Tarsos dont la garnison se rendit à la première sommation; il y laissa un de ses officiers avec quelques troupes, emmenant avec lui trois cents jeunes garçons, et continua sa route dans l'intérieur du pays. Les Albanais qui avaient capitulé à Tarsos, ayant cherché à s'enfuir, Mohammed, pour donner un exemple terrible à ceux qui seraient tentés de les imiter, fit exécuter vingt d'entre eux d'une manière atroce; on leur brisa les chevilles des pieds et des mains à coups de massue, et ainsi mutilés ils durent attendre la mort. La place de l'exécution reçut le nom de Tokmak Hissari (château des chevilles) [2]. Une autre ville située sur une montagne dans l'intérieur du Péloponèse dont Chalcondyle nous laisse ignorer le nom, mais qui paraît être l'Ætos [3] de Phranzes, souffrit tellement du manque d'eau, que les habitans furent réduits à pétrir le pain

[1] Chalcondyle, au commencement du livre IX. Les historiens ottomans l'appellent Felek, et Bratutti, p. 184, Tellech.

[2] Chalcondyle, Seadeddin, Solakzadé, Idris, Ali.

[3] Phranzes, IV, 15, p. 86.

avec le sang des bêtes de somme; pressée par la plus extrême nécessité, elle allait se rendre, lorsque les janissaires escaladèrent les murs et la mirent au pillage. De là, Mohammed conduisit son armée devant la ville de Rupela ou d'Akoba [1], où un grand nombre de Grecs et d'Albanais s'étaient réfugiés avec leurs familles. Après un assaut de deux jours, le sultan, voyant que beaucoup de ses soldats avaient été mis hors de combat, était sur le point de se retirer, lorsqu'une députation vint lui apporter la capitulation des assiégés. La ville ne fut pas détruite, mais les habitans furent transférés à Constantinople. L'armée continua sa marche par Mantinée sur Pazenica [2]. Le sultan fit sommer la garnison albanaise de se rendre, par Cantacuzène, le même qui, avec le secours de ce même peuple, avait fait la guerre aux despotes quelque temps auparavant; mais elle ne céda ni aux propositions de celui-ci, qui, soupçonné de l'avoir encouragée dans sa résistance, tomba dans la disgrâce du sultan, ni à l'attaque des troupes ottomanes elles-mêmes. Mohammed se retira le deuxième jour du siége sur Tégée, incertain s'il marcherait sur Sparte qu'habitait le despote Thomas, ou sur Epidaure, alors la résidence de Démétrius. Mais ayant appris qu'en avant de Tégée les chemins devenaient impraticables, il retourna sur ses pas et investit Moklia ou Moukhla [xvi] près de Tégée. Cette place était défendue par Asanès Démétrius et plus encore

[1] L'entière similitude des faits racontés par Seadeddin sur Akoba, et par Chalcondyle sur Rupela, prouve jusqu'à l'évidence l'identité des deux villes.

[2] Bedjené dans Neschri et Seadeddin.

par sa position sur une montagne inaccessible; le seul côté attaquable était protégé par un triple mur. Dès qu'il eut dressé son camp, disposé son artillerie et détourné les eaux qui alimentaient la place, Mohammed envoya Isa, petit-fils d'Ewrenos, avec un interprète auprès d'Asanès, pour le sommer de se rendre. Chalcondyle nous a transmis les discours dans lesquels l'ambassadeur turc et le commandant grec vantent, le premier la puissance du sultan, et le second la solidité des fortifications. Ces pourparlers n'ayant amené aucun résultat, Mohammed ouvrit le feu de ses batteries en le dirigeant contre le seul côté accessible de la place. Lorsque le premier rempart tomba sous les coups de l'artillerie turque, Asanès se retira derrière le second et continua sa brillante défense. Mais un boulet du poids de sept quintaux étant tombé sur la boulangerie, ce bâtiment s'écroula, et le peu de provisions qui restait fut perdu. L'évêque, traître à sa patrie, instruisit le sultan de la disette de la ville et l'encouragea à continuer le siége. Mohammed fit de nouvelles sommations, en ajoutant que ses intelligences dans la place l'avaient instruit de la famine qui y régnait. Asanès Démétrius et Lucanos considérèrent dès lors une plus longue défense comme inutile et imprudente, et se rendirent au sultan. « Dites à votre maître (le despote Démétrius), leur dit Mohammed, que je suis prêt à lui accorder la paix et mon amitié, sous la condition que la partie du Péloponèse déjà parcourue par mon armée m'appartiendra, et qu'il paiera un tribut annuel de cinq cents livres d'or, pour les pays

dont il reste le maître ; faites savoir au prince de Patras qu'il ait à me céder sa souveraineté, autrement j'irai l'en dépouiller moi-même. » Asanès Démétrius et Lucanos portèrent ce message aux deux despotes qui eurent une entrevue à Tripisbuna [1], aujourd'hui Tripolitza, pour s'entendre sur leurs intérêts communs. La reddition de Moklia fut suivie immédiatement de l'occupation de Corinthe [2] par les Turcs : la garnison avait fait une vaillante résistance ; mais un autre Asanès, fils de Paul et beau-frère du despote Démétrius. et Nicephoras Lucanos, intimidés par les menaces de Mohammed, capitulèrent peu après le commencement du siége [3]. Démétrius et Thomas accusaient, non sans quelque raison, les deux commandans de trahison et de lâcheté, mais enfin force leur fut d'accepter les conditions du vainqueur. Démétrius abandonna le district de Phliasia qui s'étendait depuis Corinthe jusqu'à Calavrita ; Thomas céda Patras et les villes qui en dépendaient. Ce nouveau traité rangea toute la côte nord du Péloponèse sous la domination des Ottomans. Omar, fils de Tourakhan, qui le premier des Turcs avait franchi trente-cinq ans auparavant l'isthme d'Hexamilon, fut investi du gouvernement de l'Achaïe depuis Patras jusqu'à Calavrita [4]. Mohammed, avant de partir pour Constantinople, mit dans

[1] Phranzes, IV, p. 15.

[2] Bratutti fait de Corinthe, Corfou. Aschikpaschazadé désigne sans doute l'Acro-Corinthe par la forteresse de Yidouz, qu'il appelle la clef de la Morée.

[3] Phranzes, IV, p. 15.

[4] Chalcondyl., IX, p. 142.

les villes nouvellement conquises des garnisons de janissaires, et alla visiter Athènes, récemment conquise par Tourakhan; un crime de la maison ducale des Acciaioli avait servi de prétexte à cette nouvelle usurpation.

La veuve du dernier duc Rainer, violemment éprise d'un jeune noble vénitien, auquel le sénat avait confié le gouvernement de Napoli di Romania, lui avait promis sa main et la souveraineté d'Athènes, à condition qu'il assassinerait sa femme, issue comme lui d'une famille patricienne de Venise. Après avoir acheté par son forfait le droit d'être l'époux de la duchesse, l'assassin fut obligé, pour se soustraire à la haine et aux poursuites des Athéniens, de se réfugier à la cour du sultan, avec le fils de Rainer dont il était devenu le tuteur. On le dénonça à la Porte comme meurtrier de sa femme. Mohammed donna le gouvernement d'Athènes à son protégé Franco Acciaioli, neveu du dernier duc, pour lequel il était soupçonné d'avoir une passion honteuse [1]. Franco fut reçu par les habitans avec de grandes démonstrations de joie conformément aux ordres du sultan. Le premier acte de son autorité fut de jeter en prison à Mégare la duchesse qui avait provoqué l'assassinat de sa rivale, et de l'y faire périr. Le jeune Vénitien, meurtrier de sa première épouse, accusa à son tour Franco de la mort de la duchesse sa seconde femme. Alors, pour en finir, Mohammed ordonna à Omar de prendre en son nom

[1] *Quo per amorem abusus fuerat, ut fertur.* Chalcondyl., p. 153.



possession d'Athènes. Celui-ci détermina facilement Franco à se retirer avec ses trésors, en lui promettant de la part du sultan la principauté de Thèbes et de Béotie. Ce fut à cette occasion que Mohammed alla visiter Athènes, dont la prudence d'Omar venait de faire si pacifiquement la conquête. A la vue des merveilles de l'Acropolis et du port, il s'écria : « Quels remerciemens ne doivent pas au fils de Tourakhan la religion et l'empire ! [1] »

Lorsque Mohammed eut visité tous les monumens d'Athènes, il envoya aux deux despotes un ambassadeur, chargé de demander la ratification du traité conclu, et la fille de Démétrius en mariage [2] (octobre 1458). Démétrius agréa sa demande, à l'exemple honteux de quelques-uns de ses aïeux, qui avaient sacrifié leurs filles au harem du sultan. Mais Thomas, son frère, ne tarda pas à rompre la paix qu'il venait de jurer. Nicephoras Lucanos, que Phranzes appelle pour cela le bourreau du Péloponèse, lui avait persuadé que les Grecs et les Albanais étaient prêts à secouer le joug des Turcs, et qu'une révolte ne pouvait manquer de réussir.

Vers le mois de janvier de l'année 1459, Thomas commença les hostilités, non seulement contre les Turcs, mais encore contre son frère ; il prit aux Ottomans Calavrita [3], et à Démétrius Karitena, Saint-

[1] *Quanta gratia debetur lege nostrâ Omari Turachanis filio.* Chalcondyl. IX, p. 142.

[2] Chalcondyl., l. c., p. 143. Phranzes, IV, p. 16.

[3] La chronique grecque, dans *Crusii Turco-Græcia*, p. 17.

George, Bordonia et Kastriza [1], dont il s'empara moins par la force des armes, que par la promesse qu'à l'avenir elles choisiraient elles-mêmes leurs magistrats pour les affaires d'administration intérieure. Il assiégea ensuite Zarnata et Kalamata [2] dans le golfe de Koron, qui appartenaient à son frère; celui-ci en revanche attaqua Scutari et Akoba [3]. Mais le plus grand fléau qui affligeât alors le Péloponèse était les Albanais, ce peuple qui, suivant Phranzes, « le plus pervers et le plus inutile du monde, passait d'un despote à l'autre, et reniait trois fois son maître dans un même dimanche; les Turcs de Corinthe, de Patras et d'Amykla, profitant de cette confusion générale, massacraient, pillaient, et se moquaient des despotes et des archontes dont les querelles intestines les poussaient vers une ruine certaine [4]. » Mohammed qui se trouvait à cette époque à Scopi, où Mahmoud-Pascha vint lui présenter les prisonniers faits en Hongrie, attribuant cette insurrection à l'incurie du fils de Tourakhan, le déposséda de son gouvernement, et nomma à sa place Hamza [5] son gendre. Le nouveau gouverneur força les Grecs à lever le siége de Patras, et marcha ensuite

[1] Phranzes, IV, 16. Pouqueville, III, 481; IV, 494. Bardounia, II, 523; III, 486. Ce Kastriza n'est pas celui de Pouqueville.

[2] Phranzes, IV, 16. Pouqueville, Zarnate, V, 158. Calamate, III, 492; IV, 460.

[3] Phranzes, IV, 16, et la carte de Pouqueville.

[4] Phranzes, l. c., XVI, p. 88.

[5] Chalcondyl., XX, p. 144. Il est incertain si son nom est Hamza ou Hasan, car Chalcondyle le nomme une fois Chamuza, p. 144, et une autre fois Aranès, p. 148.

de concert avec le despote Démétrius, son allié, sur Léontari où Thomas s'était renfermé. Celui-ci accepta la bataille que lui offrit Hamza, et fut battu. Cette victoire fut due à l'habileté de Younisbeg, général des sipahis [1]. Tout ce qui était resté aux Grecs, aux Albanais, aux archontes et aux despotes, devint la proie des Turcs [2]. Les deux frères, ouvrant enfin les yeux sur leur propre ruine, se réunirent à Karriza, où ils assistèrent à la messe du métropolitain de Sparte et se firent de nouveaux sermens [3].

Mohammed, instruit de l'alliance des deux frères, en rejeta la faute sur Hamza, comme précédemment il avait rendu Omar responsable de la guerre civile qui désolait la Grèce. Il le remplaça par Saganos-Pascha, gouverneur de Gallipoli, son grand-amiral. A l'entrée de Saganos-Pascha dans le Péloponèse, les troupes auxiliaires des deux despotes se désunirent de nouveau, et, sans attendre l'ennemi, elles s'enfuirent dans toutes les directions. Thomas, songeant peu aux conséquences du nouveau parjure qu'il venait de commettre, s'empara des possessions de son frère dans la Laconie et la Messénie, et assiégea Kalamata, tout en entamant des négociations avec le sultan. Mohammed, occupé des préparatifs de la campagne d'Asie contre Ouzoun-Hasan, écouta volontiers les propositions de Thomas et y accéda sous les trois conditions suivantes, savoir : qu'il s'engagerait à tenir les troupes grecques éloi-

[1] Chalcondyl., l. c.

[2] Phranzes, IV, 16, p. 87.

[3] *Ibid.* p. 88.

gnées des forteresses turques, qu'il consentirait au paiement d'un tribut annuel de trois mille livres d'or, et qu'au bout de vingt jours il viendrait signer ce traité chez l'ambassadeur turc qui serait envoyé à Corinthe. Thomas promit tout, mais il ne put rassembler le tribut ni satisfaire à aucune des conditions stipulées dans le dernier traité. Mohammed furieux renvoya la campagne d'Asie à l'année suivante, et marcha en personne contre les deux frères [1]. Arrivé à Corinthe, il jeta dans les fers Asanès, beau-frère de Démétrius, et s'avança sur Sparte. Démétrius, abandonné par son frère et poussé par l'espoir de sauver sa vie en trahissant la cause des Grecs, se rendit dans le camp du sultan, qui lui fit une réception gracieuse, lui renouvela la promesse d'épouser sa fille et de le dédommager de la cession de sa principauté. Il le retint auprès de lui; et après avoir mis une garnison turque dans Sparte, il alla attaquer Kastriza, qu'il prit facilement et qu'il pilla. Mais le château qui domine la ville fit une défense qui coûta la vie à un grand nombre de janissaires. Cependant la garnison, forte de trois cents hommes, se rendit volontairement. Pour la punir de sa vaillante résistance et de la confiance qu'elle avait accordée à sa parole, Mohammed la fit rassembler sur la place publique où elle fut massacrée; le commandant eut la distinction d'être scié en deux. Le sultan ne tarda pas à paraître devant Léontari, dont les habitans s'étaient réfugiés avec leurs femmes et leurs

[1] Phranzes, IV, 16, p. 88. Chalcondyl., IX, p. 148.



enfans dans le fort de Gardika. Animés par le courage du désespoir, ils repoussèrent pendant quelque temps toutes les attaques des azabs. Mais leur valeur ne put les sauver; la ville fut prise d'assaut. Six mille cadavres, gisant pêle-mêle avec ceux des bêtes de somme, signalèrent le triomphe des Turcs; car Mohammed avait défendu d'épargner la vie d'un seul esclave [XVII]. Après la chute de la ville, il promit à la garnison de la citadelle la vie sauve et une libre retraite si elle voulait capituler. A peine fut-elle sortie qu'il rassembla hommes et femmes sur une place étroite, où il les fit massacrer au nombre de treize cents [1]. Bokhalis, le commandant du fort, aurait probablement aussi été scié en deux, si sa parenté avec le grand-vizir Mahmoud-Pascha, beau-frère de sa femme, ne l'eût exempté de ce supplice [XVIII]. Ces cruautés effrayèrent les garnisons des autres forteresses du Péloponèse, qui envoyèrent de tous côtés faire leur soumission. Crocontelos, commandant de Saint-George, vint se jeter aux pieds du sultan [2]. Awarin et Arkadia, les deux ports les mieux fortifiés de la côte ouest de la Morée, se rendirent presque sans résistance. Mohammed fit jeter en prison dix mille habitans de cette dernière ville; il voulait d'abord les mettre tous à mort, mais il se ravisa et les fit conduire à Constantinople pour en repeupler les faubourgs. D'après le conseil de Démétrius lui-même, qui, traîné à la suite des Turcs, était journellement témoin des atrocités exercées sur

[1] Chalcondyl., IX, p. 150.

[2] Phranzes, IV, 19.

sa patrie, le sultan envoya Isa, petit-fils d'Ewrenos, à la côte orientale de la Morée; prendre possession de Napoli di Malvasia [xix], et chercher la femme et la fille du despote [1]. Nicolas Paléologue, plus digne que Démétrius de leurs communs ancêtres, refusa de livrer la ville aux Turcs [2], mais il laissa partir la princesse et sa fille. Mohammed les mit sous la garde d'un eunuque et les envoya en Béotie, où il ordonna à Démétrius de les rejoindre. Le despote Thomas ayant perdu tout espoir de succès depuis la chute de Léontari et de Gardika, avait quitté Kalamata et s'était embarqué avec ses enfans pour aller chercher un refuge dans les pays de la chrétienté [3].

Le sultan confia au beglerbeg Saganos la réduction des places qui tenaient encore, et alla sur la côte reconnaître les ports des Vénitiens, Modon et Pylos. Lorsqu'il arriva devant cette dernière ville, le vaisseau du despote Thomas était encore en rade; les Vénitiens lui firent signifier de s'éloigner à l'instant, et renouvelèrent à Mohammed leurs promesses de paix et d'amitié [4]. Mais leurs protestations n'empêchèrent pas la cavalerie turque de battre le pays et d'emmener en esclavage un grand nombre d'Albanais. Ces excursions faites, le sultan retourna dans le nord, et prit, chemin faisant, Bostiza et Les-

[1] Chalcondyle et Phranzes, IV, 16 et 17.

[2] Chalcondyle et Spandugino, p. 45.

[3] Phranzes, IV, 18 et 91.

[4] Chalcondyl., IX, p. 151.

trene, Patras et Calavrita [1]. Il fit scier en deux le courageux commandant de cette dernière ville, l'Albanais Doxas, qui, comme le dit Phranzes, n'avait été fidèle ni au sultan, ni au despote, ni à son Dieu; une partie de la garnison eut la tête tranchée, l'autre fut vendue comme esclave. Caritena, commandée par le Paléologue Sguromalo [2], ne se rendit qu'après une vigoureuse résistance. Un autre Paléologue, Graitzas [3], soutint avec courage, dans Salmenikos, l'attaque des Turcs; et lorsque la ville eut été prise et livrée au pillage, il se retira dans la citadelle où il continua sa défense. Mais, enfin, il offrit au sultan de l'abandonner, sous la condition que l'armée ottomane irait camper à une lieue du château pour que sa retraite ne fût pas inquiétée. Mohammed, rendant justice à la brillante valeur de Graitzas, souscrivit à sa demande, et s'éloigna entièrement de la ville, en laissant l'ordre à Hamza, qu'il venait de réinstaller dans sa dignité de gouverneur à la place de Saganos-Pascha, d'en prendre possession. Mais la garnison de Salmenikos tint encore pendant une année après le départ du sultan, jusqu'à l'époque où Graitzas entra au service de Venise [4] en qualité de général de la cavalerie légère. La cause de

1 Phranzes, IV, 19, p. 91.

2 Dans la lettre de franchise que Mohammed octroya au Péloponèse par l'entremise d'Hasan-Aga, il est plusieurs fois question de la famille des Sguromalo; elle était donc une branche des Paléologues.

3 Phranzes, IV, 19, p. 91. Ce Graitzas paraît être le même que le Paleologue Grizzi, que Spandugino dit s'être défendu à *Muchi* pendant cinquante-quatre jours contre Mohammed. Spandug. 44.

4 Phranzes, l. c.

la déposition de Saganos, fut le grave mécontentement conçu par Mohammed, des suites qu'avait entraînées sa perfidie à l'égard de la garnison albanaise de Santameria [1]. Après lui avoir garanti sa libre retraite, il en avait fait massacrer une partie et conduire le reste en esclavage [2]. Les cruautés exercées par Mohammed sur les Grecs avaient du moins le mérite d'être des crimes heureux, en ce sens que leur effet fut de hâter la soumission de ceux qui se défendaient encore; mais celles de Saganos eurent un tout autre résultat sur les Albanais, qui ne virent de salut pour eux que dans les chances de la guerre, et aimèrent mieux mourir, les armes à la main, que de se laisser égorger par trahison. Mohammed n'entendit point punir l'immoralité de l'acte de Saganos, mais simplement ses conséquences. Lorsqu'à son retour du Péloponèse, il passa à Athènes, on lui dénonça Franco Acciaioli, son ancien favori, comme cherchant à se rendre indépendant. Il emmena avec lui dix des principaux habitans de la ville en ôtage, et laissa l'ordre à Saganos de faire étrangler le rebelle. Saganos invita Franco, eut avec lui une conversation amicale qui dura bien avant dans la nuit, et, par une grâce spéciale, le fit étrangler, non pas dans la tente turque, mais dans la sienne propre [3]. La mort de Franco, dernier duc d'Athènes, fit passer toute la Grèce sous la domination des Ottomans. La ville d'Aïnos fut assignée pour séjour à Démétrius; les revenus

[1] Chalcondyl., IX, 150 et 152.

[2] Phranzes, IV, 19. Dans Pouqueville, Santameri, III, 563. IV, 435.

[3] Chalcondyl., IX, p. 153. Spandugino, 44.

des salines et soixante mille aspres par an furent affectés à son entretien [1]. Mais Mohammed ne jugea plus sa fille digne de son harem, et alla même jusqu'à lui retirer le seul eunuque qui formait sa garde-d'honneur [2]. Le despote Thomas s'était enfui en Europe, emportant, au lieu de trésors, la relique de la tête de saint André [3]. Mais, avant de partir pour Rome, il envoya de Corfou un de ses confidens, l'archonte Rales, à Mohammed, pour lui offrir la ville de Monembasia (Napoli di Malvasia) en échange du gouvernement de la côte sud-est de la Morée. Rales trouva le sultan à Veria (Beroia), dans la Macédoine inférieure. Pour toute réponse, il le fit jeter dans les fers avec sa suite. Cependant il le renvoya quelques jours après, en lui disant que si le despote voulait venir lui-même, ou envoyer son fils à sa cour, il lui assurerait une existence honorable; que, sinon, il pouvait faire ce qu'il jugerait à propos [4]. A son retour de la conquête du Péloponèse, Mohammed fit son entrée triomphale à Andrinople, la dixième année de son règne et la septième de la prise de Constantinople, après avoir mis sous sa domination toute la Grèce, sauf quelques ports [5] appartenant aux Vénitiens, avoir chassé, égorgé ou traîné en captivité les princes de Laconie, d'Achaïe

[1] A en croire Phranzes, ces revenus furent encore augmentés par les impôts des îles de Lemnos, d'Imbros et de Samothraki.

[2] Chalcondyl., p. 153.

[3] *Ibid.* l. c. Spandugino, p. 42.

[4] Phranzes, IV, 19, p. 91. Chalcondyle, IX, p. 153.

[5] Tels que Coron (Corone), Modon (Methone), Pylos, Malvasia ou Monembasia et Lepanto (Naupactus).

et d'Athènes, et avoir laissé partout sur son passage la ruine et la désolation [1].

Ainsi disparurent les derniers restes de la domination grecque dans le Péloponèse. Mais si ce malheureux pays fut trahi par la fortune des armes, il ne laissa pas d'engager de nouvelles luttes souvent inutiles, mais toujours glorieuses. La haine contre les Turcs s'enracina dans le sol et devint un instinct héréditaire chez les Grecs. Pendant trois cent soixante-sept ans des flots de sang coulèrent pour l'indépendance de la nation; enfin, de nos jours, la Grèce est sortie victorieuse de sa longue lutte avec ses oppresseurs, et a conquis une nationalité que sa désunion lui avait fait perdre.

[1] La lettre dans laquelle Mohammed II annonce à Djihan, schah de Perse, la conquête du Péloponèse, se trouve dans la *Collection des pièces d'État* de Feridoun, sous le n° 217, et la réponse du prince persan, sous le n° 218.



LIVRE XIV.

Coup d'œil sur les derniers exploits de Scanderbeg. — Prise de Sinope, d'Amassia et de Trapezoun. — Wlad l'empaleur. — Conquête de Bosnie, de Lesbos, d'Hexamilon et de Corinthe, dans la guerre vénitienne. — Seconde et troisième expéditions en Karamanie. — Constructions de Mohammed. — Conquête de Négrepont.

Sept ans s'étaient passés depuis la prise de Constantinople sans que Mohammed eût pu mettre le pied en Asie, tellement cet espace de temps avait été dévoré par ses conquêtes en Europe, l'asservissement de la Grèce et les guerres de Servie et d'Albanie. Si la Servie était soumise, l'Albanie avait conservé son indépendance, grâce à l'héroïque persévérance de Scanderbeg. Ce qui restait de la puissance des empereurs de Byzance dans le Péloponèse avait été balayé par les armées turques ; mais un Comnène régnait encore à Trapezoun sur les ruines de l'empire grec. Pour renverser ce dernier débris, une campagne en Asie était nécessaire, mais il fallait d'abord s'assurer la tranquillité en Europe. Cette raison détermina Mohammed à conclure, presque immédiatement après la conquête de la Morée, un traité de paix avec Scanderbeg. Nous

avons gardé le silence sur le héros albanais depuis la mort de Mourad II; mais, pendant ces dix années, il n'avait cessé de combattre, toujours avec gloire, souvent avec succès, les armées envoyées contre lui. Les historiens ottomans se taisent entièrement sur les exploits de Scanderbeg, non seulement pendant ce laps de temps, mais encore pendant les sept années suivantes. Ils ne daignent parler du héros épirote, qu'à dater du moment où Mohammed se met lui-même en marche pour l'Albanie. La multitude des faits qui se pressent à cette époque ne nous permet pas de donner un grand développement au récit des événemens particuliers à l'Epire; nous ne mentionnerons ici que le résultat des batailles et des siéges qui eurent lieu dans ces guerres mémorables, la défection de Moses et d'Hamza, le premier armistice, et la paix définitive conclue deux ans après.

Dans les premiers temps qui suivirent l'avènement de Mohammed, Hamza, neveu de Scanderbeg, avait fait prisonnier [1] le chef d'une expédition turque, appelé comme lui Hamza. Dans un autre combat, quatre mille Ottomans étaient restés sur la place avec leur général Debreas, percé lui-même d'outre en outre par la lance de Scanderbeg [2]. Encouragé par ses succès, Scanderbeg mit le siége devant la ville de Belgrade en Albanie, dans l'attaque de laquelle il déploya les ressources stratégiques les plus ingénieuses [3].

[1] VII, XI.

[2] Barletius dans Lonicerus, f. 126.

[3] *Ibid.* p. 134.

Il s'en croyait déjà le maître; mais avant que la trève [1], au terme de laquelle la place devait se rendre, si elle n'était pas secourue, fût expirée, Sewali [2] arriva avec une puissante armée et le força à accepter la bataille; Scanderbeg fut défait. En voyant sa proie lui échapper avec la victoire, on rapporte que sa lèvre inférieure s'entr'ouvrit, et qu'il en jaillit du sang, comme cela lui arrivait toutes les fois qu'il éprouvait une violente irritation, soit dans le combat, soit dans le conseil [3]. Outre une perte de cinq mille hommes, Scanderbeg eut à regretter la mort de Mousakhi, son ami et l'un de ses meilleurs généraux, dont le souvenir s'est perpétué dans un district d'Albanie qui porte encore aujourd'hui son nom. Les auxiliaires napolitains, qui combattaient sous les ordres de Mousakhi, étaient tous restés sur le champ de bataille. Les Turcs, fiers de cette victoire, coupèrent les têtes des morts pour les envoyer à Constantinople, et écorchèrent un grand nombre de cadavres à formes athlétiques dont ils empaillèrent la peau, afin de montrer par ces trophés quels hommes ils avaient vaincus [4]. Scanderbeg voulut soustraire les restes de ses braves à cette profanation, et confia le soin de leurs funérailles à sept mille hommes d'élite [5]. Au chagrin de sa défaite était venu se joindre celui de la défection de son compagnon d'armes, Moses de

[1] Barletius dans Lonicerus, p. 138.

[2] Sebalias.

[3] Barletius, f. 142.

[4] *Ibid.* f. 144.

[5] *Ibid.* f. 145.

Dibra. Ce traître, qui avait mis tout en œuvre pour le détourner du siége de Sfetigrade, et qui l'avait abandonné à celui de Belgrade d'Albanie [1], accompagna le général turc, Sewali, dans son retour à Constantinople; mais il n'eut pas lieu d'être flatté de la réception du sultan, qui, dans toutes les occasions, se montra admirateur des talens et de la valeur de Scanderbeg. Cependant Mohammed accepta la proposition qu'il lui fit de venir mettre à ses pieds la tête de cet ennemi redoutable, et lui confia à cet effet le commandement d'une armée de quinze mille hommes [2]. Scanderbeg l'attendit dans la Basse-Dibra à la tête de dix mille combattans, et remporta sur lui une victoire complète. A la suite de cette défaite, ayant perdu les bonnes grâces du sultan, Moses s'enfuit à la faveur d'un déguisement, et alla se jeter aux pieds de l'ami qu'il venait de trahir. Scanderbeg accueillit avec indulgence son ancien compagnon d'armes et lui pardonna le passé [3]. Mais un coup encore plus sensible pour lui fut la désertion de son neveu Hamza, qui, séduit par Mohammed, se déclara l'ennemi implacable de son propre sang, de son pays et de sa foi. Hamza reçut conjointement avec Isa, petit-fils d'Ewrenos [1], le commandement de quarante mille cavaliers, avec lesquels il alla ravager l'Albanie. Scanderbeg, dont toutes les troupes réunies ne se montaient qu'à

1 Barlet., f. 146.

2 *Ibid.* f. 148, et *Commentario delle cose de Turchi e del S. Georgio Scanderbeg.* Vinegia, 1451, f. 20.

3 Barletius dans Lonicerus, VIII, f. 154, et *Cose del Scanderbeg*, f. 20.

onze mille hommes, parmi lesquels six mille de cavalerie, se retira à Alessio, sur le territoire de Venise [1]. Hamza, nommé par le sultan pascha d'Epire [2], saccagea tout le pays, et vint offrir la bataille à Scanderbeg dans la plaine d'Alessio, entre les deux rivières de Mathia (Drin) et d'Alboula (Drilo). Scanderbeg racheta la faiblesse de son armée par la position avantageuse qu'il sut prendre, en s'adossant au mont Temenios. Trente mille Turcs [3] restèrent sur la place, et, au dire des historiens, le Drin roula des flots de sang [4]; le général turc, Isabeg, ne parvint à s'enfuir qu'avec peine; un sandjakbeg et le traître Hamza furent faits prisonniers. Scanderbeg entra en triomphe à Croïa chargé d'un riche butin. Mohammed, profondément affecté de la perte de cette bataille et de la captivité du sandjakbeg, envoya en Albanie Mezidbeg avec une rançon de quinze mille ducats pour le rachat du prisonnier, et l'autorisation de conclure une trêve. Mais Scanderbeg déclara, dès l'ouverture des négociations, qu'il ne traiterait de la paix que lorsqu'on lui aurait rendu Sfetigrade et Belgrade [5]; cependant Mezid obtint une suspension d'armes jusqu'à l'arrivée de la réponse du sultan à ces demandes. Il accepta néanmoins la rançon du sandjakbeg et lui rendit la liberté, ainsi qu'à quarante autres prisonniers

[1] Barletius, 160. *Cose del Scanderbeg*, f. 21.
[2] *Ibid.* f. 161.
[3] *Cose del Scanderbeg*, f. 21.
[4] Barletius, 166.
[5] *Ibid.* f. 168.

de distinction. Flatté de ce procédé, Mohammed envoya Oumour et Sinan pour reprendre les négociations de la trève naguère proposée, et bien qu'elle ne reçût pas une consécration officielle, les parties belligérantes y donnèrent leur consentement tacite [1]. Scanderbeg pardonna à son neveu Hamza, et concerta avec lui une fuite simulée au moyen de laquelle ce dernier devait se rendre à Constantinople sans exciter de soupçons, et en ramener, s'il était possible, sa femme et ses enfans. Mais Hamza mourut avant d'avoir pu exécuter son projet, empoisonné, à ce qu'on crut, par Mohammed, qui haïssait en lui la principale cause de sa défaite sur le Drin [2]. A la mort d'Alphonse, roi de Naples, Scanderbeg se rendit à la cour de Ferdinand, son successeur, et l'aida dans sa guerre contre Charles VII, roi de France: c'est à cette époque que Mohammed subjugua le Péloponèse. Après cette conquête, pensant que la tranquillité de ses États d'Europe était indispensable à l'expédition qu'il méditait en Asie, il accorda à Scanderbeg la paix et la libre possession de l'Albanie et de l'Épire, en stipulant toutefois qu'il lui enverrait son fils en ôtage [3]. Scanderbeg refusa d'accéder à cette condition, alléguant que son fils était encore trop jeune pour pouvoir gouverner; mais il accepta la paix [4], qui dès lors fut publiée officiellement [5] (1461).

1 Barlet., f. 169 et 198. *Cose del Scanderbeg*, f. 21.

2 *Ibid.* f. 172.

3 Lettre de Mohammed à Scanderbeg, du 6 mai 1461.

4 Réponse de Scanderbeg du 1er juin 1461. Barletius, f. 192.

5 Seconde lettre de Mohammed, du 22 juin, f. 193.

La conquête du Péloponèse avait anéanti les derniers vestiges de la puissance grecque en Europe ; Mohammed voulut en finir avec elle en Orient. De grands mouvemens militaires annonçaient une expédition dont personne ne pouvait dire au juste l'objet. Les conjectures se partageaient à peu près également entre les Génois d'Amassra, les Turcs de Sinope et les Grecs de Trébizonde. Au moment où la campagne s'ouvrit, un des juges de l'armée ayant demandé au sultan le but de ces nouveaux armemens, il lui répondit brusquement : « Si un poil de ma barbe le savait, je l'arracherais et le jetterais au feu [1]. » Mohammed avait pour maxime que le secret et la célérité sont deux moyens infaillibles de réussite dans les grandes entreprises, et surtout dans celles de la guerre. Quoiqu'il méditât depuis long-temps l'asservissement de Trébizonde et de Sinope, il ne s'en prit d'abord qu'aux Génois d'Amassra. En paix avec le sultan depuis la conquête de Constantinople, ils avaient nourri l'espoir d'obtenir de lui, comme des empereurs byzantins, la possession de Galata. Mais sur la réclamation que l'ambassadeur génois lui adressa à cet effet, Mohammed répondit « qu'il ne devait Galata ni à la force, ni à la ruse ; qu'après la prise de Constantinople les habitans lui avaient offert d'eux-mêmes les clefs de leur ville, et qu'il les avait acceptées dans l'intention de leur faire plutôt du bien que du mal. » Sur ce refus, la répu-

[1] Dans une occasion semblable, Pierre, roi d'Aragon, dit que si l'une de ses mains révélait à l'autre son secret, il se la ferait couper sur-le-champ. Giov. Villani, VIII, p. 177.

blique ayant déclaré la guerre à la Porte, Mohammed équipa une flotte de cent cinquante navires qu'il envoya, sous le commandement du grand-vizir Mahmoud-Pascha [1], bloquer Amassra, la principale échelle des Génois sur les côtes asiatiques de la Mer-Noire. Il se mit lui-même à la tête de son armée de terre et la conduisit d'Akyazi à Amassra, par la route entre Nicomédie et Sabandja [2]. Amastris, aujourd'hui Amassra, appelée autrefois Sesamos, est située dans une petite presqu'île, et protégée à l'est et à l'ouest par un double port. Pline le jeune lui donna le nom d'*Œil du monde*, à cause de ses beaux édifices, et les historiens des âges suivans lui reconnaissent une haute importance commerciale. Les Génois l'avaient choisie pour entrepôt de leur commerce dans le Pont-Euxin. Elle se rendit à la première sommation [11]; Mohammed expatria les deux tiers des habitans qu'il envoya coloniser Constantinople, après avoir prélevé les plus beaux jeunes gens pour son service personnel.

Avant son départ de Brousa, où il attendit quelque temps l'entier équipement de la flotte de Mahmoud-Pascha, Mohammed avait écrit à Ismaïl-Beg, de la famille d'Isfendiar, souverain de Penderachie (l'ancienne Paphlagonie) et de Sinope, l'un des princes que tout récemment encore il avait invité aux fêtes de la circon-

[1] Chalcondyl., X, p. 153.

[2] *Ibid.* X, p. 145. Neschri, f. 206. Seadeddin, Solakzadé, f. 53. Idris, f. 100. Akyazi est situé sur la route qui conduit de Nicomédie à Amassra et non loin de Sabaudja.

cision de ses fils [1], qu'il eût à pourvoir la flotte des vivres nécessaires, et même d'argent qu'il pourrait tirer des revenus de ses mines de cuivre [2]. Par une seconde lettre, il enjoignit à Ismaïl de lui envoyer son fils Hasan à Angora [3]. Ismaïl, dont le frère Kizil-Ahmed [4] servait depuis long-temps à la Porte du sultan, obéit à ces invitations, espérant conserver ainsi les faibles débris de son patrimoine. Hasan fut bien reçu, mais à peine arrivé au camp ottoman il fut renvoyé avec ce message : « Instruis ton père, lui dit Mohammed, que j'ai un vif désir de posséder sa ville de Sinope ; je le dédommagerai avec la ville de Filibé (Philippopolis en Thrace) ; s'il s'y refuse, je saurai bien l'y forcer [5]. » Sans attendre la réponse du prince de Sinope, il donna en fief, à Kizil-Ahmed, la plus grande partie du territoire appartenant à son frère Ismaïl, c'est-à-dire tout le district de Kastemouni, et lui délivra un diplôme de cette cession [6]. Mohammed continua sa marche vers la capitale d'Ismaïl, mais avant de commencer les hostilités, il fit représenter par Mahmoud-Pascha, au prince assiégé, que toute résistance serait inutile, d'autant plus que la moitié de ses États était déjà passée à son frère Ahmed. Le descendant d'Isfendiar se

1 *Collection des pièces d'État* de Feridoun, n° 211. Réponse d'Ismaïl, n° 212.

2 Neschri, f. 208. De tous les historiens de Mohammed II, le defterdar Toursounbeg est le seul qui donne la lettre du sultan, f. 78.

3 Neschri, f. 208.

4 Dans Chalcondyl., X, p. 153, Amartes au lieu de Kizil-Ahmed.

5 Ducas, XLV, p. 193. Chalcondyl., IX, p. 154.

6 Ce document, écrit de la main même de Mahmoud-Pascha, se trouve dans le XII[e] récit d'Ali sur le règne de Mohammed. Chalcondyl., X, 154.

plaignit inutilement à Mahmoud [1] que son maître violait à son égard tous les principes de la justice, et fut forcé de se soumettre à l'inflexible volonté de Mohammed. Ismaïl, pour lui prouver que, s'il cédait, ce n'était pas faute de moyens de défense, lui montra l'assiette de Sinope et l'état des fortifications. Sinope est située sur la côte méridionale du Pont-Euxin et presque entièrement entourée par la mer. Ses remparts étaient alors hérissés de quatre cents canons; la garnison était forte de deux mille artilleurs et de dix mille hommes de troupes réglées. Lorsqu'Ismaïl, après avoir rendu la ville, voulut, suivant le cérémonial établi, baiser la main de Mohammed, celui-ci s'y refusa, et l'embrassa avec effusion, en l'appelant son frère aîné [2]. En dédommagement de la perte de ses États, Ismaïl reçut le territoire de Yenischer, d'Aïnegœl et de Yarhissar [3], et Mohammed prit possession de la principauté de Sinope. Parmi les vaisseaux du port, il s'en trouvait un de neuf cents tonneaux, le plus grand qu'on connût à cette époque. Le sultan l'envoya à Constantinople pour en faire construire un d'après ce modèle, mais sur des proportions plus grandes encore. Il voulut rivaliser dans la construction des grands navires avec les Vénitiens et les Aragonais. A l'imitation d'Alphonse, roi de Naples, des chantiers duquel était sorti le premier vais-

[1] Neschri, Seadeddin, Idris.

[2] *Ibid.* f. 209.

[3] *Ibid.* l. c. Suivant Chalcondyle et Ducas, Ismaïl reçut aussi alors la ville de Philippopolis; d'après Neschri, elle ne lui fut assignée que plus tard.

seau de quatre mille tonneaux, le sultan en fit construire un de trois mille; mais il sombra, comme celui d'Alphonse [1], avant d'avoir pu gagner la haute mer.

Sinope a, comme Amastris, un double port. Dès la plus haute antiquité, son importance commerciale en fit le point de mire des rois et des conquérans du Pont. Le fondateur de ce royaume, Mithridate Ier, força les habitans de Sinope, par ses entreprises contre leur ville, à la fortifier. Mithridate-le-Grand, avec lequel s'écroula l'empire du Pont, la déclara sa capitale. Lucullus, dès qu'il eut réduit Cyzique, en fit la conquête; à son entrée dans la ville, il massacra huit mille Ciliciens qui n'avaient pas eu le temps de fuir; mais il rendit aux habitans leurs biens et la belle statue de l'Argonaute Autolycos, auquel on rapporte la fondation de Sinope. On distinguait encore, parmi les monumens d'art dont elle était ornée, la sphère de Billaros et la statue de Jupiter, qui, transférée à Alexandrie, y fut adorée dans un temple magnifique sous le nom de Jupiter Sérapis. Mais un titre plus grand encore à la célébrité, c'est d'avoir été la patrie de Diogène. Son commerce consistait principalement alors, comme aujourd'hui, en câbles, en cordages, en huile de poisson et en thonines qui abondent dans ces parages. Mohammed se réserva la possession de Sinope. Il fit du territoire et de la ville de Boli (l'ancienne Hadrianopolis) un sandjak, qu'il donna à Hasan, fils d'Ismaïl. Kizil-Ahmed fut investi du reste de l'ancienne Paphlagonie avec la capitale Kastemouni et de riches

1 Neschri, l. c.

mines de fer, sous la condition d'un tribut annuel de cinquante mille ducats [1]. Le district de Kastemouni occupe par ses mines une place importante dans les registres de la trésorerie turque, et son nom est célèbre dans la littérature orientale pour être la patrie de douze poëtes [2], mais dont quelques-uns seulement méritent ce titre.

Mohammed n'attaqua pas immédiatement l'empereur de Trébizonde; en sortant de Sinope, au lieu de suivre les côtes, il s'avança dans l'intérieur du pays et prit la route qui conduit par Amassia et Siwas à Erzeroum. Il voulut se défaire d'abord d'Ouzoun-Hasan [3], le puissant prince de la dynatie du Mouton-Blanc, et le mettre dans l'impossibilité de secourir son allié David Comnène, empereur de Trébizonde. Une année avant la prise de Sinope, Ouzoun-Hasan avait envoyé à Mohammed une ambassade dans le but d'obtenir du sultan la remise à son beau-frère, l'empereur de Trébizonde, du tribut annuel de deux mille ducats [III] qu'il payait à la Porte. Mais cette ambassade était de nature à faire naître de nouvelles irritations plutôt qu'un arrangement. Ouzoun-Hasan, pour être plus sûr d'obtenir l'abandon du paiement imposé à Trébizonde, demanda lui-même le tribut que Mohammed Ier, grand-père du sultan actuel, payait à son aïeul

1 Chalcondyl., X, p. 154.

2 Latifi, *Biographies des poëtes turcs*: Tourabi, p. 116; Khaki, 144; Deliri, 161; Seadi-Tschelebi, 205; Schaweri, 212; Schoukri, 206; Saïfi, 228; Ferroukhi, 253; Nihani, 301; Melihi, 282; Fighani, 261, et la femme poëte Seïnab, 190.

3 Le *Usong* de Haller.

Kara-Youlouk (*la sangsue-noire*), et qui consistait en un don annuel de mille tapis, housses et bandeaux. Il réclama en outre un arriéré de soixante ans, pendant lesquels la formalité du présent n'avait pas été remplie. Mohammed écouta dédaigneusement les ambassadeurs, et leur répondit : « Allez en paix ; l'année prochaine, j'irai moi-même payer ma dette [1]. »

A l'est de Tokat, à deux journées de marche de Siwas, se trouve sur la route d'Erzeroum, qui traverse en cet endroit des contrées fertiles et bien cultivées, le château-fort de Kajounlühissar [2]. Ouzoun-Hasan l'avait enlevé, quelque temps avant la prise d'Amassra, à son possesseur Houseïn. Mohammed envoya le beglerbeg de Roumilie, Hamzabeg, avec l'ordre de s'en emparer, et, en cas de résistance, de ravager tout le pays environnant. Hamza, fidèle à ses instructions, ne laissa derrière lui que des ruines et le désespoir des habitans. La jeune population des deux sexes éprouva surtout les horreurs qui signalent d'ordinaire le passage d'une armée turque. Les malheurs de ses sujets semblaient devoir solliciter Ouzoun-Hasan à la vengeance. Mais lorsqu'après la prise de Kajounlühissar, Mohammed marcha sur Erzeroum, Ouzoun, effrayé, lui députa sa propre mère, Sara, accompagnée du scheïkh Houseïn et du beg kurde de Djemizghezek avec de riches présens, pour traiter de la paix [3]. Le sultan qui se trouvait

[1] Ducas, p. 192.

[2] *Djihannuma*, p. 424, dans le sandjak de Karahissar.

[3] Chalcondyl., X, p. 155. Idris, Seadeddin, Neschri, Solakzadé, Ali et le *Raousatoul-ebrar*.

alors près du mont Boulgar (l'ancien Scœdissus), leur fit une brillante réception, appela la princesse sa mère, le scheïkh, son père, et cédant à leurs instances, accorda la paix à Ouzoun-Hasan [1], sous la condition qu'il romprait ses relations d'amitié avec l'empereur grec. Il abandonna dès lors la route d'Erzeroum et se dirigea au nord sur Trébizonde. Au passage de l'armée par les monts Boulgar, Sara, dans l'espoir de déterminer le sultan à revenir sur ses pas, lui dit en le voyant presque toujours marcher à pied : « Mon fils, comment peux-tu t'exposer à tant de fatigues pour cette ville de Trébizonde? » Le sultan, qui pénétra la ruse de Sara, lui répondit : « Ma mère, le glaive de l'Islamisme est dans ma main; sans toutes ces fatigues, je ne mériterais pas le titre de Ghazi (combattant pour la vraie foi), et aujourd'hui ou demain, j'aurais honte, si je mourais, de paraître devant Dieu. » Il arriva en peu de jours devant Trébizonde.

Trapezus, c'est-à-dire, *la table* ou le *carré*, tel fut le nom de cette ville dès les temps les plus reculés [2]. Ce

[1] Seadeddin, Solakzadé, le *Nokhbetet-Tewarikh*.

[2] Trapezus, aujourd'hui Trapezoun, est la résidence d'un pascha à trois queues et la ville principale du Lazistan, ou pays des Lazes, que Katib-Tschelebi crut être de la même race que les Lizguis du Deghessân. L'autorité du pascha s'étend, indépendamment de cette ville, sur les cantons de Sourmené, Oph, Késchap, Kirésoun (Cerasonte), Tirépoli (Tripoli), Rizé, Djavri, Madjougha (Matzouca), Earépoli, Goumisch-Khané, Kéorgoun, Athina, Aroui, Batoum, Hemschiré ou Hamschen, Younié (Oionopolis), Soghoudjag, Shasch et Sokhoum.

Trébizonde est bâtie sur un promontoire que les habitans comparent à un paon, parce qu'il est large d'un côté et étroit de l'autre. Il faut une heure pour faire le tour de la ville. Outre son enceinte, elle a encore dans l'inté-

nom est probablement dû au mur quadrangulaire qui entoure encore aujourd'hui la forteresse située sur la

rieur une muraille appartenant à la citadelle du milieu. Au midi se trouve le fort intérieur appelé Goullé (le κοῦλα des Byzantins), où est l'arsenal, ancienne résidence des souverains de cet empire. Là sont une mosquée et les maisons des Turcs. Le fort du milieu, appelé Orda-Hisar, a quatre portes, plusieurs belles mosquées, deux établissemens de bains et le palais du pascha.

La muraille inférieure, Aschoghi-Hisar, a également quatre portes, et forme une enceinte séparée du fort intérieur par un double rempart avec deux portes de fer. C'est dans cette enceinte que demeurent les principaux Turcs et quelques artisans. Les murs sont construits en quartiers de rochers et assez épais pour qu'un char y puisse courir. En outre, ces deux forts sont entourés d'un fossé profond, creusé dans le roc vif. Noin loin de là roulent les deux ruisseaux de Gouzghoun-Déré et d'Issé-Lépol, sur lesquels il y a des ponts.

Les Arméniens et les Grecs habitent dans le faubourg, appelé proprement la ville (car tout le reste se nomme la citadelle, et il leur est défendu d'y posséder des habitations). On y compte huit mille maisons, dont cinq cents d'Arméniens, formant huit quartiers; mille cinq cents de Grecs et six mille de Turcs, formant vingt-huit autres quartiers. On dit qu'il y avait autrefois dix-huit mille maisons, au temps des sultans Ahmed et Mahmoud. Les Arméniens ont quatre églises et les Grecs vingt-quatre, dont sept seulement sont employées. L'une d'elles est affectée à l'exarque ou chef spirituel de toute la Lazique.

Le faubourg contient six mosquées remarquables, dont l'une, Imareth-Djamisi, construite sur le tombeau de la mère du sultan Sélim Ier, est accompagnée d'un imareth, d'un collége, et d'une cuisine avec un four et une écurie au service des passans, où, deux fois par jour, on doit distribuer du bouillon et du pain aux pauvres et aux jeunes étudians. C'est encore dans le faubourg que sont les boutiques et magasins de Trébizonde, son Bezessin en pierre et dix hôtelleries pour les voyageurs. Dans la partie orientale est une place carrée où se reposent les caravanes, et à l'est de cette place la mosquée Meïtan-Djamisi, possédant la plus belle source d'eau de Trébizonde, laquelle alimente un jet d'eau établi en 1791 par le pascha géorgien Hadji-Abdoullah. Enfin, à l'extrémité du faubourg qui regarde la mer, est la plaine Véran-Hisar, autrefois nommée, dit-on, Frenk-Hisar (la montagne des Francs), comme si les Francs y eussent habité autrefois. Vers 1740,

pente d'une montagne [1]. Colonie grecque de Sinope et sous la dépendance de la métropole, Trébizonde fit un accueil hospitalier aux dix mille Grecs que Xénophon ramena de la Perse. Nous ignorons ce que Mithridate a fait pour Trapezus; mais les soins que prirent Adrien, Justinien et Trajan, de l'embellissement et de la prospérité de la ville, nous sont suffisamment prouvés par un grand nombre d'inscriptions, de monnaies, et les restes du port d'Adrien et de l'aqueduc de Justinien [2]. Trébizonde n'est pas moins célèbre pour ses poires et six espèces de poissons fort estimés qui fourmillent dans ses eaux, que Kerassoun (Cerasus) pour ses cerises [3], et Sinope pour ses pommes et ses thons. Riche de tous ces avantages de la nature et de sa position, et élevée par Trajan au rang de capitale du Pont de Cappadoce, Trébizonde devint le but des aventureuses excursions des Goths dans la Mer-Noire. Bien que protégée par un double rempart et forte d'une garnison de dix mille hommes de troupes

Irtschindji-oghlou-Ahmed, pascha de Trébizonde, s'étant emparé des maisons des Grecs qui y demeuraient, s'y construisit un palais en pierre, aujourd'hui ruiné.

Le port de Trébizonde étant peu profond et ouvert aux vents du nord, les vaisseaux vont hiverner à Platana, à une petite distance de la ville. Son principal quai, Moumkhané-Eounir, est séparé de celui de Moloz-Iskélé par une estacade en pieux destinée à rompre la violence des vagues.

(*Note du Traducteur.*)

[1] Tournefort, III, l. XVII, p. 79.

[2] *Ibid.* l. c.

[3] *Djihannuma* et Ewlia. Voyez encore *Annales de la Littérature*, XIV, p. 40.

aguerries, elle fut surprise par les Goths, qui pillèrent et massacrèrent les habitans, et revinrent dans leurs barques chargées d'un immense butin [1]. Lorsqu'après la prise de Constantinople par les croisés, les Angeli, les Lascaris et les Comnènes se partagèrent les débris de l'empire byzantin, les premiers établirent le siége de leur domination dans l'Épire, les seconds régnèrent à Nicée, et les troisièmes à Trébizonde. Ces derniers recueillirent la Cappadoce, la Paphlagonie et quelques terres voisines. Les faibles souverains de ce petit État, qui reçut le titre fastueux d'empire, entourés de tous les côtés de rois puissans, cherchèrent à s'assurer la protection de leurs redoutables voisins par des alliances. Non seulement ils allaient chercher des époux pour leurs filles jusqu'à Constantinople, mais encore ils les mariaient aux princes musulmans des dynasties du Mouton-Blanc et du Mouton-Noir, aux petits-fils de Timour et à d'autres chefs barbares [2], tels que les Lazes et les Abazes [3]. L'épouse d'Ouzoun-Hasan, le puissant prince de la dynastie du Mouton-Blanc, était nièce du dernier empereur de Trébizonde, et fille de son frère et prédécesseur Joannes, connu par sa vaillante défense du fort de cette ville contre le scheïkh d'Erdebil [4], aux forces duquel il n'avait que cinquante hommes environ à opposer. L'ennemi per-

[1] Zozimus, l. I, p. 32, 33. Gibbon, I, p. 219. Chalcondyl., X.

[2] Chalcondyl., IX, p. 145.

[3] Les Abazes sont les Cabæzitæi de Chalcondyle.

[4] Ζυχης Αρτεβιλ, c'est-à-dire l'aïeul du fondateur de la dynastie des Sofis. Les Σιχιδις de Chalcondyle sont des scheïkhs ou ermites (sahid).

san, le scheïkh d'Erdebil, se retira; mais Khizrbeg [1], commandant turc d'Amassia, et administrateur du sandjak au nom du prince Bayezid [2] qui faisait sa résidence dans cette ville, surprit Trébizonde, et traîna deux mille habitans en esclavage. Les deux nations étant alors en paix, Joannes envoya son frère David se plaindre de cette violation du droit des gens au nouveau souverain ottoman, Mohammed II, qui venait alors de monter sur le trône. Celui-ci lui fit restituer les prisonniers sous la condition d'un tribut annuel de deux mille ducats [3].

CHUTE DE L'EMPIRE DE TRÉBIZONDE. — David Comnène, successeur de Joannes, acheta le maintien de son trône chancelant par la continuation du tribut imposé à son frère, jusqu'à ce que l'intervention hautaine de son gendre Ouzoun-Hasan amenât définitivement sa chute. L'arrivée de Mahmoud avec la flotte ottomane précéda de quelques jours celle de Mohammed par terre; lorsque le sultan parut devant Trébizonde, l'amiral turc avait déjà tenté quelques attaques, qui avaient été repoussées avec perte. Mohammed fit signifier à l'empereur, ou de partir en toute liberté avec ses trésors et ses gens, ou de perdre avec la vie les uns et les autres [4]. David avait paru d'abord décidé à

[1] Dans Chalcondyle, *Chiteres*.

[2] C'est celui qui, d'après Chalcondyle, était allé d'Amassia à la rencontre du sultan avec de riches présens.

[3] Chalcondyl., l. c., p. 147. Ducas, XLII, p. 177.

[4] Ducas, XLV, p. 164. La sommation du sultan telle que la donne Ducas est bien plus dans l'esprit turc que le long discours que Chalcondyle prête à Mohammed. f. 156.

se défendre à toute extrémité. Il avait jusque-là repoussé les assauts et les insinuations de Mahmoud, qui lui représentait sans cesse, dans leurs pourparlers, l'exemple du despote Démétrius vivant à Aïnos au sein de la richesse; mais troublé par les menaces du sultan et séduit par ses promesses, il rendit la place et tout son empire à cette sommation laconique. Mohammed consentit sans difficulté à tous les articles du traité que lui proposa l'empereur, et s'engagea à lui assigner, dans une autre contrée, des biens d'un revenu à peu près égal à ceux dont il faisait le sacrifice. Après l'échange des ratifications du traité, l'empereur envoya au sultan les clefs de sa capitale et s'embarqua pour Constantinople avec sa nombreuse famille. Mohammed prit possession de Trébizonde, y établit une garnison d'azabs et de janissaires, et en confia le gouvernement au sandjakbeg de Gallipoli. Khizrbeg, sandjak d'Amassia, occupa le pays découvert [1]. La fleur de la jeunesse de Trébizonde fut réservée à Mohammed, et enrôlée dans les pages pour servir à ses honteuses passions [2]; une fois la part du maître prélevée, le reste fut partagé entre les sipahis, les janissaires et les silihdars. La classe des citoyens les plus aisés reçut l'ordre d'aller repeupler Constantinople. Il fut enjoint à ce qui restait de la population de continuer à habiter la ville; mais on la relégua dans les faubourgs, l'intérieur en étant réservé aux Musulmans.

[1] Chalcondyl., p. 156 et 157.

[2] *Nec non ipsis nefario amore raptus abutebatur.* Chalcondyl., p. 157.

La princesse, fille de l'empereur de Trébizonde, qui avait été offerte en mariage à Mohammed, fut dédaignée comme naguère celle de Démétrius; le neveu de David, fils de Joannes, seul héritier légitime du trône usurpé par David, fut retenu en captivité; le plus jeune des huit fils de Démétrius abjura la foi de ses pères, se fit musulman et se rendit en cette qualité à Andrinople. C'est dans cette ville que se rencontrèrent à la Porte du sultan les deux derniers princes de l'empire de Byzance, le Paléologue Démétrius et le Comnène David, tous deux chassés de leurs États, et vivant, le premier à Aïnos, et le second à Seres, de la pitié de leur superbe vainqueur. Démétrius s'efforça par la suite d'oublier sous le froc le manteau impérial; mais il dut voir encore, avant de descendre dans le tombeau, la fin misérable de David et de tous les Comnènes. Non content d'avoir détruit l'empire de Trébizonde, Mohammed avait projeté l'extermination de cette famille; il ne cherchait qu'un prétexte pour mettre à exécution ce perfide dessein, et il ne tarda pas à le trouver. Sur le simple soupçon d'une lettre écrite à David par sa nièce, l'épouse d'Ouzoun-Hasan, dans laquelle elle invitait un des fils de l'empereur ou son oncle Alexias à venir chez elle, il ordonna de jeter dans les prisons d'Andrinople tous les Comnènes. De retour à Constantinople, Mohammed fit comparaître devant lui David et les siens, et lui ordonna de choisir entre le Coran et la mort. David répondit qu'il n'avait pas de choix à faire et refusa courageusement d'abjurer sa religion. A ces mots le



sultan prononça la sentence de mort de la famille entière. David, son frère Alexias, son neveu et sept de ses fils tombèrent sous la hache du bourreau [1]. Il n'y eut d'épargné que le huitième en sa qualité de Musulman [2]. La princesse Anna, que son père avait espéré faire sultane, ne fut admise dans le harem que comme esclave [3]. Elle fut mariée depuis, une première fois au gouverneur de Thessalie, Saganos, étant encore chrétienne; une seconde fois à un des fils d'Ewrenos, après avoir embrassé l'islamisme [4]. Les fils des principaux officiers qui avaient suivi David dans l'exil, furent enrôlés comme janissaires ou comme pages du seraï. Mohammed donna leurs filles à ses fils ou à ses pages favoris, en prit quelques-unes pour son harem et en maria d'autres par la suite [5]. La sentence prononcée par Mohammed contre les Comnènes portait que leurs cadavres resteraient sans sépulture, pour servir de pâture aux chiens et aux corbeaux. L'impératrice Hélène, n'écoutant que le courageux sentiment qui lui ordonnait de rendre les derniers devoirs à son mari et à ses fils, osa seule braver la colère du tyran. Re-

1 Chalcondyl., IX, p. 157. Spandugino, 47.

2 Spandugino, l. c.

3 Chalcondyle, qui affirme ce fait deux fois (p. 157 et 169), mérite plus de croyance que Spandugino; celui-ci commet une double erreur en disant que la fille de David avait été envoyée par le sultan à Ouzoun-Hasan, dont elle eut par la suite Haïder-Ali, le sofi. D'après toutes les histoires turques et persanes, la mère de Haïder était la sœur et non pas l'épouse d'Ouzoun-Hasan.

4 Chalcondyle, p. 167, et non pas au gouverneur du sultan, comme le dit l'auteur, *in Crusii Turco-Græcia*, p. 21.

5 Chalcondyl., IX, p. 158.

vêtue d'une robe de toile grossière, elle se rendit, une houe à la main, sur le lieu de l'exécution, creusa une fosse, défendit pendant le jour les restes des chers objets de sa tendresse contre les chiens et les oiseaux de proie, puis les ensevelit pendant la nuit. Elle mourut peu de temps après, rongée par la douleur. C'est ainsi que la race impériale de Byzance disparut ignominieusement de l'Asie et de l'Europe, et que sa puissance fut engloutie par celle du dominateur des deux mers et des deux parties du monde, comme signait Mohammed II depuis la prise de Constantinople.

La conquête de Sinope et de Trébizonde était à peine achevée, que le sultan se mit de nouveau en campagne contre Wlad, voïévode de Valachie. Ce tyran, encore plus astucieux et plus sanguinaire que Mohammed, est justement flétri par l'histoire. Les annales de Hongrie, de Valachie et de Turquie, le désignent sous trois noms qui révèlent suffisamment son caractère. Le premier, sous lequel il était plus généralement connu, est celui de Drakul (diable); les Valaques l'appelèrent Tschepelpusch (bourreau), et les Turcs Kaziklü-Woda (le voïévode empaleur). Quelques traits pris au hasard suffiront pour donner une idée de son extravagante férocité. Son spectacle de prédilection était les horribles souffrances de l'empalement. Il aimait beaucoup dîner avec sa cour au milieu d'un cercle de Turcs empalés et expirans dans ces affreuses tortures [1]. Souvent on l'entendit donner l'or-

[1] Bonfinius, dec. III, l. X, p. 532. Engel, *Geschichte der Wallachey* (*Histoire de Valachie*), p. 178, et dans l'introduction, LXXII.



dre d'écorcher les pieds des prisonniers turcs, de frotter les chairs vives avec du sel, et de les faire lécher par des chèvres, afin d'irriter encore leurs douleurs. Des envoyés du sultan ayant refusé de se présenter devant lui la tête découverte, il leur dit que puisque ce cérémonial paraissait blesser leurs susceptibilités, il voulait les en dispenser pour toujours, et il leur fit fixer le turban sur le crâne avec trois clous [1]. Un jour il invita tous les mendians du pays, et lorsqu'il les eut gorgés de viandes et de vin, il ordonna de mettre le feu à la salle de réunion, où ces victimes d'une infernale cruauté furent consumées par les flammes [2]. Une autre fois la fantaisie lui prit de faire couper les seins des mères, pour mettre à leur place les têtes de leurs enfans [3]. Il inventa des machines pour hacher et faire bouillir des hommes comme des choux [4]. Un moine qu'il rencontra monté sur un âne fut sur-le-champ empalé avec sa monture [5]. Un prêtre qui avait prêché qu'il ne faut point toucher au bien d'autrui, et qui à table mangea du pain que Wlad s'était coupé, subit pour ce fait toutes les tortures de l'empalement [6]. Le monstre ouvrit lui-même le ventre à une de ses concubines qui s'était crue enceinte et qui ne l'était pas effectivement [7]. Des enfans furent forcés

1 Engel, l. c.
2 *Ibid.* l. c.
3 Voyez Engel, *Mémoire saxon*, dans l'introduction, LXXII.
4 *Ibid.*
5 Engel, *Histoire de Valachie*, p. 79.
6 *Ibid.* p. 78.
7 *Ibid.* l. c.

de manger de la chair rôtie de leurs mères [1]. Ses jours de fête étaient ceux où il assistait à des exécutions en masse. Quatre cents jeunes gens de Hongrie et de Transylvanie, envoyés en Valachie pour apprendre la langue, furent brûlés de compagnie par son ordre [2]. Six cents négocians de Bohême furent empalés sur la place du marché [3]. Cinq cents prévôts et nobles de Valachie, qui lui étaient suspects, subirent le même sort, sous prétexte qu'ils n'avaient pu donner une statistique exacte des habitans de leurs districts [4]. Mais toutes ces atrocités n'étaient rien auprès des exécutions générales qu'il organisa en Bulgarie dans la guerre contre les Turcs [5].

Mohammed avait lui-même aidé ce furieux à monter sur le trône de Valachie, où il parvint à s'affermir par la mort de plus de vingt mille hommes, femmes et enfans [6] (1461). Ce ne fut point pour ces cruautés que le tyran turc voulut dépouiller le tyran valaque de sa principauté, mais pour avoir envoyé des ambassadeurs à Mathias Corvin; pour avoir refusé, avec le tribut annuel, les cinq cents jeunes gens qu'il s'était engagé à fournir, et pour n'être pas venu présenter lui-même ses hommages à la Porte [7]. Mohammed

1 Engel, *Geschichte der Wallachey* (*Histoire de Valachie*), p. 178.
2 *Ibid.* p. 76 du *Mémoire saxon*, et p. 178 de l'histoire.
3 *Ibid.* dans l'introduction, p. 77, et dans l'histoire, p. 178.
4 *Ibid.* 77 et 178.
5 Engel, *Histoire de Valachie*, p. 179, et dans l'introduction, p. 79.
6 Chalcondyl., IX, p. 153.
7 Chalcondyle et Ducas, XLV, p. 194.

forma le projet de donner la souveraineté dont il avait laissé jouir Wlad [1], au frère de celui-ci, au jeune Radul, qu'il avait forcé de se livrer à lui [2]. Le sultan l'aimait d'autant plus, qu'il lui avait opiniâtrément résisté. Radul avait repoussé ses premières tentatives le sabre à la main, et, l'ayant blessé à la cuisse, il s'était sauvé sur un arbre, et avait pris la fuite; mais, ramené au seraï, il devint le favori déclaré de Mohammed [3]. Dans l'espoir de pouvoir s'emparer par ruse de la personne de Wlad, le sultan envoya à la cour du tyran le gouverneur de Widin, Tschakardji Hamza-Pascha, accompagné du secrétaire Younisbeg, renégat grec, appelé Katabolinos avant son apostasie [4]. Ils invitèrent le voïévode à une entrevue, dans laquelle ils espéraient se rendre maîtres de lui par trahison. Wlad, qui soupçonnait leur projet, les fit arrêter; et, après leur avoir fait couper les pieds et les mains, ordonna de les empaler, en réservant toutefois au pascha un pal d'honneur, c'est-à-dire un pal plus élevé que celui de ses compagnons. Il avait déjà accordé cette même distinction à une des personnes de sa suite, qui, se promenant avec lui un jour d'été au milieu d'une foule d'empalés, lui avait demandé comment il pouvait supporter l'odeur infecte qu'ils exhalaient. Drakul le fit aussitôt empaler sur un

1 Chalcondyl., 158.

2 *Cum enim amore ardens puerum vocaret ad coitum.* Chalcondyl., l. c.

3 *Non multò post rediit in januas regis ejusque concubinus factus est.* Chalcondyl., l. c.

4 Neschri, Idris, Ali.

pieu très-élevé, afin, disait-il, qu'il ne fût pas incommodé par l'odeur [1].

Drakul, exaspéré de la tentative du sultan, prit l'initiative, et commença les hostilités par l'envahissement de la Bulgarie. Après avoir ravagé le pays, brûlé sur son passage les villes et les villages, il repassa le Danube, traînant à sa suite vingt-cinq mille prisonniers [2]. Lorsque le grand-vizir Mahmoud-Pascha vint annoncer au sultan la mort affreuse de son ambassadeur et les dévastations de la Bulgarie, celui-ci le frappa dans le premier accès de la fureur. « Recevoir des coups, comme le remarque Chalcondyle, n'est pas, à la Porte des sultans, un traitement honteux pour des esclaves qu'ils élèvent de la poussière aux premières dignités de l'empire. » Mohammed envoya aussitôt des courriers dans toutes les provinces pour rassembler son armée, que l'on porte à deux cent cinquante mille hommes; le grand-vizir s'avança à la tête de deux cent mille hommes sur le Danube, portant la mort et la ruine partout; le sultan lui-même voulut prendre une part active à la vengeance de son affront : il sortit du port de Constantinople avec une flotte de vingt-cinq galères et de cent cinquante navires, traversa la Mer-Noire, et remonta le Danube jusqu'à Widin. La ville d'Ibraïl (Prailabos), si célèbre alors par l'étendue de son commerce, fut réduite en cendres, ainsi qu'une foule d'autres villes et villages qui se trouvèrent sur le passage des troupes

[1] Le *Mémoire saxon*, dans l'introduction à l'histoire d'Engel, p. 78.

[2] Chalcondyl., IX, 159, et Engel, l. c., p. 79.

ottomanes. Drakul envoya les femmes et les enfans des districts valaques, les uns à Prasova (Kronstadt), les autres dans les épaisses forêts qui couvrent le pays. Il divisa [1] son armée en deux corps, dont le premier, fort tout au plus de sept mille ou de dix mille hommes [2], devait agir contre Mohammed, et le second contre le prince de Moldavie, allié des Turcs, qui, après avoir assiégé sans succès Kilia, se jeta sur la Valachie, où il mit tout à feu et à sang. Drakul, de retour d'une reconnaissance dans le camp ennemi, où on croit qu'il pénétra lui-même sous un déguisement, médita une surprise nocturne, dont il fondait le succès sur l'habitude qu'ont les Turcs, de ne jamais bouger de leurs positions la nuit, quoi qu'il en puisse advenir. Munis de lanternes et de falots, les cavaliers se jetèrent sur le camp des Ottomans, qui, saisis d'une terreur panique, n'osaient faire aucun mouvement. L'intention de Wlad était d'aller droit à la tente de Mohammed; mais il se trompa, et attaqua celles du grand-vizir et d'Ishak-Pascha, où il y eut moins un massacre d'hommes que de chevaux et de chameaux. Cependant la cavalerie turque se mit en selle; et lorsque les Valaques arrivèrent devant la tente du sultan, ils la trouvèrent défendue par les janissaires [3]. Malgré le désordre d'une première surprise, l'armée turque était parvenue à se ranger en bataille. A l'aile droite se trouvaient Omar-

[1] Ali, xv[e] récit du règne de Mohammed II, et Chalcondyle.

[2] Chalcondyle, *Bladus habebat equites pauciores quam decem mille. Sunt tamen qui tradunt eum non plures quam septem mille equites duxisse.*

[3] Chalcondyl., IX, p. 162.

beg, fils de Tourakhan, ancien gouverneur du Péloponèse; Ahmedbeg, fils d'Ewrenos; Alibeg, fils de Mikhal, et Balibeg, fils de Malkodsch. A l'aile gauche, Nassouhbeg, gouverneur d'Albanie; Eswedbeg, et Iskenderbeg, autre fils de Mikhalbeg [IV]. Des escarmouches partielles durèrent toute la nuit sans grande perte de part et d'autre. A la pointe du jour, Wlad s'étant retiré, Alibeg le poursuivit à la tête des akindjis dont le commandement était héréditaire dans sa famille, et revint au camp avec mille prisonniers[1]. Mohammed les fit massacrer sur la place. Un des Valaques tombés entre les mains des Turcs dans l'action de la nuit précédente fut conduit devant le grand-vizir Mahmoud-Pascha [V]. Le prisonnier répondit d'abord d'une manière satisfaisante à toutes les questions qu'on lui adressa. Mais lorsqu'on lui demanda d'où Wlad était venu et où il allait se retirer, il répondit qu'il le savait bien, mais qu'il ne le dirait jamais; tellement il redoutait la féroce cruauté de son chef. On le menaça de la mort s'il persistait à ne pas faire d'aveux; il répondit qu'il était prêt à mourir. Mahmoud fit aussitôt exécuter sa menace; mais en prononçant la sentence de mort, il ne put s'empêcher de témoigner son admiration pour ce simple soldat: « Si cet homme était à la tête d'une armée, dit-il, il arriverait certainement à une grande gloire[2]. » Wlad ayant disparu comme par enchantement, Mohammed s'avança dans la Valachie en se dirigeant sur la capitale du voïé-

[1] Ali lui fait faire dix mille prisonniers, mais il ne dit rien du massacre.

[2] Chalcondyl., IX, p. 162.

vode, auprès de laquelle cependant il passa sans en faire le siége. A quelque distance de cette ville, à l'entrée d'une vallée arrosée par une rivière, il ne put se défendre d'un mouvement d'horreur en voyant se dresser devant lui une forêt de pals; sur une étendue d'une demi-lieue de longueur [1] se trouvaient plus de vingt mille Turcs et Bulgares, les uns empalés, les autres crucifiés. Au milieu d'eux, sur un pieu plus élevé, on distinguait encore Hamza-Pascha [2], revêtu de ses magnifiques habits de soie et de pourpre. On voyait, à côté de leurs mères, des enfans, dans les entrailles desquels les oiseaux avaient fait leurs nids [3]. A la vue de ce théâtre d'atrocités, le farouche sultan s'écria: « Il est impossible de chasser de son pays un homme qui a pu y faire de si grandes choses, et qui a su si bien employer ses sujets et sa puissance. Cependant, ajouta-t-il, effrayé sans doute d'avoir ainsi révélé ses secrètes pensées, un homme qui a commis tant de crimes n'est guère estimable [4]. » Wlad, servi par la connaissance qu'il avait des localités, harcela sans cesse l'armée de Mohammed dans sa marche, se montrant tantôt sur un point, tantôt sur un autre. Mais enfin il se retira du côté de la Moldavie, ne laissant que six mille hommes pour protéger le pays contre les Ottomans. Cette poignée de cavaliers se battit avec la plus grande valeur contre Omar, fils de Tourakhan;

[1] Quatorze stades de longueur et sept de largeur. Chalcondyle.

[2] Ducas, XLV, p. 195.

[3] *Volucres nidos fecerant in inferioribus eorum.* Ducas.

[4] *Virum qui tanta patraverit non multi faciendum esse.*

mais la victoire dut finir par se ranger du côté du nombre, et Omar retourna dans le camp turc avec un trophée de deux mille têtes valaques placées au bout des piques de ses soldats. Le sultan reconnut ce service en le nommant gouverneur de Thessalie. Ne trouvant plus d'armée à combattre, la cavalerie ottomane, divisée en corps nombreux, se répandit dans toute la Valachie, et en emmena près de deux cent mille chevaux et bestiaux. Drakul, forcé de quitter sa position sur la frontière de la Moldavie, s'était enfui en Hongrie, où Mathias Corvin, à qui il était allé demander des secours, l'avait fait jeter en prison à Belgrade ou à Ofen. Mohammed, las de faire lui-même une guerre de partisan, se mit en marche pour Constantinople, laissant Alibeg, général des akindjis, avec ordre d'investir son favori Radul de la principauté de Valachie [1]. Radul régna pendant quinze ans, en payant à la Porte un tribut annuel de dix mille ducats [2]. Mais après la mort violente de ce prince, Wlad, échappé ou renvoyé de sa prison, apparut de nouveau comme un astre sanglant sur la Valachie. Deux ans plus tard, un de ses esclaves délivra à jamais la terre de ce monstre, la honte et le fléau de l'humanité [3]. Les Turcs portèrent sa tête en triomphe dans toutes les villes de sa domination. C'est

[1] Chalcondyl., IX, vers la fin. Neschri, f. 213. Solakzadé, f. 55. Seadeddin dans Bratutti, p. 212-215. Ali, XI[e] récit. Idris, f. 106-110. D'après Aschikpaschazadé (Manuscrit de la Bibliothèque du Vatican), ce fut le fils de Wlad qui obtint la principauté.

[2] Ducas, XLV, p. 194. D'après *del Chioro*, p. 177, douze mille ducats.

[3] Engel, *Histoire de Valachie*, p. 179.

seulement depuis sa mort que les sultans se considérèrent comme maîtres de la Valachie, quoique cinquante ans auparavant Mohammed Ier l'eût forcée à un tribut, dont il voulut s'assurer le paiement par la construction de la forteresse de Giurgevo [vi].

Vers la fin de l'été (1462), à son retour de l'expédition de Valachie, Mohammed alla conquérir Lesbos qu'il réunit à ses États avant le commencement de l'hiver. Lesbos, appelée par les Turcs Midillü, du nom de Mitylène sa capitale, avait été donnée par l'empereur Jean Paléologue Ier à la riche famille génoise des Gatelusio, pour reconnaître les services qu'elle avait rendus à l'empire en l'aidant à purger l'Archipel des pirates catalans qui l'infestaient. Cette famille se mit insensiblement en possession de la ville d'Aïnos et des îles d'Imbros, de Thassos, de Lemnos et de Samothraki, que la nature de leur position rend dépendantes de Lesbos. Cette île avait eu plus d'une fois à souffrir des courses des Ottomans dans l'Archipel : du temps d'Ourkhan, elle fut ravagée [1] par la flotte turque d'Oumourbeg, prince des côtes d'Ionie ; sous Mourad Ier, Younis, officier des janissaires, assiégea, mais sans succès, la ville de Molibos [2], aujourd'hui Molivo ; sous Mourad II, Baltaoghli, le premier amiral de l'empire ottoman, dont un port sur les côtes du Bosphore a transmis le nom à la postérité, dévasta Lesbos, après s'être emparé de

[1] Pachymeres, IV, c. 29, p. 237. V, c. 26, p. 312.

[2] Chalcondyl., X, au commencement. Voyez l'Atlas, pl. VII.

la ville fortifiée de Callona (l'ancienne Pyrrha)[1]. Nous avons parlé plus haut des entreprises des amiraux Hamza-Pascha et Younis-Pascha. Sept ans avant l'époque qui nous occupe, Nicolas Gatelusio avait usurpé, avec le secours du Génois Battista, la souveraineté de l'île sur son frère aîné Dominique Gatelusio, qu'il avait fait étrangler. Mohammed ne s'était nullement inquiété du crime auquel le nouveau duc devait le trône, et avait accepté le tribut et les hommages que celui-ci était venu lui présenter dans le défilé d'Isladi. Ce ne fut que lorsque Nicolas eut attiré sur lui la colère du sultan en s'associant à des pirates aragonais, et en partageant les dangers et les bénéfices de leurs courses, que celui-ci pensa à venger la mort de Dominique[2]. Du reste ce n'était là qu'un frivole prétexte que le fratricide Mohammed fit valoir contre le fratricide génois, pour mieux justifier son agression. Soixante galères et sept navires[3] sur lesquels on avait embarqué un grand nombre de canons, de mortiers et plus de deux mille boulets de pierre, partirent pour Lesbos sous les ordres du grand-vizir Mahmoud-Pascha. Mohammed conduisit par terre quelques milliers de janissaires dans la belle plaine d'Asos[4], au sud de la chaîne du mont Ida. D'Asos, le sultan se rendit par Adramiti (Adramytium) et Kemer (Coryphas), à

[1] Chalcondyl.

[2] *Ibid.* X, p. 166.

[3] Ducas, p. 195. D'après Chalcondyle, vingt-cinq galères et plus de cent navires.

[4] Dans Chalcondyle, Essipedon.

Ayazma, d'où il passa dans l'île et somma le duc de lui livrer sa principauté et sa capitale, en lui offrant de riches possessions en dédommagement. Nicolas ayant mis la ville en état de défense, et se fiant à sa nombreuse artillerie, à ses fortifications, à cinq mille hommes de troupes bien armées, et aux habitans, dont le nombre s'élevait à vingt mille hommes, femmes et enfans, répondit à l'envoyé turc: « Qu'aussi long-temps qu'il vivrait, il ne livrerait pas par trahison l'île et la capitale [1]. » A cette réponse, Mohammed retourna sur le continent, laissant au grand-vizir la direction du siége. Mahmoud-Pascha bombarda la ville pendant vingt-sept jours. Nicolas voyant que, malgré la vaillante défense de ses troupes, la partie de la ville appelée Melanudion et un grand nombre de tours n'étaient plus qu'un amas de ruines [2], et que les sorties de la garnison et des corsaires étaient toujours repoussées avec perte, offrit au grand-vizir de capituler aux conditions proposées par Mohammed. Mahmoud envoya aussitôt un courrier au sultan, qui s'empressa de revenir à Lesbos, et d'accepter le traité offert par le duc [3]. Nicolas tomba aux pieds de Mohammed en pleurant et en demandant grâce, pour ne s'être pas rendu à la première sommation. Le sultan lui reprocha l'imprudence et la légèreté de sa conduite: cependant il lui donna l'assurance consolante, que, malgré le retard apporté à sa soumission, sa vie et ses biens étaient en sûreté;

[1] Ducas, p. 195.
[2] *Ibid.*
[3] Chalcondyl., f. 166.

mais il exigea qu'il installât lui-même les troupes ottomanes dans les principales cités de l'île. Mohammed mit dans Metelino une garnison de deux cents janissaires et de trois cents azabs, et fit scier en deux trois cents corsaires qui se trouvèrent dans la ville, en disant que la promesse de Mahmoud-Pascha et la sienne, de mettre en sûreté la vie et les biens des soldats, étaient ainsi entièrement remplies [1]. Le tyran affectionnait ce genre de supplice depuis qu'il avait acquis la conviction que c'était le plus affreux [2]. Il partagea les habitans de Metelino en trois catégories: la première comprenait la classe pauvre qui devait rester dans la ville ; la seconde, la classe moyenne, qui fut donnée en propriété aux janissaires; la troisième, celle des riches, qui fut envoyée à Constantinople. Il choisit pour lui dans les familles nobles huit cents filles et garçons. La veuve de Comnène Alexias, oncle du dernier empereur de Trébizonde, la plus belle femme de son époque, fut jugée digne de l'honneur du harem, et son fils traité avec distinction. Anne, fille de l'empereur David, se trouvant ainsi supplantée, fut donnée en mariage au gouverneur de Macédoine [3]. On laissa la liberté au duc de Lesbos et à son neveu Lucio, ancien seigneur d'Aïnos, complice de Nicolas dans le meurtre de Dominique. Mohammed

[1] Chalcondyle. Voyez aussi la continuation de Ducas, d'après la traduction italienne de la Bibliothèque de Saint-Marc, par Mustoxidi, dans l'*Antologia*, ann. V, vol. XIX, p. 51.

[2] Chalcondyl., p. 167.

[3] *Ibid.*

avait pu pardonner le fratricide et la résistance à main armée; mais une faute capitale à ses yeux fit perdre aux deux Génois le fruit de leur soumission. Un ikoglan s'était enfui du seraï et rendu à Lesbos, où le duc l'avait fait chrétien et pris pour son favori [1]. Oublié au seraï, il y retourna confondu avec les autres ikoglans que le sultan s'était choisis après la reddition de Metelino, et fut reconnu par ses anciens camarades. La chose parvint aux oreilles du sultan qui pouvait tout pardonner, excepté la rivalité dans les faveurs de ses pages. Il fit aussitôt jeter en prison le duc et son neveu, qui en sortirent cependant en embrassant l'islamisme, et furent solennellement circoncis et revêtus du kaftan et du turban; mais ils ne jouirent pas longtemps du fruit de leur apostasie. Mohammed ne fit que les mépriser davantage de ce changement subit de religion, et ne tarda pas à exercer la vengeance qu'il avait ajournée. Ils furent trouvés étranglés dans un cachot quelque temps après [2].

C'est ainsi que Lesbos devint une possession ottomane. Cette île était célèbre dans l'antiquité autant par ses richesses naturelles que par l'esprit de ses habitans. Les vins et les chants de Lesbos présidaient aux fêtes de la Hellade. Apollon avait pris les Lesbiens sous sa protection, pour avoir religieusement enseveli la tête d'Orphée que les flots portèrent de l'embouchure de l'Hèbre sur le rivage de Lesbos. Les noms de

[1] Chalcondyl., p. 168.

[2] Chalcondyl., X, p. 168. L'*Antologia*, ann. V, vol. XIX, p. 52, ne donne pas d'autres détails sur la mort de ces princes.

Sapho, d'Alcée, de Terpandre et d'Arion, sont venus jusqu'à nous pour attester les faveurs du dieu. Lesbos compte non seulement des poëtes et des musiciens, mais encore des philosophes et des hommes politiques. Pittacos, un des sept sages, la délivra de ses tyrans; Epicure et Aristote y enseignèrent la philosophie. Alcibiade et Thrasybule recherchèrent plus d'une fois l'alliance des villes de Lesbos, qui, à l'exception de Mitylène, étaient dévouées aux Lacédémoniens. Méthymne est célèbre par la victoire que Thrasybule remporta sur ces derniers. Jules César se distingua par son premier fait d'armes au siége de Mitylène, où il mérita la couronne civique en sauvant la vie à un soldat. Après la bataille de Pharsale, Marcellus se réfugia à Lesbos, préférant y vivre dans les douceurs de l'étude, plutôt que d'aller à Rome mendier la pitié du vainqueur. De tous ces souvenirs de l'antiquité, il ne reste plus chez les Turcs que quelques traditions conservées dans les harems, sur les aventures amoureuses des filles de Lesbos. Mais la fertilité du sol, ses vins, son huile, son blé et ses figues, méritent leur ancienne célébrité. Parmi les îles de l'Archipel, il n'y a que Négrepont à qui elle le cède en étendue.

Vers l'époque où Lesbos avait été incorporée à l'empire ottoman, les Florentins obtinrent du sultan des priviléges de commerce aux dépens des Vénitiens, pour lui avoir dénoncé les armemens des princes chrétiens, et s'être avilis par un indigne espionnage [VII] [1].

[1] Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, en l'année 867 (1462). Chalcond., X, p. 168.

Mohammed s'occupa, pendant l'hiver qui suivit les deux campagnes de Valachie et de Lesbos, à fortifier et à embellir Constantinople. Ne songeant qu'à s'assurer l'empire de la mer, il fit construire un grand nombre de vaisseaux, éleva des arsenaux dans la ville et des forts sur divers points des côtes. Il donna une attention toute particulière à l'agrandissement et à la fortification de l'ancien port [1] construit par l'empereur Julien. Anastase Dicorus l'avait nettoyé et pourvu de digues. Justinien-le-Jeune avait élevé sur la jetée un palais en l'honneur de son épouse Sophie. Ce port prit dès lors le nom de Kadrigha Limani (port des galères). Depuis, le port a disparu, mais le nom est resté. Mohammed fit bâtir aussi sur l'Hellespont, à quelque distance de Sestos et d'Abydos, les deux châteaux des Dardanelles : l'un, situé sur le rivage d'Europe, reçut le nom superbe de Seddoul-Bahr, c'est-à-dire *digue de la mer;* l'autre, élevé sur les côtes d'Asie, fut appelé plus modestement Taschanak-Kalâssi, ou *château des Assiettes,* à cause des poteries qu'on y fabriquait. Chacun de ces forts fut armé de trente canons de gros calibre dont les boulets atteignaient d'un rivage à l'autre, de sorte que tout navire qui eût voulu forcer le passage du détroit eût été foudroyé. Mohammed avait spécialement en vue, en prenant ces mesures, de mettre sa capitale à l'abri d'une attaque des Vénitiens, qu'il avait résolu de chasser des eaux de l'Archipel, et de toutes

[1] Voyez *Constantinople et le Bosphore*, I, p. 123. Ce fut dans ce port que Mohammed fit construire le grand vaisseau de trois mille tonneaux.

leurs possessions enclavées dans l'ancienne circonscription de l'empire d'Orient. Il fit élever un pont garni de tours sur le Wardar (Axius), à Ouskoub (Scopi), ancienne ville des Dardaniens, que les Grecs appelèrent, pour sa beauté, la *Fiancée de la Grèce*, s'il faut en croire les géographes turcs [1]. Il fortifia en même temps le seraï d'Andrinople, situé au confluent de la Toundja et de la Marizza [2]; enfin il jeta les fondemens de la grande mosquée, à la place où s'élevait autrefois l'église des Saints-Apôtres [3], construite par Théodora, épouse de l'empereur Justinien. L'architecte de cette mosquée (*mosquée du Conquérant*), Christodulas, Grec de naissance, reçut à perpétuité, en récompense de ses services, une rue de la ville. Mohammed lui donna un diplôme de cette cession qui fut reconnue valable trois siècles après par Ahmed III, et assura aux Grecs du quartier la possession de leur église [4].

Avant de déclarer la guerre à Venise, Mohammed jugea prudent de mettre les États situés le long de l'Adriatique dans l'impuissance de secourir ces fiers républicains. Au commencement du printemps (1463), il partit de Constantinople à la tête d'une armée de cent cinquante mille hommes, en dirigeant sa marche vers le nord de son empire. L'année précédente il avait voulu imposer au roi de Bosnie un tribut annuel. Celui-ci, pour toute réponse, conduisit l'ambassadeur turc à

[1] La *Roumilie* d'Hadji-Khalfa, p. 95.

[2] Chalcondyl., p. 168.

[3] *Constantinople et le Bosphore*, I, p. 387.

[4] Cantemir, Mohammed II, note *nn*, p. 122, et Sélim Ier, note *n n*, p. 183.



son trésor, et lui montrant la somme demandée [1], il lui dit : « Tu vois ici l'argent tout prêt, mais je ne pense nullement l'envoyer au sultan : car, s'il a résolu de me faire la guerre, j'ai besoin de mes richesses pour pouvoir me défendre avec plus de succès ; et si le sort des armes me force à m'expatrier, elles me serviront à passer le reste de mes jours dans l'abondance [2]. » En apprenant cette réponse, le sultan voulut entrer sur-le-champ en Bosnie ; mais l'attaque imprévue de Drakul et son opiniâtre résistance le forcèrent d'ajourner sa vengeance jusqu'à l'année suivante. Après avoir rassemblé ses troupes d'Europe et d'Asie, Mohammed se rendit à Ouskoub (Scopi), résidence d'Isa, petit-fils d'Ewrenos, gouverneur de la frontière [VIII]. A son arrivée à Wouldjerin, l'empereur ayant été informé que le roi paraissait vouloir se défendre dans la forteresse de Babicza-Oczak, il ordonna à Mahmoud-Pascha de prendre les devans, et lui-même le suivit de près avec le gros de l'armée, en passant le Drin (Drinus), qui sépare la Servie de la Bosnie, et la Crajova (Illyrissus), sur la rive gauche de laquelle s'élève Babicza-Oczak. Le troisième jour du siége, la forteresse se rendit, soit qu'elle désespérât de résister à l'artillerie turque [3], soit qu'il y eût trahison de la part de son commandant [4]. Suivant son usage, Mohammed

[1] Chalcondyl., X, 170.

[2] D'après Neschri, Ali et Idris, le roi fit jeter l'ambassadeur en prison, et l'aurait fait mettre à mort sans l'intervention de son conseil.

[3] Chalcondyle et les historiens ottomans.

[4] Schimek, p. 147, d'après Luccari.

laissa le bas peuple dans la ville, distribua la classe moyenne entre ses troupes, et fit partir les riches pour Constantinople[1]. Mahmoud-Pascha fut envoyé avec la cavalerie légère à la poursuite du roi, qui était en pleine fuite vers sa capitale, Yaitze (Gaitia). En s'approchant de Yaitze, il apprit que le roi n'avait fait qu'y passer et était allé se réfugier dans la place forte de Kliucs [IX] à deux marches plus loin vers l'ouest, sur la Sanna. Le grand-vizir traversa la Verbas, au-dessus de la ville, à l'endroit où cette rivière, se divisant en trois branches, offre un passage plus facile. Omar, le fils de Tourakhan, donna l'exemple à l'armée en se jetant le premier à la nage. Le second jour, Mahmoud était avec ses cavaliers devant les murs de Kliucs. Mohammed, qui le suivait plus lentement avec toutes ses troupes, reçut les soumissions de Yaitze et d'autres villes, qui, après la chute de Babicza, rivalisèrent ensemble d'empressement et de servilité. Il accorda aux habitans de Yaitze, qui vinrent à sa rencontre avec de grands honneurs, l'autorisation d'administrer eux-mêmes leurs affaires, mais il mit une garnison dans la forteresse et choisit pour lui et ses officiers les jeunes gens des principales familles. Cependant Mahmoud avait commencé le siége de Kliucs, où le roi vaincu, sans avoir combattu, s'était enfermé avec son neveu âgé de treize ans. Kliucs était entourée de marais qui en rendaient l'abord presque inaccessible; mais la chaleur extraordinaire de la saison les avait desséchés

[1] Chalcondyl., X, p. 170.



au point qu'il était devenu facile de couper les joncs et les roseaux dont ils étaient remplis. Mahmoud en fit faire des fascines qu'on jeta dans les fossés de la ville, et auxquelles on mit le feu. Les habitans effrayés envoyèrent une députation au grand-vizir, pour lui offrir de se rendre, sous la condition qu'il garantirait par serment leur vie et celle du roi. Mahmoud leur accorda leur demande et signa la capitulation. Comme partout, les habitans furent divisés en trois parties : l'une resta dans la ville, l'autre fut distribuée à l'armée, et la troisième conduite à Constantinople. Mahmoud respecta son serment de ne pas attenter aux jours du roi, mais il ne se crut pas obligé de lui laisser la liberté. Il le fit arrêter et l'envoya au sultan [1]. Mohammed fut très-mécontent de la capitulation consentie par son grand-vizir ; car, d'après ses principes politiques, la possession tranquille des royaumes conquis ne pouvait être assurée que par l'extermination de leurs princes. Il avait agi sous l'inspiration de ces principes, lorsqu'il avait fait exécuter l'empereur de Trébizonde, les ducs d'Athènes et de Lesbos. La convention signée par Mahmoud le forçait à dévier pour le moment de sa règle invariable de conduite. Le roi et son neveu [2] furent donc traînés à la suite de l'armée. Pendant que le sultan, le grand-vizir et le gouverneur de Thessalie, Omar, fils de Tourakhan, chacun à la tête d'un corps d'armée, parcouraient la Bosnie en tous sens

[1] Chalcondyl., l. c. Solakzadé, Neschri, Idris, Ali, Seadeddin.

[2] Les historiens ottomans font généralement de ce neveu le frère du roi.

pour achever sa soumission, trois petits princes bosniaques, Constantin, Kowadj et Paul [x], vinrent se livrer eux-mêmes à Mahmoud, sous la condition de recevoir ailleurs un dédommagement des possessions qu'ils abandonnaient. On leur accorda tout ce qu'ils demandèrent; mais ils n'eurent pas long-temps à se méprendre sur les intentions du sultan, et furent bientôt, ainsi que le roi de Bosnie, jetés dans les fers.

Mohammed s'était fait accompagner dans cette expédition par le scheïkh Ali-Bestami, aussi fameux par son fanatisme que par sa science. Ce saint personnage descendait en droite ligne de l'imam Fakhreddin-Razi. Il est connu dans l'histoire ottomane sous le nom de Moussanifek, c'est-à-dire *petit auteur*, surnom qui lui avait été donné pour avoir commencé à écrire, étant encore fort jeune. Le nombre et le mérite de ses ouvrages le placent au rang des premiers écrivains de son époque. Vingt ans avant la campagne de Bosnie. Fakhreddin avait quitté la Perse pour se rendre en Turquie. Parfaitement accueilli par le grand-vizir Mahmoud, protecteur zélé des savans, à qui il dédia un ouvrage de morale connu sous le titre de *Présent à Mahmoud*, le pieux scheïkh sut également se concilier l'affection du sultan. Bestami étant en grande réputation pour sa science, Mohammed pensa à s'en servir comme de l'instrument le plus propre à l'exécution des desseins qu'il avait formés contre la vie du roi de Bosnie. Il pensait avec raison que la sentence d'un homme aussi respecté, qui déclarerait le traité juré par Mahmoud nul et contraire à la loi du Prophète, ne pouvait manquer



d'être d'un grand poids. Le service qu'il demanda au savant légiste était pour lui d'une haute importance : il s'agissait d'obtenir un fetwa ou décision légale, qui, annulant la promesse faite à un infidèle par son grand-vizir, donnât le droit au sultan de faire mettre à mort le roi de Bosnie. C'était du reste une excellente précaution à prendre contre tous les cas possibles, et un exemple fort instructif à donner à ses successeurs, que de se réserver les moyens d'annuler légalement les traités jurés, toutes les fois qu'il pourrait y avoir quelque utilité. Bestami oublia en faveur du sultan ce qu'il devait à son protecteur, le grand-vizir, et rendit le fetwa dans le sens demandé ; il alla même plus loin ; sa servilité ou son fanatisme le porta à accepter ou à demander pour lui-même l'office du bourreau [XI]. Le matin du jour où l'armée reçut l'ordre d'évacuer la Bosnie, Mohammed manda le roi en sa présence. Celui-ci, qu'agitaient de vagues pressentimens, vint la capitulation à la main. Mais le fetwa l'avait déclarée nulle et sans valeur, et le savant légiste, âgé de soixante-trois ans, exécuta lui-même sa sentence, en tranchant la tête au roi [XII]. Les trois princes bosniaques furent étranglés dans leurs tentes.

Ainsi la Bosnie, qui depuis le septième siècle avait été démembrée de l'empire grec par les Esclavons, devint, dix ans après la conquête de Constantinople, une province turque. Minnetbeg, promu à la dignité de sandjak, reçut le gouvernement de cette nouvelle conquête [1]. Tous les habitans capables de porter les

[1] Neschri, Solakzadé, Seadeddin.

armes furent enrôlés de force dans les troupes du sultan ; trente mille Bosniaques furent incorporés dans les janissaires [1]. Pour ne pas interrompre le récit des événemens de la guerre contre les Vénitiens dans le Péloponèse, nous plaçons ici la seconde campagne de Bosnie qui n'eut lieu cependant que l'année suivante (1464). Mathias Corvin, après avoir assiégé la ville de Yaitze pendant deux mois et demi, s'en était emparé avant la fin de l'année (16 décembre 1463) [2]. Le commandant, Harambeg, et deux cents prisonniers turcs, furent traînés à la suite du roi lorsqu'il fit son entrée triomphale à Ofen pour son couronnement. Mohammed, qui ne pouvait supporter l'idée d'avoir si promptement perdu sa nouvelle conquête, accourut à marches forcées avec une armée de trente mille hommes et une nombreuse artillerie. Il mit le siége devant Yaitze au printemps de 1464, et ce siége fut non moins terrible que celui que cette même ville avait eu à soutenir trois mois auparavant contre Mathias Corvin. Le sultan divisa son armée en trois corps de dix mille hommes chacun, qui se relevaient successivement, afin que, pendant trois jours consécutifs, de nouvelles troupes pussent être conduites sur la brèche. Les Turcs montèrent comme des lions à l'assaut, stimulés par la présence du sultan qui ne leur épargnait ni les promesses ni les menaces [3]. Plusieurs d'entre eux avaient déjà atteint les créneaux, l'un d'eux même allait en arracher

[1] Neschri et Aschikpaschazadé, exemplaire de la Bibliothèque du Vatican.

[2] Schimek, p. 154.

[3] Bonfinius, dec. III, LX, p. 534 et 535.

l'étendard de Corvin, lorsqu'il fut saisi par un Hongrois qui se précipita avec lui du haut de la tour. Mohammed épuisa en vain le sang et le courage de son armée; il ne put reprendre la ville et leva le siége à la nouvelle de l'approche de Mathias Corvin. Mathias, en entrant en Bosnie, prit le fort de Srebernik, et mit le siége devant Zwornik; mais la garnison turque, dans l'espoir d'un prompt secours de Mahmoud-Pascha, se défendit avec autant de valeur que la garnison hongroise de Yaitze. Mahmoud-Pascha réunit tous les begs de la Roumilie, Oumour, Isa, petit-fils d'Ewrenos, et Ali, descendant de Mikhaloghli, et se hâta de faire savoir aux assiégés qu'il ne tarderait pas à aller les délivrer. Dès que Mikhaloghli parut à la tête de la cavalerie, Mathias commanda la retraite avec tant de précipitation que l'armée hongroise abandonna l'artillerie et les bagages [1]. Mahmoud-Pascha, qui accourait en toute hâte, fit un immense butin de prisonniers et de chevaux, et poursuivit les chrétiens jusque sur les bords de la Save [XIII]. Deux mois après la levée du siége de Zwornik par Mathias, Michel Szilaggi, son oncle, et Grégoire Labathan, cernés à Bozaris, près de Semendra, par les deux frères Ali-beg et Iskender, furent obligés de se rendre et conduits à Constantinople. Michel Szilaggi fut décapité; Labathan, qui déjà avait été fait prisonnier à la bataille de Warna, et s'était évadé avec bonheur, fut, ainsi que son fils, gracié au moment de l'exécution, sur la de-

[1] Seadeddin dans Bratutti, III, p. 237.

mande d'un Turc, et remis en liberté contre une forte rançon [1].

A peu près vers l'époque où s'ouvrit la campagne de Bosnie, commença, dans le Péloponèse, la guerre venitienne (1463), qui devait durer seize ans tant sur terre que sur mer. Un esclave du pascha d'Athènes s'était enfui à Coron, emportant avec lui une somme de dix mille aspres, et avait trouvé asile chez un noble vénitien, Jérôme Valaresso, conseiller de la régence de Coron. Le pascha ayant réclamé son esclave, on refusa de le lui restituer, par la raison qu'il avait embrassé le christianisme [2]. Isa, fils d'Ewrenos, gouverneur du Péloponèse, marcha aussitôt sur Argos, pour tirer vengeance du refus des Vénitiens. Cette ville lui fut livrée par la trahison [3] d'un de ces prêtres grecs qui poussaient le fanatisme du schisme au point de préférer la domination des Turcs à celle des Latins. De son côté, Omar, fils de Tourakhan, envahit le territoire vénitien dans les environs de Lepanto (Naupactus), et un autre corps turc ravagea la contrée de Modon.

A la nouvelle de ces hostilités, Venise déclara la guerre à la Porte. Luigi Loredano fut nommé capitaine général des forces maritimes et envoyé dans les

[1] Bonfinius, dec. IV, c. L, p. 544 et 582.

[2] Daru, *Histoire de Venise*, II, p. 443. D'après un manuscrit de la Bibliothèque royale de Paris, n° 9960 : *Istoria di Venezia dell' anno* 1457 *fin all' anno* 1500. Mais ni Daru ni Laugier n'ont puisé, pour cette guerre, à la meilleure source, qui est : *Lettere d'un segretario del signor Sigismondo Malatesta delle cose fatte in Morea per Mohammed II* (Collection de Sansovino).

[3] Chalcondyle et le secrétaire de Malatesta.

eaux de Négrepont, île qui à cette époque appartenait aux Vénitiens; Bertholdo d'Este eut le commandement en chef de l'armée de terre. La flotte vénitienne était forte de vingt-cinq galères et de douze navires. Deux mille cavaliers italiens et quatre mille malfaiteurs réfugiés à Candie (Creta), à qui le sénat promit une amnistie pleine et entière, furent embarqués pour le Péloponèse, moins pour combattre que pour insurger le pays. Bertholdo, de son côté, ne cessa d'encourager les populations en leur faisant concevoir l'espérance d'être puissamment secondées par la croisade. En peu de temps Sparte, Tenaros, Epidamnos, l'Arcadie et les habitans de Pellene, furent en pleine insurrection. Loredano pourvut de vivres Napoli di Romania et Malvasia. Après s'être emparé du fort de Vatica situé à trente milles de cette dernière ville, il retourna à Napoli, parcourut pendant les mois de mai, de juin et de juillet, les îles de l'Archipel, et retourna le 1er août 1463 à Napoli où l'attendait Bertholdo avec l'armée de terre [1]. Ils assiégèrent et reprirent Argos sans éprouver trop de résistance, et la saccagèrent; la garnison albanaise du fort se défendit plus long-temps, mais finit par se rendre. Un détachement de troupes napolitaines, envoyé au secours de l'armée assiégeante, perdit quelques cents hommes par la faute de son chef, qui, au lieu de suivre le rivage conformément à ses instructions, s'était avancé dans l'intérieur du pays où il avait trouvé des Turcs en embuscade [2]. Ces mêmes

[1] Chalcondyl., X, p. 178. *Segretorio di Malatesta.*

[2] Chalcondyle. *Lettere del segretario di Malatesta.*

Turcs massacrèrent ensuite les défenseurs d'Argos, lorsqu'après la capitulation ils se rendirent à Corinthe.

La réduction d'Argos donna un nouvel élan à l'insurrection du Péloponèse. Sur les prières des Grecs et des Albanais, les généraux vénitiens se mirent en devoir de relever les fortifications de l'isthme que Mourad II avait détruites après le quatrième siége de Constantinople par les Turcs. Luigi Loredano et Bertholdo d'Este employèrent toute leur armée à cet ouvrage; trente mille ouvriers terminèrent en deux semaines un mur en pierres sèches haut de douze pieds, s'étendant d'une extrémité de l'isthme à l'autre sur un espace d'environ deux lieues, protégé par un double fossé et flanqué de cent trente-six tours. Au milieu de ce rempart, on avait élevé un autel où on célébra l'office divin, et sur lequel on arbora l'étendard de Saint-Marc [1]. On était encore occupé à dresser les batteries, lorsque se répandit la nouvelle de l'arrivée d'Omar à la tête de dix mille hommes. Il vint (25 septembre) à trois cents pas du mur pour le reconnaître, et peu s'en fallut que sa curiosité ne lui coûtât la vie, car il eut deux officiers tués à ses côtés par un boulet. Quinze mille hommes de troupes vénitiennes [2] allèrent ensuite assiéger Corinthe: sous les murs de cette ville, Loredano et Bertholdo livrèrent, le 20 octobre 1463, un combat dans lequel ce dernier reçut une pierre à la tête; par suite de cette blessure, Bertholdo mourut quinze jours après sur les remparts d'Hexamilon. Le même

[1] *Segretario di Malatesta.* Daru, *Histoire de Venise*, II, p. 440 et 445.
[2] *Ibid.*

jour (4 novembre), on apprit que Mahmoud-Pascha s'approchait avec plus de quatre-vingt mille hommes. Omar lui avait expédié un courrier albanais pour l'informer que l'isthme était défendu par deux cents canons, deux mille artilleurs et un grand nombre d'arquebusiers et d'écuyers [1]. Mahmoud, à la réception de cette dépêche, avait représenté au sultan qu'il était temps de faire sérieusement la guerre en Morée. En conséquence, il avait reçu l'ordre de se mettre en marche avec la plus grande partie de l'armée qui venait de conquérir la Bosnie. Les Vénitiens, à peine informés de son arrivée dans l'isthme, abandonnèrent lâchement le mur d'Hexamilon qui avait coûté tant de peine à construire, levèrent le siége de Corinthe, et se réfugièrent dans le plus grand désordre à Napoli di Romania. Mahmoud, qui arriva au point du jour devant les remparts de l'isthme dans l'espoir de surprendre les Vénitiens, les vit lever l'ancre. Il occupa Hexamilon, et se rendit par Corinthe à Argos, dont il se rendit maître presque sans coup-férir. Soixante-dix Vénitiens de la garnison furent envoyés à Constantinople la chaîne au cou [2], et soixante arquebusiers de Candie passés par les armes [3]. D'Argos il alla, par le territoire de Tégée, à Leontari, où il déposa Isa [XIV], petit-fils d'Ewrenos, du commandement du Péloponèse, qu'il confia pour la seconde fois à Saganos-Pascha, en laissant à ce dernier le soin d'approvisionner

[1] Chalcondyl., l. c., p. 179.

[2] Chalcondyl., l. c.

[3] *Lettere del segretario di Malatesta.*

Patras et les autres villes d'Achaïe. Il envoya Omar, fils de Tourakhan, à la tête de vingt mille cavaliers, battre le territoire vénitien [1]. Celui-ci ravagea les environs de Modon, et en amena cinq cents prisonniers au grand-vizir, qui les envoya au sultan. Mohammed saisit cette occasion de faire une expérience en masse de son supplice favori; il les fit tous scier ou couper en deux [2]. On rapporte qu'un bœuf réunit ensemble les deux moitiés d'un des corps ainsi mutilés. Ce fait parut à l'esprit superstitieux du sultan, non un avertissement du ciel de cesser de pareils crimes, mais un présage d'un grand bonheur pour la nation à qui appartenait le mort. Il ordonna d'ensevelir le cadavre, distingué d'une manière si singulière par le bœuf, et fit nourrir dans les écuries du seraï le prophète-quadrupède [3]. L'Athénien Chalcondyle, qui nous a servi de guide pendant une époque de cent cinquante ans, termine son ouvrage par le récit de ce prétendu présage, et par deux discours d'Omar et d'Hasan aux habitans de Sparte, pour les engager à rentrer sous l'obéissance du sultan. Les Spartiates qui, après leur rébellion, n'avaient pu tenir contre les forces ottomanes, avaient préféré abandonner leur ville plutôt que de retomber au pouvoir des Turcs. Les efforts d'Omar et d'Hasan, pour les faire rentrer dans leurs foyers, furent donc vains; ils persistèrent, pour la plupart, à rester dans les parties les plus inaccessibles des monts

[1] Chalcondyl., X, 179.
[2] *Ibid.*
[3] *Ibid.* p. 180.

Pentadactylon (Taygetes), au pied desquels se trouvent les ruines de l'ancienne ville de Sparte, non loin de Mistra. Les descendans belliqueux de ces mêmes hommes, connus sous le nom de Maïnotes, se sont maintenus, pendant plusieurs siècles, contre les Turcs dans cet asile, où on n'a jamais pu les réduire entièrement.

Au commencement du printemps suivant (avril 1464), Orsato Giustiniani, successeur de l'amiral vénitien, Luigi Loredano, fit une descente dans l'île de Lesbos, dont il assiégea la capitale, Metelino, pendant six semaines. Mais l'arrivée de Mahmoud-Pascha, avec une flotte turque [1] bien supérieure en nombre à celle des Vénitiens, força l'amiral à lever le siége, un dernier assaut ayant été repoussé (15 mai). Il se rembarqua, emmenant avec lui autant de Grecs qu'il put en prendre à bord, et les transporta à Négrepont. Puis il revint de nouveau à Lesbos (10 juillet), et jeta l'ancre en face du fort S. Teodoro, dans l'unique but de sauver le plus de Grecs qu'il lui serait possible, de l'esclavage dans lequel ils étaient tombés [2]. Quelque temps après il mourut [3]. Sigismond Malatesta, seigneur de Rimini, avait succédé à Bertholdo d'Este dans le commandement de l'armée de terre; c'est à son secrétaire intime que nous devons le récit le plus détaillé et le plus digne de foi des événemens de cette guerre. Plusieurs villes du Péloponèse ouvrirent leurs portes à Ma-

1 *Lettere del segretario di Malatesto.*

2 *Ibid.*

3 *Ibid.*

latesta; il assiégea Sparte, et s'empara même du second rempart de la ville; mais il échoua contre le fort, et retourna bientôt après en Italie [1]. Il rapporta de son expédition les ossemens du philosophe byzantin Georgias Gemistos Plyto, qui, sous Eugène IV, s'était distingué par son éloquence au concile de Florence, et lui fit élever un mausolée à Rimini [2]. Le provéditeur du Péloponèse, Jacques Barbarigo, qui prit, après le départ de Malatesta, le commandement des troupes de terre. fut encore moins heureux que ses prédécesseurs. Il mit le siége devant Patras; mais Omarbeg accourut à la tête de douze mille hommes, et le força à accepter le combat. Le provéditeur et un grand nombre d'officiers restèrent sur la place [3]; la perte des Vénitiens se monta à dix mille hommes. Le Grec Michel Ralli, capitaine au service de la république, fut empalé, bien qu'il eût déconseillé l'entreprise sur Patras. Le reste de l'armée vaincue s'était réfugié à Calamata, sous les murs de laquelle se livra une nouvelle bataille non moins désastreuse pour les Vénitiens que celle de Patras. Les prisonniers furent conduits à Gallipoli, où l'historien Cantacuzène Spandugino, encore enfant, parla à plusieurs d'entre eux [4]. Jacques Loredano, qui succéda à Orsato Giustiniani dans le commandement des forces maritimes, fit voile pour Gallipoli; mais n'osant pas entrer dans le canal avant

1 *Lettere del segretario di Malatesta.*

2 Spandugino, p. 50.

3 *Lettere del segretario di Malatesta* et Spandugino.

4 Spandugino, p. 52.

d'avoir rallié le reste de sa flotte, il jeta l'ancre devant le château des Dardanelles, hors de portée du canon. Le capitaine du golfe de Venise, Jacques Veniero, donna à la flotte rassemblée le spectacle d'une entreprise aussi téméraire qu'inutile. Il remonta et descendit le canal, sous le canon des forts, avec une perte de sept à huit hommes seulement en allant, et de cinq au retour. Victor Capello, successeur de l'amiral Jacques Loredano, conquit les îles d'Imbros, de Thassos et de Samothraki; il s'empara même d'Athènes; mais, ne pouvant la conserver, il dut l'abandonner de nouveau aux Turcs [1]. C'est à ces courses sur mer que se bornèrent les exploits de la flotte de Venise, trop faible pour tenter de plus sérieuses entreprises. Les espérances des Vénitiens, de trouver de puissans alliés dans les princes que le pape avait appelés à une sixième croisade contre les Turcs, avaient été déçues par la mort subite (16 août 1464) de Pie II. Cette expédition, que le doge Christophe Maro devait conduire en personne, que le pape devait suivre, à laquelle Philippe, duc de Bourgogne, avait promis de prendre part, et que Lucques, Bologne, Modène et d'autres villes devaient soutenir par l'envoi de sommes considérables et de plusieurs galères, fut abandonnée presque immédiatement. Le consistoire des cardinaux qui avait accompagné le belliqueux pontife à Ancône, ayant mis à la disposition de la république les cinq galères armées par eux, la flotte vénitienne reprit la mer, non pour marcher à la rencontre des Ottomans,

[1] *Lettere del segretario di Malatesta.*

mais pour aller châtier les chevaliers de Rhodes d'une insulte qu'ils venaient de faire à son pavillon [1].

Dans cette même année 1463, où éclatèrent en Europe les guerres de Bosnie et de Venise, un événement d'une haute importance pour l'empire ottoman se passa en Asie; nous voulons parler de la mort d'Ibrahim, prince de Karamanie. Cette mort eut de graves conséquences : elle amena la guerre civile entre les sept fils du prince qui se disputèrent sa succession, une rupture avec Mohammed, et enfin la ruine du royaume. Les princes de Karamanie furent pendant cent cinquante ans des rivaux dangereux pour les sultans, à qui ils faisaient la guerre sitôt qu'ils les voyaient occupés ailleurs. Les traités de paix conclus entre eux reposaient le plus souvent sur des alliances, qui n'étaient pas une garantie bieu sûre contre leur violation. Sous Mourad Ier, Alaeddin, prince de Karamanie, avait été vaincu et fait prisonnier (1386); Bayezid-Yildirim eut deux guerres à soutenir contre les Karamans: le résultat de la première fut la fixation des limites des deux empires par la rivière Tscheharschenbesou (1390); celui de la seconde, la conquête entière du pays et l'exécution du prince (1392), dont le successeur se réfugia chez Timour, et fut rétabli sur son trône après la bataille d'Angora. Le règne de Mohammed Ier ne compte qu'une guerre avec la Karamanie (1414); celui de Mourad II en compte trois (1426, 1432, 1444); Mohammed II commença le

[1] Daru, II, 455. *Bernini Memorie historiche di ciò che hanno operato i sommi pontifici nelle guerre contra i Turchi*, p. 97-116.



sien (1451) par la soumission d'Ibrahim, que nous venons de voir mourir. Des sept fils que laissa ce prince, six avaient dû le jour à la sultane, tante de Mohammed II : c'étaient Pir-Ahmed, Karaman, Kasim, Alaeddin, Souleïman et Nour-Sofi ; le septième, Ishak, était né d'une esclave, mais il était le favori de son père, qui l'avait déclaré son héritier à l'exclusion de ses fils légitimes [1]. Ibrahim avait remis à Ishak de son vivant ses trésors et le district d'Itschil (Cilicia), et lui avait donné pour résidence la ville de Selefké (Seleucia Trachea) [2]. Ainsi déchus de leurs droits, les six fils de la sultane se mirent en guerre ouverte avec leur père, l'assiégèrent dans sa capitale de Koniah, et l'en chassèrent. Ibrahim mourut de chagrin et de vieillesse dans le château-fort de Kawala. A cette nouvelle, Pir-Ahmed prit possession de Koniah et de toute la partie septentrionale du royaume, ne laissant à son frère Ishak que la Cilicie-Pétrée. Souleïman et Nour-Sofi se réfugièrent à la cour de Mohammed qui leur donna quelques domaines en fief. Pressé par son frère qui lui disputait le trône, Ishakbeg demanda à Ouzoun-Hasan, prince de la dynastie du Mouton-Blanc, des secours que celui-ci lui accorda avec d'autant plus d'empressement, qu'Ishak promit par chaque marche des troupes auxiliaires mille ducats pour leur entretien. Ouzoun-Hasan étant parti en personne d'Erzendjan pour Siwas, Ishak alla à sa rencontre, afin

[1] Seadeddin, Neschri, Solakzadé, *Ravusatoul-ebrar*, Idris, et l'*Histoire de Mohammed II*, par le defterdar Toursounbeg, f. 25 et 98.

[2] Dans le moyen-âge, Castrum-Seleph.

de diriger la marche de son allié dans la Karamanie. La protection du prince turcoman ne laissa pas que d'épuiser le pays, et de réduire les habitans au désespoir par les exactions multipliées des troupes. Lorsqu'il partit après la défaite de Pir-Ahmed, il laissa, pour hâter l'entière soumission du pays, Kizil-Ahmed, l'ancien prince de Kastemouni, que nous avons vu engager Mohammed à détrôner son frère et à s'emparer de Sinope, conseil qui avait été récompensé par le sandjak de Kastemouni. Depuis, cédant aux séductions d'Ouzoun-Hasan, Kizil-Ahmed s'était enfui à la cour de ce prince [xv]. Ishakbeg, dans l'intention de s'assurer tout à la fois de la protection d'Ouzoun-Hasan et de l'amitié du sultan, envoya à ce dernier un des hommes les plus savans de son royaume, Ahmed-Tschelebi, fils de Yakoub-Oghli, pour lui offrir les villes d'Akschehr et de Begschehr, et le prier de ne pas accorder de secours à ses cousins. Mohammed, qui était déjà en possession de ces deux villes, fit répondre par son ambassadeur le Tschaouschbaschi Ishak : « Qu'offrir de semblables présens, c'était absoudre un bossu [1]; que s'il voulait n'avoir rien à craindre de la part de ses frères, il n'avait qu'à céder le territoire en-deçà du Tscheharschenbesou, et à rétablir la frontière de son royaume telle qu'elle avait été fixée sous Bayezid-Yildirim. » Ishakbeg ayant refusé d'accéder à ses propositions, le sultan ordonna à Hamzabeg, gouverneur d'Antalia (Olbia),

[1] Proverbe turc signifiant l'offre faite à quelqu'un de ce qu'il possède déjà.

d'envahir la Karamanie. L'armée turque et l'armée karamane se rencontrèrent à Ermenak ou, suivant d'autres, à Taghbazar; Ishakbeg fut complètement défait, et s'enfuit en Cilicie, où il s'enferma avec sa femme et ses enfans dans la ville de Selefké. Pir-Ahmed, rétabli dans ses États, envoya à son auguste parent Mohammed, en signe de reconnaissance, les clefs des villes d'Akschehr, de Begschehr, de Saklan-hissari et d'Ilgoun [xvi]. Ainsi la guerre de Karamanie se trouva terminée au moment où la Bosnie et le Péloponèse réclamaient la présence du sultan; mais dès que les affaires d'Europe furent tranquilles, Mohammed résolut d'en profiter pour ajouter la Karamanie à ses États, en chassant pour jamais Ishak fils de l'esclave, et Pir-Ahmed fils de la sultane sa tante. Les relations du prince de Karamanie avec les ennemis de l'empire ottoman, son alliance offensive et défensive avec Ouzoun-Hasan et les Vénitiens [1], fournirent au sultan le prétexte de cette nouvelle usurpation.

Mohammed, accompagné de son grand-vizir, passa en Asie à la tête d'une armée nombreuse. Il soumit, chemin faisant, le fort de Kawala [2] (1466) et s'empara de Koniah, résidence du prince Ahmed. Maître de cette place importante, il envoya Mahmoud-Pascha réduire Larenda, aujourd'hui Karaman, ancienne capitale du pays, où Ishakbeg s'était réfugié. Sous les murs de cette

[1] Daru, *Histoire de Venise*, II, p. 457.

[2] Idris, f. 128, appelle ce fort Kawala ou Guwala; c'est peut-être le fort de Gulek, dans le second défilé de Cilicie, par lequel passèrent Cyrus-le-Jeune et Alexandre.

ville se livra un combat acharné, dans lequel Ishak fut défait après une lutte longue et terrible. Il eût même été pris si on l'eût poursuivi avec plus de vigueur. Mohammed se vengea de la fuite du prince par le massacre général des prisonniers. Mahmoud-Pascha reçut l'ordre d'aller chercher et d'exterminer les faibles restes des descendans de la famille Torghoud, tribu tatare qui s'était fixée dans les environs de Karaman, après le départ de Timour. Le grand-vizir la suivit à la trace à travers les monts Boulgar, une des chaînes du Taurus, jusque dans le voisinage de Tarsous, où il la trouva cachée dans les vallées de ces montagnes. Il l'envoya chargée de fers au sultan, qui, suivant l'expression ordinaire des historiens ottomans, arrêta son compte avec elle, c'est-à-dire, la fit exécuter [1]. A peine rentré dans le camp, Mahmoud reçut un nouvel ordre qui lui enjoignit de faire partir pour Constanstinople tous les ouvriers et artisans des deux capitales de Karamanie, de Koniah et Larenda. Il avait déjà prouvé plus d'une fois qu'il n'était pas inaccessible à des sentimens d'humanité, et il le prouva encore dans cette circonstance par le choix des habitans qu'il devait expatrier. Mais Mahmoud avait un dangereux rival dans la personne du second vizir, le Grec Mohammed-Pascha, dont la haine ne laissait passer aucune occasion de lui nuire; Mohammed-Pascha, qui depuis long-temps ambitionnait la place du grand-vizir, l'accusa auprès de l'empereur de ménagemens et de mollesse. Le sultan punit l'humanité de son grand-vizir en lui

[1] *Djoumlesine siaset olounoub kaidleri gœrouldi.* Solakzadé.

retirant cette affaire des mains et en la confiant à son délateur. Ce renégat, qui en abjurant sa foi semblait avoir abjuré tout sentiment de justice, renchérit sur les ordres du sultan, et traîna en exil les principaux habitans, qu'il comprit dans la catégorie des ouvriers. Parmi eux se trouvait un descendant du grand-scheïkh Mewlana Djelaleddin [1]. Cependant, lorsque Mohammed en fut instruit, il s'empressa de lui faire ses excuses, et le renvoya dans sa patrie, comblé de présens. Mahmoud-Pascha s'était attiré la disgrâce du sultan dont le caractère soupçonneux ne pouvait lui pardonner la capitulation qui avait été signée entre lui et le roi de Bosnie; la fuite d'Ishakbeg, et ses ménagemens envers les principaux habitans des deux capitales de la Karamanie, avaient ajouté à son mécontentement, et il n'attendait que la fin de cette guerre pour l'en punir. Un jour où l'armée, fatiguée d'une longue marche, avait dressé ses tentes, le sultan déposa son grand-vizir par une cérémonie d'origine tatare d'après toute apparence, qui fut employée alors pour la première fois et qui se renouvela fréquemment depuis. Mahmoud étant retiré sous sa tente, l'empereur en fit couper les cordes, de sorte qu'elle tomba sur la tête du vizir disgracié. Roum Mohammed-Pascha [2], le renégat grec, succéda à Mahmoud,

[1] Ahmed-Tschelebi, fils de l'émir Ali-Tschelebi. Solakzadé, f. 56. Neschri, f. 220. Ali, XVIIIe récit.

[2] Ce vizir ne se trouve pas dans *la Biographie des Vizirs*, par Osman-Efendi; mais les *Tables chronologiques* d'Hadji-Khalfa en font mention, p. 174.

et Moustafa, troisième fils du sultan, fut nommé gouverneur des pays conquis. Ainsi la dynastie de Karamanie, qui s'était élevée en même temps que celle des Ottomans sur les ruines de l'empire seldjoukide, fut renversée cent soixante-six ans après, par cette même puissance turque, née cependant avec elle [1]. Ishakbeg s'était refugié à la cour d'Ouzoun-Hasan. Toute la Karamanie, à l'exception de Selefké, où la femme d'Ishakbeg se maintint encore quelque temps, tomba sous la domination ottomane; et les deux capitales, dépeuplées de leurs principaux habitans, perdirent de plus en plus de leur ancienne splendeur.

Karaman, bâtie par Karaman-Oghli, fondateur de la dynastie, avec les débris tirés des ruines de l'ancienne Larenda [2], dont on voit encore les restes à peu de distance de la nouvelle ville, n'a jamais eu la même importance historique qu'Iconium. Koniah, qu'ont rendue célèbre le passage des dix mille et la conquête qu'en fit Frédéric Barberousse [3], attire l'attention des voyageurs par ses monumens élevés sous les sultans seldjoukides et principalement sous Alaeddin-le-Grand; les Musulmans surtout la révèrent comme le lieu de sépulture du poëte mystique Djelaleddin-Roumi, fondateur de l'ordre des Mewlewis [4], et comme le berceau de cet ordre, où se réfugiaient les princes expulsés

[1] Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, en 871 (1466).

[2] Voyez l'Atlas, pl. VII, et Mannert., VI, 2, p. 208.

[3] Voyez l'*Histoire des Croisades*, et surtout *Geschichte Friderich Barbarossas* (*Histoire de Frédéric Barberousse*), par Raumer.

[4] *Djihannuma*, p. 615.

du trône pour sauver leur vie. Des bas-reliefs assez bien conservés sembleraient confirmer la tradition mythique de la fondation d'Iconium par Persée [1]; cependant des inscriptions arabes sur les portes et les murs attribuent la fondation de la ville aux sultans seldjoukides [2]. Les principales constructions d'Alaeddin-le-Grand sont la forteresse, une vaste citerne, les murs de la ville et son propre mausolée. Plus tard les sultans ottomans y bâtirent la mosquée et le couvent des Mewlewis; Selim y fit construire, sur le modèle d'Aya-Sophia, une mosquée, ainsi que plusieurs colléges : elle se fait remarquer par le bon goût des sculptures qui ornent ses portes [3]. Koniah mérite, même de nos jours, le nom de célèbre sous lequel la désigne Pline [4].

Nous avons rapporté dans leur ordre chronologique les guerres de Mohammed en Bosnie, en Morée et en Karamanie, pendant les trois années qui viennent de s'écouler ; les faits d'armes de Scanderbeg, jusqu'à sa mort qui arriva en 1466, appartenant à la même époque, trouvent ici naturellement leur place. La paix signée entre lui et Mohammed n'avait pas duré plus de trois ans. Lorsque Pie II prêcha la croisade contre

1 Macd. Kinneir, *Voyage en Asie*, p. 220.

2 La belle vallée de Merem au sud-est est pleine de jardins bien arrosés et couverts de fleurs et de fruits, parmi lesquels on distingue une espèce d'abricot appelé *Kamreddin* (lune de la foi), et la belle fleur Dabbagh-Tschitschegi, qui change le rouge du maroquin en bleu de ciel. *Djihannuma*, l. c.

3 Ewlia.

4 Mannert, VI, 2, p. 195. Pline, *Urbs celeberrima*, parce qu'elle était à la tête d'une tétrarchie de quatorze villes.

les Turcs, Scanderbeg céda aux instances de l'ambassadeur vénitien et du légat du pape, et rompit le traité [1]. Paolo Angelo, archevêque de Durazzo (Dyrrachium), Albanais natif de Drivasto, le conseil et l'ami de Scanderbeg, employa, pour l'engager à la violation de la paix, cet argument perfide, dont se servaient à la fois les chrétiens et les Turcs, savoir : qu'on n'est pas obligé de tenir la parole donnée à un infidèle. Scanderbeg écouta plus volontiers ces raisons que celles que fit valoir Mohammed auprès de lui, pour le maintien de la paix, dans une lettre qu'il lui adressa, s'il faut en croire quelques historiens [XVII]. Le succès des négociations de l'archevêque lui valut le chapeau de cardinal [2]. A la nouvelle des hostilités de Scanderbeg, le sultan envoya en Albanie Scheremetbeg à la tête de quatorze mille cavaliers. Scanderbeg concentra ses troupes à Okhri, chef lieu du sandjak du même nom; cette ville, l'Achrida des Byzantins et le Lychnidus des anciens, est située sur un lac poissonneux dont l'écoulement forme le Drymon ou le Drilon noir; son excellente position militaire lui a fait jouer un certain rôle dans les guerres entre les Romains et Gentius, roi d'Illyrie; les Byzantins la citent encore plus souvent comme siége de l'archevêque de Bulgarie [XVIII].

Scanderbeg, dont l'armée ne comptait que dix mille hommes, sut, en dérobant ses mouvemens à l'ennemi, prendre une position avantageuse à trois mille d'Okhri, et défit Scheremetbeg, qui laissa sur le champ de

[1] *Barletii de vita et gestis Scanderbegi*, dans Lonicerus, f. 193-195.
[2] Barlet., f. 198.

bataille autant de morts que le prince épirote avait de soldats. Le defterdar et douze des principaux prisonniers se rachetèrent moyennant une somme de quarante mille ducats [1]. Pour venger la défaite de Scheremetbeg, Mohammed envoya contre Scanderbeg une nouvelle armée de quinze mille cavaliers et de trois mille fantassins [2], sous les ordres de Balaban Badera, Albanais de naissance, qui, mené dès l'enfance en esclavage, avait été incorporé dans les janissaires et s'était distingué au siége de Constantinople, où il était monté le premier à l'assaut. Scanderbeg l'attendit avec quatre mille cavaliers et quinze cents fantassins dans la belle vallée de Valkhalia; mais ayant négligé d'en occuper les hauteurs [3], il dut s'ouvrir un passage à travers les rangs d'un ennemi trois fois plus fort que lui. Il perdit, dans cette attaque désespérée, six de ses plus braves capitaines; Moses de Dibra et Mousakhi son neveu furent faits prisonniers, et envoyés à Constantinople [4]. Scanderbeg s'empressa d'offrir une rançon, mais le sultan refusa d'y souscrire et les fit écorcher vifs [5]. Plein d'une juste défiance de ce premier succès, Balaban ramena ses troupes à Okhri, et Scanderbeg prit position à Oronikh dans la Dibra supérieure [6]. Le général turc, bien qu'il eût réussi à tomber sur lui à l'improviste, fut repoussé avec perte et forcé d'abandonner son camp; mais il revint bientôt à Okhri avec une armée de dix-sept mille cavaliers et

[1] Barlet., f. 204. — [2] *Ibid.* f. 206. — [3] *Ibid.* f. 206. — [4] *Ibid.* f. 108. — [5] *Ibid.* f. 208. — [6] *Ibid.*

de trois mille fantassins [1]. Il crut pouvoir fléchir son redoutable adversaire par de riches présens ; toutefois ses tentatives furent inutiles. Après avoir cherché pendant trois mois l'occasion de le surprendre, il se décida à lui livrer bataille. Scanderbeg eut son cheval tué sous lui, et fut lui-même grièvement blessé au bras [2]. Les Turcs furent complètement battus et Balaban ne se sauva qu'avec peine [3]. Cependant ce même général reparut une troisième fois avec une nouvelle armée, tandis que l'Albanais Yakoub [4], à la tête d'un second corps de troupes ottomanes pénétra par un autre côté dans les États de Scanderbeg. Celui-ci força Balaban à en venir aux mains avant d'avoir pu opérer sa jonction avec Yakoub. Le commandant turc plaça l'infanterie des azabs en première ligne sur l'aile gauche, les oufoufedjis ou cavaliers soldés en face de Tanusio Tophia, et les akindjis vis-à-vis Zacharias Groppas. Il opposa les janissaires à Manuel Peik, et se mit lui-même à l'aile droite avec l'élite de ses fantassins, vétérans pour la plupart. Mais il ne put résister à Scanderbeg qui remporta sur lui une victoire signalée. Les vainqueurs n'avaient pas encore terminé le partage du butin [5], lorsqu'un courrier envoyé de Petrella par Mamiza, sœur de Scanderbeg, vint annoncer que Yakoub avait pénétré à Berat, avec une armée de seize mille hommes, mettant tout à feu et à sang, et qu'il avait établi son camp dans la petite Tyranna sur la

[1] Barlet., f. 209. — [2] *Ibid.* f. 210. — [3] *Ibid.* — [4] *Ibid.* f. 212. — [5] *Ibid.* f. 214.



rivière d'Argilata [1]. Scanderbeg alla aussitôt à sa rencontre. L'attaque fut impétueuse de part et d'autre; ce fut moins une bataille qu'une lutte corps à corps. Scanderbeg chercha Yakoub dans la mêlée, et s'étant fait jour jusqu'à lui, il le perça de part en part de sa lance et lui trancha la tête [2]. A cette vue les Turcs, saisis de terreur, se débandèrent et prirent la fuite. Quatre mille hommes restèrent sur la place, six mille furent faits prisonniers. Fier de la vengeance que par cette double victoire il venait de tirer de la mort ignominieuse de ses compagnons d'armes, le prince épirote entra triomphant à Croïa [3].

Mohammed, après avoir vainement tenté de vaincre Scanderbeg par ses meilleurs généraux, et de le faire périr sous le poignard de deux assassins, qui avaient pris le faux titre de néophytes chrétiens [4], se mit lui-même en marche à la tête de plus de cent mille hommes [5]. Il y entra au mois de juin 1465, dans l'intention de réduire Croïa, et s'empara de plusieurs forteresses, entre autres de Sfetigrade et de Belgrade, mais non sans faire de grandes pertes. Scanderbeg ne s'enferma dans aucune de ses places; retiré dans ses montagnes, il n'en sortait que pour tomber sur l'armée ottomane. Harcelé jour et nuit par Scanderbeg, Mohammed avait continuellement à déplorer la perte de ses meilleurs soldats, et fut contraint de lever le siége de Croïa. Mais, avant de repasser les montagnes

[1] Barlet., f. 215. — [2] *Ibid.* f. 216. — [3] *Ibid.* f. 217. — [4] *Ibid.* f. 218.

[5] Barletius fait monter l'armée de Mohammed à deux cent mille hommes, et la division commandée par Balaban, à quatre-vingt mille, f. 218.

qui séparent l'Épire de la Macédoine, il se vengea de la résistance de Croïa sur les braves habitans du district de Chidna, dans l'ancienne Chaonie : ils s'étaient rendus au tyran, séduits par les promesses qu'il leur avait faites; mais quand il les eut en son pouvoir, il fit massacrer huit mille d'entre eux [1]. Il laissa Balaban devant Croïa avec quatre-vingt mille hommes et l'ordre de convertir le siége en blocus, espérant prendre par la famine ce qu'il n'avait pu prendre par la force. Balaban, en attendant le renfort que devait lui amener son frère Younis [2], alla camper sur la montagne qui commande la ville [3]. Scanderbeg, instruit de l'arrivée de Younis, marcha à sa rencontre pendant toute une nuit, le battit et le fit prisonnier ainsi que son fils Khizr [4]. Par ses ordres, on les chargea de chaînes et on les exposa ainsi aux regards de Balaban. Il profita de la terreur qu'avait répandue dans les rangs ottomans ce triste spectacle, pour tomber sur eux. Balaban, hors de lui, courut devant les murs de Croïa en faisant à la garnison toutes les promesses imaginables; mais il fut blessé mortellement à la gorge d'un coup de feu tiré par l'Albanais George Alexis; et un dernier instinct lui ayant fait diriger son cheval vers le camp, il vint tomber mort devant sa tente. Dès lors l'armée ottomane battit en retraite et alla camper à Tyranna, à huit mille pas de Croïa. Scanderbeg es-

[1] Barlet., f. 219.
[2] Barletius l'appelle Joninas.
[3] Barletius, f. 223, appelle cette montagne Cruinus.
[4] Heder.

saya en vain de retenir l'impétuosité de ses soldats, qui se jetèrent, transportés de fureur, à la poursuite de l'ennemi. Ce ne fut qu'en perdant beaucoup des leurs, que les Turcs, cernés de toutes parts, purent trois jours après s'ouvrir un passage près de Tyranna; quant à ceux qui étaient cantonnés dans diverses places du pays, ils furent tous faits prisonniers ou passés par les armes [1].

Mohammed ne pouvant pour le moment soumettre Croïa, et voulant cependant tenir en bride les Albanais, rebâtit et fortifia l'ancienne ville des Valliniens, aujourd'hui Ilbessan, siége d'un sandjak [2], et détruisit celle de Tschorli, que Scanderbeg avait fondée non loin de Durazzo sur les bords de la mer [3]. Peu de temps après, Scanderbeg termina sa glorieuse carrière à Alessio, l'ancienne Lyssus, ville non moins célèbre dans l'histoire par son origine, qui remonte à Denys de Syracuse, son fondateur, et par le siége de Philippe III de Macédoine, que par la mort de Scanderbeg. Il mourut le 14 janvier 1467, à l'âge de soixante-trois ans, après avoir combattu victorieusement pendant trente années pour la foi et la liberté de son pays, contre la puissance envahissante de Mourad II et de Mohammed II. Le héros épirote réunit toutes les

[1] Barlet., f. 225.

[2] L'expédition de Mohammed en Albanie et la prise d'Ilbessan sont les seuls événemens des guerres entre Scanderbeg et Mohammed, dont fassent mention les historiens ottomans; encore placent-ils cette expédition en 872, c'est-à-dire une année après la mort de Scanderbeg. Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*. Seadeddin, Idris, Neschri, Solakzadé, Ali.

[3] Barletius nomme cette ville Chiurilus, f. 226.

qualités qui font les grands capitaines; mais il ne put abdiquer entièrement un des traits distinctifs du caractère national, c'est-à-dire cette cruauté qui n'a jamais abandonné les populations de l'ancienne Epire. La même année vit encore mourir un des voisins de Scanderbeg, Etienne Cossarich, prince de l'Herzegovine. En querelle avec ses fils, il avait envoyé le plus jeune comme ôtage à la Porte du sultan, où peu après il abjura sa religion et devint le favori de Mohammed, et par la suite gendre et grand-vizir de Bayezid II. Les deux autres fils de Cossarich obtinrent, à la mort de leur père, Vladislas l'Herzegovine-Supérieure, et Vlatko l'Herzegovine-Inférieure. Mais Vladislas s'enfuit bientôt après en Hongrie [1], et Vlatko ne se maintint que peu de temps dans la possession de quelques châteaux-forts. Tout le pays ne tarda pas à tomber sous la domination ottomane et à former, sous le nom de *Hersek*, un sandjak de l'empire [2].

La paix qui suivit la mort des princes de Karamanie et de Scanderbeg, et pendant laquelle l'histoire n'a à nous raconter ni pays dévastés, ni villes conquises, ni garnisons massacrées et sciées en deux, fut employée par Mohammed à des armemens maritimes et à la construction du nouveau seraï. Sur l'emplacement de l'Acropolis de l'ancienne Byzance, là où s'élevaient

[1] Spandugino, p. 54.

[2] Seadeddin, Idris, Neschri, Solakzadé, Ali. La *Roumilie* d'Hadji-Khalfa, p. 74. Engel, *Histoire de Servie*, p. 430. Gebhard, *Geschichte von Bosnien* (*Histoire de Bosnie*), p. 472. Le mot Hersek dérive de l'allemand *Herzogthum*, duché.

dans l'antiquité les temples de Pallas, de Poseidon, de Dionyse et de Jupiter, et sous les empereurs chrétiens, les églises des saints Démétrius et Minas, de Théodore Sergius, de Bacchus et de la Sainte-Vierge; là même où se voyaient autrefois le palais Chalke, les halles des gardes et des gardes-du-corps [1] avec leurs sept coupoles; là où on admirait les triclines *Lausus* et le trésor *Tripeto* avec sa célèbre horloge, les triclines des dix-neuf convives de l'empereur [2], la salle dorée et le trône; là où brillaient le triclinion delphique, l'oaton, le sigma, le triconchum, l'heptaconchum, le monothyron, le pentacubiculum, et enfin cette fameuse salle de porphyre dans laquelle les impératrices faisaient leurs couches : sur ces mêmes lieux qui évoquent tant de souvenirs historiques, s'éleva, la 872e année de l'hégire, le nouveau seraï, la Porte impériale des Sultans, dont voici l'inscription : *Que Dieu éternise l'honneur de son possesseur! — Que Dieu consolide sa construction! — Que Dieu fortifie ses fondemens* [3] *!*

Pendant que les armemens de l'arsenal se poursuivaient avec activité, la cavalerie légère des akindjis passa la frontière septentrionale de l'empire, parcourut l'Esclavonie, la Carinthie et la Styrie, et pénétra jusqu'à Cilly [XIX] : ni les vieillards ni les enfans ne furent épargnés, tout le pays fut ravagé, plus de deux mille habitans massacrés avec leur bétail, et plus de

[1] *Scholæ et excubiæ.*

[2] *Novemdecim accubitorum.*

[3] *Constantinople et le Bosphore*, I, p. 197, 221, 225.

vingt mille emmenés en captivité [1]. Mais le succès de ce facile et productif brigandage fut compensé par la perte de quelques îles et de quelques ports, dont s'empara la flotte vénitienne sous le commandement de Nicolas Canale [2]. Aïnos sur les côtes de Thrace, Phocée sur celles d'Ionie, et les îles de Lemnos et d'Imbros furent dévastées par les troupes de la Seigneurie : le port de Lustizza, dans le golfe de Patras, fut fortifié [3]. Les Vénitiens ne commencèrent ces hostilités que lorsqu'ils eurent vainement tenté de rétablir la paix. Le juif David, qu'ils avaient envoyé à Constantinople demander un sauf-conduit pour Jean Capello qui devait être chargé de négocier un traité, ayant été renvoyé de la Porte avec une réponse fort dure ; le gouvernement vénitien résolut de continuer la guerre avec la plus grande vigueur. Cependant trois ans se passèrent sans que de part et d'autre on fît autre chose que de commettre d'inutiles ravages [4].

Mohammed, brûlant du désir de se venger des

1 D'après la *Chronique de Mœlk*, 1469, *Turci abducunt ex Slavonia 30,000 hominum*. La lettre du cardinal de Papa, rapportée par Pray et Catona, XV, 410, parle également des horreurs et des dévastations des Turcs en Carinthie et en Styrie. La *Chronique de Marini Sanuto* dit : 1469 *Allemania scorgada dai Turchi fin a Goricia*.

2 Laugier, VII, 252.

3 *Lettere del segretario di Malatesta*, dans Sansovino, p. 249. Les historiens ottomans placent la prise d'Aïnos en 872 (1467). Neschri, f. 221. Seadeddin dans Bratutti, II, 244. Solakzadé, 56. Voyez en outre Phranzes, IV, 23, p. 99, éd. de Alter.

4 *David Ebreo mandato a Constantinopoli per salvocondotto per Zuan Capello per trattar la pace, Porta la riposta data dal Bassa*. Dans la *Chronique ottomane* de Mar. Sanuto.



courses des Vénitiens par une grande entreprise, résolut la conquête de Négrepont. Mahmoud-Pascha, précédemment grand-vizir, alors amiral et sandjak de Gallipoli, sortit du port avec une flotte de cent galères et de deux cents navires, ayant à bord soixante-dix mille combattans [1]. L'empereur partit lui-même de Constantinople à la tête d'une armée non moins forte, et s'avança par terre jusqu'en face de Négrepont. Depuis Xerxès, la mer Egée n'avait point encore vu de flotte aussi nombreuse; sur ces mêmes rivages couverts autrefois des troupes perses, campa l'armée ottomane, et la tente du sultan fut dressée sur le même promontoire qu'avait occupé celle du grand-roi. Mais Nicolas Canale n'était point un Thémistocle. Mahmoud-Pascha, après avoir maltraité, en passant, l'île de Syra, aborda à Négrepont où il débarqua un corps de troupes, qui surprit et dévasta les villes de Basilicon et de Stoura. Pendant ce temps, Nicolas Canale resta tranquillement à l'ancre avec trente-cinq galères sous l'île de Kolouri (Salamine), attendant des renforts de Candie, et laissant ainsi les Turcs établir un pont de galères et passer leurs troupes dans l'île. Mais si l'amiral de la flotte vénitienne tint en cette occasion une conduite peu digne du poste éminent qu'il occupait, il n'en fut pas de même de quelques-uns de ses officiers dont les actions méritent d'être consignées dans l'histoire. C'est ainsi qu'Antonio Othoboni se fit jour avec sa galère à travers la flotte ottomane et vint

1 Daru, *Histoire de Venise*, II, p. 465. D'après le secrétaire de Malatesta, l'armée de Mohammed comptait plus de deux cent mille soldats.

jeter l'ancre dans le port d'Egripos ou Négrepont, l'ancienne Chalcis ; son frère Stephano fut moins heureux, et eut dans le combat sa galère incendiée avec un vaisseau turc qu'il avait abordé [1]. Le baile Paul Erizzo, alors gouverneur de l'île et commandant d'Egripos, Luigi Calvo capitaine des troupes qui venait de remplacer dans ce poste Giovanni Badoer, et ce dernier lui-même, étaient tous hommes d'une valeur éprouvée et d'une grande prudence. Le courage des habitans d'Egripos était augmenté de celui de leurs femmes qui les assistaient sur les remparts, soignaient les blessés et combattaient même quelquefois sur la brèche. Dans l'espace de dix-sept jours [2], les Turcs livrèrent cinq assauts terribles ; le feu de la place, dans les trois premiers, leur tua plus de vingt mille hommes et leur fit perdre trente galères. Désespérant de prendre la ville de force, Mohammed eut recours à la trahison ; il corrompit Tomaso Schiavo de Lebano [3], commandant de l'artillerie des assiégés. Mais Erizzo ayant découvert les connivences perfides de Tomaso, le fit étrangler et pendre aux barreaux des fenêtres de son logis. Alors Mohammed débarqua le reste de l'équipage de ses

[1] On lit sur le tombeau qui leur fut élevé, dans le couvent de Sant-Antonio à Venise, l'inscription suivante : *Stephano patri, Antonio avo, Hector Othobonus monumentum, p. p. Hic euboicum portum ab hoste occupatum trepidante classe navi sua solus ingressus est A. 1470. Ille prælio navali ad Coriplasium expugnata Turcarum maxima navi igne concepto comburitur.*

[2] Les cinq assauts eurent lieu les 25 et 30 juin, les 5, 8 et 12 juillet. Laugier, *Histoire de Venise*, l. XXVI.

[3] *Relazione del segretario di Malatesta.* Voyez encore *la Presa di Negroponte da un autore incerto*, dans Sansovino, p. 322.

vaisseaux et fit presser de nouveaux soldats et matelots dans les provinces voisines. C'était là une belle occasion pour la flotte vénitienne de venir au secours de la ville, de rompre le pont de galères jeté sur le détroit de l'île au continent, et d'affamer les assiégeans qui seraient ainsi restés enfermés dans Négrepont et privés de toutes communications extérieures. Mais Nicolas Canale, sourd aux représentations de ses officiers, aveugle aux signaux de détresse de Paul Erizzo, n'eut garde de faire un mouvement [1]. Dans un quatrième assaut, les Turcs firent une nouvelle perte de quinze mille hommes [2]; enfin, dans un cinquième et dernier, le plus sanglant de tous, Mohammed emporta la ville. Le château se défendit encore quelques jours; mais Erizzo, voyant la garnison décimée par les combats qu'elle avait livrés, et diminuée d'environ six mille hommes, ne put penser à tenir plus longtemps, et capitula sous la condition d'avoir la vie sauve pour lui et ses troupes [3]. Mohammed y souscrivit; mais sacrifiant l'honneur de sa parole à la vengeance qu'il voulait tirer de la mort de plus de cinquante mille Ottomans [4] tombés devant les murs d'Egripos, il fit mourir toute la garnison dans les supplices les plus barbares. Les uns furent empalés, les autres écartelés ou lapidés [5]; les Grecs seuls furent épargnés et réduits

[1] Daru, *Histoire de Venise*, II, 466. Laugier, VII, p. 235.

[2] Daru et Laugier, l. c.

[3] Daru, II, p. 467.

[4] D'après les historiens ottomans, soixante-dix-sept mille.

[5] *La Presa di Negroponte.*

en esclavage ; Paul Erizzo, comme naguère les envoyés de Calavrita et de Leontari, fut scié en deux [xx]. Anne Erizzo, belle et courageuse jeune fille, se montra dans cette occasion digne de son père ; traînée dans la tente du sultan, elle résista à ses sollicitations et à ses violences, et fut massacrée par ses ordres [xxi].

L'île de Négrepont, appelée par les anciens *Eubœa,* du nom de la fille d'Asopus, ou *Macris,* de sa forme longue, ou encore *Chalcis* et *Chalcondantis,* de ses mines de fer, mérite par son étendue, son importance, sa fertilité, et les sept flux et reflux de l'Euripe [1], de fixer un moment l'attention du lecteur. L'ancienne capitale de l'île Histiæa ou Oreos, célébrée par Homère [2] pour ses vignobles, était située sur le versant septentrional du mont Thelethrios [3], à l'ouest du promontoire Clonæum et de l'île d'Artemisium, qu'ont rendue fameuse le temple d'Artémise et la première victoire navale de Thémistocle sur les Perses [4]. La nouvelle capitale, Chalcis, aujourd'hui Négrepont, est plus au midi, à l'endroit où l'Euripe est tellement resserré, qu'il a été possible de jeter de l'île à la terre ferme un pont fortifié de tours [5]. Dans le moyen-âge, l'Euripe ayant été appelé Egripos, donna son nouveau nom à l'ancienne ville de Chalcis ; par une autre altération, ce nom d'Egripos fut changé en celui de Negropont,

[1] Livius, XXVIII, 6.
[2] Homère, II, 537.
[3] Strabon, IX, et Tite-Live, XXVIII.
[4] Cornel. Nepos, Thémistocle, 3.
[5] Voyez les *Mémoires de Walpole*, no 33, p. 528.

c'est-à-dire port de l'Egripos. A la place où se trouve aujourd'hui le village de Gravalinaïs[1], s'élevait autrefois *Eretria Vetus*, une des villes les plus anciennes et les plus célèbres de l'Eubée. Plus au sud, étaient Caristos, aujourd'hui Castel-Rosso, célèbre par ses vins, son marbre et son asbeste, et Geraistos, où l'on voyait un temple de Neptune. L'Eubée était riche en blé, en vins, en fers, en sel et en eaux thermales. L'incurie du gouvernement ottoman a fait disparaître jusqu'aux traces des anciennes mines de fer et de sel. Les eaux thermales de Dipso (Ædensos) sont encore les plus fréquentées de toute la Grèce. Ainsi favorisée par sa position et par la nature, cette île fut une éternelle pomme de discorde entre les États voisins. Elle passa tour à tour sous les diverses dominations qui se succédèrent en Grèce. C'est ainsi que les Athéniens, les Spartiates et les Macédoniens, se la disputèrent entre eux. Après avoir été sous la puissance de la Macédoine, de Rome et de Byzance, elle devint une possession vénitienne, jusqu'à ce que Mohammed II l'eut ajoutée à toutes ses autres conquêtes, dans la vingtième année de son règne et la quarante-deuxième de son âge [xxii].

[1] Voyez l'Atlas, pl. V.

LIVRE XV.

Introduction des fermes. — Quatrième campagne en Karamanie. — Histoire d'Ouzoun-Hasan; sa victoire sur le beglerbeg Mourad-Pascha; sa défaite à Terdjan par Mohammed. — Faits d'armes de la flotte des Croisés. — Exécution du grand-vizir Mahmoud-Pascha. — Le prince Djem est nommé gouverneur de Karamanie après la soumission entière de ce pays.

Dans sa soif insatiable de conquêtes, Mohammed projeta de nouvelles campagnes en Asie, qui devaient l'occuper exclusivement pendant cinq années consécutives. L'attachement des peuples de Karamanie à la famille de leurs princes n'avait pas été entièrement étouffé par les victoires de Mohammed. Le fils d'Ishakbeg et sa mère, qui étaient toujours en possession de la ville de Selefké, s'en servaient comme d'un centre d'opérations pour fomenter dans le pays les fermens de révolte qui y agissaient déjà sourdement; de son côté, Kasimbeg, oncle du jeune prince et frère d'Ishakbeg, aidé de son protecteur Ouzoun-Hasan, exploita de son mieux les sympathies de la nation pour l'ancienne dynastie. Mohammed, avant de partir de Karamanie, avait exterminé la tribu tatare de Torghoud; mais une autre tribu du même peuple, les Warsaks, qui s'était maintenue depuis l'invasion de Timour,



avait été épargnée; enfin le territoire d'Alayé était encore indépendant sous la domination de Kilidj-Arslan, descendant des derniers sultans seldjoukides de l'Asie-Mineure. Le ressentiment des uns, la crainte des autres, opérèrent un rapprochement qui pouvait devenir dangereux, surtout depuis que quelques mouvemens populaires n'avaient plus laissé de doute sur l'existence d'un complot. Pour le faire avorter, le grand-vizir, Roum Mohammed-Pascha, reçut l'ordre de partir pour l'Asie à la tête d'un corps d'armée considérable [1]. Poussé par l'avarice, il écrasa de contributions Erekli et Larenda dans la Karamanie. Les habitans de cette dernière ville vinrent le supplier d'épargner du moins leurs mosquées et leurs écoles, déclarant qu'elles appartenaient, comme fondations pieuses (wakf) [1], à la sainte ville de Médine, où repose le corps du Prophète; pour toute réponse, le tyran fit massacrer la députation.

Après avoir porté la désolation dans les villes de Karamanie, Roum-Mohammed pénétra dans le pays des Warsaks [2], qu'il traita avec la même cruauté. Mais un des chefs des Warsaks, Oïouzbeg, s'était jeté

[1] Le mot *wakf* signifie en général une cession, une consignation, un dépôt, et emporte dans son acception ordinaire l'idée d'une chose sacrée, d'un objet voué aux besoins de l'humanité, ou au service du culte public par un sentiment de pitié. Il y a trois espèces de wakfs : 1° les mosquées; 2° les fondations publiques établies pour le soulagement des pauvres et pour le bien général de l'humanité; 3° les wakfs ordinaires qui relèvent des mosquées.

(*Note du Traducteur.*)

[2] La chaîne du Taurus, au nord-ouest de Selefké, s'appelle encore Warsaktaghi.



dans les défilés de la Cilicie-Pétrée, où il attendait avec ses courageux montagnards l'approche de la cavalerie turque. Sa position suffit pour le défendre des attaques qui furent tentées contre lui; la moitié de l'armée ottomane périt dans cette expédition, et Roum-Mohammed ne réussit à en sauver les débris qu'en abandonnant tout le butin qu'il avait déjà fait. Les Warsaks, voyant le grand-vizir et ses soldats en pleine déroute, le montrèrent à leur chef en s'écriant : « Oh! le gracieux maître et vizir, qui vient déposer son or à nos pieds [1]! » Cette défaite fut fatale à Roum-Mohammed; le sultan le destitua et nomma à sa place Ishak-Pascha, qui s'était élevé de la condition d'esclave à la dignité de gouverneur de Bosnie. Les exactions et les cruautés du grand-vizir avaient préparé sa grandeur, et furent la cause de sa chute. Roum-Mohammed, qui, pour le bonheur de la nation, n'avait gardé sa charge que pendant trois ans, ne laissa dans l'histoire ottomane d'autres souvenirs que ceux de ses crimes; ce fut sous son administration qu'on introduisit le système des fermes (moukatâ), institution financière, qui devait être aux yeux de Mohammed d'une valeur d'autant plus grande, que lui-même en avait conçu l'idée. Lorsqu'après la conquête de Constantinople, le sultan envoya des colonies de toutes les parties de son empire pour repeupler cette cité déserte, il établit sur les maisons qu'il abandonna aux colons un droit de fermage; cette innovation eut pour effet de renvoyer

[1] Seadeddin dans Bratutti, II, p. 250. Solakzadé, f. 57. Neschri, f. 222.



dans leurs foyers un grand nombre de familles turques qui étaient arrivées avec l'intention de se fixer dans la capitale. D'après le conseil de Lalaschahin, le vieux compagnon d'armes de Mourad II, Mohammed supprima ce fermage ou loyer; mais Roum-Mohammed, dans le cours de son administration, le rétablit et l'étendit même aux fonds de terre labourable. C'est donc à lui que l'empire ottoman est redevable de l'institution des fermes (moukatâ), institution sur laquelle nous aurons plus d'une fois l'occasion de revenir [1].

Le nouveau grand-vizir Ishak-Pascha partit sans retard pour la Karamanie, où, depuis la défaite de Roum-Mohammed, Kasimbeg, frère d'Ishakbeg, avait réussi à soulever tout le pays en faveur de l'ancienne famille de ses princes. Ishak-Pascha le rencontra près du fort de Moud, le força à accepter la bataille et le défit complètement. Il releva les fortifications de Moud et de Nikdeh, et soumit les forts de Warkœi, d'Oudjhissar, d'Ortahissari, ainsi que la ville d'Akseraï (Garsaura) [2]. Sur les ordres formels du sultan, il dépeupla cette dernière place et emmena ses habitans à Constantinople, où ils furent établis dans le quartier qui porte encore aujourd'hui le nom d'Akseraï [3]. Tous ces événemens se passèrent pendant la conquête de l'île de Négrepont par Mohammed (1471).

[1] Neschri, f. 198. *Djihannuma*, p. 687. Voyez, sur les détails des fermes, Mouradjea d'Ohsson, *Tableau de l'Empire ottoman*, II, p. 533, et le defterdar Toursounbeg, f. 46.

[2] *Djihannuma*, p. 620. *Jahrbücher der Litteratur* (*Annales de la Littérature*), V, XIV, p. 54.

[3] Voyez le plan de Constantinople.

L'année suivante, Keduk-Ahmed-Pascha [1], qui, de simple janissaire, était devenu beglerbeg et vizir, c'est-à-dire pascha à trois queues, fut envoyé à la tête d'une armée pour réduire Alaya. Cette ville, bâtie par le sultan seldjoukide Alaeddin Keïkobad [2], s'élevait sur une éminence au bord de la Méditerranée, à la place qu'occupait autrefois Coracesium. Les rochers qui formaient sa base, remarquables par les couches alternativement blanches et rouges qui se superposent les unes aux autres, sont à cinq ou six cents pieds au-dessus du niveau de la mer [3]. Keduk-Ahmed n'eut pas de peine à persuader au prince d'Alaya, Kilidj-Arslan, de se rendre : mais il ne l'eut pas plutôt en son pouvoir, qu'il l'envoya à la Porte du sultan avec ses femmes et son fils. En récompense de sa prompte soumission, Mohammed lui assigna pour séjour le bourg de Koumouldjina [4], dont les revenus furent affectés à son entretien. Mais bientôt ce prince trouva moyen de s'enfuir sous prétexte d'aller à la chasse ; il se réfugia en Egypte, abandonnant sa femme et son fils qui moururent de chagrin peu de temps après son évasion. Ils furent enterrés à Koumouldjina, lieu de leur mort, et le même tombeau les reçut tout deux. Kilidj-Arslan envoya d'Egypte à Keduk-Ahmed un diamant qu'il avait reçu de Mohammed, en le chargeant de le lui restituer. Ahmed-Pascha réunit une

1 *Keduk* signifie un homme à dents ébréchées.

2 *Djihannuma*, p. 621.

3 Beaufort, *Caramanie*, p. 166. *Annales de la Littérature*, XIV, p. 57.

4 La *Roumilie* d'Hadji-Khalfa, p. 69.

grande quantité de pierres précieuses qu'il fit prendre chez un joaillier, confondit parmi elles le diamant renvoyé par Kilidj-Arslan, et les offrit au sultan à son retour à Constantinople. Mohammed, qui était grand connaisseur, reconnut sur-le-champ son diamant, et quoique d'ordinaire il fût peu disposé à supporter les plaisanteries de ses paschas, il pardonna à Keduk-Ahmed sa supercherie, eu égard aux services qu'il venait de lui rendre, par la pacification de la Karamanie. Nous avons dit plus haut qu'à l'époque où Ishakbeg s'enfuit chez Ouzoun-Hasan, sa femme et son fils Mohammedbeg s'étaient retirés dans la forteresse de Selefké[1], où ils se maintinrent contre toutes les forces ottomanes. A la nouvelle de la mort de son époux, la femme d'Ishakbeg envoya une ambassade au sultan pour lui offrir les clefs de la ville. Celui-ci chargea son vizir d'aller prendre possession de la place. Keduk-Ahmed y établit une garnison et continua sa marche sur le fort de Mokan[2], où s'était enfermée la famille de Pir-Ahmedbeg, frère d'Ishakbeg, avec leur nièce, jeune princesse célèbre par sa beauté, et fille de Mohammedbeg, mort du vivant de son père Ibrahim. Le château s'étant rendu sans résistance, le grand-vizir envoya au sultan les trésors qui s'y trouvèrent, ainsi que la fille de Mohammedbeg, et se dirigea sur le fort de Loulghé[3], dont il fit le siége; après s'en être rendu maître, il fit massacrer une partie de la garnison et

[1] Seadeddin dans Bratutti, II, p. 255. Solakzadé, f. 57. Neschri, f. 224.

[2] Voyez plus haut, livre XIV.

[3] Dans Bratutti, II, p. 255, Meucano.

précipiter le reste du haut des murs. Mais l'approche d'Ouzoun-Hasan empêcha Keduk-Ahmed-Pascha de se maintenir dans ses conquêtes, et il se vit obligé d'opérer sans retard sa retraite sur Koniah [1].

Ouzoun-Hasan avait résolu de défendre contre le sultan les droits au trône des princes de Karamanie, et venait de passer les frontières ottomanes en se dirigeant sur Tokat. A la suite de son armée se trouvaient les deux cousins de Mohammed, Pir-Ahmed, que ce prince avait tout récemment détrôné, et son frère Kasimbeg. Les troupes persanes étaient commandées par le vizir Omarbeg, qui avait sous ses ordres Yousoufdjé-Mirza, neveu d'Ouzoun-Hasan. Toutes les horreurs que l'histoire rapporte de la prise de Tokat par le Tatare Timour, furent renouvelées par les Persans d'Ouzoun-Hasan. Cette ville fut livrée aux flammes et les habitans mis à mort au milieu des plus cruels supplices. Lorsque ces Turcomans eurent ainsi fait preuve de l'instinct de férocité que les historiens ottomans prétendent inhérent à leur nature [2], Omarbeg se porta sur Diarbekr. Il laissa sur les ruines de Tokat Yousoufdjé-Mirza avec les fils d'Ibrahim, le prince défunt de Karamanie, et un corps d'armée de dix mille hommes. Pir-Ahmed et Kasim guidèrent Yousoufdjé-Mirza dans les ravages qu'il exerça sur le pays qu'ils venaient gouverner [3].

[1] Loulghé est probablement le Λουλουας des Byzantins.

[2] *Tabiati Tourkmaniyé mouktazasini soudoure gheturdukten soura*, c'est-à dire « après avoir révélé les besoins de la nature turcomane. » Solakzadé.

[3] Seadeddin, Solakzadé, Neschri, Idris.

A la nouvelle de l'incendie de Tokat et de la dévastation de la Karamanie, la fureur de Mohammed ne connut plus de bornes ; ses premières paroles furent l'ordre de dresser sur-le-champ sa tente à Scutari ; une circulaire fut adressée à tous les paschas et à tous les begs de l'empire: elle leur intimait de venir à marches forcées avec leurs contingens rejoindre l'armée rassemblée autour de lui. Le danger était pressant ; encore quelques marches, et l'ennemi se trouvait au cœur même de l'Asie-Mineure. Le grand-vizir Ishak-Pascha et le prince Moustafa, alors gouverneur de Karamanie, étaient exposés à Koniah à toutes les forces persanes ; ils avaient à peine quelques troupes à leur opposer, et couraient à chaque instant le risque de tomber entre les mains des ennemis, le corps de Keduk-Ahmed dit le Brèchedent se trouvant tenu en échec par Yousoufdjé-Mirza. Dans ce moment de danger, Mohammed sentit profondément le tort qu'il s'était fait à lui-même en dépouillant Mahmoud-Pascha des fonctions de grand-vizir ; il s'empressa de le rappeler, et l'investit une seconde fois du plus haut pouvoir de l'État. En même temps, le sultan expédia des ordres écrits de sa propre main (khatti-scherif) pour prescrire au prince Moustafa, son fils, la conduite qu'il avait à tenir dans les circonstances présentes. Aux premiers temps de l'empire ottoman, quand l'art d'écrire était encore ignoré des sultans, la main du prince trempée dans l'encre était le seul khatti-scherif que l'on connût ; c'est ce qui plus tard a donné l'idée du toughra actuel. A une époque plus rapprochée encore, lorsque les

sultans dédaignèrent d'écrire et de gouverner eux-mêmes, les lettres ou documens écrits entièrement de leur propre main sont devenus une véritable rareté ; aujourd'hui le khatti-scherif (*la noble ligne*) ne consiste guère qu'en une seule ligne, ou en quelques mots, que le sultan régnant écrit en tête d'un traité, d'un diplôme ou d'une lettre émanée de son cabinet. En général, les lettres ou ordres des sultans ne sont pas plus l'œuvre de leur plume que la plupart des écrits autographes des souverains de l'Europe ne sont l'œuvre de leur pensée, en supposant même que les écrits autographes ne soient pas dans maintes occasions de la main d'un secrétaire. En Turquie les exceptions à cette règle sont plus rares que dans tout le reste de l'Europe, et acquièrent par cela même une plus haute importance sous le rapport historique ; surtout si l'écriture est celle d'un souverain autocrate ou d'un conquérant plus habitué à manier l'épée que la plume. Quant à Mohammed, non seulement il était protecteur zélé des lettres et des arts, mais il cultivait lui-même les sciences et surtout la poésie, toutes les fois que son ambition dévorante lui laissait quelque repos, et ne l'excitait pas à de nouveaux projets de conquêtes. Cependant les pièces d'État qui datent de son règne, les nombreuses lettres envoyées à toutes les puissances de l'Europe et de l'Asie dans l'espace de trente ans, et qui étaient ornées de toutes les fleurs de la rhétorique turque, pour mieux faire sentir tout l'éclat des triomphes des Turcs, n'étaient pas l'œuvre du sultan, mais des savans les plus distingués de sa cour. Les lettres de victoire qui

furent adressées au sultan d'Egypte et au schah de Perse, lors de la prise de Constantinople, sont dues au professeur et gouverneur de Mohammed, le molla Kourani, un des hommes les plus érudits de son temps. Des vingt-cinq écrits politiques du conquérant que Feridoun, d'abord son reïs-efendi, ensuite son nischandji-baschi (garde des sceaux), a rassemblés, un siècle après l'époque qui nous occupe, dans son ouvrage, inappréciable pour l'étude de l'histoire ottomane, quatre ou cinq seulement doivent être de la main de Mohammed II. Quelques autres datent peut-être de sa jeunesse, lorsque, gouverneur de Magnésie, il avait des loisirs qu'il ne retrouva plus, quand, monté sur le trône, il abandonna l'expédition de la correspondance politique à son gouverneur ou à son secrétaire d'État. Si quelqu'une de ces pièces est l'ouvrage du sultan lui-même, c'est sans doute celle qui fut adressé à son fils Moustafa, et qui contenait sa nomination au poste de serasker ou général en chef de l'armée envoyée contre Ouzoun-Hasan. On reconnaît dans chaque phrase de cet écrit la tournure d'esprit de Mohammed. En voici la teneur [1] :

« Mon fils, heureux et puissant, toi, reflet lumineux et étincelant de la domination et de la grandeur des sultans ; éclatante parure du jardin du khalifat et de la gloire ; soutien de la foi et du monde, appui de

[1] Cette lettre est la 226e de la Collection de Feridoun. Toute la collection comprend deux cent soixante-sept documens, parmi lesquels on compte cent vingt-huit écrits des khalifes, les réponses à plus de la moitié de ces écrits, et d'autres pièces.

l'islamisme et des musulmans, favorisé de Dieu le roi des rois, mon fils Moustafa (puisse-t-il vivre long-temps, puissent ses désirs être comblés)! au reçu du sublime chiffre qui répand le bonheur, tu sauras qu'Ouzoun-Hasan, qui mérite la corde et la potence pour les attentats qu'il a commis jadis contre les personnes du sultan Ebou-Saïd et du schah Djihan, Ouzoun-Hasan, que nous prions Dieu de damner, abdiquant toute retenue, nous a écrit à plusieurs reprises des lettres offensantes. Nous avons dédaigné de lui faire une autre réponse que celle qu'il convient de faire aux fous[1]; nous avons gardé le silence, silence terrible, fait pour changer le renard en lièvre. Aujourd'hui nous nous préparons à le combattre avec les lions des batailles et les bêtes féroces de la puissance. Comme tu nous as mandé que ses malheureux émirs, excités par les fils du prince de Karamanie, veulent s'emparer des pays de l'islamisme, je t'ai nommé, pour les défendre, chef de mon armée, et je t'ordonne par la présente de marcher contre lui dans ce moment de danger, avec les beglerbegs d'Anatolie et de Roumilie, et de travailler sans relâche à le chasser avec l'aide de Dieu. Fait dans les premiers jours du mois de safer, l'an 877 (1472) [II], à la résidence de la ville bien gardée de Constantinople. »

Mahmoud-Pascha partit de Gallipoli, résidence habituelle du grand-amiral de la flotte, pour Scutari, où il fut admis au baise-main du sultan. Soit qu'il jugeât

1 *Djewaboul essefihi soukoutoun*, c'est-à-dire le silence est la meilleure réponse aux fous, proverbe arabe fort connu.



les armemens faits jusqu'à ce jour insuffisans pour pouvoir entrer en campagne cette année avec l'espérance de vaincre, avant la mauvaise saison, l'armée formidable d'Ouzoun-Hasan; soit que la haine personnelle qu'il portait à Moustafa l'eût déterminé à ne partager les dangers de l'expédition et l'honneur de la victoire qu'avec le sultan lui-même, et lui eût fait désirer de ne servir que sous ses ordres, Mahmoud-Pascha représenta à Sa Hautesse que la saison était déjà fort avancée, que l'hiver était très-rigoureux en Karamanie, et que l'armée, loin d'être au complet, n'était pas encore entièrement pourvue d'armes et de munitions : en conséquence il supplia le sultan d'envoyer en avant Daoud-Pascha, beglerbeg d'Anatolie, pour secourir les principales places du pays et arrêter les incursions des hordes turcomanes. Mohammed y consentit, et Daoud-Pascha partit pour sa destination dès que le sultan eut fait connaître à Moustafa la décision qu'il venait de prendre. Cependant Yousoufdjé-Mirza, suivi des fils de Karaman, saccageait le pays de ses alliés. D'Akschehr [1], il se porta vers le sud, sur Karamout [2], dans le district de Hamid [3], puis il continua sa marche à l'est vers Koraïli, située sur le lac du même nom [4]. Sur les bords de ce lac, il rencontra l'armée ottomane

[1] Akschehr, lieu de la sépulture du Don Quichotte turc, Nassireddin Khodja. Voyez les *Voyages d'Ewlia*, et *Jahrbücher der Litteratur* (*Annales de la Littérature*), XIV, p. 64.

[2] Macd. Kinneir, *Journey*, p. 208.

[3] *Djihannuma*, p. 639, et *Annales de la Littérature*, XIV, p. 72.

[4] Koraïli, le lac Coralis des anciens. *Djihannuma*, p. 619, parle des ruines d'une digue sur les bords du lac, élevée contre les inondations.

commandée par le prince Moustafa et Daoud-Pascha, arrivés la veille de Yalawadj; une bataille sanglante fut livrée. Yousoufdjé-Mirza, complètement défait, regagna en toute hâte les États d'Ouzoun-Hasan. La lettre de victoire que le serasker, prince Moustafa, envoya au sultan pour lui faire connaître l'issue de la bataille, porte, comme le khatti-scherif que nous venons de citer, l'empreinte du genre d'esprit de son auteur, et nous paraît authentique. Elle se distingue assez, par sa concision, des lettres de victoire ordinaires pour que nous croyions devoir en donner ici la traduction.

« Le plus humble des esclaves se prosterne dans la poussière au pied du trône, affermi par les conquêtes, accompagné par la victoire; il rapporte ce qui suit : tandis que je recevas les ordres sublimes de ta Porte, les parens d'Ouzoun-Hasan, vils scorpions [1], rassemblés autour d'un homme qui mérite la corde et la potence, le fils d'Omar, Yousouf avec quelques-uns de ses frères et de ses begs renommés, ainsi que les fils de Karaman Pir-Ahmed et Kasim, se sont portés en avant en passant rapidement à côté de Kaissariyé. Ton esclave passa en revue ses troupes à Koniah et se mit aussitôt en marche à la tête de ses armées victorieuses pour chasser l'ennemi du pays. Le beglerbeg d'Anatolie et mon gouverneur Keduk-Ahmed-Pascha commandaient l'aile droite; le beglerbeg de Roumilie, Mohammed-Pascha, l'aile gauche. Mardi 14 rebioul-

[1] Les mots *Akarib*, *Aakarib* signifient en arabe, le premier, *scorpion*, et le second, *parent*.

ewwel [1] 877 (18 août 1472), les deux armées se rangèrent en ordre de bataille. On combattit depuis le point du jour jusqu'au soir, mais la fortune abandonna nos adversaires au coucher du soleil ; les chefs ennemis, Yousouf, ses frères Seïnel et Amrou, ont été fait prisonniers ; ses begs les plus renommés, et parmi eux Mohammed-Bakir, ont mordu la poussière, et leurs cadavres décapités sont devenus l'objet du mépris dans ce monde et dans l'autre. Ceux que le sabre a épargnés ne se relèveront pas de cette chute ; la plupart sont dispersés. L'armée de celui qui avait embrassé le parti de l'injustice a tourné le dos devant le tranchant du glaive ; que Dieu, le maître de l'univers, en soit loué. La bénédiction du Padischah, qui est le refuge du monde, m'a valu cette victoire. On peut espérer qu'Ouzoun-Hasan lui-même sera atteint et puni par le fer vengeur de ceux qui l'ont vaincu, et que, tombant sur la terre de la destruction, il y restera étendu sans linceul et sans tombeau, et servira de pâture aux fourmis et aux serpens. Plaise à Dieu qu'il en soit ainsi. Un esclave de Ta Hautesse, le premier écuyer-tranchant, Mahmoud, est chargé de t'annoncer cette heureuse nouvelle ; un autre esclave, le premier écuyer, Keïwan, suivra immédiatement Mahmoud ; il apportera les têtes et conduira les prisonniers ; tous deux se

[1] Il y a, dans le texte, *schenbé* au lieu de *sischenbé*, ce qui veut dire samedi au lieu de mardi. L'année 877 commença le 7 juin un dimanche. Comme moharrem, le premier mois compte trente jours, et safer, le second mois, n'en compte que vingt-neuf ; le quatorzième jour du troisième mois (rebioul-ewwel) coïncide avec le mardi 18 août.



prosterneront la face dans la poussière favorisée que soulèvent les pieds du cheval de ta sublime personne. Du reste, tout ordre ne peut émaner que de la Sublime-Porte. L'esclave de Ta Grandeur,

» MOUSTAFA [1]. »

Avant de suivre Mohammed dans sa campagne contre Ouzoun-Hasan, il est nécessaire de jeter un coup-d'œil sur ce puissant prince de la dynastie turcomane du Mouton-Blanc, et sur cette dynastie elle-même. Cette digression nous semble d'autant plus utile que les actes, ainsi que le nom d'Ouzoun-Hasan, n'ont été connus que très-imparfaitement par les historiens d'Europe. A la fin du huitième siècle de l'hégire, et du quatorzième de l'ère chrétienne, sous le règne de l'empereur mongol Argoun, issu de la famille de Djenghiz-khan, deux hordes turcomanes, appelées, l'une horde du Mouton-Blanc, et l'autre horde du Mouton-Noir, avaient quitté leurs steppes, et, marchant de l'est à l'ouest, étaient venues se fixer, la première en Cappadoce, la seconde en Mésopotamie: celle-ci au sud dans le Diarbekr, celle-là au nord à Siwas (Sebaste). Ce n'est qu'un siècle plus tard, long-temps après la destruction de la domination des Mongols en Perse, et au commencement du neuvième siècle de l'ère musulmane, que ces deux races apparaissent pour la première fois en Asie comme dynasties régnantes : celle des Karakojounlü ou du Mouton-Noir ne compte

[1] *Collection de Feridoun*, document 227.

que quatre souverains [1] pendant quatre-vingt-dix-sept années d'existence; celle des Akkojounlü ou du Mouton-Blanc en eut neuf [2] dans un espace de quatre-vingt-dix-neuf ans. Le Turcoman Kara-Yousouf (Joseph-le-Noir) fonda la puissance du Mouton-Noir; chassé par Timour, il avait trouvé un refuge à la cour d'Yildirim-Bayezid, et l'avait poussé à déclarer la guerre au conquérant tatare. La chute du plus puissant prince de cette maison, Djihanschah (le schah du monde), se lie intimement à l'histoire de la dynastie du Mouton-Blanc, qu'Ouzoun-Hasan porta au plus haut point de sa gloire. Ce Djihanschah était petit-fils et second successeur de Kara-Yousouf: il avait soumis par les armes les deux Iraks (l'arabe et le persan), ainsi que l'Azerbeïdjan, autrefois Antropatène; il habitait à Tebriz, l'ancienne résidence des empereurs mongols. La dynastie du Mouton-Blanc avait eu pour chef Karayoulouk (la sangsue noire), dont nous avons eu souvent occasion de parler. Tandis qu'un prince de la dynastie du Mouton-Noir agrandissait ses Etats en servant de guide à Timour dans l'ouest de l'Asie [3], le souverain de la dynastie du Mouton-Blanc, frère de Karayoulouk, se voyait forcé d'abandonner son pays aux dévastations du conquérant; ce nom de Karayoulouk désigne la soif de sang dont le prince qui le

[1] Cette dynastie fut fondée en 777 de l'hégire (1375) et s'éteignit en 874 (1469).

[2] Cette dynastie fut fondée en 809 (1406) et s'éteignit en 908 (1502). Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*.

[3] Chardin, *Voyages*, IV, p. 94, Amsterdam, 1740.

portait fit preuve en diverses circonstances; un seul trait suffira pour justifier ce surnom : il fit mettre à mort trois souverains qu'il avait vaincus et qui étaient devenus ses prisonniers. C'étaient le prince de Tokat et de Siwas, Kasi-Bourhaneddin [1]; le prince de Haleb et de Damas, Melek Aadil (le roi juste) [2], et le prince de Mardin, Melek Sahir-Isa (roi Jésus-le-révélé) [3]. Enfin Karayoulouk vaincu par Iskender, fils de Kara-Yousouf, se tua soit en se précipitant, soit en tombant par accident dans le fossé d'Erzeroum, où il fut enterré; mais trois jours après, Iskender le fit exhumer et envoya sa tête au sultan d'Egypte, qui, pour tirer une vengeance tardive du meurtre de ses vassaux les princes de Damas, de Haleb et de Mardin, la fit exposer à une des portes du Caire appelée Souweïla [4]. Ouzoun-Hasan, ou Hasan-le-Long, était petit-fils et troisième successeur de Karayoulouk; il n'est pas sans avoir eu quelques titres au surnom de Grand [5] que l'histoire lui a décerné. Il commença sa carrière au service de son frère Djihangir, alors souverain de la dynastie du Mouton-Blanc. En guerre depuis quelque temps avec son oncle Hasan, fils de Karayoulouk, Djihangir chargea son frère Ouzoun-Hasan de marcher contre son ennemi. Complètement battu, Hasan fut fait prisonnier

[1] En 801 (1398). Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*. Arabschah, *Biographie de Timour*, V, 3, édit. arabe.

[2] En 809 (1406). Hadji-Khalfa, l. c. Djenabi.

[3] Djenabi, à la Bibliothèque de Vienne, n° 469, p. 227. — [4] *Ibid.*

[5] *His name was Alexius; and the epithet of great was applied perhaps to his stature rather than to his exploits*, dit Gibbon (LXI, VI, p. 182). d'Alexius, le beau-père de Karayoulouk.

et périt par ordre de son neveu (1451) avec ses fils et ses émirs [1]. Peu après, Ouzoun s'empara par surprise de la forteresse d'Amid (Diarbekr) où son frère s'était retiré; inopinément attaqué dans son palais par les soldats d'Ouzoun qui s'étaient introduits dans la ville, déguisés en charbonniers et en marchands de fourrages, Djihangir ne trouva de salut que dans une fuite précipitée [2]. Ouzoun-Hasan n'était pas encore souverain de la dynastie du Mouton-Blanc; néanmoins, dès qu'il se fut rendu maître d'Amid, il commença ses incursions sur le territoire ottoman et s'empara du fort de Dewelihissar. Mais lorsqu'il vit Mohammed s'avancer sur ses États, il se hâta de demander la paix, et signa, par l'entremise de sa mère Sara, un traité par lequel il s'obligea à la plus stricte neutralité, dans la guerre du sultan contre l'empereur de Trébizonde 867 (1462). Suivant toute probabilité, Sara était issue du sang des Comnènes, ainsi que la grand'mère et la femme du prince dont nous retraçons ici l'histoire. Il était de la politique des empereurs de Trébizonde, aussi bien que des princes de la dynastie du Mouton-Blanc, de resserrer par des alliances les relations d'amitié qui existaient depuis long-temps entre l'empire de Trébizonde et les souverains de l'Arménie, dans l'intérêt de leur commune défense contre les Ottomans: c'est ainsi que Karayoulouk avait épousé la fille de l'empereur Alexius Comnène, et que le petit-fils de Karayoulouk, Ouzoun-Hasan [3], épousa la princesse

[1] Djenabi, p. 228. — [2] *Ibid.* l. c.

[3] Chalcondyl., p. 155 et 157, éd. de Bâle. Ducange se trompe en disant

Catherine, fille de Jean Comnène, qui avait hérité des États de son père Alexius. Plus tard Mohammed fit présent à Ouzoun-Hasan d'une autre Comnène pour son harem [1]. A peine ce prince fut-il devenu seul possesseur du trône de la dynastie du Mouton-Blanc par la mort de son frère Djihangir 875 (1467), qu'il s'empressa de déclarer la guerre à Djihanschah, souverain de la dynastie du Mouton-Noir. Djihanschah implora le secours de Mohammed [2]; mais le sultan qui avait alors à soutenir une guerre désastreuse contre Scanderbeg, ne put accéder à la prière de Djihanschah; celui-ci continua néanmoins à se défendre avec courage; mais, trahi par la fortune dans plusieurs batailles, il fut pris et mis à mort [3]. Ouzoun-Hasan, qui ne pouvait ignorer que son ennemi s'était adressé à Mohammed pour obtenir des secours, envoya à ce dernier une lettre de victoire ainsi que trois têtes, dont une était celle du secrétaire-d'État de Djihanschah [III]. La fin de cette lettre exhortait le sultan à observer l'alliance conclue entre eux avec loyauté et franchise; elle l'engageait à faire des vœux sincères pour la prospérité et l'agrandissement de la dynastie du Mouton-Blanc. Une lettre de victoire plus orgueilleuse encore fut adressée par Ouzoun-Hasan à Ebou-Saïd, fils de Miranschah, souverain de tout le pays

qu'Ouzoun-Hasan est le fils et non pas le petit-fils de Karayoulouk. *Stemmata byzant.*, p. 195.

[1] Spandugino, p. 47, d'après Chalcondyle.

[2] Seadeddin et Solakzadé.

[3] Djenabi, p. 228.

en deçà et au-delà de l'Oxus, qui lui avait déclaré la guerre [1]; à cette lettre était joint l'envoi de la tête de Djihanschah. Le père d'Ebou-Saïd avait reçu de Timour le gouvernement d'Azerbeïdjan; mais, après la mort de Djihanschah, Ouzoun-Hasan incorpora ce royaume à ses États. Ebou-Saïd ne fut pas intimidé par l'aspect de la tête sanglante du malheureux prince d'Azerbeïdjan; il se mit en marche pour reconquérir l'héritage de son père et de son grand-père. Mais Ouzoun-Hasan attendait l'ennemi dans un défilé, où il le surprit; le petit-fils de Timour y eut son armée taillée en pièces, lui-même resta prisonnier [2]. Ni le respect du sang de Timour, ni le souvenir de son aïeul qui devait à ce conquérant la conservation de ses Etats, ne purent arrêter la vengeance du vainqueur. Ebou-Saïd eut la tête tranchée; il était trop puissant pour qu'on le laissât vivre. Sa tête fut envoyée au sultan d'Egypte avec une lettre de victoire pleine de menaces; celui-ci, ne tenant compte ni des menaces ni des avis d'Ouzoun, fit laver la tête d'Ebou-Saïd et la déposa avec honneur dans un tombeau [IV].

Ouzoun-Hasan, gonflé d'orgueil par sa victoire sur le puissant souverain de la Transoxane, petit-fils de Timour, conçut le projet téméraire de chasser également du trône de Khorassan l'arrière petit-fils de ce conquérant, Houseïn, fils de Baïkara et petit-fils d'Omar-Scheïkh. Dans ce dessein, il annonça la résolution de soutenir les droits que faisait valoir, pour s'emparer du trône de Khorassan, un cousin de Houseïn, Yadkiar

[1] Djenabi, p. 228. — [2] *Ibid.*



Mohammed, dont la généalogie remontait à Timour par Mohammed, Baisankor [v] et Schahrok fils du conquérant. Sultan Houseïn recula devant les forces supérieures dont son rival pouvait disposer ; il se retira d'abord à Hérat, puis quitta cette ville et se rendit à Balkh [1], abandonnant le pays à Mohammed : celui-ci occupa le trône de Hérat qu'il souilla par ses orgies [2]. La lettre de victoire qu'Ouzoun-Hasan écrivit à son hôte et allié, Pir-Ahmed, prince de Karamanie, à l'occasion de l'heureuse issue de sa campagne contre Houseïn, est un document précieux pour l'histoire de son règne. Abstraction faite des bravades qui la remplissent, les faits qu'elle contient prouvent la grandeur d'Ouzoun-Hasan, dont l'empire s'étendait alors du Khorassan à la Karamanie sur la plus grande partie de la Perse [vi].

Cette lettre pompeuse annonçait à Pir-Ahmed : « que le sultan Houseïn Baïkara avait d'abord assuré Ouzoun-Hasan de ses sentimens d'amitié, et que lui, Ouzoun-Hasan, avait répondu à ces démonstrations par l'envoi d'un ambassadeur [3]; mais qu'ayant bientôt reconnu que cette amitié n'était ni stable ni sincère, il avait choisi un descendant de Timour, Yadkiar Mohammed, pour le remettre en possession de l'héritage des ses pères; qu'il avait soutenu les droits de ce dernier par une armée sous les ordre de son fils Khalid Behadir et des émirs Yousoufbeg, Schah Manssourbeg et Aalidjanbeg ; que pour prix de sa

[1] Djenabi, p. 173. — [2] *Ibid.*
[3] Kasi, Seadeddin, Ali, Younis.

brillante campagne il avait donné à Khalid la royauté de la partie Est et Sud du Khorassan jusqu'à l'Oxus et l'Indus ; qu'il avait nommé un autre de ses fils, Mohammed, gouverneur de Mazenderan, de Taberistan, d'Astrabad, de Koumis, de Damaghan, Semnan, Bestam, Firouzkouh et Lardjan, et mis à sa disposition une armée de trente mille hommes pour faire respecter son gouvernement ; qu'il avait confié au troisième de ses fils, Seïnelbeg Behadir, l'administration du pays de Kerman et de Sirdjan jusqu'au golfe Persique, ainsi que d'une partie de l'Irak ; que dans l'intervalle les villes du Khorassan, Noun, Kaïs et Taïn avaient été forcées de reconnaître son autorité et qu'il s'était assuré de leur fidélité en y laissant vingt mille hommes de troupes. Ouzoun-Hasan informait en même temps son allié Pir-Ahmed que l'émir Omarbeg occupait le Farsistan avec des troupes suffisantes pour le contenir sous l'obéissance ; que dans le Lorestan il avait soumis la forteresse de Khourremabad, que n'avaient pu prendre Ebou-Saïd et Djihanschah ; que la ville de Djéziré, capitale du Kurdistan [VII], était également en sa possession, et que grâce à Dieu, son vaste empire était maintenant aussi bien défendu contre toute irruption ennemie, que s'il eût été entouré par une digue d'Alexandre [1]. »

Tant de succès enorgueillirent Ouzoun-Hasan, au point qu'il se regarda comme le maître et l'arbitre de l'Orient. Dès lors il crut pouvoir entrer en lutte avec Mohammed II, comme jadis Bayezid avec Timour. A

[1] *Collection des pièces d'État* de Feridoun, n° 223.

l'exemple d'Yildirim, il accorda un asile aux princes expulsés de leurs trônes par les Ottomans, et leur prêta son assistance pour leur faire recouvrer leurs États. Kizil-Ahmed de Kastemouni et les princes de Karamanie avaient trouvé un refuge à sa cour. Cette conduite était faite pour exciter le ressentiment de Mohammed; mais ce qui l'irrita surtout, ce fut la lettre de victoire par laquelle Ouzoun-Hasan lui annonça la défaite et la mort de Djihanschah [1] avec lequel Mohammed avait toujours entretenu des relations amicales [2]; ainsi qu'une autre lettre dans laquelle le même prince affectait de lui refuser le titre de sultan, et le nommait simplement Mohammedbeg [3]. Dans cette dernière, Ouzoun-Hasan lui annonçait qu'il venait de conquérir tout le Farsistan, qu'il avait dispersé tous ses ennemis. et choisi Schiraz pour sa résidence; que Houseïn Baïkara le reconnaissait pour son souverain; que dans les États de ce prince son nom seul était prononcé dans les prières publiques, et qu'on battait monnaie à son effigie; enfin il terminait en disant que par la grâce de Dieu il n'avait plus d'ennemi à craindre.

[1] *Collection des pièces d'État*, n° 222, sans date et sans réponse.

[2] Dans la *Collection des pièces d'État* de Feridoun se trouvent, n°s 207 et 217, les lettres du sultan à Djihanschah, à l'occasion de la conquête de Constantinople et de celle de la Morée, ainsi que les réponses qu'elles provoquèrent. On y voit aussi, n° 211, la lettre de Djihanschah pour annoncer la conquête de Bagdad, et la réponse qui lui fut adressée, n° 212. Les n°s 188 et 190 contiennent deux lettres écrites dans la jeunesse de ce prince, lorsque Mourad II régnait encore : les n°s 189 et 191 renferment les réponses.

[3] Feridoun, n° 224.

Mohammed fut d'autant plus offensé de cette lettre que ses relations avec Houseïn-Baïkara avaient toujours été aussi amicales qu'avec Djihanschah [1]. Sa réponse fut encore plus offensante que ne l'avait été la lettre d'Ouzoun-Hasan. Il s'adressait à lui d'un ton de commandement et en le traitant comme un simple khan persan [2]. « Celui qui, gonflé d'orgueil, ne connaît plus de frein et se prévaut des faveurs de la fortune pour commettre l'injustice, peut compter qu'il est sur le bord de l'abîme où sa puissance va s'engloutir. Ton cerveau n'est rempli que de préoccupations sataniques; chasse-les loin de toi, et prête l'oreille à la voix de la raison, cette grande médiatrice. Notre empire est le sanctuaire de l'islamisme. Les cœurs des infidèles sont l'huile qui a servi de tous temps à alimenter le feu brillant qui l'éclaire. Si tu te portes à quelque acte de violence envers les musulmans, tu es, toi, et tous ceux qui t'assistent, un ennemi de la foi; nous avons sellé notre cheval et ceint notre épée pour exterminer tous ces infidèles. Pour que tu ne puisses pas dire que tu ne l'as pas su ou qu'on ne t'en a pas instruit, je t'annonce qu'il est inutile que tu t'avances sur les terres de notre empire, car moi-même, au mois de schewal, je marcherai à la tête de mes armées victorieuses contre tes forteresses et tes châteaux. Dieu, le maître de l'univers qui nous domine tous (que son nom soit loué!) me choisira pour instrument de sa vengeance; et la force de mon bras suffira pour effacer ton nom de la

[1] Feridoun, n° 198, et la réponse, n° 199.
[2] *Ibid.* n° 225.

surface de la terre. Je ne t'en dirai pas davantage. Tu répondras à ce diplôme impérial. Heureux celui qui ne cherche que le bien [1]. »

Vers la fin du mois de mars [2], Mohammed partit de Scutari pour Yenischehr, et les troupes de Roumilie furent transportées du port de Gallipolli en Asie. Lorsque l'armée arriva à Begbazari, le gouverneur de Karamanie, Moustafa, vint baiser la main de son père ; plus loin, à Kazabad, le prince Bayezid accourut de son gouvernement d'Amassia, pour remplir le même devoir. Mohammed passa son armée en revue dans la plaine de Siwas. Le beglerbeg de Roumilie, Khass Mourad-Pascha, fils de Vitus [3], issu de la famille des Paléologues, commandait, sous le prince Bayezid, l'aile droite, composée de quarante sandjaks et de vingt mille janissaires; Daoud-Pascha, sous les ordres du prince Moustafa, était à la tête de l'aile gauche, formée de vingt-quatre sandjaks et de vingt mille azabs. Au centre se trouvait, comme d'ordinaire, la cavalerie affectée spécialement à la garde de la personne du sultan : à droite les sipahis, à gauche les silihdars ; derrière les premiers, les ouloufedjis, et derrière les silhidars, les ghourebas; l'armée ainsi dis-

1 Dans la *Collection des pièces d'État* de Feridoun, cette lettre ne porte pas de date non plus que la réponse; mais dans un autre recueil de documens turcs et persans, que je dois à l'obligeance du comte de Lutzow, et qui est tout aussi précieux que la *Collection* de Feridoun, la réponse est datée du 1er du mois de schewal.

2 Dans le mois de schewal, par conséquent dans le cours de l'année 877 de l'hégire.

3 Crusii, *Turco-Græcia*, p. 24.

tribuée s'élevait à cent mille hommes [1]. Alibeg, fils de Mikhaloghli, chef héréditaire des akindjis, avait été envoyé en avant pour tirer vengeance des cruautés commises à Tokat, en ravageant tout le pays plat de l'ennemi. Ouzoun-Hasan avait été préparé à l'invasion de Mohammed, tant par les courses des akindjis, que par la lettre du sultan que nous venons de citer; il avait eu le temps de choisir une position avantageuse sur le Frat (Euphrate), et il s'y posta en appuyant sa droite sur le fleuve, et en couvrant ses derrières par une montagne. Khass Mourad-Pascha, jeune général qui commandait la cavalerie légère de l'avant-garde, poussé par son ardent désir d'en venir aux mains avec l'armée persane, et séduit par l'heureux succès de quelques escarmouches, se laissa entraîner à attaquer l'ennemi, quoique Mikhaloghli eût opéré sa retraite devant la supériorité des Persans. Mahmoud-Pascha, qui suivait Khass Mourad-Pascha, lui envoya l'ordre de retourner et de ne pas faire un seul pas en avant; mais Mourad n'écouta que son courage, et tomba dans le piége qu'Ouzoun-Hasan lui avait tendu en simulant une retraite, pour l'attirer dans une embuscade. Mourad s'aperçut trop tard des funestes conséquences de son imprudence; sa valeur héroïque ne put le sauver; il resta sur le champ de bataille avec la plus grande par-

[1] Seadeddin dans Bratutti, II, p. 265. Solakzadé, f. 59. Idris, 141. Ces historiens donnent tous le même ordre de bataille; l'exception à la règle, d'après laquelle le beglerbeg d'Anatolie commandait l'aile droite et celui de Roumilie l'aile gauche dans les guerres d'Asie, ne saurait donc faire l'objet d'un doute, à moins qu'Idris n'ait commis la faute et que les autres ne l'aient copiée.

tie des troupes qu'il commandait. Trois des hommes les plus distingués de l'armée ottomane, Omarbeg, fils de Tourakhan, l'ancien gouverneur du Péloponèse, Hadjibeg, defterdar de Roumilie, et le légiste Ahmed-Tschelebi, fils de Fenari, tombèrent au pouvoir de l'ennemi. Ouzoun-Hasan les traîna à sa suite en les faisant étroitement garder dans leur tente; le reste des prisonniers fut conduit à Baïbourd (Bœberdum). A la vue de ces nobles captifs, Ouzoun-Hasan s'écria d'un ton triomphant et en s'adressant à Omarbeg: que les Ottomans étaient bien déchus de leur puissance, puisqu'il avait détruit les troupes de Roumilie, l'élite de leurs armées, et qu'il retenait captif le fils du conquérant du Péloponése. Omarbeg lui répondit que sa joie était prématurée, et que le sultan disposait encore de plusieurs centaines de mille hommes tels que lui. Ce langage irrita le conquérant de la Perse, et ce ne fut qu'en ajoutant quelques paroles flatteuses qu'Omarbeg parvint à l'apaiser [1].

Mohammed se consola de cette défaite par un songe, qu'il eut en effet, ou qu'il jugea à propos d'inventer pour relever le courage de ses soldats. Il avait rêvé que lui et Ouzoun-Hasan, tous deux en costume de lutteurs, mesuraient leurs forces et leur adresse. Mohammed, cédant au premier effort de son adversaire, avait d'abord ployé les genoux; mais bientôt, rassemblant toutes ses forces, il avait porté à Ouzoun-

[1] Neschri, p. 227, raconte ce fait en peu de mots, comme le tenant de la bouche même d'Omarbeg. Seadeddin et Solakzadé le rapportent avec plus de détails.

Hasan un tel coup sur la poitrine qu'un morceau de son cœur était tombé à terre [VIII]. A son réveil, Mohammed raconta cette vision à ses généraux et à ses vizirs. On en tira le plus favorable augure; le bruit s'en répandit dans le camp, ranima tous les esprits, et on marcha contre l'ennemi avec assurance. Ce rêve eut tous les résultats qu'on pouvait en espérer, car peu de jours après il se changea en réalité. Le sultan remporta une victoire signalée sur Ouzoun-Hasan dans le voisinage d'Erzendjan. L'armée ottomane avait fait six journées de marche dans le pays d'Ouzoun en se dirigeant sur Baïbourd [1]; elle arriva le septième jour, lundi [IX], le 1er rebioul-ewwel (26 juillet 1473), près de Terdjan à Outschaghizli. Là, Mohammed reconnut l'armée ennemie rangée en ordre de bataille sur les hauteurs d'Otloukbeli [2]; l'aile droite d'Ouzoun-Hasan était commandée par son fils puîné, Seïnel, et l'aile gauche par son fils aîné, Oghourlou-Mohammed. Le sultan opposa ses deux fils aux fils d'Ouzoun-Hasan : le prince Moustafa à l'aile gauche, avec les troupes d'Asie et les azabs; et le prince Bayezid à l'aile droite avec les troupes d'Europe et les janissaires. Seïnel ne put soutenir le choc impétueux de Moustafa-Sultan; ses gens furent culbutés et lui-même tomba sur le champ de bataille. Mahmoud [3],

[1] Macd. Kinneir, *Journey*, p. 355; et *Djihannuma*, p. 424. *Annales de la Littérature*, XIV, p. 32.

[2] Voyez l'Atlas, pl. VIII.

[3] Suivant Ali, XXIVe récit du règne de Mohammed, ce fut un sipahi de Siwas, nommé Ouroudj, qui tua Seïnel.

l'aga des azabs, lui trancha la tête et vint la déposer aux pieds du prince qui se hâta de l'envoyer à l'empereur. Ainsi le songe de Mohammed fut réalisé, car les enfans s'appellent, en turc et en persan, les *morceaux du cœur de leur père*[1]. Cependant Bayezid, aussi heureux que son frère, renversa l'aile gauche de l'ennemi commandée par le prince Oghourlou-Mohammed; l'armée turcomane se trouva bientôt dans le plus grand désordre, et Ouzoun-Hasan, voyant la bataille perdue, abandonna son camp et prit la fuite. Pendant trois jours, Mohammed resta sur le champ de bataille, occupé à faire massacrer les prisonniers[2]. Les savans seuls dont Ouzoun-Hasan, grand protecteur des sciences, aimait à s'entourer, eurent la vie sauve. Parmi eux se trouvaient le juge Mahmoud Scherikhi, un des savans les plus renommés de l'Irak; Kazi-Hossnkeïfi, l'imam d'Ouzoun-Hasan, et Seïd-Mohammed, secrétaire-d'État pour le chiffre de ce prince; Mohammed II ordonna qu'on les délivrât de leurs chaînes, et les traita lui-même avec distinction.

Les émirs de la famille du Mouton-Noir qu'Ouzoun-Hasan avait fait prisonniers, et qu'il traînait à sa suite depuis la défaite du sultan Djihan, furent rendus à la liberté; le vainqueur se souvint qu'ils étaient d'anciens protégés des sultans ottomans. Trois Mirza du sang de Timour, Mirza-Mohammedbeg-Sakir, Mirza-Seïnel et Mirza-Mozaffer, tous parens par

[1] *Pareï djigher, yurek paressi.*

[2] Seadeddin dans Bratutti, II, 279. Solakzadé, f. 59. Neschri, f. 228-230. Idris, 143-147. Aschikpaschazadé, p. 411-423.

leur mère d'Osman-Baïenderi, l'aïeul d'Ouzoun-Hasan, furent envoyés à Amassia, comme prisonniers d'État; deux autres des principaux émirs d'Ouzoun-Hasan, Elpaout-Mohammedbeg et Omarbeg, fils de Tschakirlü-Bayezid, furent jetés dans les fers; quant à l'Ottoman Ditrik, fils de Sinanbeg, qui, pour compléter ses études, s'était rendu à la cour du roi de Perse, et avait encouragé Ouzoum-Hasan à marcher sur Roum, il fut mis à mort[1]. Trois mille Turcomans eurent le même sort; mais tous ne furent pas exécutés à la fois ou dans la première ivresse de la victoire. Pour faire durer plus long-temps ce spectacle cruel, on emmena les prisonniers, et à chaque halte on en choisissait quatre cents pour leur trancher la tête. Ces sacrifices aux mânes des Turcs tombés dans la bataille d'Otloukbeli se continuèrent pendant sept jours; le huitième, l'armée victorieuse arriva au pied de Karahissar, une des places les mieux fortifiées de cette partie de l'Arménie. Dès l'ouverture de la campagne contre Ouzoun-Hasan, Mohammed-Pascha avait émis l'opinion, dans le conseil, qu'il fallait d'abord s'emparer de la forteresse de Karahissar, disant qu'il pouvait être très-dangereux de laisser l'ennemi en possession d'une forteresse aussi formidable sur les derrières de l'armée. « Il ne s'agit pas de conquérir des forteresses, mais de battre des armées, » lui répondit le sultan transporté de fureur, mais ajournant l'explosion de son ressentiment. Découragée par la défaite

1 Idris, f. 149. Seadeddin dans Bratutti, II, 278.

du conquérant de la Perse, Karahissar se rendit à la première sommation; elle trembla, dit Neschri, sous le puissant regard du terrible sultan [1]. Darabbeg, le commandant de Karahissar, reçut le sandjak de Tschirmen en récompense de sa prompte soumission; à cette occasion Mohammed fit don à l'armée des dix millions d'aspres, qu'il lui avait fait distribuer à son entrée en campagne, comme un à-compte sur la solde à laquelle elle avait droit; en même temps il donna la liberté à tous ses esclaves des deux sexes, soit que cet affranchissement fût l'accomplissement d'un vœu, et qu'il voulût prouver sa reconnaissance envers Dieu de l'heureuse issue de son expédition, soit qu'il y eût été poussé simplement par un sentiment d'humanité. Une parole du sultan rendit la liberté à plus de quarante mille jeunes gens, et à un grand nombre de jeunes filles. Ayant ainsi fait la part de la justice et de la clémence, Mohammed songea à écrire des lettres de victoire qu'il data de Schabin-Karahissar (le château noir d'alun), nom tiré des mines d'alun qui se trouvent dans le voisinage de cette forteresse. Ces lettres de victoire furent adressées au sultan Houseïn-Baïkara, arrière-petit-fils de Timour, et prince de Khorasan, celui qu'Ouzoun-Hasan avait naguère vaincu [2], et à son fils Djem, gouverneur de Kastemouni [3]. En outre, ordre fut donné

[1] *Khounkiarün bir nazari heïbetüle feth oloundi;* c'est-à-dire, elle fut conquise par un seul regard de sa terrible puissance. Seadeddin, Ali, Solakzadé. Idris, *Raouzatoul-ebrar.* Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques.*

[2] *Collection des pièces d'État* de Feridoun, n° 24.

[3] *Ibid.*, n° 232.

à tous les sandjaks et beglerbegs de l'empire, de préparer des fêtes publiques en l'honneur de la victoire d'Otloukbeli.

Le premier acte politique qui signala le retour de Mohammed à Constantinople fut la destitution de Mahmoud-Pascha, qui perdit une seconde fois sa charge de grand-vizir [1]. Plus d'un prétexte avait motivé la colère du sultan : d'abord Mahmoud avait refusé de se charger du commandement général de l'armée d'expédition rassemblée à Scutari, et qui devait entrer en campagne au milieu de l'hiver ; en second lieu son insistance pour qu'on commençât les opérations de la guerre par le siége de Schabin-Karahissar, avait ajouté au ressentiment du sultan ; enfin et surtout la proposition faite en plein divan après la bataille d'Otloukbeli, proposition qui avait pour but d'empêcher qu'on ne poursuivît l'ennemi jusqu'au cœur de ses États, et qui prévalut contre l'avis de Mohammed, attira à Mahmoud toute la colère de son maître. Pourtant Mohammed sut dissimuler et reculer sa vengeance tant qu'il eut besoin des talens et du bras de son grand-vizir. Mais la guerre finie, cette vengeance éclata d'abord par la destitution de Mahmoud et bientôt par une sentence de mort rendue (1474) contre lui, car la nature sanguinaire du sultan ne pouvait se contenter d'une simple destitution. Le prétexte ne fut pas difficile à trouver ; s'il faut en croire les historiens otto-

[1] *Collection des pièces d'État* de Feridoun, no 233, et dans l'*Inscha* du comte de Lutzow, no VI. Seadeddin fait également mention de ces lettres de triomphe.



mans, Mahmoud le fournit lui-même: ils prétendent qu'à la mort du prince Moustafa [1], l'ex grand-vizir fit voir une joie maligne, joua aux échecs, et se montra vêtu de blanc au lieu d'avoir pris les habits de deuil. Mais ce n'était pas là son véritable crime; l'indépendance dont il avait fait preuve dans maintes circonstances était le plus grand grief du sultan contre lui; celui-ci lui en voulait surtout d'avoir jadis prolongé par humanité la vie du roi de Bosnie, et d'avoir favorisé la fuite, à Selefké, du prince de Karamanie, Ishakbeg. Telles furent les causes de sa condamnation et de sa mort; le ressentiment que Mohammed conserva de ces actes d'indépendance suffit pour lui faire oublier les services du conquérant de la Bosnie, de la Servie et de Négrepont; la protection éclairée que Mahmoud avait accordée aux sciences, et même les institutions utiles dont l'État lui était redevable, furent impuissantes pour le sauver d'une mort ignominieuse. Mahmoud, né d'un Grec et d'une Illyrienne, avait été converti par la violence à l'islamisme dès son enfance; c'est le premier grand-vizir de l'empire ottoman qui se soit montré digne de ce titre. De nombreux monumens, dont plusieurs se sont conservés jusqu'à nos jours à travers quatre siècles, témoignent de son amour pour les arts, et des soins qu'il donnait à la fondation d'établissemens d'utilité publique. Parmi ces monumens on distingue les mosquées et les bains de

[1] Solakzadé, f. 61. Voyez la *Biographie du Rhéteur de Brousa*, à propos de Moustafa, f. 20.



Constantinople [1] et de Sofia qui portent le nom de leur fondateur. On a encore de nos jours le recueil des lettres de Mahmoud à Mir-Alischir, grand-vizir du sultan Ebn-Saïd, célèbre par ses poésies persanes et tschayataïennes, et plus encore comme fondateur d'un grand nombre de mosquées, de colléges, de caravanserais, d'hôpitaux, de khans pour les voyageurs, de bains et de ponts [2]. Mahmoud-Pascha était aussi poëte, et avait comme tel le nom d'Adeni, c'est-à-dire de poëte Adenien [x]. Il était juste et libéral envers les savans, dont plusieurs lui ont dédié leurs ouvrages [3]. Après la construction du collége qu'il fit bâtir à Constantinople, il donna aux élèves (danischmends) deux turbans, un morceau d'étoffe de laine pour un habit d'hiver, un morceau d'écarlate pour un vêtement d'été, et cinq cents aspres. Un jour de chaque semaine il invitait les savans à sa table; parmi les mets qu'il faisait servir se trouvait régulièrement un plat de riz assaisonné avec des pois, dont un grand nombre étaient d'or pur; chaque convié devenait propriétaire de ce qui se trouvait dans sa cuiller; Mahmoud en se mettant à table avait coutume de dire : « Quiconque jouit des faveurs de la fortune doit sans cesse avoir l'or à la bouche pour le répandre [4]. » Plus d'une fois il prononça ces paroles pleines de sens et

[1] Osman-Efendizadé, *Biographies des Vizirs* et *Biographies des Poëtes*, par Aschik-Hasan et Hasan-Kinalizadé.

[2] *Histoire de la Rhétorique persane*, p. 312.

[3] Par exemple, le médecin Schoukroullah.

[4] Voyez *Latifi*, traduction de Chabert, p. 230. Il est d'autant plus dif-

d'équité en présence de Mohammed. Un jour le sultan s'avisa de demander à un molla (légiste) d'où pouvait provenir à son avis la décadence rapide de la Crimée qui comptait jadis plus de quatre cents légistes voués à l'étude des sciences; celui-ci lui répondit que la faute en était au dernier vizir qui, traitant avec mépris les oulemas (docteurs de la loi mahométane), avait changé la Crimée, ce paradis terrestre, en un désert rempli de ruines. Mohammed saisit cette occasion pour rappeler à son grand-vizir la manière dont il devait traiter les savans, et la haute protection qu'il devait accorder aux sciences. Mahmoud lui répondit que la faute commise par le grand-vizir n'était que la conséquence inévitable d'une première faute que le sultan lui-même avait à se reprocher, celle de n'avoir pas choisi un vizir plus capable [1]; cette franche et maladroite vérité ne contribua pas pour peu sans doute à accélérer la fin déplorable de celui qui n'avait pas craint de la dire. Avant de recevoir le coup fatal, Mahmoud fit son testament dans lequel on trouve ces mots: «Je suis arrivé à la Porte du sultan avec un cheval, un sabre et cinq cents aspres; tout ce que j'ai acquis depuis est la propriété du Padischah; je le supplie en grâce de conserver la vie à

ficile de s'expliquer la note apocryphe suivant laquelle Mahmoud se serait fait ouvrir les veines par ordre du sultan, qu'il n'y a pas un seul mot de ce fait dans Latifi, qu'on ne craint pas cependant de citer comme témoin. D'ailleurs les Ottomans n'ont jamais mis en usage ce genre de mort.

[1] Chabert, *Biographies des Poëtes turcs*, p. 232. Voyez encore Aschik-Hasan et Kinalizadé.



mon fils Mohammedbeg ; j'espère qu'il voudra bien aussi maintenir mes fondations pieuses [1]. Mohammed, en livrant à la mort son grand-vizir, ne put cependant empêcher qu'il ne passât dans l'esprit du peuple pour martyr. La tradition nous rapporte une légende composée sur les circonstances de sa mort : cet écrit, plein d'indignation contre la tyrannie de Mohammed, réclame contre elle avec force et dans un style aussi simple que noble [2].

Le sultan, de retour de sa campagne contre Ouzoun-Hasan, avait chargé le prince Moustafa, gouverneur de Karamanie, et Keduk-Ahmed-Pascha, nommé plus tard successeur du grand-vizir Mahmoud, de terminer la guerre dans la Cilicie-Pétrée et sur les côtes de l'Asie-Mineure, où quelques châteaux-forts tenaient toujours pour les princes du pays, Pir-Ahmed et Kasimbeg. Avant de raconter la fin de cette guerre d'après les historiens ottomans, jetons un regard sur les opérations de la flotte des croisés, stationnée sous les ordres de l'amiral vénitien, Pierre Mocenigo, dans les parages de la Karamanie, tandis que Mohammed marchait contre Ouzoun-Hasan. A la première nouvelle du départ du sultan de Constantinople, le pape Sixte IV avait envoyé ses légats, les cardinaux Bessarion, Bembo et Borgia, pour engager la France,

[1] Aschik-Hasan dit avoir pris connaissance de la liste des fondations pieuses de Mahmoud ; ce sont toutes fondations de bienfaisance.

[2] Cette légende est dans la bouche de tout le monde sous le nom de *Mahmoudnamé* ; elle se trouve à la Bibliothèque de Berlin, dans la *Collection des Manuscrits* de Diez, n° 57.

l'Allemagne et l'Espagne, à prendre la croix contre les Turcs, et pour inviter les monarques de ces pays au concile convoqué dans le Lateran. En attendant, il conclut avec Venise et Naples une triple alliance qui reçut le nom d'alliance de Caraffa, de l'agent qui avait le plus contribué à faire signer le traité [1]. De son côté Ouzoun-Hasan avait fait partir, dès le commencement des troubles qui éclatèrent en Karamanie, un ambassadeur pour l'île de Rhodes et Venise : il l'avait chargé de négocier avec la république et l'ordre de Saint-Jean une alliance offensive et défensive, et surtout de demander à ces deux puissances des armes à feu et un certain nombre d'artilleurs pour diriger la fonte de canons dans ses États; car il s'était convaincu par ses défaites précédentes que c'était moins le courage de ses soldats qu'il devait accuser, que l'infériorité de son artillerie, qui n'existait que de nom dans son armée. Le sénat de Venise reçut avec empressement ces nouveaux alliés, et fit partir pour les côtes de Karamanie Josaphat Barbaro avec quatre galères : deux de ces galères transportèrent en Asie deux cents artilleurs, les deux autres étaient lourdement chargées de poudre et de canons [2]. Trente-sept ans avant cette époque, Josaphat Barbaro, âgé seulement de seize ans, avait fait un voyage en Orient, à Tana, sur les bords de la mer d'Azov (Palus Meotis), voyage dont il avait donné la description. La république fut déterminée à cette expédition lointaine par

[1] Bernini, p. 128.

[2] *Viaggio di Josaphat Barbaro, e Coriolano Cippico delle guerre dei Veneziani nell' Asia dal* 1469-1474, p. 34; Venezia, 1796.

les rapports de Caterino Zeno [xi], son ambassadeur à la cour d'Ouzoun-Hasan, et par la malheureuse issue des négociations de paix entamées avec Mohammed par Nicolo Cocco et Francesco Capello, négociations dans lesquelles s'était entremise la veuve du sultan Mourad II, la princesse servienne, Mara[1]. De son côté Mohammed, craignant l'intervention des Vénitiens en faveur d'Ouzoun-Hasan, avait fait faire des propositions de paix à la république par l'intermédiaire de Leonardo Boldu, commandant de la forteresse de Scutari; mais on ne s'était pas entendu, et ces ouvertures étaient restées sans résultat. Mohammed offrait de renoncer au paiement de cent cinquante mille ducats qui lui étaient dus par des négocians de Venise, à condition que le sénat de cette ville abandonnerait toutes ses prétentions sur l'Albanie, et la ville de Croïa conquise par Scanderberg sur le prédécesseur de Mohammed, et dont la république s'était rendue protectrice; mais celle-ci réclamait avant tout la cession du Négrepont. Cette clause mit fin aux négociations, qui du reste se poursuivaient péniblement, moins cependant à cause de la mauvaise volonté des deux partis, que par la difficulté et la longueur des distances, et la guerre recommença avec plus d'ardeur que jamais.

Une flotte de quatre-vingt-cinq galères, après avoir saccagé Delos et Medilu[2], et incendié la ville de Smyrne, arriva à pleines voiles sur les côtes de Karamanie. Cette flotte se composait de dix-neuf galères du

[1] Cippico, p. 7.
[2] Cippico Navagiero.

pape sous les ordres du cardinal Caraffa, de dix-sept galères de Naples et de quarante-sept galères vénitiennes, dont douze équipées par les Esclavons, et deux équipées par les chevaliers de Saint-Jean de Rhodes. Pietro Mocenigo [XII], nommé capitaine-général de la flotte vénitienne, commandait en chef toute l'expédition, et avait sous lui les provéditeurs messer Marin Malipiero, messer Luigi Bembo et Vittore Soranzo; parmi les capitaines des galères se trouvait le Dalmate Coriolano Cippico de Traou (Tragurium), celui qui a écrit la relation de cette campagne. La flotte des croisés mit tout à feu et à sang sur son passage; de toutes les villes qui eurent à souffrir de ses dévastations, il n'en est point dont le sort ait été plus déplorable que celui de Satalia et de Smyrne. C'est sur Satalia que les croisés dirigèrent leur première attaque. Satalia ou Atalia [XIII], port bien fortifié et défendu par une nombreuse garnison, est situé sur la côte déserte de la Pamphylie. C'était à cette époque une des plus grandes et des plus opulentes des villes maritimes de l'Asie-Mineure. Elle faisait un commerce immense et était fréquentée par les marchands de presque toutes les nations, et principalement par ceux d'Egypte et de Syrie. C'était l'entrepôt des marchandises qui venaient de l'Inde et de l'Arabie: les aromates, les poivres, les girofles, le cinnamomum ou canelle, et les épiceries de toute espèce, ainsi que les tapisseries et d'autres ouvrages d'art, abondaient dans ses murs. Arrivé à la hauteur de la ville, Vittore Soranzo s'avança avec dix galères et rompit à coups de canon la chaîne qui fermait

le port [XIV]. Les Vénitiens et leurs alliés vinrent donc mouiller sous les remparts de la ville. Après avoir pillé le marché et chargé leurs vaisseaux de toutes les richesses d'Atalia, ils se mirent en devoir de s'emparer de la forteresse qui était entourée d'un double mur et d'un double fossé. Le premier rempart fut pris d'assaut, et on pratiqua des mines pour faire sauter le second, mais sans succès. Les assiégés se défendirent avec la plus grande bravoure, et rendirent inutiles tous les efforts des Vénitiens. Ils furent repoussés partout; au moment où l'assaut languissait, une voix de femme rappela du haut des murs les Chrétiens qui commençaient à perdre courage : c'était une Esclavonne, qui, retenue depuis longues années dans l'esclavage des Turcs, voulait, avant de mettre fin à ses jours, ranimer par une résolution héroïque l'ardeur des Chrétiens contre ses oppresseurs; après les avoir exhortés à continuer l'assaut, elle se précipita au pied des murs où elle rendit le dernier soupir [1]. Au coucher du soleil, les assiégeans suspendirent l'attaque. Comme ils manquaient de grosse artillerie pour ouvrir la brèche, et que d'ailleurs les échelles qu'ils avaient préparées pour escalader les murs se trouvaient trop courtes, les généraux vénitiens résolurent, dans un conseil de guerre qui fut tenu pendant la nuit, d'abandonner l'entreprise et de partir le lendemain. Mais avant de lever l'ancre, ils mirent le feu aux faubourgs où se trouvaient les boutiques des marchands, et ra-

[1] Cippico, p. 23.

sèrent les riches plantations d'arbres qui entouraient la ville. D'Atalia la flotte cingla vers Rhodes, d'où elle s'avança dans l'Archipel et vers les côtes d'Ionie. Smyrne, que les Turcs appellent Ismir, était une ville tout aussi commerçante et aussi riche que Satalia; mais ses moyens de défense étaient insuffisans. Dans une de ses incursions sur les rivages ioniens, Mocenigo débarqua un corps nombreux de troupes, qui ne tarda pas à réduire Smyrne. Les Vénitiens traitèrent cette ville à peu près comme les Ottomans avaient coutume de traiter les villes prises d'assaut; ils se répandirent dans les différens quartiers, massacrèrent les hommes, et enfoncèrent les portes des mosquées, qui servaient de refuge aux femmes et aux jeunes filles contre leurs brutales passions. Smyrne, célèbre non seulement par son commerce, mais encore par son industrie et ses manufactures, était du reste une proie assez riche pour assouvir leur barbare cupidité. Mocenigo, loin d'inspirer à ses troupes des sentimens d'humanité, les excitait au contraire au pillage et à la barbarie. Il promit un ducat d'or pour chaque tête de Turc qu'on lui apporterait, et trois pour chaque individu des deux sexes qui lui serait amené vivant; ceux dont on put s'emparer ainsi furent vendus à l'encan. La milice qui servait sous Pietro Mocenigo était en grande partie composée d'Epirotes, plus connus sous le nom de Stradiotes, tous gens très-propres à ce genre de guerre et très-avides de pillage; chaque vaisseau vénitien comptait dix cavaliers de cette nation.

L'année qui suivit la prise de Smyrne, Mocenigo

retourna avec sa flotte sur les côtes de Karamanie pour porter secours à Kasimbeg qui faisait le siége de la ville de Selefké. Il jeta l'ancre dans le port d'Aghaliman, appelé San-Theodoros par les Vénitiens, et qui était jadis un des plus fameux repaires des corsaires ciliciens [1]. Vittore Soranza se rendit en qualité d'envoyé de Mocenigo au camp du prince de Karamanie, pour concerter avec lui les opérations de la campagne. Kasimbeg assiégeait à la fois la forteresse de Selefké, et les deux forts de Sighin et de Kourko [2] situés à une petite distance de la côte à l'ouest de Selefké. Le Cilicien Moustafa qui commandait Sighin trahit la confiance de son maître, et se rendit, quoique sa position avantageuse sur une montagne escarpée lui donnât toute facilité de se défendre ; ce fort fut sur-le-champ remis par Mocenigo à Yousouf, l'un des généraux de l'armée de Kasimbeg [3]. De retour de cette expédition, la flotte fit voile pour le fort de Kourko (Corycus) [xv] qui, baigné de deux côtés par la mer, était défendu du côté de la terre par un fossé large et profond et par un double rempart. La petite île d'Arsinoé, que Cippico nomme Eleusa [4], est située vers l'orient et couverte des ruines d'anciens édifices. Ismaïl, capitaine des janissaires, renégat esclavon, et commandant le

[1] Cippico, p. 38. C'est probablement la grotte de Grimstone, qui désigne cet endroit comme une ancienne retraite des corsaires dans ces parages. Voyez Beaufort, *Caramanie*, p. 173.

[2] Cippico, p. 39, et Josaphat Barbaro, 23.

[3] *Isofo capitano del Caramano*. Cippico, 41.

[4] Cippico, p. 42 ; et Beaufort, 199.

fort de Kourko ou Khorgos, se rendit sans avoir fait une vive résistance; le Grec Esibei, qui aurait pu facilement se défendre dans le château de Selefké, placé sur la crête d'un rocher [1], et pourvu d'une garnison de deux cents hommes, suivit l'exemple des deux précédens. Kasimbeg témoigna sa reconnaissance au capitaine-général de la flotte vénitienne, après la soumission des trois places, en lui faisant présent d'un cheval de race richement enharnaché, auquel il joignit, selon l'usage du pays, un léopard apprivoisé [2]. La flotte vénitienne, forte de quatre-vingt-dix-neuf voiles [3], se porta ensuite dans la baie de Makri (l'ancien Telmissus); le renégat servien Carego rendit la citadelle qui la dominait après une faible défense. La ville fut livrée au pillage et réduite en cendres, les jardins entièrement détruits par le feu et par la hache. Le butin fut distribué comme d'habitude : les Stradiotes reçurent trois ducats pour chacun des prisonniers qui furent vendus au plus offrant, de sorte que le commerce d'esclaves n'était pas alors moins lucratif pour les Vénitiens que pour les Turcs [4]. Mocenigo aborda encore aux villes de Phiscus et de Mira sur la côte de la Lycie; mais dès qu'il eut appris la défaite d'Ouzoun-Hasan [xvi], il fit voile pour l'île de Chypre [5]. Après la

[1] Beaufort, p. 45.

[2] Cippico, p. 45.

[3] Soixante galères de Venise, seize du royaume de Naples, cinq du roi de Naples, deux du grand-maître de Rhodes et seize du pape. Barbaro, p. 23.

[4] Daru, *Histoire de Venise*, p. 464; et Cippico, 12.

[5] *Ibid.*



perte de la bataille d'Otloukbeli, Ouzoun-Hasan avait congédié les ambassadeurs de Venise, de Rome et de Naples, accrédités à sa cour, en leur faisant la demande la plus pressante de nouveaux secours pour l'année suivante.

Pour mettre fin à la guerre en Karamanie, et réduire définitivement les forteresses qui obéissaient encore aux princes du pays, Keduk-Ahmed-Pascha, qui commandait l'armée ottomane sous le prince Moustafa, se porta dans l'intérieur de la Cilicie. Outre les places de Sighin, de Kourko et de Selefké, reprises sur les Turcs par les troupes de Mocenigo, les forts d'Ermenak, de Minan et de Deweli-Karahissar, tenaient encore pour Kasimbeg et Pir-Ahmed. Celui-ci s'était campé sur les hauteurs de Yellidepé (la colline venteuse), près de Larenda; c'est là qu'il reçut les envoyés d'Ahmed-Pascha, qui lui faisait proposer une entrevue amicale : trop confiant dans la parole d'un traître qui n'avait d'autre dessein que celui de s'emparer de sa personne, le prince de Karamanie n'échappa que par miracle à la poursuite de la cavalerie ottomane, placée en embuscade pour se saisir de lui [1]. Ahmed-Pascha se consola d'avoir échoué dans la trahison qu'il avait méditée, en s'emparant par un coup de main [2] de la place forte d'Ermenak, dans le voisinage de laquelle la célèbre grotte corycienne de safran attend encore la visite d'un voyageur d'Europe [3]. Après

1 Seadeddin, Idris, Solakzadé.

2 *Sarbi desue*, coup de main.

3 *Djihannuma*, p. 611; et *Annales de la Littérature*, XIV, p. 56.

la réduction d'Ermenak, Keduk-Ahmed forma le siége de Minan, où s'était réfugié Pir-Ahmed, avec ses trésors et son harem. Le fort de Minan est assis sur un rocher escarpé. Ainsi protégé, Pir-Ahmed put braver d'abord tous les efforts des assiégeans. La nécessité de placer l'artillerie sur les hauteurs qui commandent le fort, afin de pouvoir foudroyer les murs, était un obstacle presque insurmontable à l'attaque; ce ne fut qu'après des peines inouïes, que les assiégeans parvinrent à y établir quelques batteries. La garnison fit une vigoureuse résistance; mais enfin, Yousouf, qui la commandait, fut réduit à capituler. Pir-Ahmed, soit qu'il se trouvât lui-même dans Minan pendant le siége, ou qu'il y fût arrivé à l'époque de la reddition, se précipita du haut des murs qui ne pouvaient le protéger plus long-temps [1]; il ne put supporter la douleur d'avoir perdu son harem et ses trésors, et de se trouver exposé à une mort ignominieuse de la main des Ottomans. De Minan, Ahmed-Pascha marcha sur la ville de Selefké; il préféra encore là employer la ruse plutôt que la force ouverte, et cette fois il en obtint plus de succès que lorsqu'il s'était agi de s'emparer de la personne de Pir-Ahmed. Corrompus par ses promesses, les artilleurs de Selefké mirent le feu au magasin de poudre: l'explosion qui s'ensuivit pratiqua une brèche dans les murailles; les Ottomans, profitant du trouble et de la consternation que ce malheureux événement avait répandus dans le reste de la

[1] Seadeddin dans Bratutti, II, p. 286. Solakzadé, f. 60.



garnison, s'élancèrent par la voie qui venait de leur être ouverte, et n'eurent pas de peine à se rendre maîtres de la ville. Cent quatre-vingts soldats, qui, fidèles à leur prince, avaient essayé de défendre le château, furent passés au fil de l'épée [1]. Le prince Moustafa voulut se charger en personne de soumettre la forteresse de Deweli-Karahissar ; mais se sentant déjà malade, il remit le soin de pousser le siége à Kodjibeg, l'un de ses plus braves capitaines. Celui-ci ayant sommé le commandant de Deweli, Atmadjabeg, de rendre la place, Atmadjabeg répondit qu'il n'ouvrirait les portes de Deweli qu'à Moustafa lui-même. Quoique dans un grand état de faiblesse, le prince s'empressa de s'y rendre. Atmadjabeg, fidèle à sa parole, vint à sa rencontre pour lui présenter les clefs de la ville. Mais Moustafa étant trop malade pour pouvoir lui-même en prendre possession, dut laisser ce soin à Ahmed-Pascha. Moustafa, pendant son retour à Koniah, fut surpris par la mort à Bozbazardjik, près de Nikdeh. Cet événement [XVII] entraîna le supplice de Mahmoud-Pascha, ainsi que nous l'avons dit plus haut ; la charge de grand-vizir fut conférée à Keduk-Ahmed-Pascha, et le gouvernement de Karamanie, devenu vacant par le décès du prince Moustafa, fut donné à son frère Djem, connu en Europe sous le nom de Zizim, précédemment gouverneur de Kastemouni [2].

Djem, jeune prince de dix-huit ans qui donnait les plus grandes espérances, réunissait à un esprit cultivé

[1] Seadeddin, p. 288; et Solakzadé, f. 60.

[2] Seadeddin et Solakzadé.

une adresse surprenante dans tous les exercices du corps, avantage physique qui lui gagna bientôt l'affection d'une race d'hommes aussi braves que les peuples de Karamanie. Dès l'âge de dix ans, il avait été nommé gouverneur de Kastemouni; ce fut dans cette ville, qui a vu naître un grand nombre de poëtes, que se développèrent ses dispositions pour la poésie; sa première œuvre fut la traduction d'un poëme romantique persan [1] qu'il dédia à son père; bientôt il composa lui-même des ghazles [2]. Arrivé en Karamanie, Djem, sans cesser de cultiver la poésie, se livra assidument à la gymnatisque; il devint surtout habile à la lutte, exercice dans lequel les habitans de la Cilicie excellaient déjà du temps des sultans seldjoukides. Le jeune prince augmenta de quelques livres le poids de la massue conservée à Koniah et à Larenda, et dont s'était servi Alaeddin-le-Grand, qui avait la réputation d'un fort lutteur; la facilité avec laquelle il maniait cette arme, lui valut le titre de premier pehliwan ou premier lutteur de son époque [3]. Sous le gouvernement d'un prince de ce caractère, les indomptables montagnards d'Itschil et les habitans de la Karamanie, si remuans d'ordinaire, subirent docilement les chaînes que le conquérant leur avait imposées.

[1] *Khorschid et Djemchid*, c'est-à-dire, *le soleil et Djemschid.*

[2] *Le Divan de Djem* se trouve à la Bibliothèque royale de Berlin, parmi les manuscrits de Diez, sous le n° 129.

[3] Solakzadé, f. 57. Ali et le rhéteur de Brousa, dans les *Biographies des Princes.*

LIVRE XVI.

Fondation de Sabacz. — Premier siége de Scutari. — Campagne en Moldavie. — Conquête de Kaffa et d'Azov, de Kili et d'Akerman. — Incursions en Autriche. — Réparation des murs de Constantinople. — Siége de Lepanto et de Croïa. — Les Turcs sur l'Isonzo. — Négociations avec Venise et Naples. — Second siége de Scutari, et reddition de la place par le traité de paix avec Venise.

Pendant que les armées ottomanes reculaient les limites de l'empire en Asie, par la soumission de la Karamanie et la prise de plusieurs places fortes dans l'Arménie, le sultan bâtissait des forteresses à l'extrême frontière du nord et de l'ouest; et ses troupes faisaient des excursions dans la Hongrie et dans la Croatie, d'où elles ne revenaient d'ordinaire que chargées d'un butin immense. Au printemps de l'année 1471, l'armée de Roumilie, forte de quarante mille hommes, sortit de ses cantonnemens divisée en deux corps. Vingt mille hommes, munis d'instrumens et de matériaux de construction, se dirigèrent avec le plus profond secret vers la Save, où ils avaient ordre d'élever un fort qui pût contenir la Syrmie; ce fort fut nommé Sabacz ou Schabacz. L'autre corps d'armée, qui comptait quinze mille cavaliers, traversa la Bosnie et la



Croatie sous le commandement d'Ishak, beglerbeg de Bosnie, et envahit la Carniole. Mathias Corvin, alors entièrement absorbé par les affaires de Bohême et de Pologne, envoya cependant le métropolitain de Colocza, Gabriel, et Joannes Unger, général d'une grande réputation, pour lever des contributions et rassembler des troupes, qui, réunies aux forces dont le palatin pouvait disposer, tenteraient d'empêcher la construction de Sabacz. Mais, avant l'arrivée de ces troupes, les fossés étaient creusés, et la forteresse commençait à s'élever. Tous les efforts des chrétiens pour détruire ces travaux furent inutiles : les Turcs construisirent un rempart qui protégea les ouvriers contre le feu de l'artillerie ennemie; tout ce que purent faire les Hongrois fut de leur tuer quelques hommes, et de jeter à leur tour les fondations d'un fort vis-à-vis de Sabacz [1].

L'empereur d'Allemagne, Frédéric III, était encore moins en état que Mathias Corvin d'arrêter le débordement des akindjis dans ses Etats de Croatie, de Carniole, de Carinthie et de Styrie. Les premières incursions des Ottomans en Allemagne avaient commencé dès l'année 1470, et s'étaient continuées régulièrement pendant dix ans; par la suite elles eurent lieu à des intervalles moins rapprochés et se succédèrent sans interruption jusqu'au milieu du seizième siècle. L'incursion de 1470 était due à un pascha octogé-

[1] Bonfinius, dec. IV, l. II, p. 562; et Pray, *Annal.*, IV, p. 72, dans Catona, VIII. Ord., XV, p. 535-538.



naire[1], qui avait fait vœu de sanctifier la fin de sa vie par une expédition contre les chrétiens dans la Carniole. Deux corps de troupes se portèrent sur Laybach et Rudophswerth ou Neustaedtel; un troisième, dans lequel le pascha se trouvait en personne et qui formait l'arrière-garde, se posta près de Weinrid sur la Kulpa. Les villages incendiés, les champs dévastés marquèrent la trace du passage de ces bandes; les bourgs d'Igg et de Hœflein échappèrent seuls à leurs ravages (1470). En moins de cinq jours, la milice rassemblée contre les Ottomans s'éleva à vingt mille hommes; mais lorsque cette armée arriva dans la plaine de Saint-Barthélemy, la cavalerie turque avait déjà repassé la Kulpa, emmenant avec elle huit mille habitans en esclavage. L'année suivante (1471), quinze mille akindjis d'Ishak-Pascha saccagèrent la Croatie, y firent plus de vingt mille prisonniers, et en emmenèrent de nombreux troupeaux[2]. Après avoir déposé le butin dans les villes et les forts de leur pays, ils revinrent au nombre de dix mille hommes, battirent toute la Carniole, et livrèrent aux flammes le bourg d'Igg ainsi que le monastère de Sittich[3]. En 1472, les akindjis se présentèrent de nouveau sous les murs de Laybach. On montre encore l'endroit où ils avaient creusé des fossés (yama) dans lesquels ils campaient; mais repoussés par le feu bien nourri de la ville, ils se retirèrent à la hâte. La troisième

[1] Valvasor, IV.

[2] Dlugoss, dans Catona, XV, p. 537.

[3] *Chronicon Cilleiense*, dans Julius Cæsar, *Annal. Illyr.*, III, p. 154. Catona, p. 538; et Valvasor, IV, p. 373.

invasion des Turcs dans la Carniole, invasion qui se termina par une pointe dans la Carinthie, est plus mémorable que toutes les précédentes [1]. Ils avaient été appelés par les comtes de Crupa qui étaient en guerre continuelle avec les comtes de Frangipan; en conséquence quinze mille akindjis traversèrent la Croatie et pénétrèrent dans la Carniole: ils parurent sous les murs de Laybach le soir du lundi de Pâques; les habitans, éveillés par les flammes et la fumée des villages voisins que les Turcs avaient incendiés, avaient à peine eu le temps de fermer les portes de la ville. Là les akindjis se divisèrent en deux bandes: l'une se porta à l'ouest en Carinthie, puis revint sur ses pas pour surprendre Cilly; l'autre marcha vers l'est, pour gagner l'Esclavonie et la Hongrie [2] (25 septembre 1473). Le premier corps, composé de neuf mille fantassins et de huit mille cavaliers, passa par l'étroit défilé de Caulu et parut le 25 septembre devant S.-Gœrgen; pendant la nuit, il se partagea en trois colonnes: la première prit la route de Vœlkermarkt [3], et campa à Purck sur la Drave près de Bleybourg; la seconde placée sur les hauteurs de Mœchlingen poussa ses fourrageurs jusqu'à Lavamund et Vœlkermarkt; les six mille hommes qui formaient la troisième colonne traversèrent la Drave et pénétrèrent jusqu'à Lengdorf et Polzenstetten où ils mirent tout à feu et à sang: à leur retour, ils passèrent

1 Cette invasion a été décrite par un témoin oculaire, Joannes Tur-, elle se trouve dans Megiser et dans Valvasor, IV, p. 538.

2 Dlugoss, dans Catona, XV, p. 538.

3 Voyez l'Atlas, pl. I.

par S.-Veit, Muhlstadt, Glaneck, Felseneck et le lac de Werth à Klagenfurt [1]. Plusieurs centaines de cavaliers sortirent de cette dernière ville dans l'espoir de reprendre sur l'ennemi quelques-uns des prisonniers qu'il emmenait au nombre de deux mille [2], et parmi lesquels se trouvaient le seigneur de Gera et Léonard Rauber [3]; mais ils furent obligés de revenir sur leurs pas après avoir perdu quatre-vingts des leurs. Les pillards passèrent la nuit de la S.-Michel près du presbytère de Gutenstein. A Wolfgang le bailli de Schulthauzig engagea une action très-vive avec une partie des akindjis. et huit jours après ils évacuèrent la Carinthie; ils entrèrent en Styrie et campèrent le 5 octobre 1473 à Windischgraetz. A trois jours de là, ils se divisèrent de nouveau en deux corps, dont l'un se porta sur Weiteinstein et Gonwitz, et l'autre avec les prisonniers sur Schœnstein par Vœllau et Schallek. Le samedi 9 octobre, les huit mille prisonniers commencèrent à entrer dans la ville à huit heures, et leur passage n'était pas encore terminé à quatre heures du soir [4]. Le second corps qui avait envahi l'Esclavonie ravagea cette province pendant le mois d'août; le 1er novembre il arriva tout-à-coup, et sans être attendu, sous les murs de Gœrz sur l'Isonzo [5]. L'année

1 Turs, dans Megiser, p. 1196, et Valvasor.

2 Valvasor a déjà réduit les vingt mille prisonniers au dixième; les registres du pays n'en constatent également que deux mille.

3 Valvasor, V, p. 573.

4 Megiser et Valvasor, d'après Turs.

5 Dlugoss, dans Catona, XV, p. 537, 3.

suivante, vers le milieu de l'hiver, au lieu d'envahir la Carniole, la Carinthie et la Styrie, les Turcs se répandirent sur la Hongrie et les pays limitrophes. Le 6 février 1474, ils mirent le feu à Waradin, lieu de sépulture de saint Vladislas, après avoir massacré les habitans, sans même épargner les enfans et les vieillards; les jeunes gens des deux sexes avaient seuls trouvé grâce devant les barbares vainqueurs [1]. Bali-Oghli-Malkovikh, qui commandait cette expédition, envoya à Constantinople un grand nombre de sacs remplis de têtes, d'oreilles et de nez [1].

Les Turcs trouvèrent en Albanie, devant les murs de Scutari, une résistance qu'ils n'avaient éprouvée dans aucun des pays qu'ils avaient ravagés jusqu'alors. Souleïman-Pascha, beglerbeg de Roumilie, parut devant Scutari, dans les premiers jours du mois de mai 1474. Antoine Loredano s'était renfermé dans la place; deux batteries furent démasquées par Souleïman-Pascha, et leur feu continuel eut bientôt renversé une partie des murs. La garnison travaillait de concert avec les habitans à réparer les brèches; mais le canon des Turcs détruisait presque incontinent ces ouvrages élevés avec tant de précipitation. Souleïman, se croyant déjà maître de la ville, fit sommer le gouverneur de se rendre avant d'ordonner l'assaut, et d'épargner ainsi le sang de ses soldats. Mais Loredano lui répondit d'une manière digne de son nom et de la confiance que la république avait mise en lui : « Je suis

[1] Timon, dans Catona, XX, p. 725-727.



Vénitien, dit-il à l'envoyé turc, et d'une famille où l'on ne sait pas ce que c'est que de rendre une place confiée à sa garde; je conserverai Scutari ou j'y périrai. » L'assaut fut donc résolu. Malgré la résistance héroïque des assiégés, les Turcs pénétrèrent par les brèches, qui étaient ouvertes en deux endroits; c'est alors que l'enivrement de la victoire d'une part, le désespoir de l'autre, provoquèrent entre les deux partis une lutte terrible qui dura pendant huit heures. Les Turcs avaient perdu beaucoup de monde; et, trop affaiblis pour soutenir plus long-temps le combat, ils battirent en retraite, laissant sur la brèche et dans les fossés sept mille morts, sans compter les blessés. Au commencement du siége, les habitans de Scutari avaient montré un courage et une résignation peu ordinaires; mais quand les vivres commencèrent à manquer, il n'y eut plus que séditions et tumultes; on parla de se rendre. Loredano, pour faire face à ce nouveau danger, assembla le peuple mutiné : il lui peignit avec les plus vives couleurs les maux et les horreurs de l'esclavage auquel il serait certainement condamné, si les Turcs devenaient maîtres de la ville; il lui parla des secours que la république lui avait promis, et qui étaient sur le point de leur parvenir; enfin, découvrant sa poitrine, il leur dit : « Que ceux qui ne peuvent supporter la faim se nourrissent de ma chair; je la leur abandonne, ils peuvent s'en rassasier. » Ces paroles produisirent une profonde impression; il n'y eut plus qu'un cri dans la ville : « Point d'autres maîtres que les Vénitiens; mourons tous plutôt que de nous

rendre [1]. » Souleïman-Pascha tint la place investie jusqu'au milieu du mois d'août, sans oser renouveler l'assaut; il leva enfin le siége lorsque l'amiral Gritti[11] eut battu la flotte turque à l'embouchure de la Boyana [2]. Pour laver la honte de cette défaite, quinze mille hommes de cavalerie légère, qui s'étaient réunis devant Scutari, se mirent en marche, sous leur chef héréditaire Mikhaloghli, avec mission de ravager la Dalmatie et la Carniole, d'où ils amenèrent près de vingt mille prisonniers. Comme deux Ragusains, officiers dans la garnison de Scutari, s'étaient distingués par leur courage dans la défense de cette place, le tribut, que leur patrie payait aux Ottomans, fut porté de huit mille à dix mille ducats [3], de même que trois années auparavant, dans une circonstance semblable, il avait été élevé de cinq mille à huit mille.

Le beglerbeg de Roumilie, *Khadim* Souleïman-Pascha, ou l'*eunuque* Souleïman-Pascha [4], en quittant Scutari, reçut l'ordre du sultan de porter ses armes en Moldavie. Pierre Aaron, prince de ce pays, voulant détourner les malheurs qui accompagnaient une invasion turque, avait offert de son propre mouvement un tribut à Mohammed en 1457. Étienne son successeur

1 Laugier, *Histoire de Venise*, VII, p. 282-285; et *Barletti del Assedio di Scutari*, I. Seadeddin.

2 Bonfinius, dec. VI, 5, p. 602, place cette invasion immédiatement avant celle de Marbeg (Omarbeg), sur l'Isonzo, en 1477; et Catona l'a rejetée par erreur en 1478, parce qu'il a confondu le premier siége de Scutari en 1474 avec le second qui eut lieu en 1478.

3 Engel, *Histoire de Raguse*, p. 185-186.

4 Solakzadé, Neschri, Idris, Seadeddin, Ali, Cippico, l. XXI.

profita des embarras que de puissans ennemis suscitaient au sultan pour se dispenser du paiement de ce tribut, ou, comme l'affirme Neschri, pour refuser de l'apporter en personne à la Porte de Mohammed[1]. Ce fut dans le but de punir cette tentative d'indépendance du prince moldave, que Khadim-Souleïman fut rappelé de l'Albanie; il marcha contre lui à la tête de plus de cent mille hommes, nonobstant la rigueur d'un froid très-vif, et le manque d'approvisionnemens nécessaires à une armée si considérable[2]. Etienne, trop faible pour résister en rase campagne, attira l'ennemi à travers d'épaisses forêts que les Turcs appellent Agadj-denizi[3] jusqu'au lac Krakowiz, près du fleuve Berlat; c'est là qu'il l'attendait avec toutes ses forces dans une position avantageuse. Outre quarante mille Moldaves, la plupart paysans armés à la hâte, Étienne avait sous lui cinq mille Hongrois presque tous Székéliens, et deux mille hommes d'infanterie polonaise. Cette bataille mémorable commença dans la matinée du 17 janvier 1475. Déjà la première ligne, dans laquelle combattaient les Székéliens, avait été rompue par les Turcs, lorsqu'Etienne se jeta au milieu des rangs ennemis, et par des prodiges de valeur rétablit le combat. Un dernier effort de ses troupes lui livra la victoire. Un petit nombre de Turcs trouva son salut dans la fuite; le reste était tombé sur le champ de bataille, ou s'était jeté dans les eaux du Berlat et du Sereth pour

[1] Neschri, p. 232.

[2] D'après Dlugoss, dans Catona, XV, p. 766.

[3] *Un océan de forêts*, Seadeddin, dans Bratutti, II, 297.

échapper à la poursuite acharnée du vainqueur. Les chevaux affamés des Turcs ne leur furent pas d'un plus grand secours dans leur retraite précipitée que dans le combat; car Etienne, en attirant l'ennemi dans le lieu qu'il avait choisi pour lui livrer bataille, avait incendié et changé en désert aride toute la partie de la Valachie, par laquelle l'armée ottomane devait nécessairement passer pour arriver jusqu'à lui. Les cadavres qui couvraient le champ de bataille furent brûlés, les prisonniers subirent presque tous le supplice du pal; et leurs ossemens amoncelés servirent à élever des trophées de victoire [1]. Mais la perte des vainqueurs fut presque aussi considérable que celle des vaincus. Trois collines plantées de croix furent, comme un autre calvaire, le lieu de sépulture des chrétiens morts dans la bataille [III]. Quatre paschas étaient tombés sur la place, et cent drapeaux ennemis restèrent entre les mains des vainqueurs. Étienne envoya à Casimir, roi de Pologne, quatre généraux turcs et trente-six étendards, comme témoignage de sa reconnaissance pour les secours qu'il lui avait fournis. Quelques prisonniers et un certain nombre de drapeaux furent aussi envoyés à Mathias Corvin et au pape Sixte IV, pour appuyer la demande que leur faisait Étienne de nouveaux secours contre les Ottomans; le prince de Moldavie publia dans tout le pays un ordre dans lequel il était dit que personne ne fût assez présomptueux pour attribuer la victoire à d'autre qu'à Dieu, le seigneur des armées, et que

1 Dlugoss, dans Catona. Sismondi, XI, 32, commet une grande erreur en plaçant, sur la foi des historiens vénitiens, cette bataille en 1474.

chacun eût à lui rendre des actions de grâces en observant un jeûne de quatre jours ; outre un immense et riche butin, la victoire de Krakowiz eut pour résultat immédiat la soumission des forteresses situées sur le Danube [1].

Tandis qu'une partie de ses troupes faisait la guerre en Albanie et en Moldavie, Mohammed équipait à Constantinople une flotte de trois cents voiles [2]. Le but de cet armement était un secret pour tout le monde, quoiqu'il ne pût être dirigé que contre l'île de Candie. D'autre part, Mohammed paraissait vouloir faire sa paix avec les Vénitiens, car au mois de décembre 1474, un chargé d'affaires arriva de Turquie à Venise, porteur d'une lettre, non pas du sultan, mais d'une de ses femmes, qui, suivant toute probabilité, était d'origine vénitienne; cette lettre engageait la république à envoyer une ambassade à Constantinople, l'empereur étant disposé à conclure une paix durable. Le sénat en conféra pendant trois jours, au bout desquels on résolut d'accepter la proposition. En conséquence, le doge fit partir Jérôme Zorzi pour Corfou, où il devait attendre les passeports de Mohammed; ce ne fut qu'au printemps de l'année suivante, 28 mars 1475, que Zorzi, muni d'un sauf-conduit, put se rendre à Constantinople. Dès la première

[1] Dlugoss, l. c., p. 768; et Engel, *Histoire de la Moldavie*, p. 139.

[2] Seadeddin dit trois cents, et ajoute que cette flotte se composait de galères (kadrigha), de navires affectés au transport des chevaux (At gemisi), de grands navires de transport (maouna), et enfin de petits navires qui avaient la même destination (kouke).

entrevue qu'il eut avec le grand-vizir, celui-ci lui signifia que la paix ne pourrait être acceptée, qu'autant que la république consentirait à remettre au sultan toutes les places qu'elle occupait en Albanie depuis la mort de Scanderbeg, notamment la ville forte de Croïa, et qu'elle s'engagerait à payer intégralement les cent cinquante mille ducats dus par elle à la douane impériale. L'ambassadeur vénitien s'excusa en déclarant que ces demandes dépassaient de beaucoup la limite de ses pouvoirs. C'est alors que, pour l'intimider, on lui donna le spectacle de la flotte prête à mettre sous voiles. Cependant le sultan lui fit dire qu'il consentait, mais sans s'y engager par écrit, à laisser reposer ses armes contre Venise pendant toute la durée de la campagne qui allait s'ouvrir, à condition toutefois que la république prendrait de son côté l'engagement de ne commettre aucune espèce d'hostilités contre les sujets de la Porte. Zorzi revint donc à Corfou, et de là fit connaître au doge le résultat de ses négociations à Constantinople. Presque aussitôt le grand-vizir reçut l'ordre de sortir du port et de mettre à la voile, non pour les possessions vénitiennes de l'Archipel et de l'Adriatique, mais pour celles de Gênes dans la Crimée et sur la mer d'Azov (Palus Mæotis), avec injonction de chasser les Génois des forts qu'ils y occupaient, et surtout de Kaffa, la plus importante des places de Crimée. Les Génois, qui, plus marchands que guerriers, ne prenaient les armes que dans l'espoir du gain, auraient pu retarder, comme on l'a vu, et peut-être empêcher la prise de Constantinople sans leur coupable

connivence avec Mohammed. La reconnaissance du sultan pour les services des Génois cessa du jour où il n'eut plus besoin d'eux ; sans déclaration de guerre préalable, Keduk-Ahmed-Pascha le brèche-dent les attaqua au moment où ils s'y attendaient le moins. Kaffa était à cette époque l'entrepôt général du commerce génois dans tous les pays que baigne la Mer-Noire. La soie et le coton de Perse arrivaient par Astrakan dans les magasins de Kaffa, et les khans de la Crimée avaient accordé de grands priviléges aux consuls génois dans tous leurs établissemens [1]. L'esprit pénétrant de Mohammed avait depuis long-temps compris tous les avantages que le commerce ottoman retirerait de la possession de Kaffa; le conquérant sentait que la Crimée manquait à son empire, et il n'attendait qu'un prétexte pour l'y réunir, si ce n'est comme province, au moins comme État feudataire. L'occasion se présenta bientôt. Un certain Squerciafico, Génois de nation, lui ayant offert de lui ouvrir les portes de Kaffa [2], Mohammed se hâta d'y envoyer le grand-vizir. Lorsqu'Ahmed-Pascha vint prendre son audience de congé, le sultan lui fit présent d'un habit d'honneur et d'un cheval qui portait une selle d'or [3]. Le 1er juin 1475, Ahmed jeta l'ancre devant les murs de Kaffa, débarqua quarante mille hommes et commença à établir ses batteries de siége. La ville ne résista que trois jours; le quatrième elle se rendit à discrétion. Quarante

[1] Sismondi, IX, p. 38.

[2] *Histoire de la Tauride* (Nouvelle-Russie), I, p. 220.

[3] Seadeddin.

mille habitans furent envoyés comme colons à Constantinople; quinze cents jeunes nobles génois furent incorporés dans les janissaires. Huit jours après, Ahmed-Pascha donna un grand dîner aux principaux habitans arméniens, qui, d'accord avec Squerciafico, lui avaient livré la ville. A la fin du repas, le grand-vizir congédia ses convives: la porte de la salle donnait sur un escalier étroit, où il n'y avait de place que pour une seule personne; au dernier degré se tenait le bourreau, qui trancha la tête à tous ceux qui se présentèrent; Squerciafico seul fut épargné pour être exécuté à Constantinople [1]. Les Turcs revinrent avec un butin considérable qui consistait surtout en soieries. Le khan de Crimée, épouvanté de la prise de Kaffa, conçut encore de plus vives craintes par la lettre de victoire, que le conquérant écrivit à Ahmed-Ghiraï à l'occasion de la défaite des Génois [2]. La chute de Kaffa fut le signal de la reddition de la ville d'Azov (Tana) et d'autres places fortes sur la Mer-Noire, qui ne tentèrent pas de résister. Ahmed-Khan était occupé à combattre ses onze frères qui lui disputaient le trône, quand une seconde lettre de victoire lui annonça l'extermination des infidèles à Kaffa [3]; cette lettre ne fit que précéder l'arrivée de Keduk-Ahmed-Pascha qui parut bientôt sous les murs de Menkoub. On s'était préparé à le recevoir, et la ville se serait sans doute

[1] *Histoire de la Tauride*, l. c. Giustiniani, *Annali di Genova*; et Mourawiew-Apostol, *Voyage en Tauride*, p. 191; 1820.

[2] *Collection des pièces d'État* de Feridoun, nº 231, sans date et sans réponse.

[3] *Ibid.*

long-temps défendue si Keduk-Ahmed n'avait réussi à la surprendre par une ruse de guerre [1]. Menkoub, ainsi que Tana, appartenait aux Génois, chez lesquels Mengheli-Ghiraï, proscrit par son frère Ahmed-Ghiraï, avait trouvé un refuge. Les richesses entassées à Menkoub allèrent grossir les trésors de Mohammed; les habitans furent envoyés à Constantinople [2]. Dès-lors la domination des Ottomans en Tauride fut un fait consommé. Comme, à partir de la prise de Kaffa, la souveraineté de la Turquie sur la presqu'île a été reconnue pendant trois siècles, et que l'histoire des khans de Tatarie, en leur qualité de vassaux et de protégés de la Porte, se lie intimement à celle de cette puissance, nous croyons nécessaire de dire ici quelques mots sur l'origine de la dynastie des Ghiraï dans la Crimée, d'autant plus que l'obscurité qui enveloppe cette partie de l'histoire n'a encore été dissipée par aucun Européen qui ait été à même de puiser dans les sources orientales [3].

Tokatmisch, ou mieux Tokhtemisch, descendant de Touschi, fils de Djenghiz-Khan, avait été installé [4] par Timour dans le royaume de Kipdjak, au détriment d'Ourouz-Khan, souverain légitime de ces contrées.

[1] Neschri, f. 232. Seadeddin, dans Bratutti, II, p. 295. Solakzadé, f. 61. Idris, f. 158. Ali, XXVIIIe récit. *Raouzatoul-ebrar*, f. 268. Hezarfenn, f. 94. *Histoire de Riswansadé*, f. 101; et Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, 881 (1474).

[2] Seadeddin, dans Bratutti, II, 297.

[3] Le meilleur ouvrage que nous ayons sur ce sujet est sans contredit l'*Histoire du royaume de la Chersonèse taurique*, Pétersbourg, 1824.

[4] *Histoire de Timourbec*, par Petis de La Croix, II, 20, p. 277.

Le pays compris sous le nom de Kipdjak renfermait les steppes, qui s'étendent de la mer Caspienne à la Mer-Noire, entre le Caucase et le Don d'une part, et d'autre part à l'est entre le Volga et la rivière d'Emba. Dans l'aperçu des conquêtes de Timour, que nous avons donné plus haut, nous avons vu que Tokhtemisch, s'étant soulevé contre ce conquérant, eut à soutenir trois guerres, et qu'il fut vaincu en 798 (1395) par Idékou, général de Timour. L'Ouzbeg Idékou, d'abord au service de Tokhtemisch, s'était par la suite enfui à Samarkand en 791 (1388), et avait été le premier instigateur de la guerre du conquérant tatare avec Tokhtemisch. Idékou, après avoir gouverné en maître absolu le pays du Kipdjak pendant seize années consécutives, se vit tout-à-coup obligé de défendre son pouvoir contre les deux fils de Tokhtemisch (814-1411), Kadirberdi et Djelalberdi-Khan, plus connus, l'un sous le nom de grand Mohammed, et l'autre sous celui de petit Mohammed. Djelalberdi, percé d'une flèche, resta sur le champ de bataille. Kadirberdi, le grand Mohammed, remporta une victoire complète sur son ennemi; Idékou, blessé dans le combat, se jeta dans les eaux du Seïhoun, où il trouva la mort. Les khans de Crimée [1] tirent leur origine de Djelalberdi, et les khans des Noghaïs descendent d'Idékou; même après la mort de ce dernier, Djelalberdi ne put se maintenir sur le trône de son père. Mahmoud, autre descendant de Djenghiz-Khan, l'en chassa; mais il dut céder lui-même le trône qu'il avait usurpé à un autre usur-

[1] Djenabi, p. 129.



pateur, l'Ouzbeg Eboulkhaïr. Celui-ci épousa d'abord la femme de Mahmoud le Djenghizide, et plus tard, la femme du prince Abdoullah, fille d'Ouloubeg, petit-fils de Timour; cette double union le liait à la famille des deux grands conquérans de l'Asie, Djenghiz et Timour. Les princes Ouzbegs des pays au-delà de l'Oxus sont des descendans d'Eboulkhaïr. Après de longues guerres civiles entre les divers prétendans qui aspiraient à la domination du Descht-Kipdjak, le fils du petit Mohammed, Hadji-Ghiraï, resta enfin seul maître du trône; mais à sa mort ses douze fils se disputèrent à main armée son héritage [IV]: les uns régnèrent dix mois, d'autres trente jours [1]. Ahmed-Ghiraï vainquit tous ses frères, et Mengheli-Ghiraï fut forcé de se réfugier à Kaffa sous la protection du podestat de Gênes. Pour complaire aux Génois, Ahmed-Ghiraï avait destitué Eminekbeg [2] de ses fonctions de gouverneur du district, dans lequel se trouvait comprise la ville de Kaffa, et avait remis ce gouvernement entre les mains de Scheïtan, fils du prédécesseur d'Eminekbeg. Pour tirer vengeance de cet affront, Eminek s'était réuni à Kara-Moussa et à Haïder; ils bloquaient Kaffa depuis six semaines, lorsque la flotte ottomane vint jeter l'ancre devant cette ville. Mengheli-Ghiraï fut conduit à Constantinople, avec les Génois de Menkoub, de Tana et de Kaffa, pour y subir la mort; on l'enferma dans le château du Bosphore. Déjà les têtes des Génois étaient tombées, et Mengheli-Ghiraï avait fait la prière ordinaire des condamnés, en se

[1] Djenabi. — [2] *Ibid.*

prosternant deux fois à terre, quand la grâce du sultan vint suspendre le coup sur sa tête. Eminekbeg qui, déjà une fois, avait fait reconnaître Mengheli comme souverain de la Crimée, avait imploré, au nom de toute la nation, le renvoi de ce prince et son rétablissement sur le trône qu'il n'avait gardé que quelques mois. Mohammed le fit passer du lieu du supplice dans un palais somptueux, lui remit un étendard et une queue de cheval [1], et le reconnut khan de la Crimée [v]. Mengheli-Ghiraï partit donc avec quelques troupes destinées à le maintenir dans la succession de son père [2]. Pendant cette même année qui vit la Crimée devenir province tributaire de l'empire, Mohammed opéra un changement important dans l'administration des fondations pieuses : les imams et autres employés spirituels reçurent un diplôme du sultan qui les confirmait dans leurs fonctions; jusqu'alors ils avaient été installés et destitués suivant le bon plaisir de leurs supérieurs; d'après la nouvelle mesure qui mettait leurs places à la nomination du sultan, leur destitution ne pouvait plus être prononcée que sur un ordre formel de la Porte.

La Crimée soumise et Kaffa réduite, Mohammed n'eut rien de plus pressé que de porter ses armes en Moldavie et en Hongrie. Il avait à venger la défaite de

[1] Djenabi. L'auteur de l'*Histoire de la Chersonèse taurique* place cette investiture, d'après Peyssonel, II, p. 228-231, dans l'année 1478.

[2] Djenabi, p. 120, ne dit pas un mot des fêtes de l'installation que l'archevêque de Mohilov raconte, sur la foi de Peyssonel, dans son *Histoire de la Tauride*. Voyez *Histoire du royaume de la Chersonèse taurique*, p. 257.

ses troupes à la bataille de Krakowiz sur le Burlat, et à reprendre le fort nouvellement construit de Sabacz (en langue turque Bœgurdlen [1]), qui lui avait été enlevé [vi]. Les quinze cents jeunes nobles génois, qui devaient être transportés à Constantinople pour y être circoncis et enrôlés dans les ortas des janissaires, avaient été embarqués sur des vaisseaux turcs; cent cinquante de ces néophytes involontaires s'étaient emparés, par un complot habilement conçu, du vaisseau qui les portait, et avaient abordé au port de Kilia où les habitans les avaient accueillis avec empressement [2]. A peine la nouvelle de la prise de Kaffa fut-elle arrivée à Constantinople, qu'un corps d'armée se mit en marche pour punir la Moldavie de la protection qu'elle avait accordée aux fugitifs génois: les Ottomans envahirent la Bessarabie et s'emparèrent d'Akkerman ou Bielgorod (le château blanc), ainsi appelé d'une colonie de Tatares du mont Aktaw (Mont-Blanc), qui du temps de Timour était venue se fixer en Bessarabie à Babatagh et dans le voisinage d'Andrinople [3]. Etienne, prince de Moldavie, et Casimir, roi de Pologne, s'efforcèrent de détourner l'orage qui les menaçait. Le premier fit déclarer par ses

[1] Bonfin., dec. IV, 3, p. 578. Dlugoss, Thurocz, dans Catona, XV, p. 779.

[2] Ubertus Folieta, XI, p. 627-628. Bizarro, Gen. *Hist.*, XIV, p. 327. Agostino Giustiniani, *Annali di Genova*, V, p. 226. *Turco-Græciæ Hist. polit.*, I, p. 25. Sismondi, X, 42.

[3] *Histoire de l'Ukraine.* Vol. XLVIII de l'*Histoire universelle.* Engel, *Histoire de Valachie*, p. 180, et *Histoire de Moldavie*, p. 141. *Histoire de la Nouvelle-Russie*, I, p. 220. Elle dit cinq cents prisonniers au lieu de cent cinquante.

ambassadeurs que les dévastations commises sur son territoire par des hordes de brigands, l'avaient forcé à prendre les armes pour les châtier ; Casimir de son côté engagea le sultan à ne pas faire la guerre à un prince vassal de la Pologne, proposant de remettre à la décision de commissaires turcs et polonais, les satisfactions que la Porte se croyait en droit d'exiger de la Moldavie. Mohammed traita les ambassadeurs d'Etienne avec un souverain mépris, les fit dépouiller de leurs chevaux, et les renvoya ignominieusement à pied [1]; quant aux envoyés polonais, il les retint pendant près d'un an, jusqu'au moment où il partit lui-même pour la Moldavie [2].

Dès le commencement du printemps, l'armée ottomane fut rassemblée près d'Andrinople; une nouvelle ambassade polonaise la rencontra en pleine marche dans les environs de Warna [3]. Le sultan posa son ultimatum : c'était le paiement d'un tribut, l'extradition des prisonniers et la reddition de Kilia; à ces conditions il consentait à accorder la paix. Etienne refusa à plusieurs reprises, et Mohammed, continuant à s'avancer, passa le Danube sur cinq ponts, et pénétra dans la Moldavie. Arrivée dans la vallée de Rosboeni [4], que les Turcs appellent, à cause de ses épaisses forêts, Agadj-denizi, c'est-à-dire la *mer d'arbres,* l'armée ottomane se trouva en présence des Moldaves. Le 26 juil-

[1] Engel, *Histoire de Moldavie*, p. 140.

[2] *Ibid.*, p. 141, d'après Dlugoss et Kramer.

[3] Dlugoss, l. c., XVI, p. 2.

[4] Engel, l. c., p. 142.

let, la bataille s'engagea avec un acharnement égal des deux côtés [1]. A l'abri derrière les arbres de la forêt, les Moldaves firent un feu bien nourri qui déconcerta les janissaires habitués à se précipiter sur les batteries le sabre à la main; ils se mirent ventre à terre, et ni les instances, ni les encouragemens de leur général, le seghbanbaschi Mohammedaga de Trébizonde, ne purent les faire relever [2]. C'est alors que le sultan, apercevant ce désordre, dit au chef des janissaires: « Vois tes gens! avec quelle facilité ils se laissent abattre; j'attendais d'eux plus de courage; » et là-dessus il saisit un bouclier, piqua des deux et s'élança vers l'ennemi. Cet exemple réveilla l'ardeur des soldats: ils se relevèrent et pénétrèrent dans la forêt, où s'engagea un combat d'homme à homme, qui dura depuis le lever du soleil jusqu'après midi [3]. Etienne, jeté à bas de son cheval, eut beaucoup de peine à se sauver [4]. Les Turcs élevèrent des pyramides avec les têtes de ceux qui restèrent sur le champ de bataille; l'armée se partagea le butin, et les Valaques qui avaient combattu sous les drapeaux du sultan, reçurent en récompense de nombreux troupeaux de porcs [5]. Les Ottomans se retirèrent ensuite, mettant tout à feu et à sang; mais ils repassèrent la frontière sans avoir pu réussir à réduire les villes de Khotin et de Suczawa [6].

1 Engel, *Histoire de Hongrie*, III, p. 348.
2 Seadeddin, dans Bratutti, II, 301. Solakzadé, f. 61. — 3 *Ibid.*
4 Dlugoss, l. c., XV, p. 9.
5 Solakzadé.
6 Dlugoss, l. c., XV, 10.

Tandis que Mohammed ravageait la Moldavie, les deux frères, Alibeg et Iskender Mikhaloghli, parcouraient avec les akindjis la Hongrie et les pays situés le long du Danube; mais ils trouvèrent de redoutables adversaires dans les deux frères Pierre et François Docy. A Bozazis, située à trente mille pas de Semendra, à l'endroit même où, douze années auparavant, Michel Szilaggi, oncle du roi Mathias Corvin, et Grégoire Labathan, avaient été faits prisonniers[1]. les deux Docy vengèrent sur les deux Mikhaloghli la mort de Szilaggi. Alibeg parvint à grand'peine jusqu'à la flottille turque, qui était venue de Semendra à son secours[2]; toute l'armée ottomane avait péri. En entendant les cris de victoire que poussaient leurs compatriotes, les prisonniers hongrois, qui étaient gardés dans une vallée voisine, tombèrent sur le camp des Turcs, en massacrèrent les gardes, et s'emparèrent de tout le butin, dont eux-mêmes faisaient partie un instant auparavant. Hommes, femmes et enfans, se trouvèrent tous pourvus de deux chevaux, l'un qu'ils montaient, l'autre qui portait le butin[3]. Deux cent cinquante prisonniers et cinq drapeaux furent envoyés comme trophées de la victoire au roi Mathias[4], qui, dans ce moment, s'occupait à la fois des préparatifs de ses noces et du siége de la forteresse de Semendra, en face de laquelle

1 Bonfinius, dec. IV, 1, 544.

2 Iskenderbeg, que Bonfinius dit positivement être tombé entre les mains des Hongrois et avoir été mis à mort, reparait deux ans plus tard, comme sandjak de Bosnie, au second siége de Scutari.

3 Bonfinius, IV, 6, p. 582.

4 *Hæc quinque fere mensibus ante nuptias gesta.* Bonfinius.

il faisait construire trois châteaux de bois [1]. Mohammed, pour détourner Mathias du siége de Semendra, envoya les akindjis ravager la Dalmatie, la Croatie et tout le pays que devait traverser la fiancée du roi, la princesse Béatrix de Naples, pour se rendre en Hongrie. Des troupeaux d'hommes conduits en esclavage, le bétail enlevé aux paysans [2], des églises, des monastères incendiés, les prêtres égorgés sur les débris de leurs autels, telles furent les scènes qui accompagnèrent le voyage de la fiancée du roi à travers la Dalmatie. Chaque soir elle s'arrêtait pleine de terreur au milieu de ruines fumantes encore, dans des lieux que souvent les Turcs avaient à peine quittés depuis quelques heures; et sur la route ses chevaux ne cessaient de fouler aux pieds les cadavres encore palpitans des malheureux Dalmates [3]. Elle ne se crut en sûreté que lorsqu'elle eut passé la Drave; les akindjis, après avoir ainsi éclairé le cortége nuptial, en faisant brûler, comme autant de torches, les villes et les châteaux sur son passage, saisirent le moment où l'on célébrait les fêtes du mariage pour passer le Danube, qui, dans cette saison rigoureuse, était gelé à une profondeur de quatorze pieds [VII]; ils détruisirent de fond en comble les trois châteaux de bois que Ma-

[1] *Postquam enim trinis Senderoviam castris, quæ circumvenerat, obsedit.* Bonfin., p. 582.

[2] *Quin et vulgo bestiarum more utrumque sexum ineunt, abutunturque.* Bonfin., p. 583.

[3] *Ubique jacentia cæsorum corpora nondum contabefacta.* Bonfin., p. 584.

thias avait fait élever à Koulidj, appelé Kowilowikh par les Turcs, en face de l'endroit où la Morawa vient se jeter dans le Danube.

Les ravages que la cavalerie ottomane venait de faire dans la Dalmatie et la Croatie n'étaient que le renouvellement des dévastations qui avaient eu lieu l'année précédente dans la Carinthie, la Carniole et la Styrie. Au printemps de 1475, les Turcs entrèrent pour la troisième fois dans la Styrie, et firent une seconde excursion dans la Carinthie. A la première nouvelle de leur apparition, George Schenk rassembla en toute hâte la milice du pays dans la vallée d'Uz, près de Rann, et marcha à la rencontre de l'ennemi, qui, dans la première affaire, perdit quelques centaines de soldats; mais bientôt Ahmed-Pascha renforça de douze mille hommes le corps d'armée turque qui parcourait la Styrie, et Schenk, serré de près, fut obligé de livrer bataille à un ennemi cinq fois plus nombreux. Six mille Styriens restèrent sur la place; cent vingt-quatre nobles du pays furent faits prisonniers et conduits en esclavage: parmi eux, on comptait Sigismond de Polheim, capitaine de Radkersbourg, Guillaume de Saurau, Martin de Ditrichstein et Henri Prieschenk; d'autres, tels que Christophe Rauber, Bernhard de Harrach, Christophe de Rottmannsdorf et Martin Kapfensteiner, avaient été tués dans le combat. Quinze nobles styriens parvinrent seuls, par des prodiges de valeur, à se frayer un chemin à travers les rangs de l'ennemi: c'étaient entre autres, Ostermann d'Auersberg, Gaspar

et Christophe de Hamberg, et George Rauber. Quant à George Hochenwarter, burgrave de Cilly, et à Christian Teufenbach, qui auraient pu sauver leur vie en se rendant aux Turcs, ils préférèrent une mort glorieuse à la grâce de l'ennemi [1]. La défaite des Styriens donna à la ville de Rann la célébrité que cinquante-cinq ans auparavant la ville de Radkersbourg avait acquise par la défaite de leurs adversaires. L'année qui suivit cet événement, un corps d'armée pénétra de nouveau dans la Carniole par la Bosnie [2]; c'est dans le cours de cette même année que les deux Docy battirent complètement les deux Mikhaloghli. Cette époque (883-1476) est marquée dans l'histoire de l'empire ottoman par trois institutions que nous devons rapporter ici, parce qu'elles caractérisent autant le génie conquérant que le génie législateur de Mohammed. Jusqu'à la campagne de Moldavie, les investitures des timars et des siamets, ou fiefs militaires, n'avaient été couchées sur les registres qu'avec les noms de ceux qui les recevaient; à partir de cette époque, Mohammed leur fit délivrer des diplômes en règle, qui portaient le montant des revenus des villages inféodés, et copie de ces diplômes fut enregistrée à la chancellerie [3]. En même temps le sultan rendit un édit qui prescrivait aux fidèles de la Roumilie l'observation des cinq prières de chaque

[1] Julius Cæsar, *Histoire politique et ecclésiastique du duché de Styrie*, VI, p. 230; d'après Wurmbrand, *Ann. Styr.*; Megiser, *Annales de la Carinthie*, et Valvasor, *Chron. Carnioliæ*.

[2] Valvasor, IV, p. 376.

[3] Seadeddin, Solakzadé, f. 62.

jour ; on ne s'étonnera pas que cette coutume fût négligée, si l'on songe au nombre considérable de musulmans, nouvellement convertis, qui habitaient ce pays [1]. De cette même année date l'établissement d'une taxe sur les cardeurs; la singulière cause qui motiva cet impôt mérite d'être rapportée. Mohammed conduisait son armée en Moldavie, quand Daoud-Pascha, beglerbeg d'Anatolie, qui marchait à ses côtés, lui raconta qu'il avait vu à Tawschanloubazar douze cardeurs poursuivre un renard, qui s'était introduit dans leur atelier, sans pouvoir réussir à s'en emparer. Mohammed, considérant que les cardeurs avaient fait preuve d'une grande maladresse dans cette occasion, ordonna que dorénavant chaque cardeur aurait à payer, en punition de son inhabileté à attraper les renards, une amende de cinq aspres au commissaire de police; cette amende est devenue un impôt qui se perçoit encore de nos jours [2].

L'année suivante, les murs de Constantinople qui n'avaient pas été réparés depuis plus d'un siècle, et qui surtout, du côté de la mer, avaient été ruinés par l'artillerie des Ottomans lors du dernier siége, furent entièrement relevés. La fille de Barbyses, Phidalia, dont l'époux Bysas donna son nom à Byzance [3], avait

[1] Cet ordre se trouve dans un *inscha* (nom qui signifie une collection de pièces qui ont rapport aux affaires publiques), n° 38, de la bibliothèque de l'auteur.

[2] Solakzadé et Seadeddin, dans Bratutti, II, p. 304.

[3] Hesychius Milesius.

la première entouré cette ville d'un mur. Pausanias est considéré comme son second constructeur [1]. L'empereur Sévère, qui avait éprouvé combien les remparts de Byzance avaient aidé la belle défense des assiégés contre lui, les rétablit entièrement [2]; Constantin, le fondateur de l'empire romain d'Orient, les avait continués des deux côtés du port; l'empereur Arcadius les releva lorsqu'ils eurent été endommagés par un tremblement de terre [3]. Sous Théodose-le-Jeune, un siècle après Constantin-le-Grand, la reconstruction des murs qui s'étaient écroulés, tant du côté de la mer que du côté de la terre, fut achevée en moins de deux mois [4], sous la surveillance des deux préfets de la ville, Athemius et Cyrus. Cinquante ans plus tard, Léon-le-Grand rebâtit le rempart à l'ouest [5]; Justinien Ier dépensa des sommes énormes pour le prolonger jusqu'à la mer, à l'endroit où se trouvent les Sept-Tours [6]; Tiberius Absimarès le répara du côté de la mer [7]. Léon-l'Isaurien ordonna la levée d'un impôt pour la reconstruction des murs qui s'écroulèrent dans la dernière année de son règne [8]. Léon Bardas entoura d'une enceinte le palais des Blachernes, afin de le mettre à l'abri d'une invasion

1 Justinus, XI, 1.
2 Herodianus, III, 1.
3 Melala, *Chronog.* Arcadius.
4 Nicephor. Gregoras, XIV, 1, et Zonaras
5 Codini, *Origines Constant.*, apud Banduri, p. 55 et 82.
6 Procope, *de Ædific.*, I.
7 Codinus, l. c., p. 56 et 82.
8 Theophanes, Cedrenus, Manasses.

des Bulgares [1]; Romanus en fit autant pour ce grand palais, afin de le défendre contre une insurrection des citoyens; c'est pour cela que ceux-ci l'appelaient le château des tyrans [2]. Les empereurs Théophile et Michel [3], et après eux Andronicus l'aîné, le Paléologue [4], réparèrent les murs ébranlés par le choc des glaçons ou ruinés par les eaux de la mer. Apocaucus, l'adversaire et le rival de Cantacuzène, ne se contenta pas de restaurer l'ancien rempart de Byzance [5]; il en fit construire un nouveau plus bas que l'autre, qui partait de la Porte du Palais (l'extrémité du côté du port) et allait aboutir à la Porte-d'Or (l'extrémité du côté de la mer). Joannes Paléologue tenta, mais vainement, de fortifier le mur de la ville du côté des Sept-Tours, ainsi que la Porte-d'Or, en y faisant élever deux tours construites en pierres de taille; il abandonna ce projet sur l'injonction de Yildirim-Bayezid, qui le menaça de faire crever les yeux au prince Manuel [6], si la construction commencée n'était pas démolie sur-le-champ. De tous ceux qui avaient ainsi concouru à entretenir et à augmenter les fortifications de Byzance, Constantin seul peut être regardé comme le second fondateur de la ville; il acquit ce titre en transportant le siége de sa domination, des

1 Simon Logotheta, Leo Bard.

2 Zonaras, XVI, 26.

3 Voyez les *Inscriptions* de Tournefort, II, p. 176.

4 Nicéphore Gregoras, IX, 143; et Nicéphore, *Constant. in procenico*, p. 29.

5 Nicéphore Gregoras, XIV, 5.

6 Ducas, VIII, 12, et Nicéphore Gregoras.



bords du Tibre aux rives du Bosphore. Les premiers colons de Byzance étaient des Grecs de Mégare mêlés à quelques Thraces ; Constantin n'y amena que des Romains. Le système de colonisation adopté par Mohammed II, après l'extermination de presque tous les habitans de Constantinople, était d'une toute autre nature. Ses conquêtes au nord et à l'orient de l'Asie durent contribuer à repeupler sa nouvelle capitale. Des Lazes et des Karamaniens, des Illyriens et des Grecs, furent dirigés vers le centre de l'empire, de l'intérieur du Pont, de la Cappadoce, de la Servie et du Péloponèse; les plus riches habitans de douze capitales conquises[VIII] furent destinés à repeupler la résidence du sultan. Un très-petit nombre de ces colons, ceux de Karamanie, étaient musulmans ; les autres, tous chrétiens de rite différent, obtinrent la permission d'exercer leur culte.

La trève d'un an que Mohammed avait accordée à Venise venait d'expirer ; elle avait été fidèlement observée, mais la mauvaise foi du sultan avait fait échouer toutes les négociations entamées pour la conclusion d'une paix définitive : à mesure que l'ambassadeur acquiesçait aux propositions de Mohammed, celui-ci trouvait à ajouter quelque clause nouvelle qui remettait tout en question. Dès lors Antoine Loredano, généralissime des troupes de la république, qui avait le commandement de la flotte en station à Napoli di Romania, reçut l'ordre de commencer les hostilités. Le choix de ce général était le meilleur garant des succès de cette campagne. Après avoir purgé la mer de la pré-

sence des Ottomans, il fit voile pour les côtes de l'Asie-Mineure, y opéra plusieurs descentes, et ravagea le pays pendant une partie de l'été. L'année suivante (1477), le siége de Lepanto fut résolu dans le conseil du sultan. L'eunuque Souleïman-Pascha, celui qui, lors de la levée du siége de Scutari, avait été complètement défait par Etienne, prince de Moldavie, à la bataille de Krakowiz, fut chargé de l'exécution de cette entreprise, à laquelle on affecta une armée de quarante mille hommes. Lepanto (Naupactus), l'une des principales villes de l'Hellade, avait été cédée aux Vénitiens, lors de la décadence de l'empire byzantin; ils l'avaient embellie et fortifiée, et elle était regardée comme la principale possession qui assurât leur puissance en Grèce. Antoine Loredano, instruit du projet de Mohammed, se rendit dans le golfe de Lepanto avec trente-deux galères; le sénat, qui apprit presqu'en même temps le danger que courait cette ville, envoya un renfort considérable et fit entrer dans la place des troupes et des munitions. Ces précautions étaient à peine prises, que l'armée ottomane parut en vue de la forteresse et en forma le siége. Les batteries de Souleïman-Pascha eurent bientôt renversé les murs et ouvert la brèche; dès qu'elle fut assez large, l'assaut fut donné; mais les troupes ottomanes furent repoussées vigoureusement. Souleïman renouvela lui-même l'attaque à la tête de toutes ses forces; la garnison, vaillamment secondée par la flotte, déjoua tous ses efforts. Convaincu que sans la coopération de l'escadre ottomane il ne pourrait jamais réussir, il leva



le siége, et alla décharger sa rage sur quelques châteaux abandonnés auxquels il ne laissa pas pierre sur pierre [IX].

Le siége de Croïa suivit immédiatement celui de Lepanto. Le sandjakbeg de l'Albanie investit la place avec huit mille hommes; Pietro Vettori eut à la défendre pendant tout l'été. Les Ottomans étaient campés, au pied des hauteurs sur lesquelles est située Croïa, dans la plaine de Tyranna. Le 2 septembre 1477, le sénat de Venise envoya le provéditeur Francesco Contarini, avec deux mille cinq cents cavaliers et un corps de fantassins albanais, pour délivrer la place, ou au moins pour y introduire des vivres, dont elle commençait à manquer. Pour exécuter ce projet, il fallut livrer bataille. Contarini força les lignes des ennemis, les contraignit à fuir dans les montagnes, et, vers le soir, resta maître de leur camp, qu'il livra au pillage. Les assiégés sortirent aussitôt de la ville pour partager le butin avec les vainqueurs. Les Turcs remarquant, des hauteurs voisines, le désordre qui régnait dans les troupes chrétiennes, se rallièrent, fondirent sur les pillards, en tuèrent le plus grand nombre, et firent ceux qui restaient prisonniers; Francesco Contarini, qui fut pris, eut la tête tranchée. Les Turcs, vaincus et vainqueurs en moins de quelques heures, recommencèrent avec un nouveau zèle les travaux du siége. Les Albanais s'étaient dispersés après le combat, et les Italiens eurent à regretter une perte de plus de mille hommes [1].

Un mois s'était à peine écoulé depuis cet échec, que

1 Sabellico et Navagiero.

Venise elle-même fut menacée par une invasion des Turcs dans le Frioul ; la plus grande consternation se répandit parmi les Vénitiens à cette nouvelle. Deux camps fortifiés qui avaient été établis à Gradisca et à Fogliana, et une ligne non interrompue de retranchemens, qui partaient de l'embouchure de l'Isonzo, près d'Aquilée, et se continuaient jusqu'à Gœrz, étaient destinés à opposer une digue aux incursions des Turcs; mais au commencement d'octobre 1477, l'ennemi s'était emparé du pont de Gœrz avant qu'on eût été instruit de sa présence au camp de Gradisca. Le sandjak de Bosnie Omarbeg [1] fit passer sur ce pont mille cavaliers; une seconde division de sa cavalerie traversa la rivière à la nage à un autre endroit, pour se mettre en embuscade. Le jour suivant, Omar offrit la bataille au général vénitien Geronimo Novello, qui l'accepta. Au premier choc les Turcs feignirent de prendre la fuite, et le fils de Novello s'acharna à leur poursuite malgré les avertissemens de son père ; il donna ainsi dans l'embuscade qui avait été préparée la veille; lui et tous ceux qui l'accompagnaient furent massacrés. Cet événement entraîna la défaite totale de l'armée vénitienne; elle se débanda et la fuite devint générale. Les deux Novello étaient restés sur le champ de bataille; le petit nombre de ceux qui échappèrent se réfugia dans les forteresses voisines. Omar répan-

[1] Sismondi, XI, p. 139. D'après Sabellico, dec. III, l. X, p. 223. Sismondi se trompe en disant que le Marbeg des historiens européens est le même que le grand-vizir Keduk-Ahmed; il s'agit ici d'Omarbeg, fils de Tourakhan, comme le prouvent les historiens ottomans.



dit aussitôt dans la plaine entre l'Isonzo et le Tagliamento toute sa cavalerie, qui pendant un mois ravagea le pays. Une immense mer de feu roulait ses flots sur les granges, les forêts, les châteaux et les villas, ainsi que le rapporte l'historien Sabellico, qui contempla ce spectacle de la plate-forme d'un château-fort près d'Udine [1]. Les Turcs passèrent le Tagliamento, ce fleuve illustré dans les guerres d'Italie par les hauts-faits de tant de généraux, qui tantôt en forcèrent le passage, tantôt défendirent ses rives avec héroïsme. Cette fois il était dégarni de troupes, et les Ottomans qui le traversèrent sans coup-férir purent s'étendre impunément entre ce fleuve et la Piave. Les Vénitiens virent du haut des tours l'immense incendie dévorer leurs villages et leurs palais [2]; le doge se hâta de faire marcher toutes les forces disponibles et toutes les milices des provinces de la Lombardie; les citoyens de Venise fournirent à eux seuls quatre cents hommes bien armés. Le 2 novembre 1477, les divers corps sortirent de la ville et se mirent à la poursuite de l'ennemi. Cependant Omarbeg, commençant à s'effrayer de la témérité de son entreprise et à en redouter les conséquences, avait ordonné la retraite: mais sa cavalerie, entraînée par l'ardeur du pillage, s'était lancée jusque sur le sommet de rochers escarpés et entourés de précipices. Lorsqu'il fallut rejoindre l'armée, les Turcs furent très-embarrassés pour tirer leurs chevaux des hauteurs où ils étaient parvenus;

[1] Sismondi, p. 141. D'après Sabellico, l. c., f. 224.

[2] Sandi, *Storia civile di Venezia*, VIII, c. 9. Daru, II, 477.

ils eurent enfin recours à un expédient : coupant par bandes les vêtemens des prisonniers, ils en firent des sangles dont ils se servirent pour attacher leurs chevaux sous le ventre, et, les soulevant de rochers en rochers, ils les descendirent jusqu'à la plaine. Omar-beg repassa l'Isonzo, et eut bientôt évacué entièrement le Frioul ; mais les monceaux de ruines qu'il laissa derrière lui n'attestèrent que trop son passage. Pour comble de malheur, un autre fléau, la peste, se manifesta dans le pays ; au mois de décembre elle pénétra dans la capitale de la république, et y exerça d'affreux ravages [1]. Ainsi se termina l'année 1477. Dans le cours de cette année, les Turcs parurent pour la première fois sur les bords du Tagliamento ; Mathias Corvin fit le siége de Vienne ; Charles-le-Téméraire, duc de Bourgogne, disparut dans la bataille qu'il livra contre les Suisses ; et Ouzoun-Hasan, souverain de la Perse, qu'on pourrait appeler aussi le Téméraire, mourut de chagrin de ne pouvoir apaiser les haines et les querelles qui divisaient ses cinq fils, et de remords d'avoir fait tuer le sixième à coups de flèches. Les annales de l'Orient qui rapportent la mort d'Ouzoun-Hasan font aussi mention de celle de l'historien persan Abdourrizak, auteur de l'histoire de Timour et de Schahrokh, ainsi que de celle de l'historien arabe Ibn-Schohné [x], qui succombèrent pendant cette année si féconde en grands événemens [2].

Le siége de Croïa durait depuis près d'un an, lors-

[1] Daru, II, p. 477.

[2] Djenabi.

que Mohammed eut recours à sa politique ordinaire, qui consistait à entamer des négociations pour la paix, dans le but de préparer le succès de ses campagnes. Il comptait ouvrir celle-ci en personne. Il chargea donc de pleins pouvoirs un juif qui vint trouver Loredano à Croïa. Après lui avoir communiqué les instructions dont il était porteur, il lui demanda des passeports et une galère pour se rendre à Venise, demande que Loredano s'empressa de lui accorder; mais arrivé à la hauteur de Capo d'Istria, le négociateur mourut subitement. Néanmoins, le sénat fut instruit de la démarche de Mohammed, et, fatigué qu'il était de porter seul le poids d'une guerre désastreuse, il envoya aussitôt l'ordre à Thomas Malipieri, qui, dans ce moment, remplissait les fonctions de provéditeur à bord de la flotte de Venise, de partir incontinent pour Constantinople. Dans les premiers jours du mois de janvier de l'année 1478, Malipieri arriva à Constantinople, muni de pleins pouvoirs; il était autorisé à céder au sultan la ville de Croïa, l'île de Stalimène (Lemnos) et la partie du Péloponèse appelée Braccio di Maina. La république consentait en outre à restituer toutes les places et tout le territoire conquis depuis le commencement de cette guerre; enfin elle offrait de payer cent mille ducats au nom de la ferme des aluns, contre laquelle Mohammed réclamait depuis long-temps. Ces propositions furent acceptées par le sultan; mais il exigea, pour conclure le traité, l'admission d'une nouvelle clause par laquelle il serait stipulé que Venise lui paierait un tribut annuel de dix mille ducats. Malipieri

répondit qu'il ne pouvait prendre sur lui d'accepter cette condition; cependant il demanda et obtint une trêve de deux mois, jusqu'au 15 avril 1478, pour aller consulter le sénat et revenir avec de nouveaux pouvoirs.

Dans l'intervalle, la république apprit que le roi de Hongrie et le roi de Naples, dont un mariage avait récemment uni les intérêts, étaient sur le point de faire leur paix particulière avec la Porte. Mathias Corvin devait s'engager à céder au sultan toutes les conquêtes qu'il avait faites en Hongrie. Le roi de Hongrie avait bien quelque répugnance à accepter cette paix; mais Ferdinand d'Aragon, son beau-père, leva ses scrupules en souscrivant au traité que le sultan lui avait proposé [xi]. Les relations d'amitié qui s'étaient renouées entre Mohammed et le roi de Naples avaient été rompues par ce dernier, immédiatement après la prise de Négrepont; à cette époque, le sultan, qui saisissait toutes les occasions de mettre la désunion parmi les princes chrétiens, avait écrit à Ferdinand une lettre remplie de témoignages d'estime, dans laquelle il lui faisait part de sa nouvelle conquête. Mais alors Ferdinand regardait chaque succès de Mohammed en Europe comme un coup porté à sa propre puissance; il lui fit la réponse suivante: « Au sérénissime et illustrissime seigneur Mohammed, empereur des Turcs, Ferdinand, par la grâce de Dieu, roi de Sicile, de Jérusalem et de Hongrie, salut. Nous avons reçu les lettres que Votre Sérénité nous a adressées par l'entremise de son ambassadeur, pour nous annoncer



la prise de Négrepont, et pour nous faire partager la joie que lui inspire la victoire. Nous savions, les années précédentes, que nos sujets trouvaient protection près de Votre Sérénité et n'avaient qu'à se louer de ses bons traitemens ; nous n'avons donc pas fait difficulté de lui envoyer un ambassadeur, et d'entretenir avec elle toutes les relations d'amitié qui pouvaient se concilier avec notre dignité et notre religion. Mais dès que nous avons connu la guerre cruelle que Votre Sérénité fait aux chrétiens, et particulièrement aux Vénitiens, qui sont nos amis et nos alliés, il nous a paru impossible de conserver la bonne intelligence qui régnait entre nous et Votre Sérénité ; c'est pourquoi nous avons résolu de la combattre avec toutes nos forces, ainsi qu'il est du devoir d'un bon chrétien de le faire ; et nous allons joindre nos flottes à celles de Venise, afin de l'aider à défendre la foi chrétienne et notre sainte religion. Votre Sérénité aurait tort de croire que nous puissions jamais manquer aux devoirs que nous impose la religion chrétienne dont nous sommes zélés observateurs, et trahir les Vénitiens qui méritent toute notre affection. Aussi nous sommes fort étonnés que Votre Sérénité veuille se réjouir avec nous de la prise de Négrepont, attendu qu'elle n'a été pour nous qu'un sujet de peine. Fait à Naples, le 4 septembre 1470 [1]. »

L'exécution des menaces contenues dans cette lettre interrompit pour plusieurs années toutes relations entre les deux souverains. Mais à l'époque où nous sommes arrivés, la politique de Ferdinand avait pris une autre

[1] Laugier, VII, l. XXVII, p. 243.



direction ; il écouta favorablement les propositions de Mohammed, lui accorda la libre entrée des navires turcs dans les ports napolitains, et enfin accepta le traité d'alliance proposé par la Porte. L'ambassadeur qui avait été envoyé à Naples pour cette négociation, retourna près de son maître avec la ratification du traité et de riches présens. C'est, dans l'histoire de la diplomatie européenne, le premier exemple d'une alliance conclue entre une puissance chrétienne et les ennemis jurés de tout ce qui vénérait le nom du Christ. Ferdinand, en signant ce traité, n'avait consulté que la haine qu'il portait secrètement aux Vénitiens.

Venise elle-même était alors réduite à accepter les conditions de Mohammed, quelque dures qu'elle fussent. La tournure que prenait la politique napolitaine, l'anarchie qui régnait en Perse depuis la mort d'Ouzoun-Hasan, l'extrême détresse de la ville de Croïa, et la tiédeur du pape Sixte IV à secourir la république dans sa guerre contre les infidèles, tout faisait à Venise une nécessité de la paix. Thomas Malipieri revint donc le 3 mai 1478 à Constantinople; mais déjà le sultan était en marche pour l'Albanie: Malipieri se hâta de le rejoindre à Sofia. Là Mohammed lui déclara qu'il se regardait comme dégagé de sa parole ; que la situation des deux partis avait changé pendant l'absence de l'ambassadeur de Venise; qu'il regardait Croïa comme étant déjà en son pouvoir, puisque cette place était cernée de tous côtés par une nombreuse armée, et que si Venise tenait réellement à la paix, il fallait qu'elle cédât la ville de Scutari [XII]. Malipieri n'ayant pas été

autorisé à accéder à une pareille demande, reprit la route de Venise, et Mohammed continua sa marche sur l'Albanie.

Le nom de Scutari, appelée Scodra dès la plus haute antiquité, signifie probablement le but d'un voyage ou le lieu de station [1] pendant une route, comme paraît l'indiquer aussi le Scutari ou Ouskoudar qui est situé en face de Constantinople. Les Turcs la nomment Iskenderiyé, c'est-à-dire la ville de Scanderbeg. Scutari est située à l'orient d'un grand lac que Tite-Live appelle Labeatis, et qui aujourd'hui porte indifféremment les noms de lac de Zenta, de Scutari ou de Boyana, d'après la rivière qui en découle. La rivière de Boyana, anciennement Barbana [2], sort du lac au sud-ouest de la ville; au nord-est descend la petite rivière de Drinas [3] qui se jette dans la Boyana non loin du lac. Le pont de bois qu'il faut traverser pour entrer dans Scutari est souvent détruit par les inondations; mais les habitans d'un village voisin sont tenus de l'entretenir en bon état [4]. Les trois châteaux-forts de Gœlbaschi, Drivasto ou Dergoz, et Xabiaco (Schabibak), commandent, à quelque distance de la ville, les trois routes qui y conduisent [5]. Deux guerres en Illyrie

[1] Les stations de poste en Perse s'appellent *ouskoudar*; c'est de ce mot que les Grecs ont fait par corruption ασταvδαρες.

[2] Tite-Live, XLIV, c. 31.

[3] La *Clausula* de Tite-Live, et le *Drilos* de Pline. Voyez la *Roumilie* d'Hadji-Khalfa, p. 137.

[4] La *Roumilie* d'Hadji-Khalfa, l. c.

[5] Solakzadé, f. 62; et Seadeddin, dans Bratutti, II, p. 336. La *Roumilie* d'Hadji-Khalfa, p. 133 et 146. Barletius.

avaient fait connaître aux Romains l'importance militaire de cette place. Cneius Fulvius Centimalus fit la première de ces guerres pour venger sur la reine Teuta [1] l'assassinat des ambassadeurs romains et l'incendie de quelques navires de la république. L'autre guerre fut conduite par le préteur Anicius, qui la termina avant que le sénat sût qu'elle fût commencée; le fratricide Gentius avait lâchement pris la fuite à l'approche des Romains, et s'était jeté dans Scutari qu'il n'eut pas même le courage de défendre [2]. Trois rois d'Asie, Attalus, Eumène et Prusias, accoururent à Rome pour assister au triomphe d'Anicius, dans lequel figuraient Gentius et ses fils, précédant le char du triomphateur. A partir de cette époque l'histoire ne nous a rien transmis des destinées de l'Illyrie et de ses princes, jusqu'au moment où les Ottomans paraissent sur la scène politique, et où les victoires de Scanderbeg effacent la honte de Gentius.

Au commencement du quatorzième siècle, nous voyons la famille des Balsch dominer à Scutari. Trois frères de ce nom, possesseurs du territoire de la Boyana, qui comprenait tout le littoral du lac de Zenta et de la Boyana, commencent par chasser la famille de Dukaghin [3] du district auquel elle avait donné son nom; bientôt après ils expulsent de Croïa la famille de Sofi, et enfin ils mettent le siége devant Raguse, où était enfermé Etienne, roi de Bosnie. Après avoir

1 *Florus*, II, 13.

2 Tite-Live, XLIV, c. 31 et 32.

3 La *Roumilie* d'Hadji-Khalfa, p. 145.

forcé ce prince à accepter la paix, et avoir étendu leur domination jusqu'à la rivière de Narenta, les trois frères conquirent en peu de temps les villes d'Albagræca, aujourd'hui Arnaoud-Belgrade, de Castorea (Kesriyé) et d'Apollonia (Awlona); dès lors ils gouvernèrent pacifiquement le pays jusqu'à la mort de deux d'entre eux. Le troisième fut vaincu et tué par Ewrenos, général de Mourad II, dans la plaine de Saoura, près d'Arnaoud-Belgrade. Cette victoire livra, pour la première fois, aux Turcs les trois principales forteresses de la province, Castorea, Albagræca et Croïa [1]. Stracimer Balsch, successeur du prince mort à la bataille d'Arnaoud-Belgrade, régna sur Scutari, Drivasto, Lissus ou Alessio et Antivari. Son fils George [XIII] céda Scutari à Mourad II; mais celui-ci, voulant récompenser George de lui avoir renvoyé pour son harem une jeune fille d'une grande beauté, sa parente, la lui restitua; plus tard George la donna en gage aux Vénitiens et ne la dégagea pas. Scodra, étant ainsi devenue une possession de la république, avait essuyé en 1474 un siége de trois mois, pendant lequel elle avait déconcerté tous les efforts de l'eunuque Souleïman-Pascha. Cette fois, c'était Mohammed lui-même qui venait assiéger la ville à la tête de toutes ses forces; mais Scutari s'attendait à cette attaque, et tout y avait été préparé pour faire une vigoureuse défense. Les citoyens et l'équipage de plusieurs galères, qui étaient entrées dans la Bojana, avaient

[1] Marini Barletii, *de Scodrensi obsidione et expugnatione*, dans Lonicerus, f. 321.

travaillé jour et nuit à réparer les murs et à ajouter aux fortifications de la ville. Tous ceux qui n'étaient pas en état de porter les armes avaient été transportés ailleurs : il ne restait plus, dans Scutari, que seize cents citoyens et deux cent cinquante femmes ; la garnison ne montait qu'à six cents hommes. Bientôt les colonnes de fumée qui s'élevèrent sur les hauteurs, au nord de la ville, annoncèrent l'arrivée des Ottomans ; et, dans la nuit du 14 au 15 mai 1478, huit mille akindjis, sous les ordres de leur chef, Ali-Mikhaloghli, vinrent investir la place [1]. Alibeg était suivi de son frère Iskender [XIV], sandjakbeg de Bosnie, qui conduisait quatre mille cavaliers ; après celui-ci venait Malkovikh, sandjak de Servie [2], avec trois mille hommes de cavalerie légère. Dès ce jour, toute la population mâle de Scutari fut divisée en trois corps ; le premier défendait les remparts, le second était employé à la réparation et à la reconstruction des murs, et le dernier, dans lequel se trouvaient les prêtres, devait veiller à la garde des étendards dorés de saint Marc, le patron de la république, et de saint Etienne, le patron de la ville. Quant aux quinze mille hommes de cavalerie qui venaient de former le blocus, ce n'était que l'avant-garde de l'armée ottomane.

Mohammed avait donné l'ordre à Ahmedbeg, fils d'Ewrenos, et à Omarbeg, fils de Tourakhan, de

[1] Barletius dit qu'ils jouissaient du privilége de pouvoir se mettre en campagne quand ils le voulaient, et sans attendre d'ordres du sultan.

[2] Chez les Ottomans, Malkodj-Oghli.

frayer et d'aplanir les routes pour le passage de l'artillerie et des bagages, de jeter des ponts et de réparer les anciens partout où il serait nécessaire [1]. Le grand-vizir, conquérant de la Karamanie et de Kaffa, Keduk Ahmed-Pascha, avait d'abord été chargé du commandement en chef de l'expédition; mais s'étant permis quelques observations sur les difficultés d'une guerre en Albanie, Mohammed le destitua sur-le-champ, sans égard pour ses services passés. Ce ne fut pas un général qui hérita de la plus haute dignité de l'empire, mais un homme d'État distingué et un poëte, Mohammed-Pascha-Karamani, secrétaire-d'État pour le chiffre du sultan, et descendant du célèbre poëte mystique Djelaleddin Roumi. Mohammed-Pascha acquit une haute renommée dans la législature [2]; il est l'auteur de plusieurs des lois fondamentales de l'empire, mais il n'a pas ajouté à son nom d'illustration guerrière. Mohammed II se réserva dès lors la direction de la campagne. A son entrée en Albanie, il se porta en personne sur Croïa, et envoya à Scutari Daoud-Pascha, beglerbeg de Roumilie, qui avait succédé à l'eunuque Souleïman-Pascha. Mohammed avait bien pardonné à ce dernier d'avoir levé, quatre ans auparavant, le siége de Scutari, et d'avoir été défait en Moldavie, mais il l'avait fait jeter dans les prisons du château d'Europe sur le Bosphore, pour avoir levé le siége de Lepanto; Keduk Ahmed-Pa-

1 Seadeddin, dans Bratutti, II, 305. Uruus, Solakzadé, Idris, Ali.

2 *Biographies des Vizirs*, par Osman-Efendi. Seadeddin et Ali, sur les grands-vizirs du règne de Mohammed II.

scha avait subi le même sort, parce qu'il avait hésité à se charger du second siége de Scutari [1]. Cependant la ville de Croïa était resté cernée depuis plus d'une année; elle avait consommé toutes ses provisions, et la faim avait forcé les habitans à manger la chair des chevaux, des chiens et des chats. Rien ne pouvait plus sauver la place quand Mohammed y arriva; les faibles secours que Loredano aurait encore pu détacher de son escadre étaient tout-à-fait insuffisans. Réduits à mourir de faim ou à voir la ville emportée d'assaut, les habitans envoyèrent une députation à Mohammed, le 15 juin 1478; ils offraient de se rendre à condition qu'on leur laisserait la vie sauve, et qu'ils pourraient se retirer librement avec leurs effets. Les députés obtinrent un écrit, signé de la main de Mohammed, qui leur garantissait son adhésion à leurs demandes et permettait aux habitans de se retirer où bon leur semblerait, à moins qu'ils n'aimassent mieux vivre dans Croïa avec l'assurance de la protection et de la faveur du sultan. Tous déclarèrent qu'ils renonçaient à leur patrie, et qu'ils iraient s'établir dans le lieu que la république de Venise leur assignerait. En conséquence, ils livrèrent la forteresse et partirent sous la conduite de Haroun-Pascha, que le sultan avait désigné à cet effet. Mais à peine furent-ils hors des murs, que Haroun les fit charger de fers et les conduisit ainsi à Mohammed. Celui-ci, après avoir réservé quelques-uns des prisonniers de distinc-

[1] Seadeddin, l. c., p. 305. Solakzadé.

tion dont il espérait tirer une riche rançon, fit trancher la tête à tous les autres. Ainsi disparurent les derniers compagnons d'armes de Scanderbeg; son peuple tout entier devait le suivre de bien près au tombeau [1].

Croïa, dont nous venons de raconter la chute héroïque, était appelé le Château-des-Sources, à cause de l'abondance des eaux vives qu'elle renfermait; les Turcs la nomment Akhissar (le Château-Blanc). Elle est située sur des rochers escarpés, et domine les plaines où César et Pompée s'observèrent mutuellement avant de livrer, dans les champs de Pharsale, la bataille qui fixa invariablement le sort de Rome. Cette forteresse, distante de quatorze milles seulement de Durazzo (Dyrrachium) et de cinquante-sept de Scutari, avait été construite par un des princes de la famille de Sofi, et cédée par lui à Balsch, qui à son tour dut l'abandonner aux Turcs; Scanderbeg la leur ayant enlevée par ruse, elle devint célèbre par les deux siéges qu'elle soutint contre Mourad II et Mohammed II. Parvenu à un âge fort avancé, Scanderbeg céda Croïa aux Vénitiens, après en avoir été le maître pendant vingt-cinq ans [xv]. Enfin Mohammed se rendit à la forteresse pour en recevoir les clefs, que les derniers possesseurs de Croïa avaient été obligés de lui abandonner. Cependant Daoud-Pascha, Albanais d'origine, qui, fait prisonnier dans sa jeunesse, s'était élevé par son génie et sa valeur à la

[1] Barletius, *de Scodrensi expugnatione*, II, p. 399.

dignité de beglerbeg de Roumilie, avait dressé son camp sous les murs de Scutari, qu'il avait investie avec le gros de l'armée. Dans les premiers jours de juin, il gravit le sommet de la montagne de Saint-Marc, d'où il reconnut la ville; et aussitôt il fit passer sur un pont, qu'il venait de jeter sur la Boyana, vingt mille cavaliers pour saccager les environs. Le 8 juin 1478, Moustafa, beglerbeg d'Anatolie, vint camper sur le Drinas (Drilos) [1] avec les troupes d'Asie. Il envoya de là seize mille hommes de cavalerie, qui allèrent se poster sur les hauteurs appelées le *Scutari supérieur*. La cavalerie turque était divisée en cinq corps, qui se distinguaient parfaitement les uns des autres par le nombre et la couleur des drapeaux. Le premier corps avait six drapeaux; quatre blancs, un vert et un rose; dans le second, le troisième et le quatrième, on remarquait deux drapeaux couleur de pourpre, deux verts et deux jaunes; le cinquième corps, dans lequel se trouvait Daoud-Pascha, avait sept drapeaux: quatre roses, un blanc brodé d'or et deux verts. La force totale des troupes d'Asie, rassemblées sous les murs de Scutari, pouvait être évaluée à trente mille hommes, mais l'armée de siége n'était pas encore au complet. Le 15 juin 1478, quatre drapeaux blancs, flottant à l'horizon, annoncèrent l'arrivée des quatre mille janissaires qui précédaient d'ordinaire le sultan. Trois jours après, le 18 juin, l'armée turque passa le pont qui avait été jeté sur le Drinas,

[1] Le Drilos de Pline et la Clausula de Tite-Live.



et occupa les villages de la plaine appelée Oblica [1], qui s'étend au-delà de la Boyana.

Deux nobles turcs vinrent apporter à la garnison de Scutari la nouvelle de la chute de Croïa, et exhortèrent le provéditeur vénitien, Antonio de Lezze, à se rendre. Sur son refus, les Turcs construisirent sur la place dite *Catilina*, qui est située en face de la ville, deux galères destinées à fermer le passage aux Albanais, dont la flottille descendait chaque jour du lac dans la rivière de la Boyana, et faisait éprouver de grands dommages aux Turcs occupés des travaux du siége. Le 20 juin, les Ottomans commencèrent la construction d'un castel en bois sur la montagne des Paschas, ainsi appelée, parce que, au premier siége, l'eunuque Souleïman-Pascha y avait établi ses tentes; ce castel était protégé par quatre tours remplies de pierres, qui devaient mettre les artilleurs et les machines de guerre à couvert du feu des assiégés. Dix mille chameaux avaient apporté les munitions et les canons, qui furent déchargés derrière la montagne des Paschas, près du torrent Khiro. Les Ottomans commencèrent à battre les murs le 22 juin 1478 : le premier jour, les deux seuls grands canons qu'ils eussent à leur disposition, et dont l'un lançait des boulets de trois quintaux, l'autre des boulets de quatre quintaux, ne tirèrent que sept coups, qui tous furent dirigés contre la principale porte de la ville. Cinq jours après arrivèrent, chargés de fascines, six mille

[1] Marini Barletii, *de Scodrensi expugnatione*, l. II; et Sansovino, *Ist. universale dell' Origine guerre et Imperio di Turchi*, I.

azabs. Les deux lourdes pièces déjà établies sur le mont des Paschas ne tiraient que sept ou neuf coups par jour; mais on en amena une troisième dont les boulets pesaient quatre quintaux : elle fut mise en batterie à côté des autres, en face de la route qui conduit de Scutari à Drivasto; à elle seule elle fournit vingt-neuf coups par jour. Le 26 juin, de nouveaux azabs, au nombre de deux mille, passèrent le Drinas, apportant des fascines; le même jour, un canon, lançant des boulets de sept quintaux [1], fut mis en batterie par les assiégeans, sur la montagne des Paschas, vis-à-vis de l'église de Sainte-Vénéranda. Dans la soirée du 1er juillet, huit cents bêtes de somme traversèrent le pont du Drinas avec les bagages du sultan; et les beglerbegs de Roumilie et d'Anatolie se portèrent aussitôt à sa rencontre. Le lendemain, Mohammed, en allant reconnaître la position de la ville, s'écria à la vue des fortifications placées sur le sommet d'une montagne : « Quel excellent nid l'aigle s'est choisi là pour y soigner ses petits! » Le camp du sultan formait un cercle de neuf tentes, sur un espace de deux milles; il n'était accessible que d'un côté, et gardé par un triple rang de janissaires. Toutes les hauteurs, à une distance de quarante milles, brillaient de la blancheur des tentes turques. Les assiégés évaluèrent les forces de l'ennemi au nombre, sans doute exagéré, de trois cent cinquante mille hommes. Dans Scutari, où les habitans et la garnison n'avaient guère que leur courage à opposer à des forces si considérables.

[1] Barletius, l. c.



un dominicain, Barthélemy d'Epire, comme un autre Capistran, rassemblait, dans l'église de Sainte-Marie, les Italiens et les Albanais, les citoyens et les matelots, et, par ses discours énergiques, leur inspirait l'héroïsme des martyrs chrétiens [xvi]. Deux jours après, Mohammed augmenta ses batteries de deux nouveaux canons aussi forts que les précédens; l'un fut placé au pied de la montagne baignée par le Drinas: son calibre était de six quintaux; l'autre, appelé le canon de Mohammed, fut établi sur la montagne d'où il vomissait sur l'église de Saint-Lazare des boulets de douze cents livres, semblables à ceux qu'on avait employés au siége de Constantinople. Depuis plusieurs jours, la ville était menacée du canon du sultan, pour la fonte duquel la première sultane avait donné une partie de ses revenus. C'est à ce siége que les Turcs employèrent pour la première fois des espèces de bombes composées de morceaux de laine imprégnée d'huile, de cire, de soufre et d'autres matières inflammables: ces projectiles laissaient après eux un long sillon de lumière, qui, pendant la nuit, ressemblait à la queue d'une comète; lancés avec une incroyable rapidité, ils produisaient, en fendant l'air, un bruit aigu, incendiaient tout ce qu'ils touchaient, et tarissaient les sources et les puits dans lesquels ils tombaient. Les assiégés, pour prévenir l'incendie, démolirent les toits des maisons, et formèrent une compagnie de jeunes gens qui n'avaient d'autre emploi que d'éteindre le feu partout où il se déclarait. Les sentinelles postées au haut des tours sonnaient une

cloche, quand les Turcs approchaient la mèche des canons. A ce signal, chacun se tenait sur ses gardes; les bourgeois et ceux qui n'étaient pas de service se réfugiaient dans des souterrains, qui les mettaient à l'abri du danger. Le 7 juillet, une nouvelle bouche à feu vomissant des boulets de douze quintaux fut pointée sur l'église de Saint-Blaise; ces boulets fracassaient tout ce qui se trouvait sur leur passage, et quand ils tombaient à terre, ils s'y enfonçaient à une profondeur de douze palmes : cependant le hasard voulut qu'ils ne tuassent que deux hommes. L'explosion de ces pièces était si violente, qu'elle faisait trembler au loin le sol et tous les édifices qui s'y trouvaient. Le même jour, 7 juillet, les Turcs firent agir une nouvelle pièce, lançant des projectiles, de sept cents livres; ils l'avaient traînée de l'autre côté de la Boyana, non pas par le pont, qui aurait été écrasé par son poids, mais à travers la rivière même. Le 8, deux bouches à feu furent encore ajoutées aux batteries; l'une, du plus gros calibre dont il soit fait mention dans l'histoire de l'artillerie, vomissait des boulets de pierre du poids de treize quintaux. Toutes ces pièces, d'une dimension si extraordinaire, avaient été fondues sur les lieux mêmes, à l'ouest de la montagne des Paschas. Enfin, le 11 juillet, Mohammed fit établir un onzième et dernier canon, qui lança des boulets de onze quintaux dans le jardin d'un citoyen de la ville. Ces onze canons monstres envoyèrent, dans le cours d'une journée, cent soixante-dix-huit projectiles, nombre qui n'avait encore été atteint dans aucun des siéges



précédens des Turcs [xvii]. Par chaque décharge des onze mortiers était mis en mouvement le poids énorme de quatre-vingt-trois quintaux [xviii]; le nombre des boulets lancés ainsi s'éleva à deux mille cinq cent trente-quatre en trente jours [xix].

Mohammed, déterminé à s'emparer de la ville à quelque prix que ce fût, choisit, pour donner un assaut général, le 22 juillet 1478, jour consacré à sainte Madeleine, et qui de tous temps avait été religieusement fêté par Scutari. Les murs offraient des brèches praticables en plusieurs endroits, et les fossés étaient comblés de fascines et de pierres; Mohammed fit dresser une tente rouge sur le sommet de la montagne des Paschas, pour assister au spectacle sanglant de l'attaque. Tandis que les citoyens de la ville étaient rassemblés dans les églises, quatre coups de canon donnèrent le signal de l'assaut. Aussitôt cent cinquante mille Turcs s'avancèrent d'un pas ferme, et entourèrent de tous côtés les remparts; en même temps, les cloches, qui un moment auparavant avaient appelé les citoyens à la prière, firent entendre tout-à-coup le tocsin; son appel sinistre ramena les défenseurs de Scutari à leur poste. Déjà les Ottomans avaient franchi les fossés, et commençaient à escalader les murs; déjà l'on pouvait voir un de leurs drapeaux flotter sur le bastion qui défendait la principale porte, quand les assiégés accoururent, conduits par le dominicain Barthélemy, et, tombant sur l'ennemi avec la rage d'un lion blessé, le chassèrent du bastion dont il s'était emparé; les Turcs, épouvantés d'une attaque

si vive, prirent la fuite en laissant trois mille morts sur la brèche. Mohammed, qui s'était un moment cru maître de la place, ordonna de tenter un second effort contre la grande porte; deux tours massives qui la défendaient s'étaient écroulées sous le feu continuel des assiégeans, et il ne restait aux habitans qu'un rempart de terre élevé à la hâte. Mais le combat le plus terrible se livra dans un fossé taillé dans le roc, et qu'une nombreuse artillerie battait par enfilade. Le feu meurtrier des Turcs obligea enfin les assiégés d'abandonner cette position, et, pour la seconde fois, l'étendard du croissant fut planté sur le bastion. Le danger était imminent; alors un corps de jeunes braves, tenu en réserve sur la place de la ville, se porta en avant, et, refoulant les Ottomans, rétablit le drapeau de Saint-Marc, qui un moment avait cédé la place à l'étendard de Mohammed. Ainsi se termina cette journée dont les assiégés recueillirent toute la gloire; ils n'avaient perdu que quatre cents hommes, tandis que les Turcs avaient laissé douze mille des leurs dans les fossés. Le sultan, furieux de l'issue de ce premier assaut, jura de s'en venger par un autre qui devait procéder avec plus d'ordre. Il fit publier dans son camp que chacun eût à se tenir prêt à recommencer l'attaque, dès que le croissant de la lune commencerait à paraître. Cinq jours après, le 27 juillet, jour de Saint-Pantaléon, l'armée turque livra le second assaut. La nuit précédente, le camp n'avait cessé de retentir des cris d'*Allah* et de *Mohammed;* et sur les remparts, les citoyens de Scutari s'étaient disposés au combat par des invoca-

tions à Dieu et à la Madone, à saint Marc et à saint Étienne. Le dominicain Fra Bartolomeo et le chef de la cavalerie, Nicolo Moneta, parcoururent la ville à cheval, disposant tout pour la défense, et exhortant chacun à bien faire son devoir. Au point du jour l'attaque commença sur tous les points; les janissaires montèrent à la brèche avec intrépidité malgré les pierres qui roulaient sur eux du haut des remparts, et les nuées de flèches dont ils étaient assaillis. Ils franchissaient ainsi les fortifications en ruines, et s'efforçaient ensuite de gravir le long du mur intérieur qui formait la dernière enceinte de la ville; de nouveaux assaillans venant par derrière poussaient les premiers rangs, et les portaient en quelque sorte jusqu'au sommet du rempart : mais ils n'y arrivaient jamais que criblés de coups de lance et de coups d'épée; avant même d'avoir pu combattre, ils retombaient morts sur leurs camarades qui ne se décourageaient point [1]. Mohammed, exaspéré de rencontrer une résistance aussi opiniâtre, donna l'ordre de diriger à la fois les onze canons contre la grande porte et de faire feu sur les assiégés, sans s'inquiéter si l'on frappait les assiégeans des mêmes coups. Lorsque cet ordre fut exécuté, ceux des janissaires qui avaient déjà pénétré dans l'intérieur de la ville, saisis d'une terreur panique à cette attaque faite sur leurs derrières, s'arrêtèrent et prirent la fuite dans un extrême désordre. A cette vue, Mohammed, convaincu de l'inutilité de l'ef-

[1] Barletius, l. c., II, p. 420-432. Andrea Navagiero, p. 1155. Sismondi, p. 148.

froyable carnage qu'il avait ordonné, se décida à donner le signal de la retraite en s'écriant : « Pourquoi faut-il que j'aie jamais entendu prononcer le nom de Scutari, pour voir tous mes efforts échouer devant ses murs? [XX]. »

Trois jours après ce second assaut, qui, avec le premier, avait coûté à Mohammed près du tiers de l'élite de son armée, le sultan convoqua un conseil de guerre; et Ahmed-Ewrenos [XXI] vint au-devant des désirs de son maître, en proposant de lever le siége de Scutari et de n'y laisser qu'une partie des troupes pour en faire le blocus [XXII]. On résolut de réduire, avant tout, le reste de la province sous l'obéissance de la Porte, afin d'ôter aux assiégés tout espoir de secours, et de commencer par les divers châteaux du voisinage qui étaient encore au pouvoir des Vénitiens. Le beglerbeg de Roumilie fut chargé de s'emparer de Schabibak [1] (Xabiacco). Cette place forte située à quarante milles de Scutari, sur la rive escarpée du lac de Zenta, appartenait à Jean Czernowitsch; il se rendit lâchement sans combattre. En revanche, la forteresse de Drivasto résista pendant seize jours, jusqu'à ce que ses murs tombassent en ruines, et que huit cents hommes, c'est-à-dire la plus grande partie de la garnison, eussent été fait prisonniers dans une sortie; le reste des assiégés, décimé par l'artillerie des Turcs et par la peste, suppléa au nombre par le courage, et presque tous tombèrent les armes à la main. Mohammed s'était réservé l'honneur de prendre le fort d'assaut. Jacques de Mosto,

[1] La *Roumilie* d'Hadji-Khalfa, p. 138.



qui le commandait, fut conduit, avec cinq cents prisonniers, et le reste de la population, sous les murs de Scutari, où le sultan avait laissé Omarbeg avec huit mille hommes de troupes; tous ces captifs furent exécutés à la vue des assiégés, afin de leur faire connaître le sort qui les attendait dans le cas où ils persisteraient plus long-temps dans leur défense. La ville d'Alessio, désertée par ses habitans, fut livrée aux flammes sur l'ordre du beglerbeg de Roumilie. La forteresse d'Antivari fut la seule qui résista à tous les efforts des Turcs. La plus grande partie de l'été avait été employée à ces différens siéges; dans la nuit du 8 au 9 septembre 1478, Mohammed leva son camp de la montagne des Paschas, et se mit en marche au point du jour avec quarante mille hommes. Les deux beglerbegs de Roumilie et d'Anatolie retournèrent à Scutari, après la prise d'Alessio et de la grande île que forme à son embouchure la rivière de Drino, et qui a sept milles de circonférence; sous les murs de Scutari, ils livrèrent au supplice cinquante hommes qui formaient l'équipage de deux galères surprises dans l'île. Pour empêcher qu'une flottille vénitienne ne pût remonter la Boyana, et arriver jusqu'au pied de la ville, malgré l'étroit blocus qu'ils formaient autour d'elle, les deux généraux turcs continuèrent le pont garni de redoutes qu'ils avaient fait jeter sur la rivière jusqu'à la place appelée Catilina, et, pour couper tout secours aux assiégés, ils bâtirent une tour à chaque extrémité de cette plaine. Le 18 septembre, la saison étant déjà fort avancée, le beglerbeg d'Anatolie reprit

le chemin de l'Asie, et, dans les premiers jours de novembre, celui de Roumilie leva aussi son camp pour retourner à Constantinople; Ahmedbeg Ewrenos resta devant Scutari, pour en continuer le blocus avec quarante mille hommes de cavalerie. Cependant le manque de vivres commençait à s'y faire sentir; les assiégés n'avaient plus d'autre nourriture que du pain et de l'eau. La veille de Noël, quelques Italiens, qui pénétrèrent dans la ville, ranimèrent le courage des habitans, en leur annonçant qu'un ambassadeur vénitien était en route pour Constantinople, où il avait mission de conclure définitivement la paix. Cette nouvelle les engagea à souffrir patiemment leurs maux; un mois après, ils apprirent que le traité était signé sous la condition expresse de la reddition de Scutari. En vertu de ce traité, les assiégés étaient libres de vivre tranquillement sous la domination de la Porte, ou de se retirer où bon leur semblerait. Sur un discours de Floria Jonima, non seulement la garnison, mais encore les habitans, choisirent unanimement ce dernier parti. Après s'être assuré par des ôtages de la stricte exécution du traité, Antoine de Lezze sortit de Scutari avec quatre cent cinquante hommes et cent cinquante femmes, les seuls qui eussent survécu à ce siége meurtrier. Ils emportèrent avec eux les reliques, les vases sacrés, l'artillerie et ce qui restait de leurs richesses, et défilèrent ainsi au milieu de l'armée ottomane sans être inquiétés; inviolabilité qu'ils durent bien plus aux ôtages dont ils s'étaient assurés, qu'au respect que la valeur inspirait

alors encore aux Turcs. Aussitôt après le départ des assiégés, l'armée ottomane entra en triomphe dans Scutari [1].

Avant de donner des détails sur la paix qui mit fin à la guerre de Venise avec la Porte, jetons un regard sur les événemens qui s'étaient passés dans le Frioul, la Carniole, la Carinthie et la Styrie, pendant le siége de Scutari. Nous avons vu les akindjis devancer l'armée de siége sous les ordres de leur chef héréditaire, Alibeg Mikhaloghli, de son frère Iskender et de Malkhodjoghli, et saccager tous les environs; ils étaient partis de l'Albanie dès l'arrivée de Daoud-Pascha, avec les troupes régulières de la Roumilie, et s'étaient jetés sur le Frioul pour y renouveler les dévastations que, l'année précédente, ils avaient commencées sur l'Isonzo. Mohammed, en ordonnant ces incursions, pensait moins faire des conquêtes ou enrichir ses soldats qu'occuper de tous côtés les forces de la république. Iskenderbeg, que nous connaissons déjà par la victoire qu'il remporta en 1466 sur Michel Szilaggi et sur Grégoire Labathan, et par la défaite que lui firent éprouver les deux Docy en 1476 [2], parut sur l'Isonzo [3] immédiatement après la moisson d'été (*sub messium ferias*). Le sénat de Venise, averti de ce mouvement, s'était empressé d'en-

[1] Barletius, l. c., III, à la fin.

[2] Bonfinius, *Dec.*, l. IV, p. 554 et 582, voyez aussi le *Diarium Parmense* dans Sismondi, XI, p. 150.

[3] Sabellico, dec. III, l. X, f. 226; et dans l'*Appendice* de Chalcondyle, p. 320, édit. de Bâle.

voyer sur cette ligne une armée sous les ordres de Charles de Montone [1], officier d'une grande réputation. Iskender divisa son armée en deux corps. Il passa la rivière près de Gradisca avec le premier, et laissa l'autre sur la rive opposée pour couvrir sa retraite. Cette disposition était conforme à toutes les règles stratégiques, et Iskenderbeg espérait que Montone, qui s'était retranché avec la cavalerie sous les murs de Gradisca, accepterait la bataille; mais le général vénitien, instruit par les malheurs de l'année précédente, retint l'ardeur de ses troupes et ne bougea pas. Iskender, après avoir attendu pendant toute une journée, alla établir son camp à quatre mille pas de Gradisca, entre la montagne de Medea et celle de Cormons [2]. Le jour suivant il quitta cette position, et passant par Mansan, il prit la route qui conduit vers les montagnes de la Carinthie et de la Basse-Styrie. Ne connaissant pas les chemins qui sillonnent ce pays en tous sens, trente mille Turcs parcoururent les Alpes de la Carinthie, et traversèrent avec une incroyable hardiesse les lieux les plus inaccessibles. Quand leur course se trouvait arrêtée par des rochers, ils hissaient leurs chevaux avec des cordes de pic en pic; de cette manière ils franchirent un rocher perpendiculaire où, sur une longueur de deux cents pas, personne n'avait jamais osé passer sans se tenir aux broussailles. Ils arrivèrent ainsi jusqu'au Loibl, seul défilé qui conduise de la Carniole en Carinthie. Ils le trouvèrent

[1] Sabellico l'appelle *Carolus Fortebrachius*.

[2] *Intra Medeæ montem et Cremonem*. Sabellico.

occupé par les habitans du pays; mais lorsque ceux-ci furent témoins de l'audace avec laquelle les Turcs franchissaient les rochers les plus escarpés, ils prirent la fuite, et abandonnèrent leur territoire aux ravages et à la barbarie de l'ennemi [1]. Le 19 juillet 1478, les Turcs parurent pour la troisième fois sur la Drave d'où ils se dirigèrent sur Weissenfels et Villach; ils en ramenèrent dix mille esclaves [2].

Avant que Scutari tombât au pouvoir des Ottomans, et tandis que les forts de Drivasto et d'Alessio étaient réduits à se rendre, la ville d'Antivari n'avait cessé de leur opposer la plus opiniâtre résistance. Alessio, autrefois Lissus, avait été fondée par Denis de Syracuse, qui voulait par là s'assurer la domination de la mer Adriatique. Philippe III, roi de Macédoine, s'en empara par une ruse de guerre. Gentius, roi d'Illyrie, ayant rendu cette place aux Romains, ceux-ci y transportèrent une colonie de citoyens de la république. Otacilius, général de Pompée, l'occupa quelque temps, puis la quitta après y avoir commis un de ces actes de cruauté, dont on ne retrouve que trop d'exemples dans l'histoire ottomane : il fit impitoyablement massacrer l'équipage des navires armés par cette ville, qui s'était rendu à lui sur la foi de son serment; à partir de ce moment, l'histoire se tait sur le sort de Lissus jusqu'à ce que Scanderbeg lui donne un nouvel éclat par ses

[1] Sabellico dans Chalcondyle, éd. de Bâle, p. 340.

[2] Megiser décrit exactement la route et les stations de l'armée ottomane. Bonfinius, dec. IV, l. IV, p. 613, dit trente mille ames. *Chronicon melitense*, ad ann. 1478; et Dlugoss, dans Catona, XII, p. 165.

hauts-faits. Lorsque les Ottomans entrèrent dans ses murs, on vit toute leur armée s'assembler autour du tombeau de Scanderbeg. Ils exhumèrent avec un respect religieux les restes du guerrier; ils touchèrent ses ossemens avec des transports d'admiration, et ceux d'entre eux qui furent assez heureux pour en posséder quelques parcelles, les firent enchâsser en guise de reliques dans des fermoirs d'or et d'argent, et les suspendirent à leur cou comme autant d'amulettes qui communiquaient la force et le courage [XXIII], tant était grande l'idée de bravoure et de victoire attachée au seul nom de Scanderbeg. Son souvenir était si vivant et si sacré que les Turcs changèrent le nom de Scodra, que son esprit avait naguère paru défendre contre leurs armes, en celui de Iskenderiyé ou la ville d'Alexandre, nom qu'elle porte encore de nos jours [1].

Le traité de paix par lequel Venise céda Scutari et son territoire à Mohammed II, fut signé, le 26 janvier 1479, par le secrétaire-d'État Giovanni Dario [2]. La république s'obligea par ce traité à remettre immédiatement au sultan non seulement la ville de Scutari, mais encore toutes les places qu'elle avait conquises dans le cours de la dernière guerre, en stipulant toutefois que la garnison de chacune de ces places sortirait librement avec armes et bagages; Venise s'obligeait en second lieu à payer à la Sublime-Porte, dans l'espace de deux ans, cent mille ducats, au lieu de cinquante

[1] La *Roumilie* d'Hadji-Khalfa, p. 136.

[2] Laugier, VII, l. XXVII, 347. Daru, II, p. 478. Sismondi, X, p. 154. Spandugino, p. 60. Sabellico appelle l'ambassadeur Benedictus Trevisanus.



mille que le sultan avait demandés avant la reprise des hostilités, au nom de la ferme des aluns qui avait fait banqueroute à Constantinople. De son côté, Mohammed consentait à restituer à la république tout ce qu'elle possédait avant la guerre, en Albanie, en Morée et en Dalmatie, à l'exception des villes de Scutari, de Croïa et des territoires qui en dépendaient. On devait envoyer de part et d'autre des commissaires pour régler définitivement les limites des deux États. Le sultan donnait son adhésion à l'envoi d'un baile qui s'installerait à Constantinople, et aurait le droit de juridiction civile sur les Vénitiens ses compatriotes. Venise devait en outre payer un tribut annuel de dix mille ducats; mais cette condition, qui pouvait paraître humiliante, n'était au fond qu'un abonnement à la douane de l'empire ottoman; car, moyennant cette somme, les marchandises vénitiennes devaient jouir d'une franchise absolue dans tous les Etats de Sa Hautesse. Giovanni Dario eut encore l'adresse de faire insérer dans le traité une clause qui portait que, si quelque État arborait de plein gré l'étendard de Saint-Marc, avant d'avoir été positivement attaqué par les armes du sultan, celui-ci reconnaîtrait cet État pour sujet ou allié de la république, et respecterait son territoire. De cette façon les Vénitiens faisaient tourner à leur profit la terreur même qu'inspiraient les armes ottomanes [1]. Dès que cette paix eut été conclue, Gio-

[1] Andrea Navagiero. *Stor. Venez.*, p. 1159-1160. Demet. Cantemir, III, 1, § 32. Callimachus, *Experiens de Venetis contra Turcos*, p. 419. Sismondi, XI, p. 155. Laugier, *Histoire de Venise*, VII, 27, p. 348.

vanni Dario fut admis à l'audience du Grand-Seigneur, qui le revêtit de trois kaftans de drap d'or; il obtint la liberté de Pietro Vettore, le brave défenseur de Croïa, qui sortit de prison avec sa femme et ses enfans. Il fut convenu que Dario remplirait provisoirement les fonctions de baile jusqu'à ce que le sénat eût fait choix d'un ambassadeur. Ce traité fut exécuté sans contestation. Les commissaires vénitiens concédèrent aux Turcs les montagnes de la Khimera et du Maïna dans le Péloponèse, les places de Strimoli, de Sarafona et de Rompana; l'île de Stalimené leur fut aussi abandonnée. Des deux côtés les prisonniers furent relâchés sans rançon. Le jour de Saint-Marc, 25 avril 1479, après seize ans de la guerre la plus redoutable que la république eût encore soutenue, la paix fut jurée par le doge à Venise, et accueillie par une allégresse universelle [xxiv].

Pour confirmer le traité et étendre les relations entre la Porte et la république, Mohammed envoya un ambassadeur auprès de sa nouvelle alliée [xxv]. Cet ambassadeur fut admis solennellement à l'audience du doge, à qui il était chargé de témoigner la satisfaction de son maître pour les relations de bonne amitié rétablies entre les deux nations. Il offrit au chef de la république une ceinture garnie de diamans en signe de la considération particulière de Mohammed II, déclarant que le sultan désirait que ce présent lui fût renvoyé dès qu'il le redemanderait; il ajouta qu'une semblable réclamation devait être considérée comme une marque non équivoque de la rupture du traité, et de toutes les

autres conventions passées entre la république et la Sublime-Porte. L'ambassadeur avait aussi apporté une grande coupe d'or, dans laquelle il lui était enjoint de boire avec le doge et douze des principaux conseillers, toutes les fois qu'il serait invité à sa table pendant son séjour à Venise. Les patriciens lui firent rendre de grands honneurs qu'il reçut avec une hauteur extrême. S'il faut en croire l'auteur du *Diarium Parmense,* le sénat signa un traité par lequel la république s'obligeait à fournir une flotte de cent galères pour défendre les États du sultan, dans le cas où ils seraient attaqués; et l'ambassadeur turc promit, au nom de son maître, de faire marcher, à la réquisition de la république, une armée de cent mille chevaux entretenue aux frais de l'empire [XXVI] [1]. Quoiqu'on ne doive point ajouter une foi entière à ce fait, sur le témoignage d'un seul historien, on ne peut cependant pas douter que la politique vénitienne n'ait pris dès cette époque une direction toute autre que celle qu'elle avait suivie jusqu'alors. A l'exemple de Ferdinand-le-Catholique, le sénat de Venise commença à se fortifier de l'amitié des Turcs contre ses ennemis; l'alliance qu'il entretint avec la Porte fut dirigée d'abord contre Ferdinand lui-même, plus tard contre les Hongrois. En ayant soin de tenir les hordes du sultan éloignées des frontières vénitiennes, la république les déchaîna autant qu'elle put contre ses propres ennemis. Ainsi, près d'un demi-siècle avant la conclusion du traité mal

[1] L'auteur du *Diarium Parmense* est de tous les historiens italiens le seul qui parle de ce traité d'alliance. Voy. Laugier, VII, p. 359.

famé qui fut passé entre le roi très-chrétien et les ennemis de la chrétienté, Naples et Venise s'appuyaient déjà de l'intervention ottomane dans leurs démêlés; et le sultan, de son côté, trop habile pour faire aux chrétiens une guerre aveugle et sans trêve, secourait, suivant les circonstances, les infidèles contre les infidèles, ou, comme s'expriment les historiens ottomans, les chiens contre les porcs et les porcs contre les chiens.

LIVRE XVII

Invasion des Turcs en Transylvanie et dans le duché d'Autriche. — Histoire de la famille Soulkadr. — Relations diplomatiques avec l'Italie — Conquête de l'île de Zante. — Les Turcs en Italie. — Histoire de l'île de Rhodes dans l'antiquité et le moyen-âge. — Premier siége de Rhodes par les Turcs. — Mort de Mohammed.

Les flots dévastateurs des coureurs et incendiaires turcs, auxquels le traité vénitien venait d'opposer une digue du côté du Frioul, se déchaînèrent cette même année 1479, avec un redoublement de violence, contre la Hongrie. Au commencement du mois d'octobre, un corps de quarante mille Turcs[1] envahit la Transylvanie, sous le commandement de douze paschas [I], parmi lesquels on remarquait les deux frères Mikhal-oghli, Ali et Iskender; les deux fils d'Ewrenos Hasanbeg et Isabeg, et le fils de Malkodsch, Balibeg. Heureusement pour la Hongrie la désunion qui s'introduisit bientôt parmi ces chefs paralysa les forces de

[1] D'après Dlugoss, cent mille hommes; d'après une incription à Cronstadt, soixante cinq mille; d'après Bonfinius et Olahus, soixante mille; d'après les Ottomans Solakzadé, Seadeddin et Ali, trente mille. Voyez Catona, XVI, p. 240.



l'armée ennemie [1]. Etienne Bathor, voïévode de Transylvanie, se hâta de rassembler toutes ses troupes à Saswaros (Brosk), pour couper la retraite aux Turcs, qui, chargés de butin, se disposaient à repasser le défilé de la Tour-Rouge. Il appela à son secours le comte de Temeswar, général de Mathias Corvin, qui s'était glorieusement distingué dans les guerres de Bohême et de Pologne. Le 13 octobre 1479, les deux armées en vinrent aux mains dans la plaine de Kenger Mezœ à vingt-cinq mille pas de Karlsbourg. Bathor plaça les Saxons à l'aile gauche et les Szekeliens à l'aile droite. Derrière ceux-ci étaient les Valaques, et en dernière ligne une réserve de Hongrois. Le voïévode prit lui-même le commandement du centre à la tête de la grosse cavalerie et des troupes de Vladislas de Gereb, évêque de Transylvanie. Avant la bataille, il fit dire une messe, à laquelle tous les soldats communièrent et jurèrent de ne point abandonner leur poste sans l'ordre de leur chef. L'aile gauche des Chrétiens fut d'abord enfoncée, et trois mille Saxons ne purent se soustraire à une destruction complète, qu'en se jetant dans la Maros. A cette vue, l'aile droite commença à plier, mais Bathor se précipita au-devant des fuyards, et les ramena à l'ennemi ; cependant ayant eu deux chevaux tués sous lui, et perdant lui-même son sang par six blessures, ses troupes allaient de nouveau lâcher pied, lorsqu'au moment décisif arrivèrent les secours

[1] Les historiens ottomans attribuent la défaite de l'armée à la désunion des chefs.



du comte de Temeswar [1], qui s'élança avec impétuosité sur le champ de bataille. «Où es-tu. Bathor?» cria d'une voix de tonnerre Kinis, à travers les gémissemens, les râles des blessés, et les bruits de la mêlée furieuse. A cette voix, Bathor mourant rappela une dernière fois ses forces, et encouragea les siens au combat. Dès lors la chance tourna, et la déroute des Turcs devint générale. Trente mille d'entre eux restèrent sur le champ de bataille [2]. Malheureusement les vainqueurs souillèrent leur gloire par des cruautés barbares. Si Hunyade, après sa victoire sur Mezidbeg, ordonna d'amener les prisonniers pendant son repas et de les hacher devant lui, Kinis fit dresser des tables sur les cadavres des vaincus [3], se rencontrant ainsi dans un même acte de férocité avec Abbas-le-Sanguinaire, le seul à qui l'histoire des khalifes prête une pareille idée. Le vin se confondit avec le sang des morts; et les vainqueurs dansèrent sur eux comme de véritables cannibales, en les foulant aux pieds. Kinis lui-même en prit un avec les dents, et dansa, en le tenant ainsi, la danse de guerre [II]. Le jour suivant, il fit entasser en pyramides les cadavres des ennemis, et rendre les derniers honneurs aux restes d'Etienne Bathor, ainsi qu'aux huit mille Hongrois morts dans ce combat. La cha-

[1] Engel, *Histoire de Hongrie*, III, p. 365. D'après Liszth, Kinis aurait retardé sa marche par jalousie contre Bathor; mais rien dans la biographie de Kinis n'autorise une pareille supposition.

[2] Les historiens ottomans eux-mêmes avouent que la plus grande partie de leur armée, qu'ils évaluent à trente mille hommes, périt dans cette bataille.

[3] Bonfinius, dec. IV, c. 6, p. 612. *Super cadavera stratæ mensæ.*

pelle construite sur le lieu de leur sépulture rappelle encore aujourd'hui aux Hongrois, comme le charnier de Murten aux Suisses, la valeur de leurs pères, à cette différence près que les Suisses n'ont pas à rougir d'aussi horribles festins.

Mais les Turcs paraissaient puiser un nouveau courage dans leurs échecs. Une année après la défaite de Kenger Mezœ, les akindjis recommencèrent leurs incursions en Carniole, en Carinthie et en Styrie. Le 29 juillet 1480, ils saccagèrent les environs de Cirkniz et de Logusch [1], dans la Carniole; le 5 août ils passèrent pour la quatrième fois la Save, et portèrent la terreur dans toute la Carinthie. George de Schaumburg, vicedom de Bamberg, rassembla près de Rann une nombreuse troupe de paysans à cheval, dont il renforça sa cavalerie; pendant la nuit, il fit battre les tambours et sonner les trompettes en si grand nombre, que les Turcs supposèrent son armée beaucoup plus considérable qu'elle ne l'était réellement, et se retirèrent [2]. De la Carniole et de la Carinthie, ils firent une sixième invasion en Styrie, et y pénétrèrent par deux côtés à la fois [3]. Une division entra par la Carniole et ravagea tout le pays le long de la Murr jusqu'à Grætz dans la Basse-Styrie; une autre vint par la Carinthie, et réduisit en esclavage un grand nombre des habitans de la Haute-Styrie, parmi lesquels se trouvaient cinq cents

[1] Megiser, p. 1217.

[2] Valvasor, IV, p. 378.

[3] *Document. monast. in annalibus Styriæ*, et Julius Cæsar, *Histoire politique et ecclésiastique de la Styrie*, VI, p. 245.

ecclésiastiques. La cathédrale de Seckau, ainsi que d'autres églises, furent pillées et détruites [111]. Pendant que les akindjis désolaient ainsi les pays limitrophes du nord de la Turquie, Mohammed ordonnait à sa flotte la conquête du fort de Muta sur la mer d'Azov, et à son fils Bayezid, celle du château-fort de Touroul ou Tirol, dans le voisinage de Baïbourd et d'Erzendjan, en Arménie. Le seigneur de ce château avait pris parti pour Ouzoun Hasan dans la dernière guerre entre Mohammed et ce monarque [1]. Mohammed fit construire vers cette même époque un nouveau fort dans l'île de Lesbos. C'est encore vers ce temps qu'on vit pour la première fois un prince ottoman donner une attention soutenue aux détails de l'administration qui pouvaient ajouter au bien-être de son peuple : l'empereur, en envoyant des médecins à Lemnos pour examiner les propriétés de la terre sigillée, qui avait valu tant de célébrité à cette île du temps des Grecs, prouva qu'il savait quelquefois tirer de ses conquêtes un meilleur parti que leurs derniers possesseurs [2].

Depuis la fondation de l'empire, les sultans ottomans n'avaient eu que des relations éloignées, mais amicales, avec les sultans d'Egypte; dès l'an 1480 deux causes vinrent troubler la bonne harmonie qui avait régné jusque-là entre les deux puissances. Mohammed avait offert au sultan égyptien, Khoschkadem, de réparer à ses frais les aqueducs et les fontaines disposés sur la route de la Mecque, pour le service des

[1] Seadeddin, Solakzadé, f. 63. — [2] *Ibid.*

pélerins. L'orgueil du sultan mamlouk ne lui permit pas d'abandonner l'entretien de ces fondations pieuses, et il accueillit par un refus, qui ne laissa pas que de blesser sa fierté ombrageuse, la demande de Mohammed. Mais une autre cause plus grave vint déterminer la rupture entre les deux puissances. Ce fut la violence avec laquelle Kaïtbaï, successeur de Khoschkadem, s'immisçait dans les affaires des princes de Soulkadr. Un siècle environ s'était passé depuis que le Turcoman Seïneddin Karadja Soulkadr avait fondé, dans la partie de l'ancienne Cappadoce, qui forme aujourd'hui le sandjak de Meràsch, une dynastie dont l'histoire était restée, jusqu'à présent, inconnue en Europe [IV], mais dont nous avons déjà parlé plusieurs fois à l'occasion des mariages des sultans ottomans. Mohammed II avait épousé, ainsi que son aïeul Mohammed I[er], une princesse de la famille de Soulkadr, et le beau-frère de Mohammed I[er] lui avait rendu de grands services dans ses guerres avec son frère Mousa. Ces alliances de la maison de Soulkadr avec les sultans ottomans, et plus encore la liaison de son histoire pendant trente-cinq ans, à dater de l'époque qui nous occupe, avec celle de l'empire, rendent nécessaire de faire connaître ici sommairement l'origine de cette dynastie. Le Turcoman Seïneddin Karadja Soulkadr, c'est-à-dire l'*ornement de la foi, le noirâtre, le puissant,* jeta le fondement de la grandeur de sa race, l'an 780 (1378), par la conquête des villes de Meràsch [1] et d'Elbistan ou Elbos-

[1] Voyez le *Djihannuma*, p. 600.



tan [v]. Son fils Khalilbeg étendit sa domination en s'emparant des villes fortifiées de Kharbourt, de Behesné[1] et de Malatia. Après avoir combattu avec bonheur contre les armées égyptiennes, il fut assassiné par ses propres sujets en 788 (1386). Soulibeg, successeur et frère de Khalil, s'assura de l'amitié des États voisins, en donnant une de ses filles en mariage à Kazi-Bourhaneddin, prince de Siwas, et une autre au plus jeune fils du sultan Bayezid, Mohammed-Kuruschdji, *le lutteur*. Il défit le prince de Hama dont il ajouta le territoire à ses États; mais après l'avoir, tué il périt lui-même sous le poignard d'un islamite soudoyé par le sultan d'Égypte, Barkouk, en 800 (1397). L'époque de sa mort coïncide avec celle des conquêtes de Timourtasch, général en chef des armées de Bayezid dans ces contrées. En effet, c'est alors que celui-ci, après s'être emparé de Kanghri ou Gangra (ancienne résidence des rois de Paphlagonie), de Diwrighi (l'ancienne Nicopolis) et de Dérendé, prit les villes de Behesné, de Merâsch et de Malatia, qui faisaient partie des Etats de Soulkadr[2]. Soulibeg eut pour successeur son neveu Nassireddin-Mohammed, qui monta sur le trône à l'âge de quarante ans, et y resta pendant quarante autres années. Ce prince, après avoir combattu pendant quelque temps le sultan d'Égypte, Melekoul-Mouéyid, conclut avec lui un traité d'alliance offensive et défensive, et vainquit avec son secours, en 822 (1419), Mohammed, prince de Kara-

[1] Voyez le *Djihannuma*, p. 601.

[2] Voyez plus haut livre VI.

manie, qu'il envoya au Caire chargé de chaines [1]. En 840 (1436), il fit demander à la Porte de Mourad II, par le gouverneur de Malatia, des secours contre Ibrahim, prince de Karamanie. Mourad II envoya les troupes d'Amassia, à l'aide desquelles Nassireddin enleva à Ibrahim le territoire de Kaïssariyé. Trois ans avant sa mort, Nassireddin fit un voyage en Egypte où il fut reçu avec de grands honneurs par le sultan Tschakmak [2]. Souleïmanbeg, son fils, prince passionné pour les femmes et grand amateur de la table, lui succéda en 846 (1442). L'ambassade de Mourad II, après avoir fait l'inspection de ses cinq filles, choisit parmi elles la princesse Sitti [3] qui fut mariée à Mohammed II. Souleïmanbeg mourut en 858 (1453), après un règne tranquille de douze ans. Ses quatre fils, Arslan, Schehzouwar, Schah-Boudak et Alæddewlet, montèrent tous successivement sur le trône [4]. Arslanbeg fut le premier qui régna : il garda comme son père le pouvoir pendant douze années, et fut ensuite assassiné, au moment où il faisait la prière dans la mosquée [5], par un initié de l'ordre des Ismaïlites qu'avait envoyé le sultan d'Egypte, Khoschkadem, aux sollicitations du frère d'Arslan, Schah-Boudak. Boudakbeg fut investi de la souveraineté de Soulkadr par Khoschkadem (870 — 1465); mais les begs du pays, abhorrant le fratricide, demandèrent à

[1] *Nokhbetet-tewarikh.* — [2] *Ibid.*

[3] La *Roumilie* d'Hadji-Khalfa, p. 10.

[4] *Nokbetet-tewarikh.*

[5] *Ibid.*, Seadeddin, Solakzadé.

Mohammed II d'installer à sa place son frère Schehzouwar. Mohammed reconnut solennellement par un diplôme Schehzouwar comme chef des tribus de Soulkadr et de Bozoklu [vi]. Boudak, expulsé du trône par son frère, retourna en Egypte et obtint des secours de Kaïtbaï, sultan des Mamlouks tscherkesses (872 — 1467). Les troupes d'Egypte et de Soulkadr s'étant livré plusieurs combats qui n'avaient amené aucun résultat décisif, Kaïtbaï envoya une ambassade à Mohammed, avec de riches présens et la prière de ne point continuer sa protection à Schehzouwar. Il offrait de concéder aux Ottomans les États de ce prince si on le laissait libre de se venger de son ennemi [1]. Mohammed n'eut garde de refuser cette proposition. Il répondit à l'ambassade que si Schehzouwar ne se rendait pas à ses exhortations, il l'abandonnerait à sa destinée. Kaïtbaï, fort de cette réponse, la fit valoir auprès des begs de Soulkadr, pour les engager à se séparer de leur souverain. L'armée égyptienne entra de nouveau en campagne, et Schehzouwar, trahi par les siens, fut obligé de se réfugier dans le château de Samantin [2]. Il en sortit, séduit par les promesses du général égyptien, qui l'envoya au Caire, où il fut pendu, chargé de chaînes, à la porte Souwaïli par l'ordre du sultan [3]. Mohammed se serait probablement peu inquiété de l'exécution de son beau-frère, si Kaïtbaï, conformément à sa promesse, lui avait cédé le territoire de Soulkadr; mais bien loin

[1] *Nokbetet-tewarikh*, Seadeddin, Solakzadé.

[2] Dans le *Nokhbetet-tewarikh*, Samanti.

[3] D'après le *Nokhbetel-tewarikh*, il fut cloué sur un poteau.

de là, Kaïtbaï replaça Schah-Boudak sur le trône. Mohammed, alors trop occupé en Europe, fut forcé d'ajourner sa vengeance. Boudak avait déjà régné dix ans lorsque l'empereur prit tout-à-coup fait et cause pour Alaeddewlet, le dernier des quatre frères. Une armée ottomane aida ce prince à expulser de ses Etats Boudak, qui fut forcé de se réfugier de nouveau en Egypte (885 — 1480). Nous aurons occasion de reparler d'Alaeddewlet, sous les règnes de Bayezid II et de Selim Ier [1].

L'expédition contre Boudak termina la série des guerres de Mohammed II en Asie. Les derniers temps de son règne furent occupés par de nouvelles entreprises en Europe et par les affaires d'Italie. Son attention avait été attirée, non seulement par Venise et Naples [2], ses alliés, mais encore par Lorenzo de Médicis, duc de Florence, et par Leonardo, seigneur de Santa-Maura, de Zante et de Céphalonie. Après la fameuse conspiration contre les Médicis, un des conjurés, Bandino, s'était réfugié à Constantinople; mais Mohammed ayant voué une estime toute particulière à Lorenzo, qui, comme lui, favorisait les sciences et protégeait les arts, lui livra aussitôt le meurtrier de

[1] Seadeddin. Solakzadé.

[2] Il ne se trouve dans les Archives de Venise aucun document turc de l'année 1476; mais il y a une lettre arabe sous cette date, écrite par le sultan d'Égypte au doge; on y trouve encore, de l'année 1478, les *Capitoli della pace* apportés par Dario, ainsi que leur récrédentiale; tous les deux sont écrits en langue grecque et non en langue turque. Le premier est daté du 25, le second du 29 janvier. Ce sont les deux plus anciens documens diplomatiques entre Venise et la Porte.

son frère Julien. Lorenzo envoya au sultan une ambassade pour l'en remercier au nom de la république [1]. Il est à supposer que le peintre florentin Bellino, que Lorenzo avait chargé de dessiner les anciens monumens de Constantinople, dut s'efforcer de nourrir les dispositions bienveillantes du sultan pour son maître.

Mohammed était loin d'être aussi favorable à Leonardo, maître des îles Ioniennes. Leonardo, d'abord marié à Meliza, fille de Lazar despote de Servie, avait épousé, après la mort de cette princesse, une parente de Ferdinand II, roi de Naples, sans avoir préalablement demandé l'agrément de Venise et de la Porte, qui alors étaient en guerre avec Ferdinand. Par cette raison, Leonardo, qui avait ainsi blessé l'une et l'autre puissance, n'avait pas été compris dans le traité conclu entre le sultan et la république; cependant outre le tribut annuel qu'il devait payer à la Porte, il était tenu de faire un présent de cinq cents ducats à chaque nouveau sandjak de Yanina, à titre de frais de route [2]. Un de ses parens, récemment promu à ce gouvernement, et descendu de la dignité de pascha à celle de sandjak, passa par Zante en se rendant à son poste. Leonardo s'imaginant que la jeunesse, la disgrâce du nouveau sandjak et les liens de parenté, le dispensaient du paiement des cinq cents ducats, lui envoya des fruits au lieu d'argent. Le sandjakbeg, profondément blessé de ce procédé, jura

[1] Roscoë, *Lorenzo di Medici*, I, p. 194.

[2] Spandugino, p. 61.

d'en tirer une vengeance éclatante. Il représenta à Mohammed que Leonardo, dans la dernière guerre avec Venise, avait toujours favorisé sous main la flotte vénitienne, et qu'il serait facile de l'en punir, puisqu'il n'avait pas été compris dans le dernier traité conclu avec la république [1]. Les observations qui s'adressaient ainsi à l'ambition du sultan manquaient rarement leur effet. Il fit armer sur-le-champ une flotte de vingt-neuf galères, dont il confia le commandement à l'ancien grand-vizir Kedük-Ahmed [VII], qui, sur la prière d'Hersekzadé, avait été tiré de sa prison, reçu en grâce et nommé pascha de Vallona. Les troupes ottomanes débarquèrent à Santa-Maura et à Zante sans rencontrer Leonardo, qui s'était enfui à Naples avec ses trésors [2].

Après que la flotte de Kedük-Ahmed eut pris possession des deux îles Ioniennes, qui sont pour ainsi dire les deux avant-postes de l'Italie, Mohammed forma le hardi projet d'une descente sur les côtes de Naples, où jusqu'alors aucun Ottoman n'avait mis le pied. C'était une pensée digne du fier conquérant de la Grèce, que l'asservissement de l'Italie, cette ancienne reine du monde, qui, même après les nombreux ravages des Barbares, offrait encore l'espoir d'un riche butin. Cinq cent cinquante ans s'étaient écoulés depuis la première apparition des Musulmans sur les côtes de Ligurie, depuis l'occupation de la

[1] Spandugino, p. 62.

[2] Spandugino, p. 63. On lit dans la *Chronique de Marin Sanuto*, sous la date de l'an 1479 : *Santa-Maura e Zante con armata acquistate.*

campagne de Naples et de Gênes par les Sarrazins, et les ravages exercés par les Awares au nord de la presqu'île [VIII], lorsque les Turcs parurent sur les côtes de la Pouille. La politique de Venise eut la plus grande part à cette détermination de Mohammed : la Seigneurie l'avait provoquée pour opérer ainsi une puissante diversion dans les forces de Ferdinand-le-Catholique, avec qui elle était alors en guerre; elle avait envoyé, dans cette vue, à Constantinople, le sénateur Sebastiano Gritti. Celui-ci n'eut pas beaucoup de peine à persuader à Mohammed que les principales villes de la Pouille et de la Calabre ayant appartenu à l'empire d'Orient, et ayant été fondées par des colonies grecques, le conquérant de la Grèce et de l'empire de Byzance était en droit de les réclamer comme lui appartenant. Ces raisons ne pouvaient manquer de paraître très-concluantes à l'esprit ambitieux de Mohammed. En conséquence, il ordonna à Kedük-Ahmed-Pascha de conduire sur-le-champ sa flotte à Vallona, port de la Haute-Albanie, d'y prendre des troupes de débarquement, et d'aller faire une descente sur les côtes de la Pouille. L'escadre ottomane, forte de cent voiles, jeta l'ancre dans la rade d'Otranto le 28 juillet 1480. L'armée de terre investit aussitôt la place, qui, ainsi surprise, se défendit néanmoins avec courage; mais Otranto, n'étant pas en état d'opposer une longue résistance, fut emportée d'assaut le 11 août 1480. Sur les vingt-deux mille habitans qui formaient la population de la ville [IX], douze mille furent impitoyablement mas-

sacrés: ceux dont on espérait une forte rançon, ou qui pouvaient se vendre avantageusement, furent réduits en esclavage; les autels furent mis en pièces et foulés aux pieds, les étendards sacrés traînés dans la boue, les images des saints brûlées, les jeunes filles et les femmes violées en présence de leurs mères et de leurs époux, les enfans à la mamelle écrasés contre les murs [1], l'archevêque, les prêtres et le commandant d'Otranto, sciés en deux [2].

Avant même que Kedük-Ahmed eût opéré son débarquement sur les côtes de la Pouille, Mesih-Pascha parut devant Rhodes avec une flotte de plus de soixante galères; le génie hardi de Mohammed avait médité à la fois la conquête des deux principaux points stratégiques de la chrétienté en Italie et dans l'Archipel. Rhodes, par son importance historique, par le rôle qu'elle joue dans les guerres des puissances d'Europe contre les Turcs, mérite de nous arrêter un instant.

Cette île située au sud-ouest de l'Asie-Mineure, dont elle n'est séparée que par un détroit de trois à quatre milles géographiques, fut dès l'antiquité un point de communication des plus importans entre la Phénicie et la Grèce. Les Telchines de Rhodes ne furent pas moins célèbres, dans l'antiquité, comme sculpteurs et

[1] Besoldi, *Historia regum Siculorum et Neapolitanorum* (Argentorati, 1636), p. 1142, d'après Bonfinius, l. II. *De pudicitia conjugali.*

[2] Jacobi Volaterrani, *Diar. Rom.*, p. 106. *Diar. Parmense*, p. 344. Mariu Sanuto, *Vite de' duchi di Venezia*, t. XXII, p. 1213. Seadeddin, Solakzadé, f. 62. Ali, Idris, Sismondi, note, p. 177.

magiciens [1], que les Dactyles de Crète, comme mineurs et armuriers. Le mythe des amours de Poseidon et de la sœur des Telchines, celui du commerce de Rhodos leur fille avec Hélios, dont naquirent sept fils, les Héliades [2], nous apprennent sous une forme symbolique que l'île fut de tout temps favorisée par la mer et le soleil. Le nom de Rhodos (en langue grecque, la rose; en langue phénicienne, les serpens) [3] est dû probablement à ce que les navigateurs grecs ou phéniciens la trouvèrent couverte de roses et de reptiles. La tradition, suivant laquelle Helios, dans son amour pour Rhodos, divisa les flots qui la couvraient, a fait penser que cette île est sortie comme Delos du sein de la mer; et cette supposition se trouve confirmée par la structure de Rhodes. Les sept Héliades furent de célèbres astrologues et navigateurs. L'aîné, Kerkaphes, fonda les trois villes d'Achaïa, de Dédale et de Corydale, et ses trois fils, les trois capitales qui portent leurs noms, Lyndos, Ialyssos et Kamyros. Des colons phéniciens, conduits par Kadmos, élevèrent à Ialyssos un temple en l'honneur de Poseidon; et des Crétois, sous les ordres d'Althæmènes, s'établirent dans le voisinage du temple de Jupiter, autour du mont Atabyros [4]. A Lyndos, les Danaïdes bâtirent le célèbre temple de Pallas [5]. Tout ceci est anté-

[1] Diodorus Siculus; d'après Strabon, XIV, ils vinrent de l'ile de Crète et étaient armuriers comme les Dactyles.

[2] Plin., II, 87.

[3] *Bocharti Phaleg.*

[4] Diodor., V.

[5] Strabon, XIV.

rieur à Homère, à qui l'île fut parfaitement connue [1].

Dans les guerres des Perses et des Grecs, Rhodes prit toujours parti pour le plus fort et combattit tantôt dans les rangs des Perses, tantôt dans ceux de Sparte et d'Athènes. Les trois villes de Lyndos, d'Ialyssos et de Kamyros réunirent leurs efforts, pendant les dernières années de la guerre du Péloponèse, pour fonder une capitale dans la partie nord de l'île. Elle fut construite en amphithéâtre par l'architecte qui avait bâti le port et la muraille du Pirée [2]. Cette capitale, qui devint la place la plus importante de l'île, fut prise une première fois par la grande reine de Carie, Artémise II, qui immortalisa son amour pour Mausolus par une des sept merveilles du monde; elle força les habitans à ériger sa statue dans leur ville, en monument de sa victoire [3]. Des scrupules religieux empêchèrent les Rhodiens de détruire plus tard ce souvenir de leur honte; mais ils entourèrent le temple, dans lequel était la statue, d'un mur qui en défendait l'entrée; ce qui fit donner à ce temple le nom d'Abaton [4] (inaccessible).

Rhodes, la capitale de l'île, se rendit sans combat à Alexandre de Macédoine [5]; mais elle opposa une résistance célèbre dans l'histoire des siéges à Démétrius Poliorcète, fils d'Antigone roi de Syrie. C'est de-

1 Homère, II, v. 656 et 662.

2 Diodore, XIII. Strabon.

3 Vitruve, II.

4 Voyez le *Rhodos* de Meursius.

5 Diod. Siculus, l. XX, § 91. Plutar., *in Demetrio*. Vitruvius, X, 22.

vant les murs de Rhodes que ce prince inventa la fameuse hélépole. Trente mille hommes furent employés aux travaux de ce siége. Lorsque le premier mur s'écroula sous les coups de cette redoutable machine, les assiégés en élevèrent un second avec les matériaux des temples, des théâtres et des bâtimens renversés, et, après la chute de celui-ci, un troisième. Cinquante députés des Etats grecs vinrent dans le camp des assiégeans négocier la paix en faveur de Rhodes; Démétrius l'accorda sous la condition qu'on lui remettrait cent ôtages et un corps de troupes auxiliaires. Pendant le siége, les habitans avaient envoyé à Démétrius une députation, pour le supplier de ménager la partie de la ville dans laquelle se trouvait le plus beau des tableaux de Protogène. Démétrius répondit qu'il brûlerait plutôt celui de son propre père que celui de Protogène. C'est le plus ancien exemple du triomphe de l'amour des arts sur les barbares passions de la guerre, dont l'histoire fasse mention [x].

Les Rhodiens, pour éterniser la mémoire du siége dont ils s'étaient tirés avec tant de bonheur et de courage, élevèrent le fameux colosse dont les jambes écartées formaient comme un immense portique, à l'entrée du port [1]. Il était haut de quatre-vingt-sept aunes et pesait neuf mille quintaux. Ce merveilleux ouvrage fut commencé par Charès de Lindos, et terminé par Lachès de la même ville. Mais cinquante-six ans après son élévation, le colosse s'écroula, et neuf

[1] Strabon, XIV. Pline, XXXIV, 7.

siècles plus tard on chargea neuf cents chameaux de ses débris [XI] [1]. Un second colosse de cent vingt pieds de haut, consacré à Jupiter, ainsi qu'une centaine d'autres dont un seul aurait suffi à orner toute autre ville, furent élevés par la suite. La ville comptait en outre trois mille statues et d'autres travaux de sculpture d'une rare beauté. Parmi ces chefs-d'œuvre, nous ne citerons que les Bacchantes et les Centaures en bas-reliefs par Acragas, les Silènes et les Amours dans le temple de Bacchus par Myos, et surtout le quadrige du soleil par Lysippe : c'est un des rares objets d'art que Cassius laissa à Rhodes. Le célèbre tableau de Protogène fut placé dans le temple de Janus à Rome, où cinq siècles après il devint la proie des flammes. Mais outre ce tableau et d'autres du même artiste, on admirait à Rhodes les chefs-d'œuvre des plus célèbres peintres de la Grèce, entre autres le Méandre et l'Aulæos d'Apelle, le Méléagre, l'Hercule et le Persée de Zeuxis. Les ateliers de ses peintres et de ses sculpteurs, les écoles de ses rhéteurs et de ses philosophes, ses arsenaux, ses chantiers, ses flottes puissantes, méritèrent à Rhodes, dans l'antiquité, le nom de *colossale* et de *magnifique* [2]. L'aristocratie était la forme du gouvernement; les sénateurs s'appelaient *mastri*, et le chef de l'Etat *prytanis*. Rhodes établit des colonies à Rhodes en Espagne, à Parthénope dans la grande Grèce, à Agrigente en Sicile, à Soli en Cilicie, dans les Baléares et d'autres pays. Après

[1] La charge d'un chameau est calculée à raison de dix quintaux.

[2] Horace, I. Pindare, VII. *Olymp. Ciceron pro lege Manilià.*

le tremblement de terre qui dévasta l'île, Hiero de Gela, reconnaissante envers la mère-patrie, lui envoya des statues et des sommes considérables pour réparer une partie des pertes qu'elle avait essuyées.

Rhodes, qui regardait les rois de Syrie ses voisins comme lès plus dangereux rivaux de sa puissance maritime, s'allia avec les Romains contre Antiochus. Polyxenides, banni de Rhodes, avait été accueilli par Antiochus, et nommé par lui au commandement de ses flottes. Il fut défait par les Romains [1] près des côtes d'Ionie, à la hauteur du promontoire de Corycus; mais il prit sa revanche et battit la flotte de Rhodes non loin de Panarmus, dans les parages de la Carie [2]. Les Rhodiens perdirent dans ce combat la fleur de leur jeunesse, le commandant Pausistrate, et presque toute l'escadre qui était sous ses ordres; indignés de cet échec dû à la trahison [3] du transfuge, ils armèrent une nouvelle flotte, qui fit sa jonction avec la flotte romaine. Livius, commandant de celle-ci, avait ordre de ne rien entreprendre, avant de s'être concerté préalablement avec les Rhodiens [4]. Il fut résolu de faire le siége de Patara; mais on le leva bientôt, et la flotte de Rhodes fut renvoyée sans avoir rien entrepris [5]. Antiochus ayant fait des propositions de paix, Amilius Regilus, successeur de Livius, consulta ses alliés, Eumène, roi de Pergame, et les Rhodiens, sur la décision qu'il convenait de prendre. Eumène et les Rhodiens

[1] Tit. Liv., XXXVI, c. 15. — [2] *Ibid.* XXXVII, c. 11. — [3] *Ibid.* — [4] *Ibid.* XXX, c. 16. — [5] *Ibid.* c. 19.

ayant été d'avis contraire, la guerre continua [1]. Une flotte de Rhodes, composée de trente-deux navires à quatre rangs de rames et de quatre trirèmes, alla à la rencontre de l'escadre syrienne à bord de laquelle se trouvait Annibal. Cette escadre, qui était forte de quarante-sept vaisseaux, stationnait à Suda [2], sur les côtes de Pamphylie, lorsqu'elle fut attaquée par les Rhodiens. Le combat fut terrible, et la victoire, longtemps disputée, se décida enfin en faveur d'Eudamus, commandant des forces navales de l'île; elle était d'autant plus glorieuse, qu'elle était obtenue sur Annibal. Grande fut la joie à Rome et à Rhodes. Une autre flotte de cent deux navires, dont vingt-deux rhodiens et quatre-vingts romains, remporta une nouvelle victoire sur la flotte syrienne, près du promontoire de Corycus, et effaça ainsi la honte de l'échec reçu quelque temps auparavant dans ces mêmes eaux. Les Romains étaient supérieurs aux Syriens par la solidité de leurs navires et le courage de leurs soldats; mais les Rhodiens les surpassaient tous deux par la légèreté de leurs vaisseaux, la science nautique et l'habileté de la manœuvre [3]. L. Scipion termina la guerre avec Antiochus par la bataille de l'Hermus, et lui accorda la paix moyennant la cession de la partie de l'Asie en-deçà du Taurus. Mais la désunion se mit entre les deux alliés de Rome, le roi de Pergame et les

[1] Tit.-Liv., c. 23. — [2] *Ibid.* c. 35.

[3] Livius, XXX, c. 29 et 30. *Robore navium et virtute militum Romani longe regios præstabant; Rhodiæ naves agilitate et arte gubernatorum et scientia remigum et erant Rhodiæ longe omnium celerrimæ tota classe.*

Rhodiens; le premier réclamait la possession des pays limitrophes de ses Etats en-deçà du Taurus, et les Rhodiens la liberté des villes grecques situées dans cette partie de l'Asie [1]. Le sénat, après avoir entendu l'envoyé de Scipion, les ambassadeurs d'Antiochus, d'Eumène et de Rhodes, décida que l'Asie en-deçà du Taurus obéirait à Eumène, et que les côtes de Lycie et de Carie appartiendraient aux Rhodiens [2], à l'exception des villes de Telmissus et de Solis, pour lesquelles les ambassadeurs de Rhodes réclamèrent en vain. Les Rhodiens s'aperçurent trop tard de l'imprudence qu'ils avaient faite en donnant des secours aux Romains, et ceux-ci soupçonnèrent bientôt et avec raison leurs alliés. Pendant la guerre avec Persée, Rome envoya des ambassadeurs aux îles et aux villes de l'Asie, pour les affermir dans leur attachement à la république. Hegelisochus, alors prytanis ou premier magistrat de Rhodes, engagea ses concitoyens à mettre les quarante navires, qui se trouvaient dans le port, à la disposition des ambassadeurs; les Rhodiens s'y refusèrent; mais bien qu'ils n'eussent pas repoussé les propositions de Persée, ils n'osèrent pas se déclarer contre les Romains [3]. Cependant Rome n'oublia pas cette espèce de neutralité, et moins encore l'offre faite par Rhodes de servir de médiatrice entre elle et Persée. Après la soumission de celui-ci, le sénat répondit à la députation de Rhodes, qui était venue le complimenter sur sa victoire : « Que l'ambassade avait été envoyée

[1] Livius, c. 53 et 54. — [2] *Ibid.* c. 56. — [3] *Ibid.* XLII, c. 45.

trop tard, et non pour le bien général de la Grèce ou par intérêt pour Rome, mais seulement dans la vue de servir Persée [1]. » Effrayée de cette réponse, l'aristocratie de Rhodes fit tout ce qu'elle put pour se réconcilier avec Rome ; elle supplia les ambassadeurs romains C. Decimius et C. Popilius, qui, dans leur route vers la Syrie, avaient débarqué à Lorima (aujourd'hui Marmaris), en face de Rhodes, de venir dans la ville pour être témoins de ce qui s'y passait. Popilius reprocha vivement aux Rhodiens tout ce qu'ils avaient fait pour Persée pendant la guerre. Son collègue Decimius se borna à rejeter le blâme sur quelques perturbateurs qui avaient séduit le peuple. Le sénat de Rhodes prononça aussitôt une sentence de mort contre tous ceux qui avaient parlé ou agi en faveur de l'ennemi de Rome. Plusieurs d'entre eux avaient quitté la ville à l'arrivée des ambassadeurs ; quelques-uns eurent recours au suicide [2]. Ainsi Rhodes ne fut dès lors plus libre que de nom ; mais ce ne fut que forcément qu'elle resta fidèle aux Romains dans la guerre contre Mithridate, auquel, seule de toutes les îles grecques, elle opposa une longue et héroïque résistance. Pendant la lutte de César et de Pompée, les flottes de l'île combattirent tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre [3], en se distinguant dans toutes les actions [4]. Après la ba-

1 Tit.-Liv., XLV, c. 3. — 2 *Ibid.* c. 4.

3 *Hirtii de bello Alex.*, XI.

4 Cæsar, *de bello civili*, III, 102. Ce passage manque dans Meursius ; mais il en cite un autre tiré d'une lettre de Lentulus (*Epist. Cicero*, XII, 15), dans laquelle Lentulus se plaint de ce que Rhodes lui a fermé ses portes.

taille de Pharsale, les Rhodiens fermèrent leurs portes au parti de Pompée, puis ensuite aux meurtriers de César, quoique Brutus qui se trouvait parmi eux eût étudié l'éloquence dans leur ville [1]. Cassius assiégea Rhodes où il entra par trahison; il y donna un libre cours au meurtre, et extorqua aux habitans tout ce qu'il put par la violence et les menaces [2]. Sous l'empereur Claude, Rhodes fut dépouillée de sa liberté pour avoir crucifié des citoyens romains [3]; mais elle la recouvra dans les dernières années du règne de ce prince [4]; enfin elle la perdit irrévocablement sous Vespasien, qui la déclara province romaine [5].

Sous Constantin, Rhodes devint capitale du théma cibyrhætique, puis siége d'un archevêché dont relevaient quinze évêques. L'histoire byzantine parle surtout de l'île à l'occasion de la construction de Sainte-Sophie, pour la coupole de laquelle on employa les briques blanches et légères fabriquées à Rhodes [XII]. Sous le règne de Mohawia et dans la douzième année de celui de Constantin (653), les Arabes s'emparèrent de Rhodes. Ce fut à cette époque que neuf cents chameaux emportèrent les débris du colosse. Les historiens byzantins nous laissent incertains sur l'année où les Arabes quittèrent l'île; mais, suivant toute probabilité, ils durent en partir l'année suivante (654), lors-

1 Aurelius Victor, *in Marco Bruto*.

2 Appianus, *de bello civili*, IV, c. 72.

3 *Anno ab urbe conditâ* 797. Dio Cassius, l. IX.

4 *Anno ab urbe conditâ* 806. Tacitus, XII. Suetonius, *in vitâ Claudii*, c. 25.

5 Suetonius, *in Vespas.*, c. 8. Sextus Rufus. Paulus Diaconus. Eutropius, *in Vespasiano*.

que leur flotte eut été défaite dans la baie de Phœnica [1]. Toujours est-il que cinquante ans plus tard, sous l'empereur Anastase, Rhodes était de nouveau le point de ralliement des escadres byzantines. Lors du partage de l'empire grec par les croisés, elle fut le lot d'un prince italien, dont l'histoire ne nous a pas transmis le nom: en 1249, elle tomba au pouvoir des Génois; Jean Cantacuzène, échanson de l'empereur Joannes Ducas, essaya de la leur enlever: mais Villehardouin, prince d'Achaïe, qui allait alors rejoindre saint Louis en Egypte, réunit ses forces aux leurs, et Cantacuzène fut forcé de se retirer. Ducas envoya ensuite le protosebaste Théodore, qui expulsa les Génois et réincorpora Rhodes à l'empire [2]. Cependant la domination des empereurs grecs n'était, pour ainsi dire, qu'accidentelle et frappée d'impuissance; car un seigneur de la Qualla, gouverneur de Rhodes, se déclara indépendant, sans que l'empereur pût étouffer cette révolte, et des pirates turcs dévastèrent impunément cette île, ainsi que celles de Khios, de Samos et d'autres dans l'Archipel [xiii].

Guillaume Villaret, grand-maître de l'ordre de Saint-Jean, profitant du désordre qui régnait à Rhodes, résolut d'en chasser les Turcs et de la conquérir pour son propre compte. Son frère et successeur Foulque de Villaret exécuta ce projet; il demanda, avec l'agrément du pape Clément V et de Philippe-le-Bel,

[1] Theophanes, t. XIII. Const., 654.

[2] Niceph. Gregoras, l. II. Voyez le *Dictionnaire géographique* de Martinière.

l'investiture de l'île à l'empereur grec Andronicus, s'obligeant à expulser les corsaires turcs [1] et à lui fournir tous les ans un corps auxiliaire de trois cents chevaliers. Les ambassadeurs chargés de ces propositions ne pouvant pas les faire accepter à Constantinople, les chevaliers mirent le siége devant Rhodes, qu'ils emportèrent d'assaut [2], et, en moins de quatre jours, ils furent maîtres de tout le pays et des autres îles voisines, telles que Nysiros, Leros, Kalimno, Episcopi, Simia et Kos [3].

Kos ou Longo, célèbre par ses fruits, ses vins et la naissance d'Hippocrate et d'Apelle, était la plus étendue et la plus importante de ces îles. Foulque de Villaret la fortifia d'un château flanqué de quatre tours carrées, et ses successeurs embellirent ce bailliage et cet évêché de magnifiques édifices en marbre [4]. Le port de Kos, autrefois commode et sûr, est aujourd'hui comblé par les sables; cependant la ville attire encore les voyageurs, par ses anciennes inscriptions grecques, et par son fameux platane, le plus beau de tout l'Archipel [5]. Simia, dont la richesse consiste principalement en vin et en chèvres, vient immédiatement après Kos; elle est célèbre de nos jours par ses plongeurs qui vont détacher les éponges du fond de la mer [6], comme elle l'était autrefois par ses charpentiers

1 Vertot, l. IV. D'après Pachymeres, VII, c. 30 et 31, et Bernardus Guido.

2 Vertot, VI. — 3 *Ibid.* — 4 *Ibid.*, p. 461, éd. d'Amsterdam.

5 *Voyage pittoresque* de Choiseul-Gouffier, I.

6 *Ibid.* Vertot. *Aperçus topographiques pendant un voyage dans le Levant*, p. 88, par J. de Hammer.

qui avaient la réputation de construire les meilleurs navires. Le grand-maître fit élever dans cette île une tour de signaux pour servir de communication entre elle et Rhodes [1]. Episcopi, tombée de nouveau au pouvoir des pirates turcs, leur fut encore une fois enlevée, dix ans après la conquête de Rhodes (1321), par une flotte de dix galères sous les ordres du commandeur Gérard de Pino; tous les hommes capables de porter les armes furent massacrés, les vieillards, les femmes et les enfans vendus comme esclaves [xiv].

Hélion de Villeneuve, successeur de Foulque et conquérant de Rhodes, répara les murs délabrés de la ville, qu'il entoura d'un nouveau rempart élevé à ses frais. Il s'occupa surtout d'établir et d'entretenir de nombreuses garnisons, tant à Rhodes que dans les îles qui en dépendent [2]. Dix ans après, lors de la première croisade, les galères de Rhodes, réunies à celles du pape, de Venise et de Chypre, enlevèrent, le 28 octobre 1344, Smyrne à Oumourbeg [xv], prince d'Aïdin. Dieudonné de Gozon, chevalier du Dragon, successeur d'Hélion de Villeneuve, défit, en 1436, une flotte turque à la hauteur d'Imbros [3]; il fortifia les faubourgs de Rhodes d'une enceinte de murs, et prolongea dans la mer la digue du port des galères [4]. Son surnom de chevalier du Dragon lui fut donné pour avoir tué un énorme serpent (probablement un de ceux qui ont valu à Rhodes ses anciens noms [5]), dont

[1] Vertot, p. 462.

[2] Vertot, V, p. 530. — [3] *Ibid.*, p. 553. — [4] *Ibid.*, p. 560.

[5] Οφιουσα en grec, et *Rod* en phénicien, d'après Bochart.

les dépouilles furent suspendues au-dessus de la porte de la ville [xvi]. Lorsque Mohammed Ier prit Smyrne à Djouneïd, il s'empara aussi de la forteresse voisine de la ville, appartenant à l'Ordre; le grand-maître Philibert de Naillac, mandé à ce sujet devant lui, demanda en échange une possession équivalente dans une autre partie du territoire ottoman. Mohammed Ier y consentit et lui céda le port d'Halicarnasse, dont Philibert s'était déjà emparé en 1414; il le fortifia d'un château, pour la construction duquel le chevalier allemand Pierre Schlegelhold employa, en véritable barbare, les ruines du mausolée de la reine Artémise [1]. Jean Lastic, qui fut élevé à la dignité de grand-maître en 1437, s'occupa, dès son installation, d'ajouter de nouveaux ouvrages aux fortifications de Rhodes, pour s'opposer aux projets hostiles du sultan d'Égypte. Celui-ci, se fondant sur la possession antérieure par les Arabes, des îles de Rhodes et de Chypre, les déclara sa propriété, et envoya une flotte de dix-huit galères qui devait appuyer ses prétentions. Cette flotte s'empara de la petite île de Castelrosso [2], sur laquelle les chevaliers avaient bâti un fort, et fit une descente dans l'île de Rhodes le 15 septembre 1440; mais elle fut obligée de se retirer avant d'avoir pu mettre le siége devant la capitale [3]. Quatre ans

1 D'après Ducas, XXI, p. 60, et XXII, p. 64, le grand-maître ne construisit Petronion (Castellum Petri), aujourd'hui Bodroun, qu'après en avoir obtenu la permission du sultan. D'après Vertot, au contraire, VII, p. 36, il en aurait chassé déjà auparavant une garnison tatare.

2 Fontanus.

3 Vertot, VI, 2, p. 88.

après, au mois d'août de l'année 1444, une armée égyptienne aborda à Rhodes, et assiégea la ville pendant quarante-deux jours sans pouvoir s'en rendre maître.

Peu après la prise de Constantinople, Mohammed II reçut, dans son palais d'Andrinople, les ambassadeurs des États de l'Archipel, parmi lesquels se faisait remarquer l'absence de ceux de Rhodes. Mohammed, déjà irrité du refus fait par le grand-maître de lui payer un tribut, lui déclara la guerre. Une flotte de trente navires ravagea les côtes de Carie et les îles de Kos et de Rhodes, d'où elle ramena un immense butin et un grand nombre de prisonniers[1]. Plus tard, Hamzabeg parut dans les eaux de l'Archipel avec une flotte de cent quatre-vingts voiles; après ses entreprises sur Lesbos et sur Khios, dont nous avons parlé au commencement du règne de Mohammed, il assiégea pendant vingt-deux jours le fort de Rakheria[2], dans l'île de Kos; mais n'ayant pu le réduire, il se rabattit sur Simia, d'où il fut également repoussé. Il partit alors pour aller dévaster les îles de Rhodes, de Leros, de Kalamos et de Nisyros, appartenant comme la première à l'ordre de Saint-Jean. Les Ottomans abordèrent à Rhodes près du village d'Archangelon[3]; mais leur excursion n'eut d'autre résultat que l'enlèvement de la jeune population des deux sexes, qui fut emmenée

[1] Ducas, c. XLIII, p. 181.

[2] *Ibid.* Vertot, qui ne connaissait pas le passage de Ducas, appelle ce fort Landimachio, II, p. 118.

[3] Vertot, II, p. 119.



en esclavage. Le grand-maître, Jacques de Milly, alors en guerre avec les Mamlouks, les Turcs et les Vénitiens, dont la flotte forte de quarante-deux galères bloquait le port de Rhodes, entama des négociations auprès de Mohammed; le sultan refusa d'abord les passeports que le prélat grec, Démétrius Numphylacos, demanda pour le commandeur Sacconay [1]. Mais lorsqu'il projeta plus tard la conquête de Trébizonde, voulant s'assurer de la paix dans l'Archipel, il accorda les passeports en question. Dès leur réception, le grand-maître, Raimond Zacosta, s'empressa d'envoyer à Constantinople le maréchal Guillaume, commandeur de Villefranche, qu'il fit accompagner de deux Grecs de Rhodes. Guillaume conclut, en 1461, le premier armistice entre les chevaliers et les Turcs; Mohammed le signa pour deux ans et se désista de sa demande d'un tribut [2].

Les guerres successives du sultan prolongèrent de quatre ans la trêve dont nous venons de parler. Mais en 1467, trente galères turques débarquèrent à Rhodes des troupes nombreuses qui dévastèrent les châteaux-forts de Lindos, d'Héraclée, de Drianda, de Catauda et les villages d'Archangelon et de Neubourg [3]. De nouveaux armemens de la marine turque, destinés en apparence contre Rhodes, vinrent jeter une seconde fois la terreur dans l'île; mais ce bruit, propagé par le sultan, ne servit qu'à masquer ses projets sur Négrepont, et Rhodes put jouir d'une tranquillité passagère,

[1] Vertot, II, p. 127. — [2] *Ibid.*, p. 131. — [3] *Ibid.*, VII, 2, p. 141.

pendant les guerres contre les Vénitiens. Cependant lorsque la paix, conclue avec la république, eut laissé les flottes ottomanes inoccupées, Pierre d'Aubusson, prévoyant que cette inaction ne pouvait être de longue durée, songea à se prémunir contre l'éventualité probable d'une attaque. Peu de temps avant la mort de Jean d'Ursino, le dernier grand-maître, Pierre d'Aubusson, n'étant encore que grand-prieur d'Auvergne, avait fait construire à ses propres frais deux nouvelles tours du côté de la mer, vers Limonia, et une troisième près de Sainte-Marguerite [1]. Par des circulaires adressées aux grands-prieurs [2], il appela tous les chevaliers de l'Ordre à Rhodes, pour coopérer à la défense de ce boulevard de la chrétienté. Mohammed envoya au nom de son fils Djem, gouverneur de Karamanie, un espion auprès du grand-maître, sous le titre officiel d'ambassadeur : c'était le renégat grec Démétrius Sofian; il offrit la paix à l'Ordre sous la condition d'un tribut annuel. Le grand-maître, informé par ses agens à Constantinople que cette offre n'était qu'un moyen détourné de gagner du temps jusqu'à l'entier armement de la flotte, feignit de se laisser prendre pour dupe; afin d'assurer la libre traversée des chevaliers qui accouraient d'Europe à la défense de Rhodes, il demanda que le sultan se désistât de sa demande de tribut, ou qu'il lui accordât du moins un délai de trois mois, pour obtenir l'agrément du pape et des princes chrétiens. Démétrius Sofian revint une seconde fois à Rhodes,

[1] Vertot, VII, 2, p. 154.
[2] *Ibid.*, p. 160, qui les cite textuellement.

porteur d'une proposition du sultan qui déguisait le tribut demandé sous le nom de présent annuel, pour ne point blesser la fierté de l'Ordre. Le grand-maître persista dans son refus; cependant il fut conclu un nouveau traité qui assurait la liberté du commerce et qu'un second envoyé turc vint ratifier (1479) [1].

Peu confiant dans la trève qu'il venait de signer, Pierre d'Aubusson s'empressa de faire la paix avec le sultan d'Égypte et le prince de Tunis, en stipulant expressément avec ce dernier qu'il laisserait sortir du port de sa capitale, en cas de nécessité, trente mille minots de blé (28 octobre) [2]. Dans le chapitre assemblé, il fut unanimement résolu que, pendant la guerre dont personne ne se dissimulait la prochaine explosion, le grand-maître aurait la direction suprême et absolue du trésor et des forces militaires. D'Aubusson choisit pour ses quatre lieutenans, le maître de l'hôpital, l'amiral, le chancelier et le trésorier de Rhodes; il nomma son frère aîné, Antoine d'Aubusson, vicomte de Montheil, général en chef des troupes, et donna le commandement de la cavalerie au grand-prieur de Brandenbourg, Rudolph de Walenberg. Il fit abattre les maisons et les arbres sur les dehors de la ville, et raser les églises de Saint-Antoine et de Sainte-Marie de Philérémos [3]. Mohammed, informé de ces préparatifs, et sans attendre l'entier équipement de sa flotte, envoya, le 4 décembre 1479, Mesih-Pascha avec une escadre à Rhodes, pour reconnaître l'état de

[1] Vertot, VII, 2, p. 162-165.
[2] Vertot, p. 167. — [3] *Ibid.*, p. 169.

l'île [xvii]. L'amiral ottoman jeta l'ancre devant le fort de Fano, et lança dans la campagne quelques détachemens de sipahis que le grand-prieur de Brandenbourg força à se rembarquer. Repoussé de Rhodes, Mesih-Pascha fit une descente dans l'île de Tilo, appartenant à l'Ordre, pour y surprendre le fort; mais il ne put exécuter son projet, et il alla dans la baie de Fenika (anciennement Physcus) [1] attendre le printemps et l'arrivée de la grande flotte ottomane. Vers la fin du mois d'avril de l'année 1480, elle sortit des Dardanelles forte de cent soixante navires [2], longea les côtes de Rhodes, en se dirigeant vers la baie de Fenika, pour y prendre des troupes de débarquement, et reparut devant l'île le 23 mai 1480.

Cette entreprise contre les chevaliers de Saint-Jean fut inspirée à Mohammed par trois renégats : ils lui présentèrent chacun un plan des fortifications de la ville de Rhodes; et tous trois par la suite expièrent leur trahison par une mort misérable : c'étaient Antoine Meligallo, noble grec de Rhodes, qui avait espéré, en reniant sa foi, réparer la fortune qu'il avait dissipée; Démétrius Sofian, natif de Négrepont, qui avait été envoyé par Djem au grand-maître, et qui passait pour versé dans la magie et les sciences occultes; enfin un Allemand, appelé généralement maître George [xviii], qui possédait des connaissances profondes en mathématiques et en artillerie. Ce dernier avait d'abord vécu à Rhodes, et était venu en-

[1] Voyez l'Atlas, pl. VII.

[2] Suivant les historiens ottomans, seulement soixante galères.

suite se fixer à Constantinople, où il fut comblé des faveurs du sultan. Mesih-Pascha, auprès de qui les trois renégats avaient plusieurs fois insisté sur l'opportunité et la facilité de la conquête de Rhodes, les présenta au sultan, à qui ils remirent leurs plans des fortifications de la ville et leurs projets de siége. Ceux de maitre George ayant été trouvés les meilleurs, ce fut d'après eux qu'on arrêta les dispositions de l'attaque. Pour donner un récit fidèle de ce siége, j'ai visité les lieux en 1803, l'histoire à la main, bastion par bastion, rempart par rempart, et j'espère qu'une exacte description topographique servira à rectifier les erreurs dans lesquelles ont pu tomber Vertot et Gouffier.

Sur la pointe la plus septentrionale de l'île de Rhodes, est située la capitale du même nom. Deux langues de terre qui se projettent dans la mer, et dont les extrémités se rapprochent en s'arrondissant en courbe, forment un port sûr, vaste et profond, dans lequel on a élevé une digue qui sépare l'anse des barques de la rade des vaisseaux. La langue de terre à gauche des navires entrans, est située hors des fortifications de la ville, hérissée dans toute sa longueur de moulins à vent, et défendue à son extrémité par une tour qu'on appelle la Tour des Anges. La langue de terre opposée, également pourvue, dans toute son étendue, de moulins à vent à l'extrémité de sa courbe, qui se rapproche de la Tour des Anges et forme l'entrée du port, est comprise dans les murs de la ville ; à cette même extrémité, s'élève la plus célèbre et la plus importante de toutes les tours de Rhodes, qui fut fortifiée d'abord par les

Arabes, puis ensuite réparée et consacrée à saint Nicolas par les chevaliers de Saint-Jean, sous le grand-maître Zacosta. C'est pour cela qu'elle est encore appelée par les Turcs la Tour-Arabe, et par les chrétiens la Tour de Saint-Nicolas. A l'extérieur des deux langues de terre, dont l'intérieur forme le port principal, le rivage se replie en décrivant une courbe, et forme, à gauche des vaisseaux entrans, une baie comblée par les sables, et à leur droite un second port appelé port des galères, dont l'entrée est défendue, d'un côté, par une tour [xix], et d'un autre, par le fort Saint-Elme. Au fond du port principal, s'élèvent immédiatement les doubles remparts de la ville, qui sont baignés par la mer; au fond de celui des galères est un faubourg où on remarque aujourd'hui la maison du gouverneur hors de l'enceinte des fortifications. Comme, dans ce premier siége, il n'est pas fait une mention particulière des sept bastions dont la défense était confiée à des chevaliers de sept langues différentes, non plus que des portes de la ville, nous en omettrons l'énumération, qui serait ici superflue, et qui a d'ailleurs sa place marquée dans l'histoire du second siége. Nous avons déjà parlé de l'église de Philérémos, située sur une colline boisée et pittoresque, à une demi-lieue au nord de la ville. Cette hauteur, qui portait le nom de l'église que nous venons de citer, s'appelle aujourd'hui Sunbullu (couverte d'hyacinthes).

A une lieue à l'ouest de la ville, s'élève, non loin de la mer, le mont Saint-Étienne. C'est là que vint aborder la flotte ottomane, et que Mesih-Pascha, mal-

gré la vigoureuse résistance de la garnison du fort Saint-Étienne, opéra le débarquement de son armée et de son artillerie. Les troupes ottomanes prirent aussitôt position sur les hauteurs et au pied de la montagne. Deux jours après, le général turc dressa une batterie de trois canons monstrueux contre la tour de Saint-Nicolas, sur la place même où se trouvait autrefois l'église, alors rasée, de Saint-Antoine. L'artillerie était dirigée par maître George, le seul des trois renégats qui vécût encore. Meligallo était mort d'une maladie pédiculaire pendant la traversée; le second, Démétrius Sofian, était tombé dans une escarmouche devant Rhodes, dès les premiers jours du siége. Quant à maitre George, une juste punition l'attendait dans l'intérieur de la ville. Jouant le rôle de transfuge repentant, il parut au pied des murs et supplia qu'on lui ouvrît les portes. Conduit devant le grand-maître, il avoua franchement son apostasie, protestant de son sincère repentir. Mais il éveilla les soupçons par les détails exagérés qu'il donna sur les forces et l'invincible artillerie des assiégeans; il porta le nombre des Turcs à cent mille, et fit une peinture effrayante des seize canons longs de dix-huit pieds, qui lançaient des boulets de neuf à onze palmes de circonférence [xx]. Le grand-maître confia le transfuge à la garde de six soldats, qui ne devaient pas le perdre de vue un instant, et lui donna le commandement d'une batterie à son choix sur les remparts. Les Turcs avaient déjà tiré plus de trois cents coups de canon contre la tour de Saint-Nicolas, qui,

du côté de la terre, n'était plus qu'un amas de ruines; mais le grand-maître fit fermer la brèche par un nouveau fossé et un rempart de bois, et en confia la défense au commandeur Carette, de langue italienne. Il plaça au pied du mur qui conduit de la tour de Saint-Nicolas à celle de Saint-Pierre, ainsi que dans la partie inférieure de la ville, des fantassins appuyés par quelques escadrons de cavalerie, et fit enfoncer des planches garnies de pointes dans les parties basses de la mer que l'ennemi aurait pu passer à gué. La première tentative des Turcs contre la tour, au moyen de barques d'arrivage qu'ils amenèrent de la baie de Saint-Étienne, fut vivement repoussée; ils se retirèrent avec une perte de sept cents hommes. Le grand-maître célébra l'avantage remporté sur l'ennemi, dans l'église où on avait placé l'image miraculeuse de sainte Marie de Philérémos. Le jour suivant, Mesih-Pascha, changeant son système d'opérations, abandonna l'attaque par mer et la transporta du côté de la terre. Il fit battre en brèche le quartier des juifs par huit de ses énormes canons; le neuvième fut braqué de l'extrémité de la digue contre les moulins à vent de la langue de terre. D'Aubusson ordonna aussitôt de raser les maisons des juifs et d'en employer les matériaux à la construction d'un second mur intérieur, qu'il fit entourer d'un fossé. Chevaliers et paysans, négocians et bourgeois, femmes et enfans, rivalisèrent de zèle à élever ce nouveau rempart, tandis que l'artillerie turque foudroyait le mur extérieur avec un tel fracas, que le bruit du canon

s'entendit jusqu'à Kos, située à cent milles à l'ouest de Rhodes, et jusqu'à Castelrosso, distante de cent milles à l'est.

Les bombes lancées par les Turcs dans la ville firent peu de mal aux habitans : les femmes et les enfans s'étant réfugiés dans le château que ces projectiles n'atteignirent que fort rarement; la garnison, de son côté, les évitait abritée dans les souterrains des églises ou les casemates. Les Ottomans dirigèrent une seconde attaque sur la tour de Saint-Nicolas, au moyen d'un pont de bateaux. Ce pont, assez large pour que six hommes pussent y marcher de front, s'étendait depuis l'angle de la langue de terre, où se trouvait naguère l'église de Saint-Antoine, jusqu'à la tour de Saint-Nicolas. Les Turcs, au moyen d'un câble fixé sur le rivage par une ancre, étaient parvenus à faire remonter le pont jusqu'au pied de la tour. Le matelot anglais, Gervasius Roger, se jeta pendant la nuit dans la mer, coupa le câble, et le pont, abandonné à lui-même, fut repoussé dans la mer; mais les Turcs le remorquèrent avec des barques et l'adossèrent de nouveau à la digue. Dans la nuit orageuse du 19 juin 1480 [XXI], commença l'assaut de la tour de Saint-Nicolas. Une canonnade terrible s'établit des deux côtés : le pont de bateaux se rompit [XXII]; une grande partie des assaillans et quatre chaloupes canonnières furent englouties; les barques d'abordage furent pour la plupart brûlées. La lutte dura, sanglante et acharnée, depuis minuit jusqu'à dix heures du matin; les Turcs durent enfin se retirer après avoir perdu deux mille cinq cents hommes, parmi

lesquels Souleïman, le sandjakbeg de Kastemouni [1].

Repoussé dans son assaut, Mesih-Pascha réunit toute son artillerie sur un seul point. Cette immense batterie fut dirigée tout entière contre la partie de la ville voisine de la tour de Saint-Nicolas, c'est-à-dire contre le bastion des Italiens et le quartier des juifs. Trois mille cinq cents boulets ne tardèrent pas à y ouvrir de larges brèches; mais les Rhodiens opposèrent à cette batterie une machine qui lançait au loin des pierres d'un volume prodigieux. Cette machine, qui renversait les ouvrages des Turcs et écrasait leurs travailleurs, reçut des assiégés le nom de *tribut*, par une allusion dérisoire à celui que Mohammed avait demandé. On chargeait cette machine avec les énormes boulets de pierre que les Turcs lançaient dans la ville et avec les fragmens de rochers dont ils comblaient les fossés; les Rhodiens les enlevaient, cachés sous des cryptoportiques, de sorte que les Turcs ne pouvaient s'expliquer comment ces fossés venaient à se vider tous les jours. Pierre d'Aubusson, s'attendant à un assaut général, fit porter sur les remparts du soufre, de la poix, de la cire et d'autres matières inflammables, des cylindres en pierre, et de petits sacs remplis de poudre et de fer haché, qu'on devait lancer sur l'ennemi. Il fit venir devant lui maître George et le consulta sur ce qu'il convenait de faire dans cette extrême nécessité; George proposa une nouvelle catapulte qui devait détruire les travaux des assiégeans;

[1] Dans Vertot, « Merlabeg, gendre d'un fils de Mahomet; » dans Breidenbach, *viri strenuissimi Turcoque dilecti.*



mais comme les coups de cette machine, au lieu de porter sur les batteries turques, portaient sur les murs même de la ville, on soupçonna de plus en plus la connivence de George avec l'ennemi, et ce soupçon devint bientôt une certitude, après les aveux que lui arracha la question. Innocent peut-être de cette seconde trahison, George expia justement la première par le supplice de la potence. Vraisemblablement il en était de même d'un autre transfuge qui, mis à la question dès le commencement du siége, eut la tête tranchée, après avoir confessé qu'il avait formé le projet, par ordre de Mesih-Pascha, d'empoisonner le grand-maître [XXIII].

Le général en chef de l'armée assiégeante, voyant échouer toutes ses attaques, tenta la voie des négociations pour obtenir la reddition de la place, et envoya à cet effet un Grec auprès du grand-maître. Mais celui-ci revint sans avoir pu rien conclure. Mesih-Pascha en fut d'autant plus irrité, que son avarice aurait voulu enlever aux soldats, par une capitulation, le riche butin auquel leur donnerait droit la prise de la ville à main armée. Cependant il ordonna un assaut général et promit le pillage. Outre les préparatifs ordinaires en pareille circonstance, les Turcs se munirent de sacs pour y mettre leur butin, de cordons pour lier les jeunes filles et les jeunes garçons, et de huit mille pieux pour empaler le grand-maître et les chevaliers. Le camp turc retentit des cris d'*Allah!* pendant toute la nuit qui précéda le jour de l'assaut. La batterie des huit canons monstres avait la veille tellement battu le quartier des

juifs, que les murs de la ville étaient, en cet endroit, entièrement détruits, et les fossés comblés jusqu'au bord.

Le vendredi 28 juillet 1480, le même jour où une flotte ottomane abordait à Otranto, un coup de mortier [1] donna le signal de l'assaut au lever du soleil. Les Turcs s'élancèrent avec une irrésistible impétuosité sur la brèche, où trois mille cinq cents d'entre eux engagèrent un combat terrible; derrière eux se pressait une armée de quarante mille hommes qui attaqua la ville par tous les points à la fois. De part et d'autre on fit des prodiges de valeur; les assiégeans se précipitèrent sur la ville, dit Seadeddin, « comme des lions déchaînés sur leur proie [2], » et les assiégés combattirent, suivant l'expression de Breidenbach, « comme les Machabées pour leur religion et leur liberté [3]. » Déjà l'étendard de Mesih-Pascha était arboré sur les créneaux, déjà quatre échelles adossées à l'intérieur du mur haut de vingt pieds [4] qui fermait le quartier des juifs, livraient passage aux assiégeans, lorsque Mesih-Pascha fit crier sur les remparts, « que le pillage n'était pas permis, et que les trésors de Rhodes appartenaient au sultan. » Cette proclamation

1 Le 28, d'après Breidenbach; le 27, d'après Vertot, l. VII, 2, p. 197.

2 *Sindjirdan kourtilan arslanler kibi.*

3 *Nec aliter pro fide catholica et republica christianorum pugnavere, quam olim gloriosi Machabæi pro cultu divino et Hebræorum libertate prœliati sunt.*

4 Seadeddin. Solakzadé, f. 64. Ali, xxxve récit. Idris, f. 172. Dans le *Raouzatoul-ebrar*, f. 271, il n'est parlé que de l'avidité de l'armée et nullement de l'avarice du pascha.

refroidit tout-à-coup le zèle des assiégeans. Les troupes encore au-dehors de la ville refusèrent de marcher au secours de celles qui s'y étaient déjà engagées; et celles-ci furent repoussées par les chevaliers rangés en ordre de bataille au pied des murs. Les assiégés se servirent à leur tour des échelles des Ottomans, sur l'une desquelles monta le grand-maître lui-même; et ils reprirent ainsi la position qu'ils avaient perdue. On vit s'engager de nouveau un combat archarné qui dura deux heures; mais enfin l'ennemi, battu sur tous les points, s'enfuit en abandonnant son étendard et un grand nombre de morts. Les Rhodiens attribuèrent leur victoire à l'apparition d'une croix d'or, d'une vierge toute rayonnante armée d'un bouclier et d'une lance, et d'un chevalier céleste entouré d'un brillant cortége, qui s'étaient montrés au-dessus de la place, oû flottaient les étendards de Jésus, de la Sainte-Vierge et de Saint-Jean. Tous les historiens ottomans s'accordent à faire de l'avarice du Pascha la cause principale de la défaite de l'armée; mais Caoursin, vice-chancelier de l'Ordre, qui a écrit l'histoire du siége, se tait à cet égard, sans doute pour ne point obscurcir la gloire des chevaliers. A ce dernier assaut, les Turcs laissèrent sur les brèches et dans les fossés trois mille cinq cents cadavres qui furent brûlés; pendant les trois mois que dura le siége, Mesih-Pascha eut en tout neuf mille morts et quinze mille blessés. Lorsque s'effectua l'embarquement des troupes ottomanes, arrivèrent deux vaisseaux napolitains, avec des secours pour la ville et la promesse de l'intervention plus puissante



du pape. Les galères turques voulurent leur disputer le passage : l'un d'eux fut fort maltraité et entra néanmoins dans le port ; l'autre se fit jour victorieusement à travers toutes les galères de l'ennemi, qui perdirent leur commandant dans ce combat. Mesih-Pascha retourna avec les restes de son armée dans la baie de Fenika ; puis, après avoir assiégé sans succès le fort de Petronion à Halicarnasse, il ramena sa flotte à Constantinople. Il dut s'estimer fort heureux que Mohammed, qui punissait d'ordinaire les défaites de ses généraux par la mort ou par la prison, se contentât de l'abaisser de la dignité de pascha à celle de sandjak de Gallipoli. Mesih ayant été rayé de la liste des vizirs ou paschas à trois queues, sa place fut donnée à Magnesia-Tschelebi, qui jusqu'alors avait réuni dans sa personne les charges de juge des armées d'Anatolie et de Roumilie. Depuis lors ces deux fonctions furent séparées. Le molla Moussliheddin-Kastelani fut nommé juge de l'armée de Roumilie, et le molla Hadj-Hasanzadé de celle d'Anatolie. Dans cette même année du siége de Rhodes, moururent le molla Khosrew, un des plus célèbres scheïkhs du règne de Mohammed, et le scheïkh Koutbeddin Attarzadé. Le premier est l'auteur des *Perles*[1], ouvrage fondamental de la jurisprudence ottomane ; le second, un des plus fameux disciples du scheïkh Akschemseddin, qui avait découvert le tombeau d'Eyoub au siége de Constantinople. L'année 1480 est encore marquée

[1] *Dourrer-al-ahkam* (*les perles de la loi*). Voyez *Constitution et administration de l'Empire ottoman*, I, p. 9.

chez les Ottomans par l'abolition de la dignité du Nakiboul-eschraf (chef des émirs), instituée sous Mohammed I[er] [1].

Mohammed se consola du malheur de ses armes, en disant que ses troupes n'étaient invincibles que lorsqu'il les commandait, et voulut leur rendre l'éclat qu'elles avaient perdu dans la campagne de Rhodes. Dès le commencement du printemps de 1481, les queues de cheval du sultan furent plantées sur le rivage asiatique comme signe d'une expédition en Asie. Mohammed ne dit à personne, suivant les principes qu'il s'était tracés, le but de cette campagne, de sorte qu'on ignorait si elle était dirigée contre le sultan d'Egypte ou contre Rhodes. L'armée se rendit de Scutari vers Gebissé; mais à peine arrivé à Khounkiar-tschaïri (la prairie impériale) située entre ces deux villes, le sultan, dont la santé était depuis quelque temps chancelante, dut s'arrêter; il avait espéré pouvoir se guérir par une nouvelle conquête, lorsque la mort le surprit au milieu de son armée, le jeudi 3 mai 1481 (4 rebioul-ewwel) dans la trentième année de son règne, et la cinquante-deuxième de son âge. Il laissa ainsi le monde dans l'incertitude sur la question de savoir contre quelle puissance était dirigée sa dernière guerre. Le titre de conquérant par lequel l'histoire ottomane le distingue des autres sultans, lui est dû, non seulement pour avoir conquis Byzance, mais pour avoir étendu en tous sens les bornes de l'empire. Quelques historiens

[1] Mouradjea-d'Ohsson, IV, p. 562, éd. in-8°.

européens ont, sur la foi de Spandugino, beaucoup exagéré les conquêtes et le génie de Mohammed II; c'est le devoir de l'historien consciencieux de peser les témoignages de ses prédécesseurs et de rectifier leurs erreurs.

Mohammed, disent-ils, a conquis deux empires, quatorze royaumes et deux cents villes, et pour justifier leur assertion par son génie, ils citent ces paroles que Spandugino dit avoir été gravées sur sa tombe : « Je voulais soumettre Rhodes, et subjuguer l'Italie. » Mohammed a en effet conquis deux empires, celui de Byzance et celui de Trébizonde, et même plus de deux cents villes, si on entend parler de tous les bourgs et villages des pays qu'il soumit; quant aux royaumes, il y en a trop de moitié; car en comprenant sous ce nom la Servie, la Bosnie et l'Albanie, c'est tout au plus si on peut l'appliquer à la Moldavie, à la Morée, à la Karamanie et à Kastemouni. Il faudrait donc, pour trouver les sept autres royaumes, considérer comme tels Négrepont, Céphalonie, Lesbos, Lemnos, Imbros et Tassos. L'inscription du tombeau de Mohammed [xxiv], telle qu'elle est citée par Spandugino, repose sur une preuve tout aussi peu convaincante et n'est qu'une pure fiction; il ne s'y trouve pas un mot sur Rhodes et l'Italie. Ce tombeau est placé derrière le maître-autel de la mosquée que le conquérant fit élever à Constantinople; les sultans ses prédécesseurs reposent à Brousa.

L'impartialité historique ne saurait non plus admettre quelques traits de cruauté, qu'il a plu à certains



historiens de prêter à Mohammed. Ainsi, par exemple, rien n'autorise à supposer qu'il fit ouvrir le ventre de quatorze pages, dans le but de découvrir celui qui avait mangé les concombres d'une pauvre femme; qu'il trancha la tête de sa propre main à Irène, son esclave favorite, pour apaiser les murmures de l'armée sur sa mollesse; que voulant punir la violation du harem d'un pascha, il fit empoisonner son fils, le prince Moustafa; et enfin qu'il installa un juge sur la peau de son père, qui, par son ordre, avait été écorché vif. Tous ces faits, ainsi que beaucoup d'autres [1], doivent être relégués dans le domaine des fables. De pareilles exagérations sont indignes de la sévérité de l'histoire, et elle doit se borner à prononcer une sentence impartiale sur la cruauté de Mohammed, ses passions honteuses, son génie et ses institutions. Le fratricide par lequel il commença son règne, les massacres des garnisons fidèles à leur devoir, les exécutions de la famille impériale de Trébizonde, du roi de Bosnie, des princes de Lesbos et d'Athènes, crient assez haut contre lui, sans qu'il soit besoin d'y ajouter; la fleur de la noblesse des villes conquises reléguée et flétrie dans le harem, l'odieux impôt prélevé sur la jeunesse mâle de la Grèce, du Pont, de Gênes, de Venise, de la Servie et de la Valachie, prouvent assez ses infâmes penchans. La résistance à ses désirs était punie de mort. C'est ainsi que périrent, martyrs de leur honneur et de leur foi, les fils du grand-duc Notaras, mis à mort après la con-

[1] Spandugino, p. 67 et 68.

quête de Constantinople, la noble et courageuse fille d'Erizzo, massacrée au siége de Négrepont, et le fils du protovestiaire Phranzès, que ses quatorze ans ne purent sauver de la passion et de la vengeance du sultan.

Si les Byzantins et les historiens européens contemporains de Mohammed, tels que Barletius et Caoursin, qui ont raconté comme témoins oculaires les siéges de Scutari et de Rhodes, chargent de couleurs sombres le portrait du conquérant et l'exagèrent en mal [xxv], d'autres historiens, Spandugino, Giovio et Sansovino par exemple, ne sont pas moins éloignés de la vérité historique, en louant Mohammed outre mesure. Ainsi Spandugino prétend qu'il avait été à moitié converti par le patriarche grec Scholarios, et que. dans les derniers temps qui précédèrent sa mort, il était devenu grand adorateur de reliques, et faisait brûler constamment des lampes devant elles. Giovio va plus loin, et affirme qu'il aimait particulièrement à lire l'histoire d'Alexandre et celle de Jules César [1]; en outre, il lui donne gratuitement la connaissance du grec, du latin, de l'arabe, du persan et même du chaldéen. Sans nous arrêter à toutes ces fictions, nous trouvons des preuves bien autrement éloquentes du génie de Mohammed dans ses conquêtes et l'agrandissement de son empire, dans ses fondations d'écoles, de mosquées et d'hôpitaux, dans la protection qu'il accorda

[1] Les Orientaux ne connaissent l'histoire d'Alexandre que sous la forme du roman ou du poëme épique, et, dans la littérature ottomane, le nom de Jules César est à peine connu.



aux sciences et aux arts, et dans le soin qu'il mit à cultiver lui-même les lettres et la poésie. Enfin ses lois administratives, ses réformes dans l'armée, ses institutions, les œuvres nombreuses des savans qui illustrèrent son règne, si elles ne peuvent effacer ses crimes, lui assurent du moins une place distinguée dans l'histoire [xxvi].

LIVRE XVIII.

Constructions et institutions politiques de Mohammed II. — Le fratricide devient une loi d'État. — Organisation de l'armée et de la cour. — Les oulémas, les écoles. — Éducation scientifique de Mohammed. — Les sept vizirs. — Les savans, les poëtes, les légistes, les médecins et les scheïkhs.

Mohammed, immédiatement après la conquête de Constantinople, convertit huit des principales églises en mosquées, et en fit construire quatre nouvelles par la suite. De ces douze mosquées de Mohammed, la plus remarquable, par la hauteur et la beauté de ses dômes, est, après Aya-Sophia, celle qui porte son nom, et qui est assise sur la quatrième des sept collines de la ville. A la place où était autrefois l'église des Saints-Apôtres, s'élève la *mosquée du conquérant*, sur une terrasse de quatre aunes de hauteur; le parvis affecte la forme d'un carré dont trois côtés sont ornés d'une colonnade, et dont le quatrième est la façade du sanctuaire. La porte principale est en ligne directe avec la niche (mihrab) qui correspond au maître-autel des églises chrétiennes; les coupoles, couvertes en plomb, sont portées sur des colonnes de granit et de marbre; le

long des portiques du parvis, court un sofa de marbre poli, qui n'est interrompu que par les baies des portes. et au milieu est une fontaine couverte d'une coupole en plomb et plantée de hauts cyprès. A l'extérieur et au-dessus des fenêtres grillées du parvis est gravée en relief, sur des tables de marbre de diverses couleurs, la première sourra du Coran, appelée : *Celle qui ouvre et qui soumet les cœurs;* et sur la porte d'entrée, on lit dans un champ d'azur la tradition du Prophète relative à Constantinople : *Ils prendront Constantinople, et heureux le prince, heureuse l'armée qui en feront la conquête* [1]!

Sur la grande place de la mosquée nommée Sahn (le champ), s'élèvent huit colléges ou hautes écoles (médresé), et derrière chacun de ces colléges, un bâtiment supplémentaire (tétimmé) avec un grand nombre de cellules destinées aux étudians. A ces édifices sont contigus les cuisines des pauvres (imaret), où les étudians nécessiteux et d'autres pensionnaires sont admis deux fois par jour; l'hôpital appelé Dareschschifa, c'est-à-dire la maison de guérison, la maison des fous (timarkhané), les bâtimens pour héberger les voyageurs et les étrangers (karawanseraï ou khan), et enfin des écoles secondaires (mekteb) pour les enfans mâles. La bibliothèque (kitabkhané) est placée dans l'intérieur du sanctuaire, dans une chambre réservée à cet effet; c'est la première que les Ottomans aient fondée à Constantinople. Outre ces édifices qui entourent la mosquée, se groupent encore autour d'elle, mais dans un cercle plus éloigné, un réservoir

public (sébilkhané), des bains (hamam), une bibliothèque, une école destinée à l'enseignement des traditions orales du Prophète, un parvis avec un sofa, et un cimetière avec un mausolée (tourbé), près duquel se trouve le tombeau de la sultane Alimé Khanim, mère de Mohammed II [1].

Outre la mosquée dite *du conquérant*, Mohammed en fonda encore trois autres, savoir : celle d'Eyoub, le compagnon d'armes du Prophète, dont le tombeau, découvert si à propos au siége de Constantinople, donna un nouveau courage aux assaillans ; celle du grand-scheïkh Bokhari, à la porte d'Andrinople, près des murs de la ville contre lesquels ce saint avait conduit l'armée de Mourad II ; et enfin celle des janissaires (Ortadjami), dans le voisinage de leurs casernes [II]. Il n'ajouta rien aux nombreuses mosquées dont Mohammed I[er] et Mourad II avaient embelli Andrinople et Brousa, les deux anciennes capitales de l'empire ; mais ses sultanes et ses vizirs y élevèrent, sous son règne, quelques monumens que nous devons mentionner ici. Kasim-Pascha construisit à Andrinople, sur les rives de la Toundja, une mosquée qui porte son nom, et dans laquelle se trouve son tombeau [2]. Dix ans auparavant, la sultane Aïsché, fille du conquérant, avait fait bâtir dans la même ville une autre mosquée, qui fut nommée du nom de sa fondatrice [3] ; et quatre ans après la construction de

[1] Mouradjea-d'Ohsson, II, p. 511. Les épitaphes données par les historiens européens sont de pure invention.

[2] Hadji-Khalfa, la *Roumilie*, p. 9. — [3] *Ibid.*, p. 10.

celle de Kasim-Pascha, fut terminée celle de la sultane Sitti, fille de Souleïman, prince de Soulkadr et épouse de Mohammed [1]. Enfin Mohammed fonda l'ancien et le nouveau Seraï, les halles de l'ancien Bezestan [2], et répara, ainsi que nous l'avons vu plus haut, les murs délabrés de Constantinople.

Nous passons maintenant des édifices publics à l'organisation de l'État, que les Orientaux se représentent comme une maison complète, ou plutôt comme une tente, et qui, dans ses principales branches d'administration, porte des noms analogues à cette idée figurée. L'édifice gouvernemental a pour bases les lois religieuses (schéri), les coutumes (aadet) et les ordres arbitraires des souverains (kanoun). Sous le nom de *Porte*, on entend le gouvernement lui-même, parce que, dès la plus haute antiquité, les affaires des nations d'Orient se traitaient à la porte des palais des rois [3]. La *Porte* étant gardée par des troupes chargées de sa défense, on se servit de cette figure pour désigner non seulement le gouvernement (Sublime-Porte), mais encore l'armée, dont les différens corps, au nombre de quatorze, avaient reçu chacun le nom de *Porte*. Enfin le troisième sens figuré de ce mot a trait non à l'empire ou au gouvernement en général, mais spécialement à la cour et au harem, qu'on appelle la maison ou la Porte de la béatitude (dari ou déri séadet), tandis que la porte du gouvernement est nommée la

[1] Hadji-Khalfa, la *Roumilie*, p. 10.

[2] Place couverte du marché.

[3] Xénophon, *Cyropédie*.

Sublime-Porte de l'empire ou du bonheur (Babi dewlet); ainsi l'empire est *fortuné* et la cour est *bienheureuse*. Devant la *Porte de l'empire ou sublime Porte* sont campées les troupes à qui sa garde est confiée, et le gouvernement en est donné au vizir. La *Porte de la béatitude* conduit au sanctuaire des félicités célestes, à la cour, à l'appartement des femmes. Dans l'intérieur du palais, est la *chambre* (chancellerie), où se trouve le trésor et où s'assemblent les administrateurs des finances; dans la salle, est le sofa (diwan), place réservée aux premiers dignitaires de la loi. Les appartemens plus retirés sont affectés à la cour elle-même. Le kanoun, c'est-à-dire la loi fondamentale de Mohammed II, par laquelle son dernier grand-vizir, Mohammed de Karamanie, organisa l'administration et fixa l'ordre hiérarchique de l'empire, a pour base, dans la division des charges de l'État et de la cour, le nombre *quatre*, dérivé des quatre colonnes qui supportent la tente, et reposant d'ailleurs sur une donnée historique, savoir : les quatre disciples de Mohammed et les quatre khalifes. D'après cette division viennent en première ligne les quatre colonnes de l'empire, c'est-à-dire les *vizirs*, les *kadiaskers*, les *defterdars* et les *nischandjis;* ensuite les *agas extérieurs* ou commandans des divers corps de troupes, suivant leurs armes; puis enfin les *agas intérieurs* ou employés de la cour, et les *oulémas* ou légistes. Mais avant de passer en revue ces diverses dignités, il convient de jeter un regard sur la loi fondamentale, *Kanounnamé,* sur laquelle Mohammed II assit son gouvernement.



Le Kanounnamé est divisé en trois *Portes* ou parties principales; la première traite du rang des grands dignitaires de l'empire; la seconde, des coutumes et des cérémonies, et la troisième, des amendes pour les délits, et des revenus affectés aux emplois. L'importance du premier chapitre qui nous initie à la hiérarchie de l'État méritant une mention plus détaillée, et son intelligence parfaite demandant quelques connaissances préalables, nous le laisserons de côté pour le moment, nous réservant d'en parler plus tard, et nous nous occuperons d'abord des deux derniers chapitres du Kanounnamé. Les lois les plus remarquables du second chapitre sont relatives aux fêtes de *Beïram*, à la *table impériale*, au *sceau du sultan* et à l'ordre de *succession au trône*. Les deux fêtes de Beïram, dont l'une correspond à la fête des Tabernacles des Juifs et l'autre à la Pâque des Chrétiens, sont les deux plus grandes solennités religieuses du calendrier ottoman. Mohammed abolit la fête mortuaire d'Houseïn et le Newrouz, ou jour de l'an persan, et diminua ainsi de moitié le nombre des solennités célèbres jusqu'alors; mais il ajouta un nouvel éclat aux fêtes de Beïram, en les instituant fêtes de la cour et de l'empire. « C'est ma volonté impériale, est-il dit dans cette loi, que le jour des deux fêtes de Beïram on élève un trône sur la place publique, devant la salle du diwan, pour la cérémonie du baise-main. Mes vizirs, mes kadiaskers et mes defterdars, se tiendront derrière moi. Mon khodja (précepteur) se lèvera devant les vizirs, les kadiaskers et les defterdars. Les tschaouschs viendront

me baiser la main, ainsi que les sandjakbegs et les moutéferrikas, qu'ils soient soldés ou non [1]. » Si la loi sur les fêtes de Beïram accorde, avec une sorte de libéralité, la faveur du baise-main aux divers fonctionnaires de l'État, celle de *la table impériale* exclut sans distinction tous les sujets (esclaves) de l'honneur d'être le convive du sultan : « Ce n'est pas ma volonté que quelqu'un mange avec ma majesté impériale. Mes illustres ancêtres avaient autrefois la coutume de manger avec leurs vizirs, mais je l'ai abolie [2]. » La loi du *sceau* en confère la garde au grand-vizir. « Mon noble sceau est confié à mon grand-vizir; si on doit ouvrir ou fermer le trésor, cela se fera toujours en sa présence ou en celle de mes defterdars [3]. » La remise du sceau impérial, sur lequel est gravé le chiffre du sultan, impliqua dès lors avec elle l'investiture de la plus haute dignité de l'empire. A l'exception du cas déterminé par la loi de Mohammed, pour l'apposition du sceau sur la chambre du trésor, le grand-vizir ne peut s'en servir que pour sceller les rapports qu'il adresse au sultan; et comme tous les rapports doivent passer préalablement par ses mains et que lui seul a le droit d'écrire au chef de l'islamisme, celui-ci ne voit jamais d'autre sceau que le sien et ceux des lettres de créance, que lui remettent en audience solennelle les ambassadeurs des monarques étrangers. Le sceau des esclaves est indigne du regard du maître.

[1] Voyez le Kanounnamé du sultan Mohammed II, dans la *Constitution de l'Empire ottoman*, I, p. 97.

[2] *Ibid.*, p. 98. — [3] *Ibid.*, p. 99.



La plus terrible des lois de Mohammed II est celle qui ordonne et sanctionne le fratricide comme une loi d'État, protectrice de la tranquille possession du trône de chaque souverain. L'histoire des républiques et des monarchies anciennes de l'Europe nous présente des exemples de fratricides politiques; ils ont tous été justement flétris par la postérité. Mais rien n'égale les crimes de ce genre, qui ont de tout temps ensanglanté les sceptres des souverains de l'Asie. Une des plus horribles cruautés consignées dans les fastes de l'empire de Perse, est sans contredit le parricide commis par Darius et cinquante de ses frères sur la personne de leur père Artaxerxès, âgé de quatre-vingt-dix ans, et la vengeance qu'en tira leur frère Ochus en mettant à mort les cinquante assassins et toute leur famille [1]. L'exemple donné par les Keïanides trouva des imitateurs dans les Arsacides leurs successeurs. Phrahates IV (Ferhad) livra au supplice son père, son fils aîné et ses trente frères [2]. L'historien romain remarque à ce sujet qu'il y avait une sorte de gloire en Perse à monter au trône sur le corps de son père et de ses frères [3]. Mais le despotisme persan n'avait pas été jusqu'à décréter le fratricide et à le légitimer; cette monstruosité était réservée au droit politique des Ottomans. « La plupart des légistes ont déclaré que ceux de mes illustres fils ou petits-fils qui monteront au trône pourront faire exécuter leurs frères, afin d'assurer le repos du monde [4]; ils devront agir en conséquence. » Osman, le fonda-

[1] Justinus, X, 2. — [2] *Ibid.*, XLII, c. 5. — [3] *Ibid.*, c. 4.

[4] *Osmanische Staatsverfassung* (*Constitution de l'Empire ottoman*), I, p. 99.

teur de l'empire, avait donné le premier exemple du meurtre de famille, en perçant son oncle d'une flèche; Bayezid donna celui du fratricide; Mohammed II, qui l'imita, voulut légitimer ce crime [III] et l'imposer comme une loi à ses successeurs; mais cette horrible jurisprudence a écrit en traits de sang la honte de son inventeur, et le signalera à jamais au mépris de sa propre nation et des peuples civilisés [IV].

Après avoir vu ainsi ériger le meurtre en principe, on ne s'étonnera pas de lire dans la troisième partie (Porte) du Kanounnamé: « Le prix du sang que prélèveront mes lieutenans de police sera, pour un meurtre, de trois mille aspres; pour un œil crevé, de quinze cents aspres; pour une blessure à la tête, de cinquante aspres[1]. » Le prix du sang tient le premier rang parmi les revenus des magistrats ottomans; viennent ensuite les sommes annuelles payées par les puissances chrétiennes, que le sultan partage avec ses vizirs et ses defterdars, pour les intéresser à l'imposition de nouveaux tributs et à la rentrée des anciens: « Quand les puissances étrangères viennent déposer leur tribut à mon étrier impérial, mes vizirs et mes defterdars en reçoivent leur part[2]. » Ce chapitre, après avoir donné la liste des appointemens des vizirs, des beglerbegs, des defterdars et des sandjakbegs, finit par cette disposition: « Les descendans de mes filles ne devront point recevoir des places de beglerbegs, mais simplement de riches sandjaks. » Mo-

[1] *Constitution de l'Empire ottoman*, I, p. 99. — [2] *Ibid.*



hammed voulait prévenir par là les dangers qui pourraient menacer l'empire, si les descendans de sultanes mariées à des vizirs parvenaient à une plus haute dignité que celle de sandjakbeg. Cependant cette loi ne s'applique qu'aux petits-fils des sultanes, puisqu'on condamne leurs fils à mort dès leur naissance, en ne leur nouant point le cordon ombilical. Le silence gardé par le Kanounnamé sur le meurtre des nouveaux nés encore en pleine vigueur aujourd'hui chez les Ottomans, prouve qu'il était depuis long-temps passé en usage, ou qu'il était implicitement compris dans le titre de la loi sur le fratricide. Ainsi la légalité du meurtre est consacrée non seulement pour les frères du sultan [1], mais encore pour ses neveux et ses petits-fils. Les Arabes, avant Mohammed-le-Prophète, avaient la coutume de noyer leurs filles immédiatement après leur naissance, et un des plus grands mérites de Mohammed, aux yeux de l'humanité, est d'avoir aboli cet usage atroce par une prescription du Coran. Comment aurait-il pu prévoir que des princes, confesseurs de sa loi et s'arrogeant, outre le titre de *prince des fidèles*, celui de khalifes, feraient légitimer l'assassinat par les organes mêmes de la religion, et que ces abominables fetwas des légistes s'appuieraient sur une sentence du Coran [2], qui défend expressément de mettre à mort l'innocent, mais qui, interprétée dans son sens le plus étendu, sanctionne à la vérité toute espèce de meurtre ?

[1] Mouradjea d'Ohsson, III, p. 315.

[2] *El-fitnet eschedd min el katl*, le désordre est plus pernicieux que le meurtre.

Les quatre colonnes de l'empire. — Nous allons maintenant analyser en détail les diverses parties de la constitution ottomane. Le nombre sacré de *quatre*, comme nous l'avons déjà remarqué, sert de base à la division hiérarchique. Quatre colonnes supportent la tente; quatre anges sont, d'après le Coran, les soutiens du trône; quatre vents règnent dans les quatre points principaux des régions de l'air; les quatre maîtres les plus célèbres de la vie contemplative qui coexistent éternellement, sont appelés, par le sofi, les quatre *pieux* (ewtad), et le Prophète eut, sur le modèle des quatre évangélistes, quatre disciples qui furent les quatre premiers khalifes de l'islamisme. C'est d'après ce nombre que Mohammed II établit les quatre colonnes de l'empire (erkiani dewlet) dans les personnes des vizirs, des kadiaskers, des defterdars et des nischandjis, qui sont aussi les colonnes du diwan ou conseil-d'État, et qu'on appelle les *démons* [v], parce qu'ils doivent avoir la prudence et l'activité des génies infernaux.

Les vizirs. — Les premières colonnes de l'empire sont les vizirs, c'est-à-dire *les portefaix*, ainsi appelés, parce que sur eux repose le poids des affaires publiques. Dans l'origine il n'y en avait qu'un seul; leur nombre s'éleva par la suite à deux et à trois, et Mohammed le porta à quatre. Le grand-vizir jouit parmi eux d'une autorité supérieure et sans contrôle. C'est le représentant du sultan, le chef suprême de toutes les branches d'administration, le centre du gouvernement, le levier par qui tout se meut. De tout temps

en Orient, le pouvoir du prince, qui est *l'ombre de Dieu sur la terre,* fut exercé par l'intermédiaire du premier vizir : c'est ainsi que les époques les plus reculées de l'histoire orientale nous montrent le célèbre vizir *Piran Weïsé* dans le Touran, *Djamasb,* le contemporain de Zerdoussht (Zoroastre) dans l'Iran, *Bizurdjimihr*, vizir de Nouschirwan-le-Juste, *Joseph* à la cour de Pharaon, *Daniel* à celle de Souza, *Assaf*, grand-vizir de Salomon, comme les représentans auprès des peuples, des princes retranchés dans l'oisiveté royale et leur inaccessible majesté [1]. Il est fort rare que cette haute dignité se soit perpétuée par succession dans une même famille, comme dans celles des Barmeghides sous le khalifat, des Nizamoul-Mulks sous la dynastie des Seldjoukides, et des Djenderelis chez les Ottomans. Le grand-vizirat fut héréditaire dans cette dernière famille depuis Mourad Ier jusqu'à Mohammed II, qui, par l'exécution de Khalil, anéantit à jamais la puissance des Djenderelis et régna dès lors seul et sans partage. Lorsqu'une année après il nomma un autre grand-vizir, il ne lui laissa que le commandement de l'armée, et présida lui-même le diwan. Sous le grand-vizirat de Keduk Ahmed-Pascha, conquérant de Kaffa, de la Karamanie et d'Otranto, une circonstance particulière amena le rétablissement des anciens priviléges de cette charge. Un jour, un Turcoman entra tout déguenillé dans la salle du diwan,

[1] *Histoire des Vizirs*, de Khondemir, fils de Mirkhond; cet excellent ouvrage qui contient la vie de plus de deux cents vizirs se trouve dans ma collection.

et demanda dans le dialecte grossier de sa nation : « Quel est donc celui de vous qui est l'heureux empereur [1] ? ». A ces mots, Mohammed fut transporté de colère, et le grand-vizir saisit cette occasion pour représenter au sultan, qu'afin de ne pas exposer dorénavant sa personne sacrée à l'injure d'être ainsi méconnue, il serait mieux d'abandonner aux vizirs les affaires du diwan. Mohammed se rendit à ces raisons, et depuis lors l'administration tout entière fut exclusivement entre les mains des vizirs, et surtout du grand-vizir. Pendant quatre jours consécutifs, le samedi, le dimanche, le lundi et le mardi, le grand-vizir se rendait au seraï, précédé par les vizirs, les kadiaskers, les defterdars et les nischandjis. A la porte de la salle du diwan, les premiers arrivés s'arrêtaient en croisant les mains sur leur poitrine et les cachant soigneusement dans leurs manches [2]; le grand-vizir, après avoir traversé la double haie des membres du conseil, qu'il saluait et qui lui rendaient son salut, entrait dans la salle, où ceux-ci le suivaient deux à deux, de sorte que les premiers arrivés devant la porte franchissaient les derniers le seuil du diwan [3]. Le grand-vizir prenait place sur le sofa qui lui était destiné, ayant à sa droite les vizirs et les kadiaskers, à sa gauche les

[1] Solakzadé, f. 64, nous transmet ce dialecte : *Dalwatlu khonker kankunuz dour*, au lieu de : *Dewletlu khounkiar kenghunus dour.*

[2] Comme cela se pratiquait déjà du temps de Xénophon. Voyez *Hist. græc.*, LII, 1. I οὐ διέωσαν διὰ τῆς κόρης τὰς χεῖρας ; et Xénophon ajoute aussitôt : parce que des mains cachées dans des manches ne peuvent rien entreprendre.

[3] Ali.

defterdars et les nischandjis. Devant lui se tenaient debout les maîtres des requêtes (tezkeredji) chargés de l'exposition des affaires ; le reïs-effendi, ou secrétaire-d'État, était aux pieds du sofa ; le grand-chambellan (kapidjiler-kiayasi) et le grand-maréchal (tschaousch-baschi) de la cour assistaient au conseil et le rendaient encore plus imposant et plus solennel par leur suite de chambellans et de tschaouschs subalternes. Le tschaouschbaschi était chargé de maintenir l'ordre, et était appelé pour cette raison le beg du diwan.

Les vizirs ont pour insignes trois queues de cheval, les beglerbegs deux, et les sandjakbegs une seule. Aux vizirs seuls appartient le privilége du *salut de bénédiction* (alkisch) [VI], qui a remplacé le salut byzantin : *de nombreuses années!* Ils portent des kaftans de velours avec des boutons et des liserés d'or ; l'hiver ces kaftans sont fourrés de peaux de zibeline [1]. Les revenus des vizirs n'étaient dans l'origine que de cent mille aspres ; plus tard, ils furent élevés à deux cent mille ; mais les fiefs dont ils étaient pourvus leur rapportaient en outre le quintuple et le sextuple de cette somme. Dix prérogatives inhérentes au grand-vizirat mettent une distance immense entre cette dignité et les vizirats ordinaires. Ces prérogatives du grand-vizir consistent : 1° à avoir la garde du sceau impérial, dont on scelle les portes du trésor et de la chancellerie les jours de diwan ; 2° à pouvoir convoquer, quand il le juge nécessaire, un diwan particulier l'après-midi, dans son propre palais, qui s'appelle la

1 Ali.

Haute-Porte ; 3° à être accompagné du maréchal de la cour et des tschaouschs toutes les fois qu'il va de chez lui au seraï ou du seraï chez lui ; 4° à avoir tous les mercredis la visite des kadiaskers et des defterdars coiffés des turbans officiels, avec lesquels ils se rendent à la cour ; 5° à recevoir tous les lundis en plein diwan les hommages des fonctionnaires de l'étrier impérial ; 6° à être suivi chaque vendredi, en allant à la mosquée, du cortége solennel des tschaouschs (messagers d'État), des tschaschnégires (écuyers-tranchans) et des mouteferrikas (fourriers de la cour), tous avec leurs bonnets d'ordonnance ; 7° à recevoir toutes les semaines la visite de l'aga des janissaires, qui ne va qu'une fois par mois chez les autres vizirs ; 8° à inspecter la ville, suivi du juge de Constantinople, de l'aga des janissaires, du préfet des marchés (mouhtesib) et du préfet de la ville (soubaschi) ; 9° à recevoir les hommages hebdomadaires des dignitaires de la loi et des sandjakbegs en turban et en habits de cour, tandis qu'ils ne vont chez les autres vizirs que fort rarement et avec leurs vêtemens ordinaires ; 10° enfin, à recevoir aux deux fêtes de Beïram les félicitations solennelles des vizirs, des defterdars, des begs, des oulémas et des généraux de l'armée [1].

Les kadiaskers. — Les secondes colonnes de l'empire et du diwan sont les kadiaskers ou juges d'armée. Depuis la fondation de l'empire jusqu'à la fin du règne de Mohammed, un seul juge d'armée avait été

[1] Voyez *Constitution de l'Empire ottoman*, II, p. 83.

chargé de la haute juridiction des affaires litigieuses dans les provinces d'Europe et d'Asie. Mais la dernière année du règne de Mohammed amena la division de cette charge. Mesih-Pascha fut, comme nous l'avons vu plus haut, destitué de son vizirat après le siége de Rhodes; sa place fut donnée à l'ancien juge d'armée Magnesia-Tschelebisi, qui eut pour successeur dans la sienne le molla Kastellani. Le grand-vizir Mohammed-Pascha Karamani, sous lequel fut organisé en grande partie le nouveau code ottoman, et qui était l'ennemi personnel de Kastellani, représenta au sultan qu'il devrait y avoir deux juges d'armée : l'un pour les affaires d'Europe, l'autre pour celles d'Asie [1]. Sa proposition fut agréée, et Hadji-Hasanzadé fut en conséquence nommé juge d'armée concurremment avec Kastellani et eut pour département l'Anatolie. Après les dignités de juge d'armée, les plus hautes étaient celles de précepteur du sultan et des princes (khodja), et de moufti, ou premier interprète de la loi jugeant en dernier ressort. Ce ne fut que plus tard, sous le règne de Souleïman-le-Législateur, que la charge de moufti devint la première de toutes les fonctions judiciaires. On appelle *moufti* (*celui dont la sentence est décisive et sans appel*), tout légiste qui, consulté dans des cas douteux, rend une sentence que le juge (khadi) met ensuite à exécution [VII]. C'est de ces mouftis que Mohammed obtint les deux fameux fetwas dont l'un autorisa le meurtre du roi de Bosnie, malgré la pro-

[1] Solakzadé, f. 64, et *Tables chronologiques* d'Hadji-Khalfa, p. 187.

messe qu'on lui avait faite de lui laisser la vie sauve, et dont l'autre consacra la légalité du fratricide à chaque avènement de souverain. La dignité de premier moufti fut conférée, après la prise de Constantinople, au juge de la nouvelle capitale Djelalzadé Kizrbeg Tschelebi; par la suite elle tomba en partage au juge d'Andrinople, Abdoulkérim, et enfin à un mouderris ou recteur d'une haute école, Ali-al-Arabi. Mais les mouftis n'avaient pas encore l'influence qu'ils eurent plus tard, et ne s'étaient pas encore élevés, dans la hiérarchie judiciaire, au premier rang que conservaient encore les kadiaskers d'Europe et d'Asie, et après eux le khodja du sultan et le juge de Constantinople. Les revenus des kadiaskers étaient calculés à raison de cinq cents aspres par jour, mais les épices les faisaient monter au décuple de cette somme. Ces dignitaires avaient à cette époque le droit d'être admis les jours de diwan à l'audience du sultan immédiatement après les vizirs; ils tenaient tous les après-midis, les mardis et mercredis exceptés, un diwan particulier dans leur propre demeure [VIII], et y recevaient les juges et les recteurs des colléges. Les kadiaskers nommaient, chacun dans son département, tous les khadis et tous les mouderris de l'empire, à l'exception des khadis et des mouderris de Constantinople, de Brousa et d'Andrinople, ayant un revenu quotidien fixé, pour les premiers à cent cinquante aspres, et à quarante pour les seconds. Le grand-vizir s'en était réservé la nomination.

Les defterdars. — Les Ottomans, poursuivant leur métaphore gouvernementale, font des defterdars ou



teneurs de livres au ministère des finances, la troisième colonne de l'empire. Que le mot *defter* (registre des impôts) ait passé des Grecs [1] aux Perses ou des Perses aux Grecs, c'est ce qu'il est difficile de décider; car, d'après les historiens orientaux, le *defter*, ainsi que le *trésor* (khaziné [2]), étaient des institutions des anciens Perses. Même après la chute des Khosroês, et sous la domination des khalifes, on continua d'employer pour les registres des impôts la langue persane en Perse, et la langue grecque en Syrie et en Egypte, jusqu'à ce que le khalife Abdoul-Melek y eût substitué l'arabe. Sous les Seldjoukides, du temps desquels la plupart des teneurs de livres étaient persans, fut adoptée de nouveau la langue persane, comme le fut, sous les successeurs de Djenghiz-Khan, la langue ouigoure par les Turcs, et en Egypte la langue kophte par les Kophtes. Lorsque, sous le règne de Keïkhosrew Ghayasseddin II, Karaman, fondateur de la dynastie du même nom, fit mettre à mort les meilleurs teneurs de livres persans, il introduisit dans les registres un changement consistant à les écrire moitié en persan moitié en turc; et c'est ce système qu'on suit encore aujourd'hui chez les Ottomans [IX]. Du temps de Mohammed II, il n'y avait qu'un seul defterdar (plus tard il y en eut quatre); on l'appelait defterdar de Roumilie, et il lui était adjoint un aide pour les provinces d'Asie. Les vingt-sept chambres actuelles, entre lesquelles est répartie l'administration des finances, sont de création récente.

[1] Διφθέρα.

[2] Γάζα.

Les defterdars étaient admis tous les mardis, avec les vizirs, à l'audience du sultan; mais ils ne pouvaient faire que les rapports revus et consentis par le grand-vizir [1].

Les nischandjis. — Les nischandjis, ou secrétaires pour le chiffre du sultan, complètent le quatrième appui de l'édifice politique des Ottomans; ils étaient dans l'origine, à proprement parler, secrétaires-d'état, et, comme tels, membres du diwan. Le reïs-oul-kouttab, ou chef des écrivains, ne siégeait pas encore au conseil; ce ne fut que long-temps après qu'il prit le pas sur les nischandjis; la dignité de ces derniers est sans action réelle sur les affaires, et n'est guère plus qu'un titre honorifique. Le nischandji était d'abord dans l'obligation d'apposer lui-même le *toughra*, ou chiffre du sultan, à la tête des fermans et des diplômes; ce sont ses secrétaires qui sont aujourd'hui chargés de ce soin. Cette formalité, qui s'applique également à toutes les pièces d'État sortant du cabinet du sultan, s'appelle *tewkii*, c'est-à-dire sanction, et fut primitivement remplie, sous les khalifes, par les vizirs, et plus tard par le secrétaire-d'état, qui fut nommé, par cette raison, *secrétaire-d'état expéditionnaire* [2]. Conformément aux premières dispositions du kanoun ottoman, il était chargé de la révision et de la sanction des projets d'ordonnance et de diplômes présentés par le reïs; aujourd'hui, au contraire, il y fait seulement apposer le chiffre du sultan, après que l'exami-

[1] Ali.

[2] *Diwani tewkii*, dans Ibn Khaledoun, § 34.

nateur des écrits d'État (moumeyif), le grand-référendaire (beglikdji) et le grand-chancelier (reïs), y ont mis leur visa (sakh) [1].

Les agas extérieurs. — De la haute Porte du grand-vizir, nous passons à celle de l'aga des janissaires, qui, réuni aux autres agas, ou généraux de l'armée, forme la classe des *agas extérieurs* [2], en opposition avec celle des *agas intérieurs* [3], attachés exclusivement à la cour du sultan. Le premier des agas extérieurs est l'aga des janissaires, qui dans l'origine n'avait qu'un traitement de cinq cents aspres par jour; mais une source particulière de revenus, sous le nom d'*argent d'orge* [x], augmentait annuellement ces appointemens de soixante mille aspres. En sa qualité de chef du pouvoir exécutif, l'aga des janissaires était sous les ordres du grand-vizir, comme le juge de Constantinople sous ceux du juge d'armée de Roumilie; il passait ordinairement de cette place à celle de beglerbeg de Roumilie ou de kapitan-pascha; mais si sa gestion n'avait pas obtenu toute l'approbation du sultan, il était nommé sandjakbeg de Kastemouni, de même qu'un vizir à moitié disgracié descendait au titre de sandjakbeg de Gallipoli et d'amiral de la flotte. L'aga des janissaires adressait directement au grand-vizir, ou même au sultan, ses rapports sur les circonstances qui troublaient la paix publique; mais il ne pouvait, non plus que les autres agas, prélever les amendes,

[1] *Constitution de l'Empire ottoman*, II, p. 113.

[2] *Aghayani biroun.*

[3] *Aghayani enderoun.*

que le préfet de police avait seul le droit de percevoir. Dans les attributions de l'aga, était la collation des places du corps des janissaires, sauf celle de secrétaire, qui était à la nomination du grand-vizir et que l'on donnait généralement à un homme étranger à cette institution, afin de pouvoir ainsi contrôler les actes administratifs de l'aga. Sous Mohammed II, le nombre des janissaires était encore le même que celui qui avait été adopté peu après leur création [1]. La discipline du corps avait été mise sous la protection du bâton, auquel étaient soumis sans distinction soldats et officiers; dans une expédition en Karamanie, Mohammed fit donner la bastonnade à tous les officiers des régimens rebelles [2]. Nous avons déjà parlé de l'infanterie régulière des *azabs*, dont le nombre ordinaire était de trente mille hommes [3], des *mosellimens*, des *yayas* et des *woïnaks;* parmi les chefs de ces diverses troupes, l'aga des azabs est le seul dont parle l'histoire de cette époque [4]. La cavalerie régulière se composait des sipahis et des silihdars, entre lesquels on partageait d'ordinaire à l'aile droite et à l'aile gauche les quatre escadrons des *cavaliers soldés* et des *étrangers*. Les six généraux commandant ces troupes formaient le corps des agas de cavalerie; ils avaient une paie de cent aspres par jour, à laquelle il faut

1 Ali.

2 Mouradjea d'Ohsson, III, p. 355.

3 Idris, f. 31.

4 Chalcondyl., l. V, p. 72, éd. de Bâle. *Azapidas sub uno duce collecti stipendia faciunt.*

ajouter un supplément de seize à dix-sept mille aspres d'*argent d'orge;* le chiffre total de ces divers corps était loin d'atteindre, sous le conquérant, celui auquel ils furent portés par la suite. Les sipahis et les silihdars ne comptaient qu'environ deux mille hommes; les quatre escadrons seulement mille chacun, de sorte que toute la cavalerie régulière ne s'élevait pas au-delà de huit mille hommes [xi]. En revanche, les akindjis [1] étaient fort nombreux; cependant leur chef n'est point compris parmi les agas extérieurs ou généraux de l'armée régulière. De ce nombre sont encore le *topdjibaschi,* général de l'artillerie, le *djébedjibaschi,* général munitionnaire, le *toparabadjibaschi,* général du train, et le *mehterbaschi,* quartier-maître général. Outre ces douze généraux, on compte encore, parmi les agas extérieurs, les douze officiers de l'étrier impérial, qui avaient le privilége de marcher à côté du cheval du sultan. Ces officiers (teneurs d'étrier) étaient le prince de l'étendard ou porte-étendard du sultan (miri aalem), les quatre premiers chambellans (kapidjibaschi), les deux écuyers (mirakhor), le premier écuyer-tranchant (tschasehnéghirbaschi), les quatre maîtres de la vénerie, c'est-à-dire les deux chefs des fauconniers, le grand-veneur de la chasse au vautour et celui de la chasse à l'épervier [xii].

Les agas intérieurs. — Les agas intérieurs sont, comme les autres dignitaires de l'État, partagés en quatre classes bien distinctes. Le chef des agas inté-

[1] Idris, f. 31, fait monter leur nombre ordinaire à quarante mille hommes; ce qui s'accorde entièrement avec les assertions des historiens hongrois.

rieurs était le *kapou-aga*, ou aga de la Sublime-Porte, gouverneur supérieur de la cour. C'était un eunuque blanc, sous les ordres duquel trente à quarante eunuques, appelés *kapouoghlans* (officiers de la Porte), étaient chargés de la surveillance des pages. Quatre kapouoghlans étaient attachés au service personnel du gouverneur en chef, savoir : le *miftah-oghlani*, officier de la clef; le *peschkar-oghlani*, officier de la serviette; le *seherbet-oghlani*, officier des sorbets, et *l'ibriki-oghlani*, officier du lavoir. Le kapou-aga accompagnait le sultan partout, excepté dans ses chasses et ses promenades sur l'eau loin du seraï, dont la garde, en ce cas, lui était confiée. Le second des agas intérieurs était le trésorier (*khazinedarbaschi*), eunuque blanc comme le précédent, et comme lui attaché à la personne du sultan. Dans les occasions solennelles, ce second aga présentait au souverain le turban d'État, et étendait devant lui, dans la mosquée, le tapis sur lequel il devait faire sa prière, après s'être jeté à plusieurs reprises à terre, afin de s'assurer, au péril de sa vie, si le sol n'était pas empoisonné. Il avait sous ses ordres tous les employés du trésor impérial, qui recevaient de lui leurs appointemens [XIII]. Le troisième des agas intérieurs était le surintendant des offices ou grand-sommelier (*kilardjibaschi*). Les devoirs de sa charge étaient de marcher devant chaque plat qu'on apportait au sultan, de servir lui-même à table, de préparer les sucreries, les confitures et les sorbets, et d'y goûter le premier, afin d'éloigner tout soupçon d'empoisonnement. Enfin le quatrième des agas intérieurs



était l'aga du seraï ou intendant du château, qui était chargé de la garde et de l'entretien du palais. Les avancemens suivaient cette gradation : on passait de la place d'intendant du château à celle de grand-sommelier, de celle-ci à celle de grand-trésorier, et de cette dernière à celle de gouverneur de la cour; dans ces cas de mutations, la charge vacante de l'intendant revenait au chef des surveillans des pages (kapou-oghlan kiayasi). La disgrâce du gouverneur de la cour, lorsqu'elle impliquait son éloignement du seraï, était d'ordinaire tempérée par la collation d'un gouvernement de beglerbeg. La principale affaire du gouverneur et des quarante eunuques blancs qu'il avait sous ses ordres, était la garde des trois chambres de pages, dont la première, et la plus retirée, s'appelait *khassoda*, la seconde, et la plus grande, *bouyoukoda*, la troisième, et la plus petite, *koutschoukoda*. Le chef de le chambre intérieure, le *khassodabaschi*, dont les fonctions consistaient à habiller et déshabiller le sultan, devait à la nature de sa charge, qui le mettait en rapport immédiat avec le souverain, d'être considéré comme l'égal du gouverneur de la cour, bien qu'il fût sous sa dépendance. A la tête de trois autres agas, il formait avec eux une seconde classe d'agas intérieurs; ces quatre dignitaires, attachés au service personnel du sultan, étaient : le khassodabaschi, ou premier chambellan; le silihdar, ou porte-épée; le tschokadar, ou premier valet de chambre, chargé de porter dans les cérémonies le manteau du sultan; et le rikiabdar, ou teneur d'étrier, qui l'aidait à monter à



cheval [1]. Les pages de la chambre intérieure étaient choisis parmi ceux de la grande chambre, et ceux de la grande chambre parmi ceux de la petite. Les muets et les nains, les chanteurs et les musiciens, étaient distribués dans les rangs des pages. Outre leur solde régulière, tous les agas intérieurs recevaient une sorte de gratification annuelle, désignée sous le nom d'*argent de turban et de ceinture*, analogue à l'*argent d'orge* des agas extérieurs, parce que les turbans et les ceintures étaient aussi nécessaires aux premiers pour les cérémonies de la cour, que l'orge aux seconds pour la nourriture de leurs chevaux. Le khassodabaschi recevait par an cinq habits qu'avait portés le sultan lui-même. Une double garde est organisée au seraï : celle des portes et des cours est confiée aux portiers (kapidji); celle des jardins et des barques, aux jardiniers (bostandji). Les officiers des portiers (kapidji-baschi) correspondent à peu près à nos chambellans; leur chef est le *kapidjilerkiayasi*, c'est-à-dire le grand-chambellan, dont le service tout extérieur ne doit pas être confondu avec celui du grand-trésorier de l'intérieur. Le kapidjilerkiayasi et le tschaouschbaschi (grand-maréchal de la cour) marchent à la tête des corps de l'État les jours de diwan et d'audience, en faisant résonner sur la terre leurs bâtons garnis d'argent. Le bostan-

[1] Outre ces quatre charges des appartemens intérieurs, il y avait encore celles d'*officiers de la serviette, de la clef, du sorbet, du lavoir*, et, dans une catégorie inférieure, celles de *blanchisseur*, de *barbier*, de *dresseur de table*, d'*écuyer-tranchant*, de *coupeur d'ongles*, etc. Voyez *Constitution et administration de l'Empire ottoman*, II, p. 15.

djibaschi a sous sa dépendance les nombreux employés des jardins, qui les cultivent et les gardent tout à la fois, et qui en outre sont chargés de l'équipement des galères et des barques impériales. Le *harem* est la retraite des femmes, qui ont pour surveillans les eunuques noirs, dont le chef, le *kizlaragasi*, c'est-à-dire l'*aga des filles*, a souvent une influence plus puissante que celle des agas extérieurs et des agas de l'étrier [XIV].

Telle était, au temps de Mohammed II, l'organisation de l'armée, de la justice, de la cour, du trésor et de la capitale. L'administration des provinces était confiée aux begs et aux beglerbegs; ils sont les chefs naturels de cette classe de feudataires que les clauses de leurs fiefs obligent au service de la cavalerie en temps de guerre, et ils les réunissent sous leurs bannières (sandjak). L'empire ottoman comptait alors, en Europe, trente-six de ces sandjaks, composés chacun d'environ quatre cents cavaliers [XV]. La force totale de l'armée, en cavalerie et en infanterie régulières, s'élevait à plus de cent mille hommes; les revenus ordinaires de l'État à plus de deux millions de ducats [XVI]. Dans cette évaluation sont compris seulement les impôts, les taxes, les douanes, les droits, les tributs et les mines.

CHAINE DES OULÉMAS. — Il nous reste encore à parler du corps enseignant, c'est-à-dire des *oulémas* ou légistes. Tout à la fois théologiens et jurisconsultes, ils occupent exclusivement les places de professeurs et de juges, qui conduisent par gradation aux plus hautes dignités de la loi, à celles de juges d'armée

et de mouftis. C'est une grave erreur de ne considérer les oulémas que comme théologiens ou prêtres. Ils sont en effet théologiens, parce que dans l'islamisme tout principe de droit repose en définitive sur la science de la loi ou du Coran, base première de la jurisprudence ottomane; mais ils ne sont rien moins que prêtres dans le sens que nous donnons à ce mot. Cependant, et dans le sens le plus étendu, on peut regarder comme une branche du corps des oulémas, celui des ecclésiastiques qui comprend les *imams*, ou prieurs des mosquées, les *scheïkhs*, ou prédicateurs, et sous lequel on peut ranger les *mouezzins* ou crieurs de la prière, les *khatibs* ou ceux qui prient le vendredi pour la personne du souverain régnant, les *kaïms* ou sacristains, et enfin tous les moines; mais il n'en est pas moins parfaitement distinct du corps enseignant proprement dit, qui ne se compose que des professeurs et des juges, par cela seul que les ministres du culte n'ont aucuns droits aux places rétribuées de la législature [1]. Bien qu'Ourkhan eût déjà établi des mouderris ou professeurs dans la première médrésé fondée par lui dans l'empire ottoman, et que Bayezid-Yildirim eût réglé les revenus des juges, cependant l'organisation des oulémas ne date que du règne de Mohammed II; c'est lui qui fixa l'ordre hiérarchique des juges et des professeurs, et le mode d'avancement dans ces deux branches d'administration, qui du reste sont intimement liées entre elles. Le clergé, en tant qu'il ne com-

1 Mouradjea-d'Ohsson, t. IV, 2e part., éd. in-8°, p. 453. *Constitution et Administration de l'Empire ottoman*, II, p. 392.



prend que les desservans des mosquées, les prêtres, les crieurs de la prière, les imams et les prédicateurs, ne jouit peut-être nulle part de moins d'influence qu'en Turquie; les jurisconsultes au contraire n'ont dans aucun autre royaume, la Chine exceptée, plus de considération, et n'exercent plus de pouvoir dans les affaires politiques. Les derwischs et les scheïkhs, dont il a déjà été question sous le règne d'Ourkhan, forment le corps intermédiaire entre les ministres du culte et les oulémas; mais ils ne peuvent aspirer aux places de professeurs et de juges, qui ouvrent la carrière des plus hautes dignités de la loi, s'ils n'ont passé préalablement par tous les grades du corps enseignant. Cette gradation successive et régulière des emplois de l'*université* turque, qui lie le plus haut fonctionnaire au dernier de ses subordonnés, forme ce qu'on appelle la *chaîne des oulémas*, et fut établie pour la première fois dans l'empire ottoman par Mohammed II; elle diffère du reste essentiellement de la chaîne des scheïkhs [XVII]. Comme la chaîne des oulémas parcourt et embrasse toute l'administration ottomane, et qu'elle seule retient encore les parties de l'édifice qui menacent ruine depuis long-temps, il n'est pas sans importance, pour la connaissance des bases sur lesquelles repose l'empire, et l'appréciation du mérite de Mohammed comme législateur, de donner l'intelligence exacte de son organisation. D'ailleurs quelques mots faciliteront la compréhension des passages de cette histoire, où il sera question de la chaîne des oulémas et des divers anneaux qui la composent.



Des écoles et de l'instruction. — Nous avons vu que Mohammed II, immédiatement après la prise de Constantinople, transforma huit des principales églises en mosquées, et les dota chacune d'une haute école (médrésé), à l'entretien de laquelle il assigna les revenus de l'église même où elle était fondée. Lorsque plus tard il fit élever la mosquée qui porte son nom, il y établit huit médrésés, qui, étant bâties sur l'emplacement de la mosquée, reçurent le nom des *huit hautes écoles du champ;* les appointemens des mouderris ou professeurs y étaient supérieurs à ceux qu'on avait affectés jusqu'alors aux autres colléges. L'organisation des diverses branches de l'enseignement et de la hiérarchie des oulémas est l'ouvrage du grand-vizir Mahmoud-Pascha, qui, savant lui-même, s'occupa avec le plus grand soin de cette institution. Les étudians furent appelés *thalibs*, c'est-à-dire les *passionnés* (pour l'étude), et plus communément *souktés*, ou les *enflammés*, parce qu'ils brûlaient de l'amour de la science; ils étaient nourris et logés dans des édifices particuliers contigus aux huit écoles et appelés *tetimmé* [XVIII]. Leurs études se font avec ordre et méthode, et embrassent dix cours différens sous la dénomination d'*ilm*, qui veut dire science, savoir : la grammaire, ilm-ssarf; la syntaxe, ilm-nahw; la logique, ilm-mantik; la métaphysique, ilm-kélam; la philologie, ilm-edab; la science des tropes, ilm-bedii; la science du style, ilm-maani; la rhétorique, ilm-beyan; la géométrie, ilm-hendesé, et l'astronomie, ilm-hayet [XIX]. Ceux qui ont acquis cet ensemble de

connaissances reçoivent le titre de *danischmend* (doué de science), et instruisent en cette qualité, ou comme répétiteurs (mouid), les jeunes étudians. Les danischmends, ou étudians sortant des classes supérieures, deviennent professeurs des écoles inférieures ou *imams*, et, dans ce cas, ils n'ont pas besoin de plus hautes études; mais ils résignent par cela même tout droit aux places plus élevées de mouderris et de molla. L'éligibilité à ces fonctions a pour conditions indispensables la science du droit et la prise des divers degrés des oulémas. Les candidats s'appellent *moulazims;* les mouderris ont un revenu de vingt à soixante aspres par jour; suivant la proportion de leurs appointemens, on les nomme les *vingt*, les *trente*, les *quarante*, les *cinquante* et les *soixante*. Les professeurs attachés aux huit colléges de la mosquée de Mohammed II, bien qu'ils reçoivent cinquante aspres par jour, sont appelés les *huit*, et leurs écoles sont citées ordinairement, dans l'histoire de l'empire, sous le titre pompeux des *huit paradis des sciences*. Mohammed II fonda encore deux autres médrésés, celles des mosquées d'Eyoub et d'Aya-Sophia, avec des revenus de cinquante aspres par jour pour les professeurs de la première, et de soixante pour ceux de la seconde. Il fut établi des distinctions honorifiques entre les hauts mouderris dont les appointemens étaient égaux; on les divisa en *extérieurs* et en *intérieurs;* les voici, suivant l'échelle hiérarchique, en partant du dernier degré pour arriver au premier : les *extérieurs*, les *intérieurs*, les *huit* et les *soixante* au sommet [xx]. Le



rang et les appointemens des professeurs étaient en proportion de l'importance du cours qu'ils faisaient. Ainsi les *vingt* expliquent et commentent un ouvrage dogmatique, les *trente* enseignent la rhétorique, les *quarante* le droit civil, les *cinquante* les traditions du Prophète, et les *soixante* l'exégèse du Coran. Outre les notions plus élevées de la rhétorique et de la métaphysique, dont on apprend les élémens dans les classes inférieures, les hautes chaires du professorat enseignent les quatre branches de la science législative, la dogmatique, le droit, les traditions orales et la loi écrite [XXI]. Le moulazim qui pendant sept années a suivi ces différens cours et a passé à son avantage l'examen sévère qui les termine, a seul droit aux charges supérieures de mouderris et de juges; car les places des juges inférieurs ou des *naïbs*, leurs substituts, dont les honoraires sont de vingt-cinq aspres par jour, n'exigent que les études des danischmends. Le plus haut grade des mouderris est celui de *makhredj-molla* (molla en survivance). Le titre de molla n'appartient qu'aux juges du premier rang, qui forment la première des cinq classes du corps des oulémas, lesquelles sont encore partagées en six subdivisions [XXII].

Tous ces soins du législateur à organiser les écoles et à ouvrir aux professeurs la carrière des premières dignités de la loi, attestent les progrès des sciences et l'état florissant des savans sous le règne de Mohammed II. Il avait lui-même reçu une éducation distinguée, et ses lettres et ses poésies lui valurent l'honneur d'être compté au nombre des poëtes ottomans. A dater de son

règne, la charge de précepteur du sultan (khodja), qui devait faire des lectures non seulement aux princes, mais au sultan lui-même, devint un poste fixe affecté aux premiers dignitaires des oulémas. Une douzaine des savans les plus distingués d'alors se succédèrent dans cette fonction, depuis la jeunesse de Mohammed II jusqu'à la fin de son règne, attachés tant à sa personne qu'à celle de son héritier présomptif Bayezid [XXIII]. De ce nombre furent le molla Kourani, le molla Sirek, les savans Khodjazadé et Khatibzadé, et le mathématicien Mirem Tschelebi. Un autre mathématicien et astronome, Alikouschdji, accompagna Mohammed dans ses expéditions et écrivit, pendant la campagne d'Ouzoun-Hasan, un traité d'astronomie intitulé : *Fethiyé*, c'est-à-dire *livre de la conquête*. Cet ouvrage marque encore aujourd'hui les limites auxquelles se sont arrêtés les progrès de l'astronomie chez les Ottomans, depuis Mohammed II. Avant de monter sur le trône, Mohammed était en correspondance avec les princes les plus éclairés de son époque, sous la protection desquels florissaient les lettres et les savans. C'est ainsi qu'il fut en rapport avec le petit-fils et l'arrière-petit-fils de Timour, avec Baïsankor, frère d'Ouloubeg, et son fils Abdoullatif, que l'Europe connaît par ses tables astronomiques, avec Djihanschah, prince de la dynastie du Mouton-Noir, et Schirwanschah, souverain de Schirwan. Quelques-unes des lettres de la *Collection des écrits d'État* de Féridoun sont peut-être de la main du prince ottoman lui-même; nous sommes fondés à former cette conjecture,

parce que toutes les lettres de victoire, par lesquelles il notifia dans la suite les conquêtes de Constantinople, de la Morée, de Kaffa et la défaite d'Ouzoun-Hasan, au schah de Perse, au sultan d'Egypte, aux princes de Kastemouni et de la Crimée, au schérif de la Mecque et au souverain de l'Indostan, portent chacune dans une épigraphe le nom de son auteur, comme par exemple celui du molla Kourani ou du molla Kérim. C'était deux savans qui rivalisaient, à cette époque, dans l'art de la rédaction des lettres, avec leur contemporain, Khodjaïdjihan, le modèle et le désespoir des auteurs épistolaires persans, et vizir de Mohammed-Schah Behmen de l'Inde [xxiv].

Non seulement les légistes, mais aussi des paschas et des vizirs, s'appliquèrent avec amour à l'étude sous Mohammed II, et donnèrent la preuve éclatante, par leurs ouvrages et leurs actions, que la science relève encore le mérite du guerrier et de l'homme d'État, et que dans les hauts fonctionnaires elle est un gage de prospérité pour les empires. Outre le grand-vizir Mahmoud-Pascha, au mérite duquel nous avons déjà rendu justice, cinq vizirs et un autre grand-vizir se distinguèrent dans les sciences, savoir : Sinan-Pascha, deux paschas du nom d'Ahmed, Yakoub-Pascha, Djézeri-Pascha et le grand-vizir, Karamani-Mohammed-Pascha. Sinan-Pascha, fils de Kizrbeg, professait dans sa jeunesse un tel scepticisme, que son père lui envoya un jour à la tête un vase de cuivre, parce qu'il doutait que du cuivre fût réellement du cuivre; il s'adonna plus tard aux mathématiques et devint pré-

cepteur du prince et vizir. Par là suite, Sinan-Pascha fut disgracié et condamné par le sultan à recevoir tous les jours un nombre déterminé de coups de bâton sous prétexte de le guérir de la folie; enfin le corps des oulémas étant intervenu en sa faveur, il fut de nouveau employé à Siwrihissar et à Andrinople en qualité de mouderris; il est connu par des ouvrages sur l'astronomie, la métaphysique, l'éthique, et par des légendes [xxv]. Ahmed-Pascha et Yakoub-Pascha, fils comme Sinan du grand-molla Khizrbeg, paraissent avoir dû leur titre de pascha, moins à leur propre mérite qu'à celui de leur père et de leur frère [1]. Ahmed-Pascha, fils de Wélieddin, d'abord précepteur des princes, puis vizir, fut le premier poëte lyrique des Ottomans, jusqu'à ce qu'il eût été surpassé par Nedjati, comme celui-ci le fut plus tard par Baki [xxvi]. Djézeri-Kasim-Pascha rivalisa, sous le nom de Safi (le Pur), avec les ghazèles d'Ahmed-Pascha [2]. Le dernier grand-vizir de Mohammed II, Mohammed-Pascha Karamani, étant encore simple nischandji à la Porte du sultan, se mit en telle estime auprès du sultan par les lettres pleines de verve écrites d'après ses ordres au schah de Perse, qu'il fut élevé à la dignité de grand-vizir. Il est connu comme poëte sous le nom de son emploi (Nischani); il fut le prédécesseur des savans secrétaires-d'Etat, sous lesquels trois historiens reçurent, suivant l'importance de leurs ouvrages, les noms

[1] Schakaïakoun-nâmaniyé. Yakoub-Pascha écrivit des commentaires sur le *Wikayet* et le *Mewakif*.

[2] Ali, Schakaik, Seadeddin.

distinctifs de grand, de moyen et de petit Nischandji. Des sept vizirs lettrés [xxvii] du conquérant, quatre étaient poëtes, et parmi eux se faisaient remarquer les deux plus grands vizirs de son règne, Mahmoud-Pascha, auquel l'empire est redevable de la régularisation hiérarchique des oulémas, et Mohammed-Karamani, l'organisateur de l'administration intérieure de l'Etat. Le second fils de Mohammed II, le prince Djem, si fameux en Europe sous le nom de Zizim, cultiva également avec succès la poésie, et se montra si grand protecteur des sciences et des arts, que les premières places dans son gouvernement et à sa cour étaient occupées par des poëtes, parmi lesquels nous citerons Saadi son nischandji, Haïder et Schahidi ses defterdars. Mohammed II écrivit ses poésies sous le nom d'*Aouni* (le secourable), et justifia ce titre par les nombreux secours qu'il accorda indistinctement aux poëtes nationaux et étrangers. Trente parmi eux jouissaient d'une pension viagère; et il envoyait mille ducats par an à Khodjaïdjihan, le premier écrivain de son époque dans l'Inde, et au molla Djami, le dernier grand poëte de la Perse [xxviii].

Ainsi favorisée, la poésie ottomane dut prendre un accroissement rapide; à Brousa [1] s'éleva une pleïade de poëtes lyriques, ainsi qu'à Kastemouni [2], qui vit

[1] Hariri, Resmi, Daii, Sanii, Alewi, Kitabi, Mihri, dans les *Fleurs poétiques* de Latifi, d'Aschik-Hasan, de Kinalisadé, et, d'après eux, dans Ali.

[2] Senayi, Djami, Daii, Schéri, Hamdi, Tourabi et Khaki. *Biographie des Poëtes turcs*, par Latifi, p. 144 et 146.

même une femme poëte, Seïneb [1]. Mais parmi les trente poëtes pensionnés par Mohammed, il est à croire que pas un ne se serait élevé à la réputation qu'il a acquise, sans l'influence qu'exercèrent sur eux les grands poëtes de la Perse et de Tschagataï, leurs contemporains, tels que Djami et Mir-Alischir. A l'exemple de Scheïkhi, qui, sous Mourad Ier, avait suivi, dans la composition de son poëme de *Khosrew et Schirin,* Nizami, le célèbre poëte épique des Persans, Hamdi, le poëte épique des Ottomans, l'auteur de *Yousouf et Souleïkha,* et de *Leila et Medjnoun* [xxix], imita le Persan Djami qui avait traité ce même sujet dans son épopée des *Cinq* et des *Sept*. Ahmed-Pascha, le premier poëte lyrique des Ottomans, ne parvint enfin à la hauteur de talent à laquelle il s'est élevé, qu'après s'être inspiré des ghazèles de Mir-Alischir [2]. Djemali imita le poëme romantique de ce même Mir-Alischir: *Houmaï* et *Houmayoun,* en en conservant le titre [3]. Schehdi voulut, à l'imitation de Firdewsi, traiter l'histoire ottomane en épopée, mais il fut interrompu par la mort après avoir fait quatre mille distiques [4]; le scheïkh Gulscheni, qui suivit les traces du *Mesnewi* de Djeladeddin Roumi [xxx], en écrivit sur le même sujet quarante mille. Enfin le poëte mystique Alehi, dont le tombeau, à Yenidjé-Wardar, est encore de nos jours un lieu de pélerinage très-fréquenté,

1 *Biographie des Poëtes turcs,* traduction de Chabert, p. 190.

2 *Ibid.*, p. 74. Voyez aussi les *Anthologies* d'Ahdi, de Schi, d'Aschik-Hasan et de Kinalizadé.

3 Aschik-Hasan, Ali. — 4 *Ibid.*

après avoir été affilié à l'ordre des nakschbendis à Boukhara, et avoir vécu long-temps dans la société du célèbre poëte persan Djami, enrichit sa patrie de plusieurs ouvrages mystiques en vers et en prose [xxxi]. Mohammed se plaisait dans la société des poëtes et surtout des poëtes persans [xxxii]; bien qu'il punît quelquefois leurs débauches par la prison et le bannissement de sa cour, il usait habituellement envers eux de la plus grande indulgence [1]. A l'exemple du sultan, ses vizirs, tels que Mahmoud et Mohammed-Karamani, Ahmed-Pascha et Kasim-Pascha, s'entourèrent de poëtes, et les admirent dans leur société intime [2].

Près de soixante légistes luttèrent de gloire et de talens avec les trente poëtes pensionnés par Mohammed. Nous devons distinguer entre tous le molla Kourani, qui fut le précepteur du sultan, lorsque celui-ci n'était encore que gouverneur de Magnésie. Mohammed II étant encore fort jeune se refusait obstinément à lire le Coran; son père, Mourad II, envoya Kourani à Magnésie, et en lui mettant un bâton entre les mains, il l'autorisa à s'en servir pour l'éducation du prince. Kourani, d'un caractère inflexible et peu courtisan, informa Mohammed des instructions qu'il avait reçues. Celui-ci, pour toute réponse, lui rit au nez, mais il fit sur-le-champ l'expérience de la fermeté de son précepteur, qui commença l'exécution des ordres de Mourad en lui donnant un coup de bâton. Mohammed, après son avènement au trône, voulut récompenser

[1] Latifi, l. c., p. 283. — [2] *Ibid.*, p. 133.



son ancien précepteur en l'investissant de la dignité de vizir; mais Kourani refusa. Devenu juge d'armée et directeur des fondations pieuses, le savant légiste prit avec son élève des libertés telles qu'aucun vizir n'osait se les permettre; il ne se prosternait pas à terre en paraissant devant le sultan, mais il lui donnait simplement la main comme à son égal, en lui disant : Je te salue. Mécontent de la cour, Kourani partit pour l'Egypte, où il fut reçu avec les plus grands honneurs par le sultan Kaïtbaï; puis il revint en Asie, où il mourut environné de la considération que lui avaient attirée sa science et son caractère indépendant [XXXIII]. Le molla Khosrew, Grec de naissance, qui fut son rival, ne le lui cédait en rien en science, en fierté de caractère, en honneurs; et ses deux ouvrages intitulés *les Cheveux du front* et *les Perles* sont deux ouvrages fondamentaux de la jurisprudence ottomane. Khosrew, après avoir été juge de Constantinople et de ses faubourgs, fut élevé à la dignité de moufti qu'il garda pendant treize ans. Toutes les fois qu'il entrait à Aya-Sophia, la foule se rangeait avec respect, en lui faisant un chemin libre au milieu d'elle jusqu'au maître-autel; plus d'une fois le sultan, voyant ces marques de considération du peuple, dit à sa suite : « C'est l'*Ebou-Hanifé* de notre époque. » Dans les cérémonies d'une fête de la Circoncision, Mohammed ayant mis Kourani à sa droite et Khosrew à sa gauche, ce dernier s'en offensa et se retira aussitôt à Brousa, où il fit construire un collége dans lequel il professa lui-même [XXXIV]. Khodjazadé et Khatibzadé, c'est-à-dire le fils du Khodja

(un négociant de Brousa) et le fils du prieur public se rendirent célèbres, non-seulement par leurs ouvrages [xxxv], mais encore par leurs conférences faites en présence du sultan sur des matières de controverse. Tous deux furent professeurs de Mohammed qui, au milieu de ses conquêtes, sut toujours trouver le temps de s'instruire avec eux; il se reposait volontiers des batailles qu'il livrait par les combats plus paisibles des savans. « Oses-tu discuter avec moi? » demanda un jour Mohammed à Khodjazadé. « Comme ton professeur, je l'ose, » répondit celui-ci. Le sultan, irrité de cette réponse, le destitua sur-le-champ; cependant il le reçut peu après en grâce [1]. Khatibzadé soutint plusieurs thèses célèbres, une entre autres contre le légiste Alaeddin Arabi; ce dernier fut deux fois élevé à la dignité de moufti, qui à cette époque n'était pas encore le plus haut pouvoir législatif de l'Etat. Bien qu'il soit compté avec Ibn-Magnesia au nombre des plus grands oulémas de Mohammed, Arabi ne laissa qu'un seul ouvrage après lui; mais il est juste de dire qu'en revanche il laissa quatre-vingt-dix-neuf enfans. L'ambition d'Ibn-Magnesia ne lui permit pas d'écrire; tous ses efforts tendaient à un seul but, celui d'être vizir [2]. Les successeurs d'Ibn-Magnesia dans la dignité de juge d'armée furent le savant Kastellani et Hadji-Hasanzadé [xxxvi], entre lesquels furent partagées, comme nous l'avons déjà dit, les deux juridictions

[1] Schakaïk, Ali, Seadeddin. Le molla Ali-Arabi mourut en 901 (1495). *Tables chronologiques* d'Hadji-Khalfa.

[2] *Tables chronologiques* d'Hadji-Khalfa.

d'Europe et d'Asie jusqu'alors réunies [1]. Un fils et un petit-fils du grand Fenari se montrèrent, par leurs écrits, dignes de leur origine [xxxvii]. Hadji-Baba appelle l'attention, non seulement comme grammairien et prédicateur, mais encore comme père du grand-vizir Mohammed-Karamani, dont le nom de poëte est Nischani [2]. Nous avons déjà eu occasion de parler du savant vizir Sinan-Pascha, ainsi que du bourreau du roi de Bosnie, Moussanifek. Les derniers sept noms de la liste des oulémas qui ont illustré le règne de Mohammed II, sont ceux d'autant de médecins. Quatre d'entre eux étaient Persans; les trois autres étaient Turc [3], Arabe [4] et Juif [5]. Ce dernier, déjà investi de la dignité de defterdar avant d'avoir abjuré sa religion, fut élevé à la dignité de vizir peu de temps après sa conversion à l'islamisme. Son expérience et sa science en médecine, supérieures à celles de ses confrères, eussent probablement prolongé les jours du sultan, si Mohammed-Karamani n'eût persuadé à celui-ci de suivre concurremment les prescriptions du médecin persan Lari [6]. Koutbeddin, également originaire de Perse, présida le premier le

1 Les ouvrages de Kastellani, mort en 901 (1495), sont des gloses marginales sur les Dogmes de Nesefi et les *Sept formes du Mewakif*.

2 Hadji-Baba écrivit sur le *Kafiyé* et le *Missbah*; il est l'auteur de *l'Awamil*, d'autres ouvrages grammaticaux et d'un *Commentaire sur le Schemsiyé* de Teftazani. Schakaïkoun-nâmaniyé, Seadeddin, Ali.

3 Altoundjizadé ou Koyoumdjizadé, c'est-à-dire *le fils de l'orfèvre*.

4 Hekim-Arab.

5 Hekim-Yakoub.

6 Schakaïk et Ali.

conseil médical de Mohammed avec les appointemens considérables de deux mille aspres par mois, qu'il dépensait avec ses esclaves de l'un et l'autre sexe [1]. Schoukrallah de Schirwan s'acquit la bienveillance du sultan par des commentaires du Coran et ses œuvres historiques [XXXVIII], ainsi qu'Atallah par ses connaissances mathématiques [2]. Le Persan Alikouschdji, gouverneur du prince Bayezid, Mirem-Tschelebi, et Karasinan, glossateur d'Alikouschdji, se distinguèrent également dans les sciences exactes [XXXIX]. Enfin Houseïn-Tebrizi gagna les bonnes grâces de Mohammed à la fois par ses manières nobles et par son savoir [XL].

Les scheïkhs. — Parmi les scheïkhs qui accompagnèrent le conquérant dans ses expéditions, et qui animaient l'enthousiasme de ses troupes en leur expliquant les versets du Coran ou les traditions du Prophète, il faut remarquer Akschemseddin (*le soleil blanc de la foi*), qui découvrit le tombeau d'Eyoub au siége de Constantinople, et que nous connaissons déjà pour avoir interprété le songe de Mohammed avant la bataille de Terdjan [XLI]; il nous reste à le connaître sous le point de vue de médecin, de musicien et d'auteur [XLII]. Akschemseddin initia à la philosophie mystique, qu'il avait apprise à Osmandjik du grand-scheïkh Beïrami, et à Halep du scheïkh Seïneddin-Hafi (tous deux fondateurs de l'ordre de derwischs qui porte leur nom), ses quatre disciples

[1] Schakaïk et Ali.

[2] Il publia des *Tables astronomiques* et un *Traité sur les Poids*.

et ses sept fils. Ces derniers portaient tous le nom de Mohammed ; le plus jeune est connu pour avoir composé le poëme romantique de *Yousouf et de Souleïkha*, sous le pseudonyme de Hamdi. Akschemseddin fit sept fois le voyage de la Mecque ; puis il se retira à Koïnik, où son tombeau ne cesse d'attirer un grand nombre de pélerins. Il avait pour rival le scheïkh Eboul-Wefa, en honneur duquel le conquérant fit construire une mosquée ; il est cité dans l'histoire ottomane par ses connaissances en poésie et en musique, et par sa fierté de caractère dont il donna la preuve, en interdisant au sultan de venir troubler sa retraite [1]. Le scheïk Hadji-Khalifé, philosophe mystique, fit un traité sur la *véritable* et la *fausse résignation* [2] du musulman aux volontés divines. Nous avons déjà parlé, à l'occasion des poëtes, d'Alehi et de Gulscheni. Nous devons enfin mentionner le scheïkh des derwischs Khalwetis, Hadji-Tschelebi, qui détermina l'ordre de succession au trône après la mort de Mohammed II. Contrairement au grand-vizir Mohammed-Karamani, le seul vizir favorable au prince Djem, Hadji-Tschelebi se prononça en faveur de Bayezid et lui assura les suffrages de ses adhérens les derwischs et les scheïkhs de Karamanie ; la question, agitée entre les partis des deux puissans compatriotes, fut résolue à l'avantage d'Hadji-Tschelebi ; le scheïk l'emporta sur le vizir [3].

[1] Schakaïk, Ali, Seadeddin et Enisi.

[2] *Djebri mouhakkak* (*la résignation véritable*), et *Djebri mokallid* (*la fausse résignation*).

[3] Schakaïk, Seadeddin, Ali.

LIVRE XIX.

Bayezid arrive à Constantinople, et prend possession du trône malgré les efforts de son frère Djem, qui est forcé de fuir en Égypte. — Djem revient en Asie, rallume la guerre, est défait, se réfugie à Rhodes, d'où il est emmené prisonnier en France, et meurt à Naples empoisonné.

Le grand-vizir Mohammed-Nischani entreprit de cacher la mort de Mohammed II à l'armée et à la capitale, jusqu'à l'arrivée du successeur légitime; tentative téméraire dont la non-réussite pouvait coûter l'empire à l'héritier présomptif, et que Nischani paya lui-même de sa vie. Par ses ordres, on conduisit à Constantinople le corps du souverain, dans un char couvert, entouré des gardes ordinaires, comme si le sultan eût été prendre les bains dans la capitale pour se rétablir de sa maladie. En même temps il envoya le chambellan Keklik [1] Moustafa (la perdrix), avec des instructions secrètes, au fils aîné du sultan, Bayezid, alors gouverneur à Amassia; mais tandis qu'il faisait cette démarche officielle, il dépêchait un agent confi-

[1] Neschri et Seadeddin. Ali le nomme Leilek Moustafa (Moustafa la Cigogne).



dentiel au prince Djem, en Karamanie, dans l'intention de préparer à celui-ci les voies du trône aux dépens de son frère aîné. Le grand-vizir alla plus loin; entraîné par son affection pour Djem, il fit fermer le port de Constantinople, ainsi que tous ceux des côtes d'Asie où campait l'armée, et mit le séquestre sur tous les bâtimens, afin d'empêcher toute communication entre l'armée et la capitale. Les adjemoghlans, ou recrues des janissaires, reçurent l'ordre de quitter Constantinople, sous prétexte de réparation au pont établi sur la rivière qui arrose la plaine des Éléphans [1], dans le voisinage du camp impérial. Ce furent ces recrues qui éventèrent le secret de la mort du sultan, et qui en répandirent la nouvelle dans l'armée rassemblée en Asie. Aussitôt les janissaires s'assemblent et se constituent en pleine révolte; ils s'emparent de quelques bateaux à l'ancre devant Pendik, abordent à Scutari, et se rendent à Constantinople, où ils pillent les maisons des juifs et des riches habitans; après tous ces ravages, ils mettent à mort le grand-vizir. Telle fut la fin de Mohammed de Karamanie; il marqua de son sang une route où beaucoup de ses successeurs devaient le suivre. Dans ce moment critique, le conseil remit le gouvernement à Ishak-Pascha, que Mohammed avait appelé de Selefké afin de lui confier pendant son absence le gouvernement de Constantinople; Ishak-Pascha, revêtu par les vizirs d'une autorité absolue, rétablit l'ordre au moins provisoirement, grâce à la fermeté qu'il déploya dans cette circonstance. La révolte était d'autant plus dangereuse, qu'il y avait au



seraï deux petits-fils du conquérant, Korkoud, fils de Bayezid, et Ogouzkhan, fils de Djem. Ces deux princes étaient deux sortes d'ôtages qui garantissaient à Mohammed II la fidélité de ses propres fils : Korkoud sortait à peine de l'enfance ; Ogouzkhan était encore en bas âge, car Djem lui-même comptait à peine sa vingt-deuxième année. L'armée se prononça d'autant plus facilement en faveur de Bayezid, que le grand-vizir Mohammed-Karamani avait de tout temps favorisé Djem, son frère. En conséquence, Korkoud fut proclamé, le 5 rebioul-ewwel 886 (4 mai 1481), lieutenant-général de l'empire pour tout le temps de l'absence de Bayezid [II].

Le messager qui devait porter à Djem la nouvelle de la mort du sultan fut arrêté et mis à mort par Sinan-Pascha, gouverneur d'Anatolie, dont les intérêts se trouvaient liés à ceux de Bayezid par son mariage avec la sœur de ce prince [1]. Le courrier expédié à Bayezid arriva à Amassia [III] après avoir parcouru en huit jours une distance de cent soixante lieues. Le lendemain de l'arrivée de Keklik-Moustafa [2] (dimanche 13 rebioul-ewwel 886), Bayezid partit pour Constantinople, accompagné de quatre mille cavaliers ; il entra à Scutari neuf jours après. Le canal du Bosphore était couvert d'une foule de navires dans lesquels les grands du

[1] Seadeddin, p. 433, III, dans le manuscrit de la Bibliothèque I. et R. à Vienne, no 122.

[2] Seadeddin dit que Bayezid ne se mit en route que trois jours après l'arrivée de Keklik-Moustafa ; mais cette assertion ne s'accorde pas avec l'arrivée de Bayezid à Scutari, le 21 rebioul-ewwel 886 (20 mai 1481).



royaume et les chefs de l'armée venaient offrir leurs hommages au nouveau sultan. Cependant des barques remplies de janissaires s'avancèrent des deux côtés de la galère impériale; on entendit des voix tumultueuses demander à Bayezid l'éloignement de Moustafa-Pascha, fils d'Hamzabeg. Ishakbeg, craignant que Moustafa ne lui enlevât la dignité de grand-vizir qu'il ambitionnait, avait désigné son rival aux janissaires comme étant opposé à ce que leur solde fût augmentée. Bayezid intimidé accorda aux janissaires toutes leurs demandes avant même de descendre à terre; il renvoya en Asie son vizir Moustafa, espérant par cette concession rétablir l'ordre parmi les troupes stationnées près de Gebissé. Après ces dispositions, se couvrant la tête d'un turban noir, et revêtant des habits de laine de même couleur, il fit son entrée dans la capitale. Lorsqu'il se présenta à la porte du seraï, les janissaires, rangés en ordre de bataille, lui firent remettre, par leurs officiers, une supplique dans laquelle ils s'excusaient d'avoir mis à mort le grand-vizir et d'avoir pillé la ville; néanmoins ils réclamaient une augmentation de solde, sinon à titre de paie régulière, du moins comme don extraordinaire. Bayezid accorda tout. Ce fut là le second exemple de présens d'avènement accordés aux janissaires; ce fait, qui paraissait devoir n'être qu'accidentel, prit, à dater du règne de Bayezid, une forme régulière et se renouvela au commencement de chaque règne jusqu'en 1774; les sommes affectées à cet usage figurent dans les dépenses de l'État et sur le livre des revenus des



janissaires [1]. Mohammed II avait introduit le premier cette coutume, qui devint plus onéreuse de règne en règne; et quoique ce don n'atteignît jamais les sommes énormes qui furent accordées aux légions romaines dans ces occasions, il était pourtant assez considérable pour épuiser les finances de l'empire; mais trois cents ans après l'introduction de cet abus, le sultan Abdoulhamid l'abolit tout-à-fait pendant la guerre de Russie [IV]. Bayezid agit avec les janissaires comme Claudius avec les gardes prétoriennes; en souscrivant à toutes leurs volontés, il signa la preuve irrécusable de sa faiblesse, et consacra en quelque sorte le privilége que s'arrogèrent les janissaires d'influencer le choix des souverains; cette funeste condescendance encouragea cette fière soldatesque à tout faire pour accroître ses revenus à chaque nouveau règne. Le lendemain de l'entrée de Bayezid à Constantinople (21 mai 1481), eurent lieu les cérémonies funéraires, que présida le scheïkh Aboulweza. Bayezid lui-même voulut porter, avec les émirs et les vizirs, le cercueil de son père; il le conduisit ainsi jusqu'au mausolée construit derrière la mosquée élevée par Mohammed II. Une distribution de riches aumônes termina la cérémonie, et toute la cour quittant le deuil vint offrir ses hommages au sultan, dans le plus somptueux costume. Ishak-Pascha fut nommé grand-vizir; Moustafa-Pascha, que le sultan avait envoyé en Asie pendant le trajet qu'il fit de Scutari à Constantinople,

[1] Mouradjea-d'Ohsson, VII, p. 122, in-8.



fut promu à la charge de vizir, vacante par la destitution du juge d'armée Magnesia-Tschelebi [1]. La loi d'Etat, promulguée par Mohammed II, qui ordonnait l'exécution des frères du souverain régnant, ne put trouver son application à l'avènement de Bayezid. Le nouveau sultan n'avait qu'un seul frère, Djem, qui était loin de la capitale et paraissait disposé non seulement à défendre sa vie, mais encore à lui disputer le trône. La fin tragique du prince Djem, plus connu en Europe sous le nom de Zizim, suffirait seule à lui attirer notre intérêt, qui lui est acquis du reste par son talent d'écrivain et de poëte [2]. Ce prince était habile à tous les exercices du corps et excellait dans la lutte; mais il s'était laissé entraîner par les délices d'une vie voluptueuse, qui souvent dégénérait en débauches [v]. Il était entouré, dans sa résidence en Karamanie, d'une troupe de jeunes garçons; cependant cette société lascive n'excluait pas les poëtes, dont plusieurs occupaient de hauts emplois à sa cour; Haïder, l'un d'eux, était son garde-des-sceaux, et un autre, Saadi, son defterdar. A la nouvelle de la mort de son père et de l'assassinat du grand-vizir, Djem réunit en toute hâte quelques troupes, avec lesquelles il marcha sur Brousa, dans l'intention de s'emparer avant tout de cette ancienne capitale de l'empire.

[1] Seadeddin, III, p. 437.

[2] Voyez les *Biographies* de Latifi, traduction de Chabert, p. 62; celles d'Ahdi, de Sehi, de Riyazi et de Kinalizadé. Son *Diwan* se trouve à la Bibliothèque royale de Berlin, dans la *Collection des Manuscrits* de Diez, no 129.

De son côté, Bayezid envoya une avant-garde de deux mille janissaires sur la route de Modania, sous les ordres de son ancien gouverneur Ayas-Pascha; lui-même se rendit à Scutari pour y rassembler son armée. Ayas-Pascha fit halte près des eaux thermales du faubourg de Brousa; Keduk-Nassouh, commandant des troupes de Djem, s'arrêta près de la mosquée et du tombeau de Yildirim-Bayezid. Les deux chefs entrèrent en pourparler avec les habitans de la ville, afin d'obtenir entrée dans ses murs; mais ceux-ci se rappelant les maux qu'avaient attirés sur eux les guerres des fils de Bayezid-Yildirim, et craignant de voir se renouveler les scènes du dernier pillage de Constantinople par les janissaires, repoussèrent la demande des deux partis; cependant ils manifestèrent leur secrète opinion en fournissant des provisions et des secours aux troupes du prince Djem. Bientôt un combat s'engagea sous les murs de Brousa; les janissaires furent défaits et eurent un grand nombre des leurs faits prisonniers, parmi lesquels Ayas-Pascha. Trois jours après, Djem étant arrivé au camp, la ville lui ouvrit ses portes. Son premier soin fut de mettre en sûreté les trésors déposés dans le château. Se proclamant sultan des Ottomans, Djem commença par exercer les deux droits souverains, ceux de frapper monnaie à son coin et de faire dire la prière publique en son nom. Pendant dix-huit jours, ce prince jouit tranquillement de cette ombre de domination; mais bientôt il apprit la marche de Bayezid, qui s'avançait à la tête de toute son armée. Avant de se porter à sa

rencontre, Djem députa vers lui une ambassade, avec mission d'engager le sultan à terminer le différend à l'amiable, en lui proposant de garder la souveraineté des provinces d'Europe et de lui abandonner celle des provinces d'Asie. Cette ambassade se composait des mollas Ayas et Hamdi-Tschelebi, ainsi que de la vieille sultane Seldjoukhatoun, fille de Mohammed Ier, tante de Mohammed-le-Conquérant, et grande-tante des deux rivaux. Seldjoukhatoun chercha à émouvoir les sentimens fraternels de Bayezid en faveur de Djem; mais Bayezid se contenta de lui citer ce proverbe arabe : *Il n'y a pas de parenté entre les rois* [1]. Puis il continua sa marche sur Brousa, comptant moins encore sur le nombre de ses troupes que sur une trahison dans l'armée de son frère; car, dans une lettre envoyée secrètement à Yakoub, fils d'Aschtin, grand-chambellan de Djem, l'empereur lui avait promis le gouvernement d'Anatolie avec un traitement de cent mille aspres, pourvu qu'il empêchât le prince de faire sa retraite en Karamanie, et qu'il lui persuadât de l'attendre dans la plaine de Yenischehr [2]. Yakoub avait été séduit par ces propositions, et avait su faire prendre à Djem la résolution de ne pas reculer. Pour comble de malheur, Djem divisa son armée en deux corps : le premier fut envoyé vers Nicée, sous les ordres de Keduk-Nassouh; le prince prit en personne le commandement du second, et se replia sur Yenischehr.

[1] *La erhamoun beïnil-moulouki*, Seadeddin, III, 438.

[2] D'après Neschri, ce conseil fut donné par le légiste Hasan-Tschelebi, le fils, f. 239. Seadeddin et Solakzadé reproduisent la version d'Idris et de Neschri.

Cependant le prince Abdoullah, fils aîné de Bayezid, qui, sous Mohammed, était gouverneur de Magnésie, avait opéré la jonction de ses troupes avec celles de son père. Abdoullah s'était d'abord dirigé sur Brousa, en apprenant la marche de Djem contre cette ville; mais après avoir reçu la nouvelle de la défaite d'Ayas-Pascha, il s'était rabattu sur Balikesri, et gagnant les côtes de la Propontide, il s'était embarqué pour Gallipoli, d'où il s'était rendu, par Constantinople et Scutari, à Nicomédie auprès de son père [1].

Keduk-Nassouh, qui avait dressé son camp sous les murs de Nicée auprès de l'obélisque, se retira dans le pas d'Azwad, dès qu'il aperçut l'avant-garde de Sinan-Pascha, beglerbeg d'Anatolie; l'armée du beglerbeg s'engagea dans le défilé, battit les troupes de Keduk-Nassouh et les poursuivit jusqu'à Yenischehr. Bayezid arriva en personne le même jour à Nicée, passa la nuit dans les gorges d'Azwad, et parut le matin devant Yenischehr. Ce fut là qu'il reçut les hommages de Keduk Ahmed-Pascha, le conquérant de Kaffa et d'Otranto, récemment arrivé de son expédition en Italie. Ahmed-Pascha, par ses assurances de service, sut regagner les bonnes grâces de Bayezid, qu'il s'était aliénées avant l'avènement au trône du jeune souverain. L'accession d'un tel homme, ainsi que la désertion d'une partie de l'armée de Djem, furent d'un heureux augure pour l'issue du combat, qui se livra dans la plaine de Yenischehr, au nord de la rivière qui l'arrose (26 rebioul-akhir 886 — 20 juin

[1] Seadeddin, III, 438.



1481) [VI]. Une aile de l'armée de Djem avait déjà éprouvé des pertes sensibles par l'attaque de la cavalerie d'Asie, lorsque Yakoub, voulant gagner le gouvernement qu'on lui avait promis, demanda au prince la permission de se porter avec la meilleure partie des troupes contre Bayezid, pour empêcher le reste de l'armée ottomane de passer le fleuve. Dès qu'il eut obtenu le consentement de Djem, il fit mine de marcher sur Bayezid, à qui il livra le corps qu'il commandait, et par suite le gain de la bataille; elle avait duré depuis le matin jusqu'à midi, et, lorsqu'elle eut été décidée, on vit accourir les janissaires d'Ayas-Pascha, que Keduk-Nassouh avait fait prisonniers à Brousa et qui venaient d'être délivrés. La déroute fut générale parmi les Turcomans, les Karamans, les Torghouds et les Warsaks, dont se composait le reste de l'armée de Djem. Le prétendant lui-même s'enfuit en telle hâte, qu'il arriva le soir même au pas d'Ermeni, situé à deux journées de marche de Yenischehr. Il s'arrêta à Ouyoudjik pour bander une blessure qu'il avait reçue à la cuisse d'un coup de pied de cheval pendant sa fuite; il marcha toute la nuit et arriva le lendemain matin à Ekischehr. Non seulement il avait perdu tous ses bagages dans le combat, mais encore il avait été dépouillé, par les Turcomans du défilé d'Ermeni, des effets qu'il avait pu sauver; tellement que son chancelier, Sinanbeg, dut lui prêter son surtout [1] pour le défendre de l'humidité de la nuit. Une semaine après, Djem arriva à Koniah, où il

[1] *Kepenek* en langue turque.

se reposa trois jours; puis il en partit avec sa mère et son harem pour la Syrie et l'Egypte (1er djemazioul-ewwel—28 juin). Au mont Boulgar, il fut joint par des fuyards qui étaient restés en arrière et qui, sous le commandement d'Ouyouzbeg, ravageaient alors le pays; ce ne fut qu'avec beaucoup de peine et par des paroles flatteuses qu'il parvint à faire cesser leurs brigandages. Le gouverneur de Tarsus et le prince turcoman des Ramazans reçurent le prince fugitif avec distinction. Les beglerbegs égyptiens, gouverneurs de Haleb et de Damas, n'omirent rien pour lui faire oublier ses malheurs; à Damas, il fut logé, avec les trois cents personnes de sa suite, au palais Ablak. Après y avoir séjourné pendant sept semaines, il visita Jérusalem, et, passant par Hebron et Gaza, il arriva au Caire, où toute la cour vint à sa rencontre; Djem descendit au palais du diwidar (grand-vizir) des sultans tscherkesses. Le jour suivant, il fut conduit en grande cérémonie au palais du sultan Kaïtbaï, qui l'accueillit comme un fils, l'embrassa, lui serra affectueusement les mains, le consola et lui assigna pour demeure un de ses palais [1].

Après la bataille de Yenischehr, Bayezid s'était mis à suivre les traces de son frère. Arrivé au défilé d'Ermeni, les Turcomans de la contrée se présentèrent devant lui et lui demandèrent de les affranchir des taxes et des impôts pour les récompenser d'avoir assailli le prince Djem, quand il avait passé de nuit dans leur pays, de l'avoir presque fait prisonnier et d'avoir pillé

[1] Seadeddin, III, f. 440.



sa suite. Le sultan feignit d'approuver leur conduite, puis il leur fit savoir qu'ils eussent à se présenter à sa Porte pour recevoir la récompense qu'ils méritaient. Un grand nombre, attiré par l'espoir du gain, se présenta; mais tous ceux qui vinrent furent saisis et mis en croix. Bayezid suivit en cela l'exemple de Mouza, fils de Bayezid Ier, qui avait fait subir aux meurtriers de son frère Souleïman un semblable supplice. « Telle est, dit-il, la récompense des esclaves qui, sans y être appelés, s'immiscent dans les affaires des sultans; tout ce qu'ils ont à faire, c'est de subir patiemment le joug qu'on leur impose [1]. Quand deux héritiers d'un royaume se disputent la couronne, un étranger ne saurait avoir le droit de se mêler du différend; comment donc cette misérable canaille a-t-elle osé lever la main contre une tête sublime? » Parvenu à Koniah, Bayezid s'arrêta dans la plaine de Filibat, et, après avoir chargé Keduk Ahmed-Pascha de poursuivre le prince et investi son fils Abdoullah du gouvernement de Karamanie, il regagna Constantinople par la route d'Ilghoun.

En approchant de Brousa, les janissaires demandèrent le pillage de la ville, sous prétexte que les habitans avaient fermé leurs portes à leurs frères d'armes, et secouru contre Ayas-Pascha l'armée de Djem. Le sultan ayant refusé, tout le camp se révolta. « Vaillans guerriers, disait Bayezid, faites-moi don de cette ville [2]. » Mais toute parole fut vaine; il ne put ré-

[1] *Anlara lazim olan salianet kimé nassib oloursa ribkai itaat rakbelerin idkhal dür.* Seadeddin, III, f. 441. Solakzadé.

[2] Neschri, f. 239. Seadeddin, III, 441. Solakzadé, Idris.

tablir l'ordre qu'en rachetant la ville au prix de mille aspres qui furent comptés à chaque homme.

Keduk Ahmed-Pascha arriva à Eregli sans avoir pu atteindre le prince Djem. Là il reçut l'ordre de ramener l'armée en laissant quatre drapeaux au prince Abdoullah[1], et de revenir à Constantinople pour reprendre sa place de vizir dans le diwan. Ahmed-Pascha, homme fier et entêté, et se prévalant autant de son ancienne dignité de grand-vizir que de ses conquêtes sous Mohammed II, s'attira de nouveau la disgrâce de Bayezid, et fut enfermé dans la chambre des gardiens du seraï, d'où on ne sort ordinairement que pour marcher à la mort. Cependant Bayezid, fléchi par les prières du grand-vizir Ishak-Pascha, et sentant qu'il avait besoin du bras de Keduk pour la pacification de la Karamanie, le reçut de nouveau en grâce. Kasimbeg, dernier rejeton de la famille de Karaman, après avoir battu, dans la plaine de Perwané, l'eunuque Ali-Pascha, beglerbeg de Karamanie et conseiller du prince Abdoullah, venait de mettre le siége devant Koniah [1]. Keduk, qui n'avait été arrêté que sur les suggestions du vizir Moustafa-Pascha, et qui savait bien n'avoir été élargi que parce qu'il était nécessaire, ne voulut entrer en campagne qu'après avoir tiré une éclatante vengeance de son ennemi. Appuyé par les janissaires, il demanda et obtint l'arrestation de Moustafa-Pascha; puis, laissant son fils en gage de fidélité à la Porte du sultan, il partit pour l'Asie à la tête de deux

[1] Seadeddin, Solakzadé, Idris.



mille janissaires, de quatre mille azabs, et des troupes de sa maison. A la nouvelle de son approche, Kasimbeg avait levé le siége de Koniah, et s'était réfugié dans la Cilicie-Pétrée. Ahmed-Pascha ayant opéré sa jonction avec les troupes ottomanes stationnées en Karamanie, poursuivit le fugitif jusqu'à Selefké [1]; mais le manque de provisions le força de se séparer de l'eunuque Ali-Pascha, qu'il envoya à Mout. Kasimbeg, déjà en pleine retraite sur Tarsous, instruit de cette circonstance, retourna sur ses pas pour attaquer Ali-Pascha. Celui-ci qui s'attendait à cette manœuvre eut le temps de demander des secours à Ahmed. Kasimbeg, incapable de résister aux forces réunies de l'ennemi, se dégagea néanmoins de la position difficile dans laquelle il s'était embarrassé, en laissant pendant la nuit les feux allumés dans son camp, pour mieux dissimuler sa retraite, et il reprit la route de Tarsous. Ahmed-Pascha, qui le poursuivit inutilement jusqu'à la rivière de Teké sur les confins de la Syrie et de la Karamanie, se tourna ensuite contre le château d'Ilmas [2], qu'il rasa et dont il distribua le butin entre ses soldats. Dans l'intervalle, Ali-Pascha ayant ravitaillé la forteresse de Selefké, Ahmed se retira dans ses quartiers d'hiver à Larenda, pour y attendre le printemps [3].

Djem, réfugié à la cour du sultan d'Egypte, profita

[1] *Caramania* de Beaufort, p. 213 et 214.

[2] Ni Beaufort, ni le *Djihannuma* ne donnent la position d'Ilmas : ce château est situé probablement sur la rivière Lamas (Latmus). Beaufort, p. 245.

[3] Seadeddin, III, f. 433. Idris, f. 122-123. Solakzadé, f. 67. Le *Nokhbetet-tewarikh*, f. 107.

de ce repos forcé pour faire un pélerinage aux saintes villes de la Mecque et de Médine[1]. Il séjourna près de quatre mois au Caire, puis partit pour la Mecque (28 schewal 886 — 20 décembre 1481), d'où il se rendit, deux mois après, au tombeau du Prophète à Médine. A son retour au Caire (22 silhidjé 886 — 11 février 1482), il fut sollicité à hasarder de nouveau le sort des armes, non seulement par Kasimbeg, mais encore par plusieurs grands feudataires ottomans, entre autres par Mahmoud, sandjakbeg d'Angora, qui du temps de Mohammed II avait occupé la place d'aga des janissaires : tous lui représentèrent le moment actuel comme favorable pour reconquérir l'héritage de son père. Séduit par leurs promesses, Djem quitta le Caire et arriva six semaines après à Haleb (17 rebioul-ewwel 887 — 6 mai 1482). Il y trouva Mahmoudbeg et d'autres transfuges qui avaient déserté le service du sultan et les quartiers d'hiver d'Ahmed-Pascha. Bayezid, en apprenant cette fâcheuse nouvelle, ordonna à Ahmed, à qui il attribuait cette défection d'une partie de son armée, d'envoyer le prince Abdoullah à Karahissar, et de venir en personne à la rencontre de son seigneur et maître. Le sultan partit lui-même pour l'Asie, et planta ses étendards dans la plaine d'Aïdos, où devaient se rassembler les divers corps de son armée. Cependant Djem était arrivé en Cilicie; dans

[1] Le prince Djem et une fille de Mohammed I, veuve de Mahmoud, fils du grand-vizir Ibrahim-Pascha, sont les seuls membres de la famille impériale de Turquie qui aient fait le pélerinage de la Mecque. Voyez Mouradjea-d'Ohsson, III, p. 256.



son entrevue avec Kasimbeg à Adana, il s'engagea par serment à le remettre sur le trône de ses pères et à lui rendre les provinces que Mohammed II lui avait enlevées, si, par son concours, il parvenait à conquérir sur son frère la souveraineté de l'empire. Les deux princes ayant réuni leurs forces se portèrent sur Eregli; de là, Djem expédia son chambellan Sinanbeg à Ahmed-Pascha avec des offres de paix, moins dans l'espérance de le gagner à sa cause, que dans l'intention de lui inspirer une fause sécurité, car Mahmoudbeg le transfuge suivait le négociateur de près avec un corps de cavalerie, pour surprendre Ahmed et le prince Abdoullah[1]. Ahmed, conformément aux ordres du sultan, venait de quitter Larenda et avait établi son camp à Koniah, d'où il devait conduire le jeune prince au fort de Karahissar. Près des Alpes de Tschoukourtschémen, les corps d'armée de Mohammed, général de la cavalerie de Djem, et d'Ahmed-Pascha en vinrent aux mains, mais sans résultats décisifs de part ni d'autre. Après cet engagement, Ahmed poursuivit sa marche rétrograde et rencontra à Seïdie-Ghazi les troupes du sultan. Cependant Djem et Kasimbeg étaient arrivés devant Koniah qu'ils investirent aussitôt de tous les côtés (18 rebioul-akhir — 6 juin 1482); mais la vaillante défense d'Ali-Pascha ayant ôté aux assiégeans l'espoir d'emporter la ville d'assaut, Mahmoudbeg demanda à Djem la permission de pousser jusqu'à Angora avec mille chevaux, pour y prendre

[1] Seadeddin, III, p. 436. Solakzadé, f. 67. Neschri, f. 240. Idris, f. 123.

ses femmes et ses enfans qu'il y avait laissés. Arrivé à Angora, il eut la douleur d'apprendre qu'on les avait conduits à Constantinople par ordre du sultan. Furieux, il se jeta sur Souleïman-Pascha, gouverneur d'Amassia, qui se rendait au camp de Bayezid. L'issue du combat fut malheureuse pour Mahmoud, dont la tête fut envoyée au sultan. Djem, dans l'espoir de surprendre Souleïman-Pascha, fit plusieurs marches forcées et arriva, deux jours après la défaite de Mahmoudbeg, à Angora, où il apprit seulement la nouvelle de l'approche de Bayezid. Son armée effrayée se dispersa, et lui-même s'enfuit une seconde fois dans la Cilicie-Pétrée. Yskender-Pascha, qui se mit à sa poursuite avec un corps de cavalerie d'élite, s'étant engagé la nuit dans des marais, et ayant ainsi laissé prendre de l'avance à Djem, s'arrêta à Eregli, d'où il manda à Bayezid la retraite de son frère dans les montagnes [1]. Bayezid envoya le Segbanbaschi (lieutenant-général des janissaires) à Djem, avec la demande d'un plénipotentiaire pour conclure entre eux un arrangement amiable. Djem députa d'abord son chambellan Sinanbeg, ensuite son defterdar Mohammedbeg, chargés de négocier la paix, moyennant la cession de certaines provinces d'Asie. Bayezid lui fit répondre par ses ambassadeurs Bakhschaïschoghli et Imam-Ali : « Que la fiancée de l'empire ne pouvait être partagée entre deux rivaux, qu'il le priait de ne plus souiller les pieds de son cheval et le bord de son manteau du sang

1 Seadeddin, III, 45. Sismondi dit par erreur : *Le 16 juin 1482, il vainquit Zizim à Servizza près d'Iconium.*

innocent des Musulmans, et de jouir tranquillement de ses revenus à Jérusalem [1]. » Ces propositions ayant été rejetées, Hersek Ahmed-Pascha entra en Cilicie à la tête de la cavalerie asiatique. Djem, convaincu de la nécessité de se ménager une retraite pendant qu'il était encore temps, consulta à cet effet Kasimbeg [VII]. Kasimbeg désapprouva son projet de chercher un refuge en Perse ou en Arabie, et lui conseilla de fuir en Europe pour soulever, à l'exemple de Mousa, fils de Bayezid Ier, les provinces européennes en sa faveur. Djem se rendit à cet avis et envoya Souleïman, un de ses confidens, Franc de naissance, auprès du grand-maître de Rhodes, pour lui offrir des présens, et lui demander l'hospitalité et les moyens de passer en Europe.

L'ambassadeur de Djem fut admis à l'audience solennelle du chapitre ; lorsqu'il se fut retiré, l'objet de sa mission fut discuté par l'assemblée des chevaliers, et le résultat de leur délibération fut, qu'il était de la dignité et de la politique de l'Ordre d'accorder les demandes du prince musulman [2]. Pendant ces négociations, Djem, accompagné seulement de trente personnes, était arrivé au port de Kourkous (Corycus), sur les côtes de Cilicie, et s'était jeté, en attendant la réponse de Rhodes, dans un navire karaman [VIII]. Le jour suivant (3 djemazioul-akhir 887 — 20 juillet 1482), parurent à la hauteur d'Anamour (Anemo-

[1] Seadeddin, III, 446. D'après Caoursin : *Pollicetur Bagyazit* 200 *millia nummorum, regium supellectilem, pueros viginti, si extra regni fines degat.*

[2] Senatus consultum : *Regem excipiendum, alendum, fovendum.* Caoursin.

rium) la barque de son ambassadeur, qui revenait avec le sauf-conduit du grand-maître, et une escadre commandée par le grand-prieur de Castille, don Alvarez de Zuniga, chargé de prendre Djem à son bord. Le prince se consulta quelques instans avec Souleïman, à qui la déclaration du grand-maître ne parut pas offrir des garanties suffisantes; il se décida néanmoins à monter sur une des galères de l'Ordre, et aborda, après trois jours de traversée [IX], à Rhodes, où il fut reçu avec les plus grands honneurs. Un pont de dix-huit pieds de long sur quatre de large, recouvert d'étoffes précieuses, fut jeté du rivage à la galère, afin que le prince pût sortir du navire à cheval; en arrivant à terre, il trouva les chevaliers qui l'attendaient sur le port pour lui servir d'escorte. Les rues par lesquelles passa le cortége étaient ornées de tapis, de fleurs et de rameaux de myrte; les fenêtres et les balcons resplendissaient des brillantes toilettes des dames, que la curiosité avait attirées en foule; les terrasses pliaient sous le poids des spectateurs. Des serviteurs et des musiciens en habits de fête, et chantant des hymnes français, ouvraient la marche; à leur suite venaient les jeunes gens hiérosolomytains en vêtemens de soie; puis enfin le prince, ayant à sa gauche le grand-maître, et derrière lui les membres du chapitre. Lorsqu'on fut arrivé à la place de Saint-Etienne, le grand-maître d'Aubusson salua Djem à la manière orientale, en mettant trois fois l'index sur la poitrine, lui tendit la main droite, s'entretint avec lui pendant la marche au moyen d'un inter-



prête, et l'accompagna jusqu'au palais de la langue française, qui lui était destiné [x]. Alibeg, confident du prince, fut envoyé avec une galère sur les côtes de Cilicie, vers Kasimbeg, pour en emmener le bagage de son maître, sa femme, ses enfans et toute sa suite[1]. Pendant quelque temps, la chasse, les tournois, la musique, occupèrent les loisirs du noble fugitif. Bientôt arrivèrent deux ambassades : l'une, du gouverneur de Karamanie; l'autre, du vizir Ahmed-Pascha, avec une lettre de celui-ci et la proposition d'une paix durable, si l'Ordre voulait envoyer des ambassadeurs pour la conclure. Le grand maître et le chapitre prenant en considération, et les intérêts de l'Ordre, et les devoirs de l'hospitalité, réfléchissant d'ailleurs que même en refusant l'extradition de Djem, qui leur serait sûrement demandée, sa vie serait toujours en danger à Rhodes par le poignard ou le poison, résolurent d'éloigner le prince de l'île, et de l'envoyer en France dans une de leurs commanderies[2]. Toutefois le grand-maître, dans l'éventualité de l'avènement de Djem, signa avec lui un traité par lequel celui-ci s'engageait à ouvrir aux flottes de l'Ordre tous les ports de l'empire ottoman ; à rendre, chaque année, à la liberté trois cents chrétiens sans rançon, et à payer cent cinquante mille ducats pour couvrir les dépenses faites à son occasion[3]. Le dernier jour d'août 1482,

[1] Seadeddin, III, f. 446.

[2] Caoursin et Vertot, l. VII.

[3] « Cet acte, signé de sa propre main, se garde encore dans les archives de Malte ; il est daté du 5 du mois de regieb de l'année de l'hégire 887, ce qui

Djem, suivi de trente serviteurs et de plusieurs Turcs rachetés de l'esclavage, s'embarqua sur un navire commandé par le chevalier de Blanchefort, neveu du grand-maitre, et leva l'ancre le 1er septembre [XI]. Le même jour, les chevaliers Guy de Mont, Arnaud et Duprat, ambassadeurs de l'Ordre, partirent pour la cour de Bayezid; ils furent reçus avec distinction, et entrèrent immédiatement en pourparlers avec les plénipotentiaires de Bayezid, le vizir Ahmed-Pascha, et Mesih-Pascha, qui avait fait le siége de Rhodes. Peu s'en fallut que les négociations ne fussent rompues dès le commencement, Ahmed-Pascha ayant demandé un tribut et l'extradition de Djem; l'honneur de l'Ordre ne permettait pas de traiter sur ces bases, qui furent rejetées. Mais Mesih-Pascha ayant fait observer à Keduk-Ahmed que le sultan voulait la paix avec l'Ordre à tout prix, le belliqueux vizir se retira en laissant à son collègue plus pacifique le soin de terminer les négociations. Voici sur quelles conditions fut assis le traité : paix sur terre et sur mer, liberté du commerce pour les deux parties; en outre, les deux États s'obligeaient à se rendre mutuellement leurs esclaves fugitifs, s'ils n'avaient pas changé de religion, et à se les payer vingt-deux ducats dans le cas contraire; le château de Saint-Pierre à Halicarnasse devait être un asile inviolable pour les réfugiés, et la paix durer jusqu'à la mort du sultan [XII]. Les ambassadeurs retournèrent à Rhodes comblés de riches présens et accompagnés d'un en-

revient, selon notre manière de compter, au 31 août de l'an de grâce 1482. » Vertot, l. VII. Il y a là erreur: le 5 redjeb est le 20 et non pas le 31 août.

voyé turc ; cet envoyé conclut avec le grand-maître un traité secret concernant la personne de Djem, par lequel le sultan s'engagea à payer tous les ans, au mois d'août, quarante-cinq mille ducats pour la détention de son frère dans une des possessions de l'Ordre [XIII].

Entre le départ de Djem pour la France et sa mort violente en Italie, s'écoulèrent dix années, qu'il passa dans une captivité plus ou moins étroite, au pouvoir des chevaliers, du roi de France et du pape. La destinée de ce prince, par l'influence qu'elle exerça sur les événemens du règne de Bayezid, sur la politique de plusieurs princes d'Europe, et par la compassion qui s'attache naturellement au malheur, mérite de nous fixer un instant [XIV]. Après neuf jours de traversée, la galère sur laquelle était monté Djem, ayant les vents contraires, dut relâcher à Stankho (Kos) ; il y avait un mois que Blanchefort était sorti du port de Rhodes (2 octobre 1482 — 18 schâban 887), lorsqu'il aborda à Messine, où il s'arrêta pour refaire l'équipage. De nouveau en mer, Djem ne pouvait se lasser d'admirer pendant le jour les jets d'eau lancés par les dauphins, et, pendant la nuit, le magnifique spectacle des éruptions de l'Etna. Un soir, le prince étant à souper, on eut l'imprudence d'allumer sur le tillac une multitude de lampes qui attirèrent un fin voilier napolitain ; Djem, s'il avait été aperçu, serait probablement tombé entre les mains du roi de Naples, qui désirait beaucoup l'avoir en son pouvoir ; tous les princes d'Europe d'ailleurs étaient jaloux d'une si riche capture. Blanchefort fit rentrer Djem et toute sa suite dans l'inté-

rieur de la galère, et continua ainsi son chemin sous le pavillon de l'Ordre, sans être davantage inquiété, ni par ce navire, ni par dix-sept autres, qu'il rencontra le lendemain matin sur les côtes de la Pouille. Depuis cette alerte, on évita soigneusement d'allumer des lampes sur le pont du vaisseau [1]. Après un trajet de six semaines, la galère entra dans le port de Nice. Bien que Djem se plût à parcourir les beaux environs de cette ville, il ne laissa pas de manifester bientôt le désir de continuer son voyage vers la Roumilie, où l'appelait son ambition. Le capitaine et les chevaliers lui objectèrent, qu'étant sur le territoire français, son départ ne pouvait avoir lieu sans le consentement du roi, et l'engagèrent à envoyer à la cour une personne de sa suite accompagnée d'un membre de l'Ordre, lui affirmant que son messager pourrait être de retour au bout de douze jours. En conséquence, Djem fit partir pour Paris Khatibzadé Nassouh-Tschelebi, qui, après deux journées de marche, fut arrêté et gardé à vue. Quatre mois se passèrent à attendre le retour de Nassouh, pendant lesquels Djem se livra à son penchant pour la poésie, et composa, entre autres choses, un distique sur Nice, qui fut ainsi immortalisée dans les annales ottomanes, comme la seule des villes chrétiennes chantée par un poète turc, et surtout par un prince poëte [xv].

L'unique événement qui rompit l'uniformité de la vie de Djem, pendant cette longue attente de quatre mois, fut le danger que courut son confident Souleïman ;

[1] Seadeddin, III, 448. Solakzadé, 68.



Souleïman était accusé d'un crime que les Ottomans regardent comme une faute pardonnable, mais qui, chez les chevaliers, devait être puni de mort. Ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que Djem parvint à le soustraire à la justice du pays, se réservant le droit, disait-il, de le punir lui-même ; en effet, il l'enferma dans son trésor, mais il ne tarda pas à lui procurer les moyens de s'enfuir à Rome sous un déguisement français. La peste qui commençait alors à exercer ses ravages à Nice et dans ses environs, fournit à l'Ordre un prétexte plausible pour conduire Djem dans l'intérieur du pays (27 silhidjé 887 — 5 février 1483)[1]. Chemin faisant, le prince rencontra son ambassadeur, Nassouh-Tschelebi, et fut dirigé par Saint-Jean-de-Maurienne[2] sur Chambéry[3], dont le gouverneur, le duc de Savoie[4], était allé faire une visite à son oncle le roi de France. Quelques jours après, Djem continua sa route vers Roussillon[5] qui possédait une commanderie de l'Ordre. De là, Djem envoya deux de ses fidèles begs, Moustafa et Ahmed, déguisés en Français, accompagnés de quelques hommes d'exécution, vers le roi de Hongrie, pour éclairer la route qu'il devait prendre dans la fuite qu'il méditait, et voir si elle présentait la sécurité convenable; mais il paraît qu'elle n'était rien moins que sûre, car on n'entendit jamais parler des

1 La ville d'*Aleschir* de Seadeddin paraît être Exiles.

2 Dans Seadeddin, *San-Djowan*.

3 *Djemeri*.

4 *Saoudjé Doukasi*.

5 *Redjilia*.

envoyés de Djem. Tous les paysans des environs de Roussillon accoururent voir le prince, fils du conquérant de Constantinople. Le duc de Savoie, beau jeune homme de quatorze ans, passa, à son retour à Chambéry, par Roussillon ; Djem, charmé de sa beauté, lui fit présent d'une arme de Damas incrustée d'or. Le duc promit de faire tout ce qui dépendrait de lui pour le délivrer des mains des chevaliers. Quelques jours après, Djem s'embarqua sur l'Isère [1], puis sur le Rhône (21 djemasioul-ewwel — 27 juin) pour se rendre au Puy [2]. Ce fut là qu'il apprit qu'Houseïnbeg, ambassadeur de Bayezid, qui avait d'abord été en mission à Rhodes, venait d'arriver à Chambéry, d'où il devait partir pour la cour de France. Mais le roi étant mort (30 août 1483) [3] avant l'arrivée de l'ambassadeur turc, les chevaliers saisirent cette occasion de séparer le malheureux prince de ses serviteurs, se fondant sur ce que cette mesure de précaution était nécessitée par les troubles qui ne manqueraient pas d'éclater dans le royaume. Huit cents cuirassiers entourèrent la suite de Djem, et en emmenèrent vingt-neuf personnes, dont ils firent l'inventaire. Les représentations de Djem furent vaines, ainsi que sa demande de voir l'ambassadeur de son frère; il lui fut répondu diplomatiquement que cette conduite à son égard était le moyen le plus sûr de hâter la réalisation de ses projets, que d'ailleurs toutes les personnes de sa suite seraient convenablement trai-

[1] *Greanablé.*

[2] *Pouyat*, d'après Seadeddin, III, f. 449, dans le *Delfinat* (Dauphiné).

[3] Seadeddin met par erreur le 18 redjeb (22 août).



tées; elles furent en effet conduites à Aigues-Mortes [1], et de là à Nice, où elles s'embarquèrent [2] pour Rhodes avec l'ambassadeur Houseïnbeg (fin ramazan 888 — fin d'octobre 1483); mais elles ne touchèrent l'île qu'après une longue et pénible traversée de trois mois, au milieu de l'hiver (29 silhidjé — 28 janvier) [3].

Houseïnbeg, qui huit mois auparavant avait abordé à Rhodes (mai 1483), pour payer la pension de Djem, avait été chargé à son départ de Constantinople de remettre à l'Ordre et au grand-maître, comme une preuve de l'amitié toute particulière du sultan, une petite boîte de bois de cyprès enveloppée dans un drap de soie, et contenant, suivant lui, la main droite de saint Jean-Baptiste. Cette main et la tête du saint avaient été apportées à Constantinople, où elles furent vénérées pendant cinq siècles dans le monastère Petreion; lors de la prise de la ville, elles furent transportées, avec la lance, l'éponge et la couronne d'épines, dans le trésor du sultan. Du seraï, la main miraculeuse passa à Rhodes, où elle fut déposée solennellement dans la chapelle de l'église de Saint-Jean, et livrée à la vénération des fidèles [xvi]. Djem, séparé de sa suite [xvii], resta encore quelques mois au Puy, puis il fut transféré dans un château situé sur un rocher, et de là à Sassenage, où son amour pour la belle Philippine Hélène et sa correspondance avec elle apportèrent une distraction à l'ennui de sa captivité [xviii]. Quelques mois s'étant écoulés, le prince fut dirigé sur

[1] *Aighomort.*

[2] Seadeddin, III, f. 450. — [3] *Ibid.*

Bourgneuf, un des domaines et le lieu de naissance de Pierre d'Aubusson; Djelalbeg, un des compagnons d'infortune qu'on avait laissés au prince, dut rester à Bourgneuf, pour cause de maladie. Djem continua sa route par Monthuel et Morestel, et arriva enfin au château-fort du seigneur de Bocalimi, situé sur le bord de la mer, qui lui servit de prison pendant deux ans. Ne pouvant plus résister à une si longue réclusion et surtout au manque de société, il mit tout en œuvre pour tromper la surveillance de ses gardiens; il envoya le sofi Houseïnbeg, déguisé en Français, au prince de Bourbon, auprès duquel ce fidèle serviteur négocia en vain pendant trois ans. Lorsque Djelalbeg, qu'il avait laissé à Bourgneuf [1], l'eut rejoint, il recommença avec lui ses plans d'évasion: il croyait d'autant plus aux heureux résultats de sa fuite, qu'il savait que le roi de France, le roi de Hongrie, le pape et le roi de Naples négociaient sa délivrance avec d'Aubusson, afin de le mettre, comme prétendant, à la tête de l'expédition qu'ils méditaient contre Bayezid. La politique astucieuse de d'Aubusson déjoua cependant ces projets et prolongea la captivité du prince, malgré les efforts contraires des souverains intéressés à sa liberté. Outre la pension payée par Bayezid, le grand-maître sut encore extorquer vingt mille ducats à la mère et à l'épouse de Djem qui étaient toujours retirées en Egypte, sous prétexte de couvrir les frais nécessités par le prochain départ du prince. A en croire les historiens ottomans, d'Aubusson se

[1] Seadeddin, III, f. 450. Solakzadé, le *Nokhbetet-tewarikh*.

serait servi, dans cette négociation ainsi que dans beaucoup d'autres, de blancs-seings qu'il s'était procurés en corrompant le garde-des-sceaux du prince, et qu'il remplissait comme il le jugeait convenable. C'est ainsi qu'il avait adressé aux souverains d'Europe de fausses lettres de Djem, pour leur prouver que le prince n'était pas prisonnier, mais qu'il restait de sa pleine volonté dans les possessions des chevaliers.

Bien que cette falsification de lettres s'accorde avec la politique du temps et les projets ténébreux du grand-maître, cependant on ne peut raisonnablement supposer qu'aucun des rois qui se disputèrent la possession de Djem ait pu se tromper sur sa captivité. Pendant que d'Aubusson était en négociation avec le pape et le roi de Naples pour la liberté du prince, ces deux souverains se désunirent ; et le séjour de Djem en France fut par là prolongé de trois ans. Les chevaliers le conduisirent dans une tour fortifiée qu'ils avaient fait élever pour lui [1], et haute de sept étages : au premier, au-dessus de la cave [2], étaient les cuisines ; au second, les chambres des domestiques ; au troisième et au quatrième, les appartemens du prince, et aux deux derniers ceux des chevaliers ses gardiens [XIX]. Mais cette captivité devint de plus en plus insupportable pour Djem, qui pensa sérieusement à s'évader. Peu de temps auparavant, le grand-maître lui avait envoyé Sinanbeg et Ayasbeg, jusqu'alors retenus prisonniers à Rhodes ainsi que le reste de sa suite, avec des lettres d'excuse

[1] D'après Seadeddin, la *grosse tour*.

[2] *Kilar*.

et l'assurance qu'il serait sous peu mis en liberté; mais cette promesse ne recevant pas d'exécution, Djem et ses compagnons d'infortune complotèrent leur fuite. L'ame de l'entreprise fut Houseïnbeg, que Bayezid avait de nouveau accrédité auprès de la cour de France, avec la mission de demander l'extradition de Djem ou sa mise en liberté. Au lieu d'or et de pierres précieuses, l'ambassadeur apporta pour présens des reliques, qui, depuis la prise de Constantinople, avaient été conservées dans le trésor du sultan. Mais les Grecs, en inondant l'Europe de fausses reliques, n'avaient pas peu contribué à faire concevoir des doutes sur l'authenticité de celles des Turcs. Charles VIII ne voulut seulement pas voir l'ambassadeur [1], et donna aux négociateurs du pape et de l'Ordre la permission de conduire Djem en Italie, en disant qu'il se réjouissait des avantages que le souverain pontife pourrait tirer de la possession du prince turc pour le bien de la chrétienté. Il stipula en outre qu'une garde de cinquante chevaliers français veillerait à la sûreté du royal captif, et que dans le cas où le pape le livrerait sans son consentement à une autre puissance, il lui paierait en retour dix mille ducats [xx]. La cour de Rome accorda à l'Ordre des franchises et des priviléges importans [xxi] en dédommagement de la pension de quarante-cinq mille ducats, qu'il avait jusque-là reçue du sultan; d'Aubusson vit ses services récompensés par le cha-

[1] « Ainsi le ministre de la Porte fut renvoyé, au rapport de Philippe de Commines, sans avoir vu le roi et sans avoir pu rien obtenir. » Vertot, t. VII.

peau de cardinal, qui allait mal à la tête du guerrier et du grand-maître[1], mais bien à celle du moine rusé et du politique peu scrupuleux.

Ainsi, après sept ans de captivité, Djem passa du pouvoir de l'Ordre à celui du pape. Le 9 novembre 1488 (5 silhidjé 893), il quitta sa tour pour aller par Marseille à Toulon, où il s'embarqua avec sa suite sur deux galères de Rhodes. Vingt jours après, le prince aborda à Civita-Vecchia, et se rendit au château de Francesco Cibo, fils d'Innocent VIII, pour y attendre le jour de son entrée solennelle à Rome, qui eut lieu le 13 mars 1489 (10 rebioul-ewwel 894). La suite de Djem ouvrit la marche ; la garde à pied et à cheval du pape, ses pages, ceux des cardinaux et de la noblesse romaine étaient au second rang. Le vicomte de Montheil, frère du grand-maître, renommé pour sa vaillante conduite au siége de Rhodes, était à cheval à côté de Cibo, le fils du pape. Puis venait Djem, monté sur un coursier richement enharnaché, et suivi du prieur d'Auvergne, et des chevaliers français qui lui servaient de garde. Le grand-chambellan du pape, les prélats et les cardinaux fermaient le cortége. Djem fut établi au Vatican et présenté le lendemain à Innocent VIII, par le grand-prieur d'Auvergne et l'ambassadeur de France. Malgré toutes les instances du maître des cérémonies, le fier Ottoman refusa d'ôter son turban et de fléchir les genoux ; sans se découvrir et sans s'incliner,

[1] « Le chapeau de cardinal, dignité à la vérité éminente, mais après tout peu convenable à un homme de guerre, et surtout dans la personne d'un souverain. » Vertot, l. c.



il alla droit au trône du pape et l'embrassa sur l'épaule ainsi que les cardinaux [1]. Puis, en termes brefs et pleins d'une noble fierté, il se recommanda à la protection d'Innocent, et lui demanda un entretien particulier [2]; Innocent le lui accorda. Alors le prince lui dit ses souffrances pendant sept ans de captivité, sa dure séparation de sa mère, de sa femme et de ses enfans, son désir de les revoir et de partir pour l'Egypte. Le pape fut lui-même ému jusqu'aux larmes en voyant couler les pleurs de l'infortuné Djem au souvenir de ses maux. Mais il lui représenta que son voyage en Egypte ne pouvait pour le moment s'accorder avec son projet de conquérir le trône de son père, que le roi de Hongrie demandait sa présence sur les frontières de la Roumilie, et qu'avant tout il devait penser à embrasser la foi chrétienne. Djem répondit avec raison que par là il justifierait la sentence de mort portée contre lui par les légistes musulmans, et qu'il n'abjurerait sa religion ni pour la possession de l'empire ottoman, ni pour la souveraineté du monde entier. Innocent n'insista point, et le congédia avec des paroles de consolation.

A cette époque, se trouvait à Rome un ambassadeur du sultan d'Egypte, qui, lors de l'arrivée de Djem, était allé à sa rencontre, s'était prosterné trois fois devant lui en touchant la terre de son front, et avait

[1] *Diario di Stefano Infessura*, p. 1225, et *Diarium Burchardi apud Rainaldum Annal. eccles.*, 1489; Bosio et Caoursin; et, d'après eux, Vertot, VII, et Sismondi, XI, p. 328.

[2] Seadeddin, III, f. 471.

baisé le pied de son cheval [1]. Djem apprit de lui comment le grand-maître, sous prétexte d'équiper les galères nécessaires à son passage, avait extorqué vingt mille ducats au sultan d'Égypte. L'envoyé égyptien demanda le remboursement de cette somme aux chevaliers de Rhodes. Mais le pape et l'ambassadeur de Bayezid, Moustafa, qui était également à Rome, s'interposèrent, et l'Ordre fut tenu quitte pour cinq mille ducats une fois payés [2]. L'ambassadeur ottoman avait pour mission officielle d'offrir au chef de l'Eglise chrétienne l'éponge qui, imbibée de vinaigre, avait désaltéré le Christ, et la lance qui lui avait percé le côté ; mais il devait négocier secrètement la réclusion de Djem dans les États du pape, moyennant une pension annuelle de quarante mille ducats [3], chiffre auquel elle avait été fixée précédemment. Pour s'épargner cette dépense, et se débarrasser du pensionnaire et de son hôte, Bayezid aurait, dit-on, envoyé des assassins chargés de tuer Djem et le pape ; du moins Christophe Macrino del Castagno, mis à la question, avoua avoir eu le projet de ce double meurtre, à l'instigation du sultan [4]. Au départ de l'ambassadeur turc, Djem, accablé par le souvenir de ses maux, lui remit une lettre pour son frère, dans laquelle il lui donnait les assurances d'une entière soumission et d'une inviolable

1 *Diario di Stefano Infessura*, p. 1225 ; dans Sismondi, XI, p. 328.

2 Seadeddin, III, p. 471.

3 Rainald., *Annal.*, 1492. Bosius de Cruce, I, ch. 11 ; et, d'après lui, Daru, *Histoire de Venise*, III, p. 146.

4 *Annal. eccles.*, 1400. *Diario di Stefano Infessura* ; et, d'après ce dernier, Sismondi, XI, p. 33, et Roscoë, *Léon II*, l. XL.

fidélité[1]. Trois années se passèrent, pendant lesquelles le prince vécut à la cour d'Innocent. Lors de la maladie qui conduisit ce pape au tombeau, Djem fut étroitement gardé dans le château Saint-Ange; mais après l'élection du nouveau pontife, Alexandre Borgia, il revint au Vatican [xxii]. Borgia fut le seul pape qui envoya un ambassadeur au sultan des Ottomans: il fit proposer à Bayezid ou la continuation de la détention de son frère, moyennant quarante mille ducats par an, ou sa mort pour trois cent mille une fois payés[1]; l'envoyé de Borgia était son maître des cérémonies, George Bocciardo. Le sultan conçut une telle hardiesse des assurances d'amitié du pape, qu'il lui demanda pour un évêque le chapeau de cardinal [xxiii].

Pendant que l'ambassadeur de Rome négociait à Constantinople la captivité ou le meurtre de Djem, Charles VIII pénétrait en Italie à la tête d'une armée française (18 septembre 1494); l'arrivée de la première réponse de Bayezid aux propositions d'Alexandre coïncida avec l'arrivée du roi devant Asti[2]. Le dernier jour de cette même année 1489, qui vit Florence chasser les Médicis et Pise secouer le joug de la domination florentine, les Français entrèrent dans Rome, le roi à leur tête. Le pape s'était réfugié dans le château Saint-Ange, en emmenant Djem avec lui[3]. Onze

[1] Seadeddin, III, f. 472.

[2] Voyez la *Correspondance d'Alexandre VI et de Bayezid;* dans Roscoë, *Léon X*, et dans le cinquième volume *der Fundgruben (Mines)*, p. 183, trouvé à Besançon par Belin et envoyé au secrétaire-d'État de France.

[3] Sismondi et Guicciardini, et Seadeddin, III, 473.

jours après son entrée à Rome, Charles VIII arrêta avec Alexandre VI les bases d'un traité de paix; une des principales conditions fut la remise entre ses mains du prince ottoman, dont il voulait se servir comme d'un instrument, pour effectuer ses projets ultérieurs de conquête [1]. Dans l'entretien qu'eurent ensemble Charles, Borgia et Djem, le pape donna pour la première fois à ce dernier le titre de prince, en lui demandant s'il voulait suivre le roi de France, qui désirait l'avoir près de lui. « Je ne suis pas traité en prince, répondit Djem; il importe donc peu que le roi m'emmène, ou que je reste encore ici en captivité. — A Dieu ne plaise, s'écria le pape, interdit par cette réponse de Djem, qu'on vous regarde comme un prisonnier; vous êtes tous deux princes, et je ne suis ici que votre interprète [2]. » Trois jours après [3], dans une seconde entrevue, le pape remit Djem au roi, qui le confia à la garde de son grand-maréchal. Le lendemain, Djem, accompagné du fils de Borgia, partit de Rome, et arriva à Velletri, où il séjourna cinq jours; il fut témoin, en route, des scènes sanglantes de Montefortino et de Monte-San-Giovanni [xxiv], et entra avec l'armée française à Naples le 22 février 1495. Cependant le Génois Bocciardo, accom-

[1] Sismondi et Guicciardini.

[2] Seadeddin, d'après Paolo Giovio, dit que Djem baisa la main et l'épaule du roi, et pria le pape de le recommander à sa protection.

[3] Seadeddin donne la date du 1er djemazioul-ewwel (27 janvier), mais c'est une erreur; car, d'après Alegretto Alegretti *Diar. Fanesi*, p. 838, Charles VIII quitta déjà Rome le 23 janvier.

pagné d'un ambassadeur de Bayezid, était arrivé à Ancône; mais Jean de Rovère, préfet de Sinigaglia, qui avait pris le parti du cardinal Julien, plus tard pape sous le nom de Julien II, s'empara de leurs personnes et du montant de deux ans de pension, envoyé par Bayezid à Borgia. L'ambassadeur turc s'enfuit chez François de Gonzague, marquis de Mantoue, qui, étant alors en relations d'amitié avec la Porte, lui facilita son retour à Constantinople [1].

Borgia ayant ainsi perdu les quatre-vingt mille ducats échus et l'espoir d'en recevoir d'autres à l'avenir, saisit avec avidité le seul moyen qui lui restât de satisfaire sa cupidité, en vendant la mort de Djem à Bayezid. Les historiens italiens et turcs s'accordent à dire qu'un poison lent conduisit ce prince au tombeau; ils ne diffèrent que sur la manière dont il lui fut administré. Suivant les premiers, Djem fut empoisonné au moyen d'une poudre blanche qu'on mêla au sucre, qu'il prenait d'ordinaire; c'est avec cette poudre que Borgia se débarrassait de ses cardinaux et qu'il s'empoisonna enfin lui-même [xxv]. Les historiens turcs au contraire prétendent qu'un rasoir empoisonné lui inocula le poison par une petite coupure [2]; ils appellent Moustafa le barbier de Djem, renégat grec qui, alors acheté par le pape, sut depuis faire valoir son action auprès de Bayezid, au point de monter de dignité en dignité jusqu'à celle de grand-vizir.

1 Seadeddin, 474. Voyez Paolo Giovio, Sismondi.

2 Seadeddin, III, f. 474. Idris, f. 226. Solakzadé, le *Nokhbetet-tewa-rikh*. Ali.

Lorsque Djem arriva à Naples, il était déjà si faible, qu'il ne put ni lire ni comprendre une lettre que sa mère lui avait écrite d'Egypte. On dit que sa dernière prière fut : « O mon Dieu ! si les ennemis de la foi veulent se servir de moi pour exécuter des projets pernicieux contre les confesseurs de l'islamisme, ne me laisse pas vivre davantage, mais enlève au plus tôt mon ame vers toi. » Il expira dans la nuit du lundi au mardi, le 24 février 1495 (29 djemazioul-akhir 900). Les chambellans du prince, Sinanbeg et Djelalbeg, lavèrent aussitôt son corps et récitèrent les prières des morts; le roi de France, qui regretta sincèrement sa fin malheureuse, le fit embaumer avec des épices et déposer à Gaëte [1]. Djelalbeg et Ayasbeg furent preposés à la garde du tombeau, et Sinanbeg partit sous un déguisement pour aller annoncer à Bayezid le trépas de son frère. Charles envoya la succession de l'infortuné prince, par Khatibzadé-Nassouh, un de ses plus dévoués serviteurs, à sa mère en Egypte; mais soit vent contraire, soit infidélité de Khatibzadé, le vaisseau, au lieu d'aborder à Alexandrie, jeta l'ancre dans le port de Constantinople. Bayezid remplit religieusement le désir, qu'avait manifesté Djem en mourant, de reposer en terre musulmane [2]. Une ambassade turque

[1] Les historiens italiens donnent la date du 26, qui était celle de l'enterrement de Djem. Voyez aussi, sur l'empoisonnement du prince, Roscoë, *Léon X*, I. *Appendix*, XLI.

[2] Seadeddin, III, 475. Solakzadé, *Nokhbetet-tewarikh*. Ali, Hadji-Khalfa. Le doute de Roscoë si Djem est mort à Capoue, Butrinto, Terracine ou Naples, a été levé par les historiens turcs.

vint réclamer au roi Frédéric d'Aragon les restes du prince, qui furent transportés à Gallipoli, et de là à Brousa, pour y être déposés dans le tombeau de Mourad II [1]. Telle fut la fin du malheureux Djem, second fils de Mohammed II; il mourut dans la trente-sixième année de son âge, après treize ans de captivité, victime des politiques turque et chrétienne conjurées ensemble à sa perte, de la perfidie de d'Aubusson, des projets de conquête de Charles VIII, de l'avarice et de la cruauté d'Alexandre VI. Une destinée fatale le fit tomber entre les mains de ces trois princes, tandis que les deux Ferdinand de Naples et d'Espagne, Mathias Corvin et la république de Venise, s'ils l'avaient eu en leur pouvoir, auraient été amenés, par leur intérêt même, à le mettre en liberté, et l'auraient aidé de toutes leurs forces à conquérir le trône de son père [2]. Les malheurs de Djem ont laissé de touchans souvenirs dans le pays des Francs, pour lesquels ce prince, né d'une mère servienne, avait des sentimens plutôt de sympathie que de haine; ses œuvres poétiques ont éternisé sa mémoire dans sa patrie. De ses fidèles compagnons d'infortune, les plus célèbres sont Haïder, son garde-des-sceaux, et Saadi, son defterdar, connus par leurs recueils de poésies lyriques. Saadi fit une fin tragique qui précéda de quelque temps celle de son maître. Envoyé de France par Djem avec des missions secrètes auprès des grands de l'empire et des

[1] Seadeddin, III, f. 475. Solakzadé, *Nokhbetet-tewarikh*. Ali, et sa *Biographie*, par le rhéteur de Brousa.

[2] Sismondi, IX, p. 326, d'après les *Annal. ecclés.*, 1481. Vertot, VII.

janissaires, il fut découvert à Aïdin, et jeté à la mer avec une pierre au cou, par ordre du sultan. Toujours à la suite de Djem pendant ses courses et ses séjours en Asie, en Afrique et en Europe, il recueillit ses poésies, dont plusieurs, et surtout celle qu'il fit sur la France, jouissent d'une haute réputation [xxvi].

FIN DU TOME TROISIÈME.

NOTES

ET ÉCLAIRCISSEMENS.



NOTES ET ÉCLAIRCISSEMENS

DU TROISIÈME VOLUME.

—

LIVRE XIII.

I. — Page 2.

Le troisième jour après la conquête correspond, suivant Ducas, au 31 mai; suivant Phranzes, au 1er juin. Ducas passe sous silence les événemens qui signalèrent la journée du 1er juin, à son compte la quatrième; mais Phranzes les rapporte avec détail dans le dernier chapitre du livre III.

II. — Page 6.

Spandugino Cantacuscino, témoin du sac de Constantinople, dit à ce sujet: « Quinti a certi giorni Maometto fece » intendere, che tutti quelli, i quali havessero potuto pro- » vare la lor nobilita e gentilezza di sangue, sarebbono » stati vie meglio provisti sotto il suo governo che sotto » quello de gl' Imperadori Cristiani, affermando ch' egli » non era cosa giusta, che le personne nate di nobil sangue » dovessero haver disagio et andare accettando per Dio. E » così alcuni di loro male avedutti s'andarono a far scrivere » quel giorno, ch' era disegnato a questo effetto, nel qual » si pensavano che si dovesse far loro provigione, che fù il » dì di San Pietro. Quivi raunati per commissione di sultan

» Maometto, a tutti fu tagliata la testa.» (*I Commentari di Theod. Spandugino Cantacuscino.* Firenza, 1551, p. 37.) Spandugino ajoute qu'ils étaient moins à plaindre que les Grecs survivans, qui, soupçonnés comme lui d'être amis des Turcs, furent du temps d'Adrien IV emprisonnés dans tous les Etats chrétiens, et condamnés à périr misérablement.

III. — Page 9.

Quoique l'hospitalité accordée par la république aux chrétiens fugitifs eût déjà plus d'une fois attiré sur elle la colère des Ottomans, elle ne refusa point aux Grecs, dans cette nouvelle circonstance, l'asile qu'ils vinrent chercher. S'il faut en croire Coleti, les citoyens de Raguse reçurent à bras ouverts les Comnènes, les Lascaris, les Paléologues et les Cantacuzènes, et ils leur offrirent tous les secours possibles. Engel, *Geschithte des Freystaats Ragusa* (*Histoire de la république de Raguse*), p. 176.

IV. — Page 13.

Le document suivant, écrit en langue grecque, et non pas en langue turque, et dont une copie se trouve dans les archives de la Maison I. R. d'Autriche, parmi les pièces d'Etat de Venise, mérite, sous tous les rapports, d'être reproduit ici. Nous citerons d'abord le texte :

Τοῦ μεγάλου αὐθεντὸς καὶ μεγάλου Ἀμηρὰ Σουλτὰν Μουχαμὲθ πρὸς τοὺς κατὰ πάντα ἡμετέρους τῆς αὐθεντίας μου ἄρχοντας. Ἐν πρώτοις ἄρχον κὺρ Σφαντζῆς μὲ ὅλλους τοὺς ἐδικοὺς τοῦ, καὶ κὺρ Μανυουὴ Ραουλ μὲ ὅλλους τοὺς εδικοὺς τοῦ, καὶ κὺρ Σωφιανὸς μὲ ὅλλοὺς τοὺς ἔδικούς του, καὶ Λάσκαρις κὺρ Δημήτριος μὲ ὅλλους τοὺς ἔδικούς τοῦ, καὶ Διπλοβατζέοι, Καλακέοι, Παγομενέοι, Φραγκοπουλέοι, καὶ Σουρομαλαίοι, καὶ Μαυροπαπας καὶ Φιλανθροπηνέους, καὶ Περομπουζέιοι καὶ εἰς ὅσοι ἄλλοι θελήσουν ναρθοῦν. ὅλλους χαιρετᾶσας ἡ αὐθεντία μου. Νὰ ἐγνωρισετε τὸ πῶς ἦλθεν ἐδῶ ὁ τημιμένος μου Ἄγος ὁ Χασάμπεῖς καὶ ἀνέφιρεν τῆς αὐθεντίας μου τὸ πῶς θέλεται ναρθῆται νὰ ἦστε ἰδικοι μου. Εἰς τοῦτο γυρεύεται ὁρισμὸν της αυθιντίας μου. Εἰς τοῦτο

στείλνοσας τόν αὐτόν μου ὁρισμὸν. καὶ ὀμνέγο σὰς εἰς τὸν μέγαν μας προφήτην τὸν Μουαμὲθ τὸν πιστεύομεν ἡμεῖς οἱ Μουσουλμάνοι καί εἶς τὰ ἑπτά μας μουσάφια καί εἶς τας ρκδ χηλιάδας προφητας μας, καΐ εἶς τὸ σπαθὶ ὅπευ ζώνσαμι καὶ εἶς τὴν ψυχὴν τοῦ πατρός μου τοῦ χοδοβηδικιάρι, ὅτι ἀπὸ τὰ πράγματά σας καὶ ἀπὸ τὰ παιδιά σας, καὶ ἀπὸ τα κεφάλια σας καὶ ἀπὸ πᾶσα σας πράγμα τίποτας νὰ μένι σὰς ἐγκισω, ἀμἢ νά σὰς ἀναπαύσω νὰ ἦσθαι κάλιον παροῦ πρώϊν καὶ διὰ τὸ ἀξιοπιστον ἐδώθι ὁ αὐτός μου ὁρισμὸς καὶ ἐπιρ ανοθη καθῶς ἄνωθεν εἴρηταιμηνι Διχεμβριου Κς ἔνδων Κωνστατινουπόλεως.

En voici la traduction :

(Le chiffre du grand-seigneur et grand-émir sultan Mohammed.) « A tous les archontes de notre empire; d'abord à l'archonte Kyr Sphantzès, avec tous les siens; et à Kyr Manuel Roul, avec tous les siens; et à Laskaris Kyr Démétrius, avec tous les siens; et aux Diplobatzéens [1], Kalekéens, Pagoménéens, Phrankopouléens, Sguromaléens, et Mavrapapas, et aux Philanthropenéens, Peroboniens, et à tous autres qui veulent revenir! Ma sublime personne vous salue; la présente vous instruira que mon honoré aga Chasampeis (Hasanbeg) est venu ici, et a exposé à ma grandeur que vous désirez revenir, et être les miens; c'est pourquoi il a demandé de ma grâce votre rappel: je vous envoie donc l'autorisation que vous sollicitez, et je vous jure par le grand Prophète Mohammed, auquel les Musulmans ont foi, et par nos sept Corans [2] et par nos cent vingt-quatre mille Pro-

[1] Les Batazéens ou Vataziens étaient, suivant toute probabilité, les descendans de l'empereur grec Vatazès, et les Diplobatzéens ceux qui en descendaient tant du côté paternel que maternel. Voyez Théod. Zygomala, dans Crusius, *Turco-Græcia*, p. 91, où il parle de ces familles de haute noblesse, de plusieurs autres de son époque qu'il fait descendre de Ralès, Muzalon, Notaras, Chrysoloras, Mamalès, Lascaris, Eugenius, Cantacuzène, etc.

[2] Μουσαφια n'est autre chose que le mot arabe *Masshaf*, qui désigne le Coran; mais on ne sait pas s'il faut entendre par ces sept Corans les sept

phètes, et par l'épée qui me ceint le corps, et par l'ame de mon père le dominateur (Khoudawendkiar) que je ne vous ferai aucun tort, ni à vous, ni à vos enfans, ni à vos affaires : que je vous laisserai, au contraire, vivre en paix, de sorte que vous serez mieux que vous n'avez jamais été ; c'est dans cette intention que j'ai signé cet ordre impérial qui mérite toute confiance. A Constantinople, le 26 décembre. »

V. — Page 17.

Trois cent mille aspres, d'après Neschri, f. 200 ; ce qui ferait trente mille ducats, suivant Mouradjea d'Ohsson. « Le tribut de la Servie fut porté, en 1454, à trente mille ducats. » Vol. III, p. 438.

VI. — Page 18.

Idris, f. 88. *Hadikatoul wouzera*, c'est-à-dire *le Jardin des vizirs*, par Osmanzadé Efendi. Mouradjea (III, p. 336) fait une erreur de plus de six mois, en disant que la place de grand-vizir ne resta vacante que pendant un intervalle de huit mois. Hadji-Khalfa, dans ses *Tables chronologiques*, place la construction du vieux seraï en l'année 852, qui commença le 24 décembre 1456. Neschri et Idris prétendent que les fondemens en furent jetés à l'époque où Mahmoud fut nommé grand-vizir ; Ducas fait remonter la construction du seraï à l'année 1454. Ce dernier auteur mérite plus de confiance, surtout si on l'oppose à Hadji-Khalfa, qui, par une autre erreur, date la prise de Constantinople du 15 rebioul-ewwel 857, c'est-à-dire du 25 mars au lieu du 29 mai.

variantes connues, ou sept exemplaires de ce livre ; nous croyons cependant qu'on parlait des sept variantes. Dans la lettre que Souleïman écrivit au grand-maître de Rhodes (Vertot, l. VII), le sultan jure par les quatre *Moussafia*, c'est-à-dire par les quatre livres envoyés du ciel, le Pentateuque, les Psaumes, l'Évangile et le Coran.

VII. — Page 19.

La *Roumilie* d'Hadji-Khalfa, p. 144. Cette ville se trouve également indiquée sous ce nom dans le *Dictionnaire géographique* de La Martinière, d'après Otelius et Lewenklau; mais sa véritable position, que ces deux auteurs laissent incertaine, n'a été déterminée que par le géographe turc cidessus désigné; elle a été souvent confondue avec une ville de la Bosnie, Novibazar. L'Ecuy, éditeur d'*Isidore de Khios*, va jusqu'à la prendre pour Néograde en Hongrie.

VIII. — Page 20.

Seadeddin, dans Bratutti, II, p. 173. Neschri, f. 201. Idris, f. 90. *Raouzatoul-ebrar*, f. 264. *Tables chronologiques* d'Hadji-Khalfa, à l'année 859. Solakzadé, 92, et Ali. Ce dernier rapporte que Mohammed se rendit de Constantinople dans les environs de Salonique, « comme s'il voulait se livrer aux plaisirs, mais dans le but secret d'arrêter par sa présence toutes les violences qui auraient pu être commises sur les habitans. Ali est encore le seul des historiens turcs qui nous apprenne que le despote de Servie paya aussitôt après le tribut de trente mille ducats, pour sauver le reste de ses États.

IX. — Page 31.

Bulle d'indulgence, datée d'Ofen, dans Catona, XIII, 1078; elle n'a pas pu être délivrée le 13 juillet, car le légat du pape se trouvait déjà au 13 juin avec l'armée sous les murs de Belgrade, et le jour suivant la flottille chrétienne combattit l'escadre des Turcs. Il y a dans cette date erreur de plus d'un mois : Catona, Engel et Pray n'y ont pas pris garde. On pourrait d'autant moins s'en rapporter, sur ce point, à l'ouvrage de Bernino, *Memorie historiche di ciò che hanno operato i sommi pontifici nelle guerre contra i Turchi*

(Roma 1686), que cet auteur place en 1455 le siége qui fut seulement ouvert en 1456.

X. — Page 35.

Les historiens européens qui ont décrit le siége de Belgrade sont : les Grecs Chalcondyle, Ducas et Phranzes, le Polonais Dlugoss, le Hongrois Thurocz et l'Italien Piccolomini (Æneas Sylvius). Voyez encore les *Rapports* d'Hunyade, de Capistran, de Tagliacozzo, et de Nicolas de Fara, recueillis par Pray et Catona, et utilisés par Engel et Gebhardi. Bonfinius qui, dans son ouvrage, a suivi de préférence la version de Thurocz, offre comme ce dernier, des dates très-équivoques ; ainsi il prétend que le siége fut levé le 6 août, tandis que les *Rapports* d'Hunyade et de Capistran, écrits le jour même de la délivrance de Belgrade, sont datés du 22 juillet. Chalcondyle est précis jusqu'à l'endroit où il retrace la vie antérieure de Capistran; mais il est difficile de concevoir où il a pu trouver les détails suivans : « Boemos Pragam urbem » magnam inhabitantes, qui colebant Apolinem, » p. 134; et plus bas : « Boemos, qui ex sexta videbantur infecti, ut » ignem colerent, nec vellent inde recedere, et veram reli- » gionem apprehendere, » p. 134. Les historiens ottomans qui ont décrit ce siége sont Idris, f. 91; Neschri, f. 201; Seadeddin, dans Bratutti, II, p. 174 ; Ali, ixe récit; Solakzadé, f. 92; *Raouzatoul-ebrar*, 264-7; Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques; Djihannuma,* Loutfi, Nischandji, *Nokhbetet-tewarikh,* Toursounbeg, Hezarfenn, Aschikpaschazadé (exemplaire de la Bibliothèque du Vatican, p. 329). Loutfi et Nischandji disent simplement que Mohammed, voyant l'impossibilité de prendre la ville, s'en était retourné. Hezarfenn rapporte que l'approche de l'hiver détermina la retraite des Ottomans, tandis qu'elle eut lieu vers le milieu du mois de juillet. Tous les autres en parlent dans des termes plus ou moins ambigus.

XI. — Page 38.

L'église à laquelle Mohammed II attacha Ali Et-Touzi, était celle du Pantocrator, célèbre dans l'histoire antérieure de Constantinople, et transformée depuis la conquête en mosquée sous le nom de Sirek Djamisi. Voyez *Constantin. und der Bosporos* (*Constantinople et le Bosphore*), I, p. 378. Quarante cellules du couvent furent disposées pour le logement des étudians que Mohammed fit souvent disserter devant lui, et en présence du grand-vizir Mahmoud. Satisfait de l'érudition qu'ils déployèrent, le sultan récompensa le recteur par le don d'une bourse de dix mille aspres et d'un vêtement d'honneur. D'après ses ordres, Ali Et-Touzi et Khodjazadé composèrent chacun un traité sur l'encyclopédie philosophique, *Tehafet* de Ghazali, et reçurent dix mille aspres en récompense de leurs travaux. Mais celui de Khodjazadé ayant obtenu la préférence, Ali Et-Touzi quitta par dépit l'empire ottoman et retourna en Perse ; ce fut là qu'il ajouta des gloses aux commentaires du *Mewakif*, du *Matalii*, du *Telwih* et du *Kouschaf*, quatre ouvrages estimés sur la métaphysique, la logique, les traditions du Prophète et l'exégèse du Coran. (Voyez Taschkœprizadé, *Biographie des savans*.)

XII. — Page 39.

Khizrbeg était déjà, sous le règne de Mourad II, un des mouderris les plus distingués. Immédiatement après la prise de Constantinople, Mohammed II lui conféra la dignité de premier juge. Il mourut en 863 (1458), par conséquent deux ans après les fêtes de la Circoncision. On lui doit plusieurs ouvrages et en outre des *Kassides* arabes, dont l'une est surtout célèbre à cause des additions que plusieurs savans y ont faites successivement, en suivant le rhythme original. Au nombre de ces savans, on remarque Ali l'historien, qui pu-

blia vers la fin du règne de Mourad II la *Biographie de Khizrbeg*. Dans cette biographie se trouvent reproduites les additions faites à la *Kasside* de Khizrbeg, par le mollah Ishak, par Ben-Nedjar, et par le poëte Ahmed-Pascha. (Ali. L'exemplaire d'Aschikpaschazadé se trouve à la Bibliothèque du Vatican, p. 332.)

XIII. — Page 39.

Chalcondyle qui raconte avec détail les fêtes de la Circoncision, et les exercices gymnastiques qui eurent lieu à cette occasion, nomme Mahmoud-Pascha, alors grand-vizir et beglerbeg de Roumilie: « Machumetes, filius Michaelis, materno genere Tryballus, paterno Græcus. » (Édit. de Bâle, p. 137). Il parle de la place Tactale (Tahtoul-Kalá), nom que porte encore de nos jours un des quartiers de Constantinople (Voy. *Constantinople et le Bosphore*). Enfin il fait mention des danseurs de cordes, Ταμπιζιν, mutilation du mot *djanbazan* (*qui joue son salut*), mot dont on se sert encore en Turquie pour désigner les saltimbanques.

XIV. — Page 42.

Seadeddin, Neschri, Idris, Solakzadé. Ici les historiens ottomans sont parfaitement d'accord avec Chalcondyle, qui nous dit que les prisonniers furent amenés à Scopi, et présentés au sultan: « Rex profectus est in Scopiorum urbem, » et ibi moratus est, ut audiret si quid novarum rerum instituerent Pannones.—Commisso autem prælio, in fugam versi » sunt, paucis eo prælio amissis; quidam capti ad regem ab» ducti sunt. » Chalcondyl., X, édition de Bâle, p. 144.

XV. — Page 43.

Chalcondyle, IX, p. 144. « Verum Tryballi confluebant » ad Machumetis fratrem Michaelem, qui apud Tryballorum » principem egerat. » Engel doute de ce fait, mais à tort, car

il s'accorde avec ce qui a été dit, dans le livre VII de cette histoire, de l'origine de Mahmoud : « Materno genere Tryballus. » D'ailleurs, cette assertion se trouve confirmée par le témoignage des historiens ottomans les plus anciens, Neschri et l'arrière petit-fils d'Aschikpaschazadé, suivant lesquels le gouverneur de Semendra était frère utérin de Mahmoud.

XVI. — Page 48.

Μουχλα, dans Chalcondyle. Μυχλων, dans Phranzes. Seaded-din, Neschri et Solakzadé, l'appellent Mikhlü : Mochlia ou Mochlion est la même que le bourg de Moukli, situé sur la route de Tripolitza à Mantinée. (Voyez Gell, *Itinerary of the Morea*, p. 141). « On the hills bounding the plain see » the village of Mouchli. » Bratutti, l. II, p. 124, en fait *Mungella!* Toursounbeg le defterdar, dans son *Histoire de Mohammed II*, f. 75, cite comme ayant été pris lors de l'expédition de ce monarque dans le Péloponèse, les châteaux qui suivent : Séléineng, Khouloumidj (Chlumizza), Ghardik, Yildizhissar (château de l'étoile), Toprakhissar (château de la terre), et Mikhlü.

XVII. — Page 56.

Chalcondyle, IX, p. 77. Il semblerait qu'Ali, pascha de Yanina, avait connaissance du massacre de Gardika, et qu'il a voulu à son tour rivaliser de cruauté avec Mahmoud, lorsqu'il ordonna le massacre des Schypétars acrocérauniens, dans le khan albanais près de Gardiki. (Voyez les détails de ce massacre dans Pouqueville, III, p. 592, etc.)

XVIII. — Page 56.

Phranzes, IV, ch. XVIII, p. 90. « Le grand-vizir Mahmoud issu par sa mère du sang servien, et par son père du sang grec,

avait pour frère le chef servien Abogowitsckh, et pour sœur utérine la femme de Bochalès.

XIX. — Page 57.

L'auteur d'un ouvrage publié en 1824, à Halle, et intitulé *Briefe eines Augenzengen der griechischen Revolution* (Lettres d'un témoin oculaire de la révolution grecque de 1821), le prince Cantacuzène raconte, p. 93, « qu'étant occupé à lire les guerres du Péloponèse, à l'arrivée des ambassadeurs turcs, il s'était arrêté dans sa lecture au passage qui traitait de la prise de Malvasia, par un Cantacuzène, en 1375. » Mais on ne trouve aucune trace de cette prétendue conquête dans les historiens byzantins, circonstance d'autant plus singulière que Phranzes s'étend avec détail sur la prise de Malvasia par Mohammed II, et sur les institutions politiques dont il dota cette ville.

—

LIVRE XIV.

I. — Page 65.

Voyez Seadeddin dans Bratutti, et Chalcondyle (l. VIII, p. 136), qui s'accordent parfaitement à cet égard. Barletius écrit Isaac pour Isa ; mais par une étrange confusion des dates, la *Cronica delle cose del Scanderbeg* présente tous ces événemens comme antérieurs à la prise de Constantinople (1453), tandis que déjà au siége de Bérat, Scanderbeg cite pour exemple le siége de Belgrade (1456), et qu'immédiatement après il est question de la mort d'Alphonse roi de Naples (27 juin 1458) : Barlet., f. 171.

II. — Page 69.

Les historiens turcs rapportent tous à une seule et même

année la conquête des villes d'Amassra, Sinope et Trébizonde. Ducas ne fait aucune mention de la première, et il raconte l'occupation des deux autres, comme ayant eu lieu coup sur coup. Chalcondyle disjoint l'expédition des Ottomans contre Amassra, d'avec celle qui leur ouvrit les portes de Sinope et de Trébizonde, et il place la première en 1461. Mais il se trompe évidemment, puisque c'est en 1461 que Mohammed s'empara du Péloponèse. Les historiens turcs font à leur tour une autre erreur en reportant à l'année 864 de l'hégire (1459) l'entrée du sultan dans Sinope et Trébizonde, car à l'époque où l'empereur de Trébizonde fut sommée de se rendre, Mahmoud-Pascha lui parla des revenus de la ville d'Aïnos, qu'il disait avoir été assignés à l'entretien du despote Démétrius, fait qui ne fut accompli que vers la fin de l'année 1460.

III. — PAGE 73.

Chalcondyle, IX, p. 155, et 147, édit. de Bâle, et Ducas, XLV, p. 192. Le premier détermine ainsi l'époque où cette ambassade arriva : « Rex, cum eo tempore nuntiatum esset quid in Asia moliretur Chasanes Longus, pacem dare (Despotæ Thomæ) haud abnuit, ut posset liberius arma inferre Chasani et Ismaili Sinopes principi.—Hinc ira exardens rex expeditionem adversum Thomam sumpsit, et bellum contra Chasanem rejecit in futuram æstatem, et contra Peloponesum accingebatur. » La campagne contre Thomas et Démétrius s'ouvrit en 1460, et ce dernier passage est une preuve de plus qu'Amassra fut prise dans la même année qui vit succomber Sinope et Trapezoun, à moins qu'on ne veuille admettre que Mohammed reçut le message dont il est question, alors qu'il assiégeait Amassra, et qu'il abandonna cette ville pour passer dans le Péloponèse; mais cette supposition n'est pas fondée; car les Turcs pénétrèrent en Morée dès le moi de mai, et y restèrent jusqu'à la fin de l'année. Phranzes, IV, ch. XVI, p. 88.



IV. — Page 89.

Idris, f. 108. Ali, xve récit. Peu importe sans doute de savoir si ces chefs se trouvaient à l'aile gauche ou à l'aile droite; mais comme ils occupaient de père en fils les plus hautes dignités de l'empire, leurs noms ne sont point indifférens à connaître : c'était Ewrenos, Tourakhan, Malkodj et Mikhal-oghli.

V. — Page 89.

Engel, *Geschichte der Wallachey* (*Histoire de Valachie*), se trompe quand il fait questionner ce Valaque par le sultan lui-même. Son erreur provient de ce que Chalcondyle écrit Machumetes pour Mahmoud ; cependant il le distingue toujours du sultan, qu'il désigne par le titre de *Rex*. Ainsi il dit à l'occasion du siége de Lesbos (X, p. 166) : « Rex itaque bombardas sistens pergebat consilio Machumetis. »

VI. — Page 92.

En 819 (1416), d'après les *Tables chronologiques* d'Hadji-Khalfa. Voyez Engel, *Geschichte der Wallachey* (*Histoire de Valachie*), p. 163. Cantemir, sur la foi des historiens ottomans, reporte bien à sa véritable date l'origine du tribut imposé aux Valaques; mais il confond les événemens qui signalèrent les règnes de Pierre Raresch et de Pierre Aaron, et, trompé par là, place quatre-vingts ans trop tard l'époque à laquelle les Moldaves payèrent pour la première fois un tribut à la Porte. Pierre Raresch vivait en 1516, et déjà sous Pierre Aaron, en 1456, les Moldaves étaient sujets à cette redevance. Voyez Engel, *Geschichte der Moldau* (*Histoire de Moldavie*), d'après Cromer.

VII. — Page 97.

On trouve la preuve de cette politique suivie par Florence

à la Bibliothèque Magliabechiana, dans le manuscrit LX, classe 25, de *Cronache di Firenze del Dei*, et que le comte Pampejo Litta m'a communiqué : « le galeazze fiorentine giunsero a Cp. ove furono cortesemente ricevute dal Gran Signore, ed ottennero da esso molte grazie e privilegi. I Fiorentini che erano sulle galeazze manifestarono al Gran Signore i preparativi de' Cristiani contro di lui, e come avrebbe potuto diffendersi dai loro sforzi, e gli promisero di far il possibile per scioglere la lega de' Cristiano, e render inutili i loro tentativi : a tanta iniquità li indusse l'odio, che portavano ai Veneziani, e la speranza di poter essi soli esser padroni del commercio nei paesi che il Turco conquistava. Il Gran Signore fece poi grandi preparativi per la guerra contro i Cristiani col consiglio e disegno de' Fiorentini, pudet meminisse! Il Gran Signore nel 1461 fece grazie e privilegi ai Fiorentini in prejudizio de Veneziani, e nelle guerre dal 1462 al 1466 intercettarono fino le lettere de Veneziani, e le portarono al Gran Signore, e deidero ad esso consigli. »

VIII. — Page 100.

Chalcondyle, IX, p. 169. Ce qui est dit, dans ce passage, d'Ishak, fils d'Ewrenos, et du fils d'Ishak, Isa, qui lui succéda dans le gouvernement de Scopi, ne laisse aucun doute; mais cet auteur ne s'exprime point avec la même clarté sur les limites des provinces de l'Illyrie, de la Bosnie et de la Servie, appartenant à Sandel, Isaac et Paul. Aucun historien hongrois, bosniaque, ou croate, ni Pray, ni Schimek, ni Gebhardi, n'ont donné à ce sujet des explications satisfaisantes.

IX. — Page 101.

On lit dans un ouvrage très-rare : *Itinerarium : Wegraiss K. Mayst postschafft gen Constantinopel zue dem Turki-*

schen Kayser Soleman, ano XXX (1531), le passage suivant : « Am Sambstag den 3 septembris von Gelosch über einen hohen Berg bis zu des KAYSERS PRUNN gekomen darumb also genant das ungefærlich vor LXXIV. Jaren, so der türkisch Keyser BOSSEN überkommen hat, ist er sampt seinem volk zu dem prunnen, und nit weyter kommen, Aber seine Wascha gen GLUTZSCHLOSS mit Hœreskraft geschickt, und den Künig, so das bosnisch Kunigreich gehapt, der sich dann auch im Schloss Glutz belægern lassen, uberwunden, GLUTZ und CAMERGRAD eingenommen, nachmals inn ein Dorf GERSONO daselbst beliben. »

X. — PAGE 103.

Chalcondyle les appelle Stantis, Caraicos et Paulus. Seadeddin dans Bratutti, II, 222, et Neschri, f. 215, n'en désignent que deux sous les noms de Kovacz et Paul Bakli. Schimek, p. 151, se trompe donc, lorsqu'il suppose que le Caraicos de Chalcondyle n'est qu'une altération du mot turc Karagoez. Nous n'osons pas décider si le Paul Bakli des historiens ottomans était Paul Duschan (Schimek, p. 149), ou Paul de Tor (*id.*, p. 145), ou Paul Radasès. L'interprète latin, de la députation de Jurischitz à Souleïman-le-Grand (1530), Benoît Curipeschitz d'Orembourg, a vu le tombeau de Paul Radasès à Ragitza ou Tschelebi-Bazar, et il en a copié l'épitaphe, dont voici la traduction littérale : « Moi, duc Paulousz de Rhadazel, maître et souverain de ce pays, je repose dans ce tombeau; l'empereur turc n'a pu me faire abandonner mes États, ni par ses largesses, ni par ses menaces, ni par ses armes; j'ai encore moins songé à abandonner ma foi; aussi Dieu m'a fait remporter une victoire sur les Turcs. »

XI. PAGE 104.

Ce fait ne se trouve, malgré son importance, mentionné

dans aucun des historiens européens ; Chalcondyle seul paraît y faire allusion, lorsqu'il dit : « Tradunt regem propinasse interficiendum Illiriorum regem *Persæ* præceptori suo. » Ce savant fameux, connu vulgairement sous le nom de *petit auteur*, s'appelait Molla Scheïkh Ali, Ben Medjeddin Mohammed, Ben Mohammed, Ben Mesoud, Ben Mahmoud, Ben Mohammed, Ben Mohammed, Ben El-Imam Fakhreddin Mohammed, Ben Schahroudi, El-Bestami, El-Herwi, El-Razi, Essiddiki, El-Faroukhi. Les cinq derniers prénoms indiquent que ses aïeux habitaient originairement Bestam, qu'il était né à Herat, dans le Khorassan, qu'il descendait de l'imam Fakhreddin, qu'il était décisif, parce qu'il prononçait d'après le fetwa comme Omar, et qu'il exécutait avec le glaive. On lui doit les ouvrages suivans : en langue arabe, 1° *Toh feï Mahmoudié* (présent à Mahmoud) ; 2° un commentaire sur l'*Irschad ;* 3° un autre sur le *Missbah ;* 4° *Edabi bahs*, sur les règles de la polémique ; 5° un commentaire sur le traité de syntaxe intitulé : *Loudab ;* 6° des gloses au *Telwih ;* 7° un commentaire sur la *Borda*, panégyrique en honneur de Mohammed ; 8° des gloses au *Motáwwal d'Avicenna ;* 9° un commentaire sur la Kasside *Rouhiyé ;* 10° un autre sur le *Wikayet*, traité de jurisprudence ; 11° un commentaire sur le *Hedayet ;* 12° un autre sur le *Massabih ;* 13° des gloses au commentaire du *Miftah* (ouvrage philologique) ; 14° des gloses au *Matalii* (ouvrage de logique) ; 15° un commentaire sur un traité de dogmatique (*Oussoul de Bessoudi*) ; 16° un autre sur le *Kouschaf*, ou exégèse du Coran. Ses ouvrages en langue persane sont : 17° *Enwaroul-ahdak* (les lumières des prunelles) ; 18° *Tohfetoul-Selatin* (le présent aux sultans) ; 19° *Hadaïkoul-Imam li ehlil irfan* (Jardins de la foi pour les amateurs de la vérité) ; 20° un commentaire sur le *Schemsiyé* (traité d'arithmétique). Il était né en 803 (1400) et mourut en 875 (1470). Voyez Seadeddin et le *Schakaïkoun-námaniyé.*

XII. — Page 104.

Voici les paroles naïves de Neschri : « *Moussanifek fetwayi weroub bounlarün kibi kiafirleri œldürmek ghazaï ekber dür deyüb kilidjin tschikaroub ewwel gendü tschaldi kirali depeledi we hem ol iki kiafirün dakhi kapoudjiler tschadirinde kaïdlerin gœrdiler,* » c'est-à-dire : « *Moussanifek donna le fetwa,* et disant : C'est une œuvre méritoire de tuer de tels infidèles, il leva son glaive, en frappa lui-même le roi, et l'abattit. On arrêta également le compte avec les deux autres infidèles (Kovacz et Paul), dans la tente du chambellan. »

XIII. — Page 106.

Neschri, f. 217. Bonfinius, Décad. IV, c. 1, p. 537, fait de Zwornik *Zoinichum*, et de Srebernik *Streverinchum*. Du reste, ce qu'il rapporte de la retraite précipitée du roi s'accorde bien avec les détails que nous trouvons dans Neschri et Seadeddin, relativement à l'échec essuyé par l'armée chrétienne, et à l'immense butin que firent les Ottomans : « Æquam hic aliqui utrique principi volunt fuisse fortunam; quippe quæ veluti ad Jayzam solo adventantis Corvini nomine Maumethem machinas æneas et impedimenta deserere; ita sub Zoinichi mœnibus ad Turci famam Ungaros autore Emerico turpem fugam capessere jusserit » p. 138. Mathias dit dans sa lettre au doge de Venise : « Sed quum novissimæ hiemis asperitate discedere et trajecto amne Savo ad regnum redire cogeremur. » Catona, XV, 7. Idris, Ali et Solakzadé passent sous silence la prise de Yayze par les Hongrois, et le siége de Zwornik, ainsi que la fuite de Mathias. Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques,* place ces divers événemens à l'année 870, dans les termes qui suivent : « *Départ du conquérant pour secourir Yaize; apparition du roi devant Zwornik, et défaite des infidèles.* » Or, comme l'année 870 de l'hégire ne commence qu'au mois d'août 1465, la date désignée

par cet auteur se trouve postérieure d'un an à l'époque où les faits dont il est question se sont passés.

XIV. — Page 110.

Chalcondyle le nomme *Jesu Albanis filium*. Jesu est la traduction du mot Isa, Albanes n'est autre chose qu'une mutilation du mot Ewrenos, et le titre de *filius* signifie qu'il était de la famille d'Ewrenos.

XV. — Page 117.

Idris, Ali et Solakzadé. Seadeddin rapporte que vers la fin de la guerre entreprise par Mohammed contre l'empereur de Trapezoun, Kizilahmed refusa les offres d'Ouzoun-Hasan; mais les historiens précités, particulièrement Solakzadé, affirment au contraire que Kizilahmed se réfugia auprès d'Ouzoun-Hasan, et qu'à cette nouvelle le sultan envoya son frère Ismaïl à Philippopolis. Cette dernière version s'accorde avec les récits de Ducas et de Chalcondyle.

XVI. — Page 118.

Comparez les cartes de d'Anville, Rennel, Macd. Kinneïr, et l'Atlas, pl. VII; Mannert remarque cependant que la ville d'Akschehr ne pouvait pas être l'ancienne Thymbrium. La route qui allait d'Apamea (Afioun-Hissar) à la mer, ne conduisait pas à Koniah, mais à Side, par le Taurus. Voyez *Jahrbücher der Litteratur,* t. XIV, p. 62 et 63.

XVII. — Page 123.

S'il est vrai que Mohammed écrivit alors à Scanderbeg, sa lettre ne dut certes pas ressembler à celle qu'on trouve citée dans Barletius, f. 199, et qui est, comme tous les discours de son héros, de l'invention de cet historien. Il ne faut pas ajouter plus de foi aux lettres publiées dans le siècle suivant

et attribuées à Mohammed : « *Lettere del gran Mahumetto imperadore de Turchi; ridotte nella volgar voce da M. Lodovico Dolce Moreme con lettere di Falaride, Tiranno delli Agrigentini*. Vinegia, 1563. » Une de ces lettre est adressée à la reine des Amazones ; dans une autre aux habitans de Delphes, le sultan parle de l'oracle d'Apollon, et d'Esculape père de la médecine : « Inventore della medicina ! »

XVIII. — Page 123.

« Achrida Bulgariæ archiepiscopatus, ut noscunt omnes Sebastocrator eo provehitur, dein Deabolim movet, quæ se dedit cum universa circumjacenti regione Prespa, Pelagonia, Soscus, Moliscus. » (Acropolita, 92.) Prespa est la Persepé d'aujourd'hui (Hadji-Khalfa, *Description de la Roumilie*, p. 141). Pelagonia comprend le district de Castoria (chef-lieu de l'ancienne Pelagonie), actuellement Kesriyé. (*Description de la Roumilie*, p. 97.) Soscus et Moliscus paraissent être les villages de Nazlidj et Bilischté (*Ibid*., p. 98). Deabolis s'appelle Toli Monastir, et porte encore sur quelques cartes le nom de Betoglia (*Idem*, p. 96). Cantacuzène dit : « Albani qui habitant τὰς Διαβολεῶς, τὰς Πολωνείας, et juxta Achridem. Imperator Achrida discedens relicta Castoria in Pelagoniam venit, » 55. Les recherches auxquelles s'est livré Ducange dans ses notes sur l'ouvrage de Nicephore Gregoras, pour savoir si Achris n'était pas la même ville que Bederina ou Tauresium, et pour déterminer l'emplacement de Justiniana Prima, sont devenues inutiles ; car il est bien avéré que l'Achrida des anciens porte aujourd'hui le nom d'Okhrida, et Justiniana celui de Küstendil. Mannert, VII, p. 108, prétend qu'il n'a trouvé nulle part la preuve de l'existence de Küstendil, citée par d'Anville ; il s'en serait assuré en ouvrant la *Description de la Roumilie*, par Hadji-Khalfa, p. 87.

XIX. — Page 130.

Cette incursion a été omise par l'historien de la Styrie, Julius Cæsar; mais elle est mentionnée par Dreschsler, Dlugoss et Bonfinius. Le premier la place en 1469 : « Eodem tempore multi Christianorum in Styria et aliqua parte Germaniæ a Turcis capti et abducti sunt. » On lit dans Dlugoss, l. XIII, col. 454 : « Turcorum ingens exercitus terras Hungarorum et Slavorum invadens usque ad Ciliæ regionem, Croatis transitum eorum non impedientibus nec Hung. rege Mathia, depopulatus est. Nec imperator Fredericus, cujus regiones magna ex parte vastabat, aliquam opponebat resistentiam; ex quo factum est, ut prope viginti millia animarum de Christianis barbarics aut trucidavit, aut in miserabilem servitutem secum traduxit. » Voyez encore Bonfinius, Dec. IV, l. 2, p. 559.

XX. — Page 135.

Le comte Daru doute, mais à tort, que Mohammed ait jamais employé ce genre d'exécution ; il fut appliqué aux commandans de Leontari et de Calavrita, à trois cents pirates et à cinq cents Albanais. Si Sanuto n'en dit rien, il est cité par d'autres historiens de Venise, et entre autres par l'auteur anonyme (autore incerto) *della presa di Negroponte :* quant aux historiens turcs, jamais ils ne font mention des supplices infligés soit aux criminels, soit aux innocens.

XXI. — Page 135.

Cet événement a, suivant toute probabilité, donné lieu à la fable d'Irène, tant répétée par les historiens d'Europe. Mais de pareils contes ne méritent aucune confiance, et on ne comprend pas que le dernier éditeur de Léonard de Khios, l'abbé d'Ecuy, ait pu à ce sujet invoquer le témoignage d'un nouvelliste tel que Bandelli.

XXII. — Page 136.

Mohammed, né en 1429 (833 de l'hégire), entrait, en 1470, dans la quarante-deuxième année de son âge, et dans la vingtième de son règne. Nous ferons remarquer ici que pour ce règne, nous avons calculé suivant l'hégire depuis l'an 855 jusqu'en 875. Les historiens ottomans placent la conquête de Négrepont en 1468 (873 de l'hégire); les historiens vénitiens, et d'après eux Laugier et Daru, en 1470; et l'auteur anonyme *della presa di Negroponte*, en 1471. Cette conquête est citée par Neschri comme un des faits d'armes les plus brillans de l'histoire ottomane. Voyez en outre Seadeddin dans Bratutti, II, p. 244; Idris, f. 129; Solakzadé, f. 57; Ali, xxiie récit du règne de Mohammed; le *Nokbetet-tewarikh*; le *Raouzatoul-ebrar*; les *Tables chronologiques* d'Hadji-Kalfa, à l'année 873; Loutfi-Pascha, p. 61, et le *Djihannuma*, p. 687. Les documens qui se trouvent dans les sept volumes in-folio de la collection des traités de Venise (*Libri dei patti*), jettent quelque lumière sur l'histoire de Négrepont depuis la conquête de Constantinople par les Latins, jusqu'à l'occupation de l'île d'Eubée par Mohammed II. Elle fut en premier lieu gouvernée par Ravin Carcerio, ou, comme l'appellent ces documens, *Ravanus de Carceribus*. Le diplôme qui lui en confirma la possession est de la main du doge Ziani, et datée du mois de mars 1209; Ravin se reconnut vassal de la république dans un écrit signé par lui, au mois de février 1210 (*Libri dei patti*, II, f. 211 et 212). Il s'y exprime ainsi : « Et solvam omni anno in festo Sancti Michaelis mense septembris nuntiis vestris, quid ad hæc apparerunt ibi, vel nuntio iperperorum (υπερπυρον, le ducat de Byzance) aureorum recte ponderis duo millia et centum, et unum examitum pro vobis honorabilem auro textum et unum pannum alium ad ornatum altaris ecclesiæ Beati Martii. Si vero nuntius ibi non inveniretur pro vobis hoc habens in commissione, mittam in Venetiam, quæ sunt

dicta in eo periculo ad festum Beati Andreæ Apostoli, et si periculum aliquod supervenerit in rerum transmissione, faciam, quod per mutuam Paschæ majoris ea, quæ dicta sunt, Vestro commune et Vobis omni conditione abjecta solvet. Laudes quidem vobis et successoribus vestris semper ter in anno in natali et Pascha et in festo sancti Marcii faciam in majore ecclesia solemniter decantari. Habebit quoque gens vestra ecclesiam et Fondicum (Fondaco) in Egrippo. » Six ans après l'île fut partagée en trois parts, comme le prouve un autre document daté du 14 novembre 1216, et tiré de la collection précitée, vol. IV, f. 301 : « Quapropter nos quidem Petrus Bailo ex præcepto præfati excellentissimi Domini nostri Ducis in tota insula Negropontis Bajulus preces vestras supplices exaudire volentes pro eo, quod votum vobis erat et ardens desiderium ea semper efficiendi, quæ domino nostro Duci ad gloriam ducerent et honorem sibi ac successoribus suis vinculo fidelitatis vos adspexistis, inde ob hoc concessimus vobis Merino et Rixardo ambobus fratribus et filiis nobilis viri Rodondelli de Carcere tertiam partem totius insulæ Negropontis, de qua ejusdem insulæ tertiam partem etiam concessimus Isabellæ et Bertæ, uxori quondam, et filiæ nobilis viri Ravani de Carcere, fidelis ipsius domini nostri ducis, et tertiam aliam partem ipsius insulæ duximus concedendam Villielmo et Alberto ambobus fratribus, et filiis ejusdem nobilis viri Giberti de Verona, prout continetur in concessione scriptis nostro sigillo sigillatis; quæ eis inde fieri jussimus. » Enfin on y lit un traité d'alliance entre Guillaume de Vérone, et le doge de Venise, Raynero Geno, conclu par le Baile Marco Gradonico, et daté du 7 janvier 1256 ; traité dans lequel le seigneur de Négrepont s'engage à pousser vivement la guerre contre le prince de l'Achaïe. (*Libri dei patti*, vol. IV, f. 300) : « Nos Gulielmus de Verona Dominus tertiæ partis insulæ Negropontis, promittimus facere vivam guerram contra Dominum de Villard (houin), principem Achayæ et coadjutores suos, et cum eo vel eis non fa-

ceremus pacem, treuguam, concordiam, pactum seu aliquam conventionem sine verbo et mandato ipsius Domini Ducis et communitatis Venetiarum vel Bajuli, qui pro parte Domini Ducis esset in partibus istis; nec etiam tractabimus per nos seu per aliquam aliam personam tractari faciemus cum dicto principe Achayæ et coadjutoribus ejus per aliquam formam aut ingenium absque parabola et mandato ut dictum est supra. »

—

LIVRE XV.

I. — Page 138.

Les historiens ottomans s'expliquent nettement sur les exactions qui furent commises à cette époque : « *Ol sitempische hemische djewr ou zoulmi adetin edoub;* c'est-à-dire : cet oppresseur se fit une constante habitude de la violence et de la cruauté. » Et plus loin : « *Aakibet ettighi zoulm ou fesadün ghendü dakhi djesasini bouldi;* c'est-à-dire : enfin sa cruauté et ses méfaits trouvèrent leur juste châtiment. »

II. — Page 147.

L'année de l'hegire 877 commence le 9 juin 1412 ; par conséquent les dix premiers jours du mois de safer (second mois) correspondent à la mi-juillet.

III. — Page 155.

Dans la collection de Feridoun, lettre 122, Ouzoun-Hasan annonce au sultan que dès le premier du mois de rebioul-sani il avait envoyé son fils Khalil avec trois mille cavaliers pour reconnaitre l'armée de Djihanschah ; que celui-ci ayant rencontré l'avant-garde ennemie, forte de cinq mille hom-

mes, l'avait taillée en pièces; qu'après cet échec Djihanschah avait quitté Tschabakdjour, et s'était dirigé vers Kaïghi; que lui-même l'avait alors poursuivi sur la route d'Erzendjan à Koumakh et Kara-Hissar, et qu'il l'avait forcé le 13 dudit mois (an 872) à accepter la bataille; que cinq mille cavaliers avaient mordu la poussière; que Djihanschah et son fils Mohammed avaient été tués, et plusieurs émirs faits prisonniers, entre autres l'émir Yousouf-Mirza; qu'à la suite de cette victoire il avait envoyé, neuf par neuf, les têtes des vaincus comme trophées, et que celle de Djihanschah avait été présentée au sultan Ebou-Saïd de Samarkand; il ajouta qu'il croyait faire plaisir à Mohammed en lui offrant les têtes de Roustem, de Pir-Sal, chef du diwan du prince vaincu, ainsi que de celle de son fils Mohammed. Ces dehors de civilité en usage chez les souverains d'Asie, cachaient, on ne saurait en douter, une grande mystification. En spécifiant ainsi chaque tête qui était envoyée au sultan, il ne pouvait vouloir que l'insulter; car il choisit précisément celles des personnes qui de leur vivant étaient les plus dévouées aux intérêts de Mohammed II. On peut du moins supposer que telle avait été son intention en envoyant la tête du chef du diwan, lequel avait écrit au nom du prince de la dynastie du Mouton-Noir à Mohammed, pour implorer son secours.

IV. — Page 156.

« *Ouzoun-Hasan mektoub gœnderoub khaïli takhwif ettdi we ani moukhalefetden tahriss etti,* » c'est-à-dire : Ouzoun-Hasan adressa (au sultan d'Egypte) une lettre dans laquelle il cherchait à l'intimider, et lui conseillait de suivre l'exemple d'Ebou-Saïd; Djenabi, p. 228. Contarini (*Viaggio in Persia,* f. 71) écrit Busech pour Ebou-Saïd. L'ambassadeur de Venise raconte avoir vu le tableau qui représentait Oughourlou Mohammed (Gurlumamech!) conduisant le sultan, la corde au cou, et condamné à mort.



V. — PAGE 137.

Chalcondyle (fin du livre III) appelle ce Baïsankor Pajangur, et le dit, mais à tort, fils de Tschoki. Il y avait deux Tschoki, l'un frère, l'autre arrière petit-neveu de Baïsankor (Voyez la *Table généalogique de la famille de Timour*). Le nom tatare de Baïsankour ou Baïsankor paraît être le même que celui qu'on trouve déjà dans Justin., II, 4. Rex Scythiæ mittit filium *Panasagorum*.

VI. — PAGE 157.

C'est par suite d'une erreur purement matérielle que la lettre d'Ouzoun-Hasan porte pour épigraphe dans la collection des *pièces d'État* de Feridoun, n° 223, *au sultan Mohammed*, tandis qu'elle est adressée à Pir-Ahmed de Karamanie, et que son nom se trouve reproduit en entier dans le corps de l'écrit. Ouzoun-Hasan lui promet, à la fin de cette lettre, de paraître sur ses frontières au printemps prochain, et de satisfaire à sa demande, c'est-à-dire de le secourir contre Mohammed.

VII. — PAGE 158.

The town of Jezira ul Omar, the ancient roman fortress of Bezabde, is situated in a low sandy island in the Tigris, about three miles in circumference, and surrounded on all sides by mountains. It occupies the greatest part of this island, and is defended by a wall of black stone now fallen to decay. (Macd. Kinneïr, *Journey*. London, 1818, p. 449 et 450.)

VIII. — PAGE 164.

Mouradjea d'Ohsson (vol. I, édit. in-8°, p. 376), Seadeddin dans Bratutti, II, 270, Solakzadé, f. 58. La collection des *pièces d'État* de Feridoun renferme sous le n° 228,

une lettre écrite en arabe par Mohammed, et qui informe le grand-vizir Mahmoud-Pascha de ce prétendu songe; et sous le n° 229 l'explication favorable qu'en donne le grand scheïkh Akschemseddin, le même qui, au siége de Constantinople, avait si miraculeusement découvert la sépulture d'Eyoub, le compagnon d'armes du Prophète. Le récit de ce songe rapporte que le Prophète, ses quatre disciples et trois juges de camp, Eyoub, le scheïkh Bokhara et le grand mystique Mouhiyeddin-al-Arabi, assistèrent à la lutte de Mohammed et de son rival, et lui adjugèrent l'honneur de la victoire. Outre les passages déjà connus de la tradition qui attestent la vérité des songes, l'écrit que nous avons désigné plus haut cite encore dix autres raisons qui prouvent d'une manière péremptoire que Mohammed a dû l'avoir infailliblement. La première, parce que le songe fut fait au mois de silidjé, c'est-à-dire dans le dernier mois de l'année, pendant lequel le pélerinage se fait à la Mecque; la seconde, parce qu'à cette époque, les arbres avaient toutes leurs feuilles (avril 1473); la troisième, parce que c'était à l'heure de minuit; la quatrième, parce que des prophètes et des saints y figuraient; la cinquième, parce qu'on ne saurait mettre en doute ce qu'a dit le Prophète sur la vérité des songes; la sixième, parce qu'il eut lieu vers la fin de la nuit; la septième, parce que le mois touchait alors à son terme; la huitième, parce qu'on était au cœur de l'été; la neuvième, parce que l'année allait finir; la dixième, parce que c'était le vingtième jour du mois. Les passages de la tradition les plus connus sur la foi des songes, sont : « Que les songes du juste sont des messages que le seigneur lui envoie; que les songes forment la quarantième condition nécessaire aux prophètes.

IX. — Page 164.

A cet égard, il est utile de rectifier une erreur commise par les auteurs les plus anciens, et qui a été reproduite en

marge de cet ouvrage. L'accord parfait des historiens européens prouve que la véritable date est celle qu'ont indiquée Ali et Hadji-Khalfa, le 16 rebioul-ewwel, an de l'hégire 877 (21 août 1472).

X. — Page 170.

On lit dans plusieurs manuscrits : Adli pour *Adeni*. Ce nom d'Adeni avait été adopté par le sultan Bayezid dans ses poésies. Aaschik-Hasan et Kinalizadé donnent quelques distiques du *Diwan* de ce prince; nous citerons celui-ci:

« Aie pitié de mes larmes, ne les dédaigne pas; ce sont » des fils de l'homme (*de la prunelle*), enfantés par les » yeux. »

La larme est ici considérée comme un enfant de la prunelle, qui, chez les Orientaux, s'appelle *l'homme de l'œil*. Ainsi la larme est considérée comme un enfant qui tombe. *Nazarden dœschmisch*, c'est-à-dire, *tombé du regard*, signifie disgracié.

XI. — Page 174.

Zeno était allié au prince de la dynastie du Mouton-Blanc par sa femme, nièce de la femme d'Ouzoun-Hasan. L'ambassadeur Josaphat Barbaro lui succéda en 1471, et ce dernier fut lui-même remplacé deux ans après par Ambrogio Contareni. Leurs relations de voyages contiennent une foule de notions géographiques très-précieuses. Voyez à cet égard Sismondi, *Histoire des républiques italiennes*, X, p. 389.

XII. — Page 175.

Voici l'épitaphe que j'ai copiée sur le tombeau de Mocenigo dans le Panthéon vénitien de l'église San-Giovanni et Paolo : « Pietro Mocenigo Leonardi filio omnibus non minus

optimi quam eloquentissimi senatoris muneribus domi forique functo, maris Imperatori, qui Asia et faucibus Hellesponti usque in Cyprum ferro ignique vastata, Caramannis regibus, Venetorum sociis, Othomano oppressis; regno restituto, piratis undique sublatis, Cypro a conjuratis non minori celeritate quam prudentia recepta, Scodra ducta et auspiciis sui obsidione liberata, quam Rempublicam feliciter gessisset, absens divi Marci Procurator inde Dux grato patrum consensu creatus est, vixit annos 70, mens. 1, dies 20, obiit non sine ingenti populi gemitu, anno salutis 1476. »

XIII. — Page 175.

Caramania de Beaufort, Londres, 1817, p. 126. *Djihannuma*, p. 611. Mannert, VI, II, 129. Les ruines de Side (Beaufort, p. 176), s'appellent aujourd'hui Vieille-Atalia. Mannert incline à croire que cette ville est la même que celle de Candelorum ou Scandalorum des Byzantins et d'Æneas Sylvius.

XIV. — Page 176.

Cette chaîne est encore suspendue comme trophée dans la sacristie de l'église de Saint-Pierre à Rome ; on lit à l'endroit où elle est placée l'inscription suivante : « Smyrnam, ubi Oliverius Cardinalis Caraffa Sixti IV, Pontificæ classis dux vi occupasset, in Sataliæ urbis Asiæ portum, vi irrupit, ferramque catenam inde extraxit, et super valvis hujus Basilicæ suspendit. » Bernino, p. 131. Il en est fait également mention dans l'ouvrage de Cancellieri, *de Secretariis novæ Basilicæ Vaticanæ*, t. III, p. 1399, et t. IV, p. 1745.

XV. — Page 178.

« Sigi era lontano dal Curcho non più che vinti miglie. » *Siginum* est le *Sicæ* de la carte de d'Anville, et le *Sine* de



celle du *Djihannuma*. Kourko parait être, d'après l'étymologie du nom, l'ancien Corycus (Mannert, VI, II, p. 174). Plus bas nous verrons, dans l'histoire de Djem, Kourko appelée Korkos. Barbaro, p. 46, fait aussi mention des inscriptions arméniennes de Kourko. La pierre tumulaire qui a été trouvée à Mantoue, et dont le comte Castiglioni a donné l'explication dans le vingt-huitième volume de la *Biblioteca italiana*, p. 73, est sans doute un trophée de cette campagne; elle paraît avoir été érigée à la mémoire d'un guerrier de la sainte guerre (Mopabith) qui désola en l'année 1296 le pays frontière de Soghr, c'est-à-dire la Cilicie.

XVI. — Page 179.

Laugier, *Histoire de Venise*, VII, XXVI, p. 259. Cippico raconte également et avec détail les deux batailles qui furent successivement livrées à Ouzoun-Hasan; dans la première, le beglerbeg de la Roumilie, Mourad-Pascha, périt avec quatre mille hommes; dans la seconde, la mort de Seïnelbeg amena la défaite du prince de la dynastie du Mouton-Blanc. Cippico ne se trompe que sur un seul point; c'est lorsqu'il prétend que ces deux affaires eurent lieu coup sur coup, dans l'espace de quarante-huit heures; les historiens ottomans s'accordent tous à mettre entre les deux rencontres un intervalle de six jours employé par Mohammed à marcher sur les traces de l'ennemi.

XVII. — Page 182.

L'unanimité des historiens ottomans sur la maladie qui emporta Moustafa suffit seule pour réfuter le conte auquel Petis de La Croix lui-même a donné créance dans son histoire, savoir : que Mohammed, par un juste sentiment de colère, fit mettre à mort le prince Moustafa, pour avoir abusé de la femme du grand-vizir Ahmed-Pascha. Or, ce dernier n'ayant été revêtu du grand-vizirat qu'après la mort de Mah-

moud-Pascha, comment Mahmoud-Pascha aurait-il pu se réjouir à cette époque de la mort de Moustafa? Petis de La Croix se trompe encore quand il place en 882 la mort de ce prince, arrivée trois ans plus tôt.

—

LIVRE XVI.

I. — Page 189.

Solakzadé et Seadeddin dans Bratutti, II, p. 297, font tous les deux mention de ce fait; on ne lit dans la *Chronique de Marini Sanuto*, à l'année 1474, que ces mots: « Ungaria scorsicata dai Turchi passati il Danubio. » Suivant toute probabilité, ce Balibeg-Malkovikh est le même personnage que Mesiger nomme Calapan, et dont il signale un an auparavant la présence devant les murs de Klagenfurt. Il nous serait difficile de désigner le pascha octogénaire qui fit, en 1469, le vœu d'envahir la Carniole; Valvasor l'appelle Weïh, mais sans garantir que ce soit son véritable nom; ce pourrait être plutôt Weïs.

II. — Page 191.

L'épitaphe inscrite sur le tombeau de cet amiral, dans l'église de San-Francesco della Vigna, témoigne de la victoire qu'il remporta sur les Turcs, à l'âge de quatre-vingts ans, et quelques mois seulement avant sa mort: « Triadano Gritto, Senatori optimo Andreæ, Ducis avo, Venetæ classis imperatori, post superatos ad amnem Boliana Turcos, et soluta Scodræ obsidione Catari extincto publicoque funere ob rem præclare gestam elato Andreas Grittus dux, f. f. j. decessit octogenarius, 1474. »

III. — Page 193.

Stryikowski vit ces monticules, à son passage, en 1575. Engel, *Geschichte der Moldau* (*Hist. de Moldavie*), p. 139. Ce sont peut-être les mêmes que les historiens ottomans désignent comme les trophées de la victoire que le sultan remporta l'année suivante sur les Moldaves. Ils conviennent bien de la défaite de Souleïman-Pascha; mais ils confondent la bataille qui amena cette défaite avec celle livrée un an plus tard, et qui fut gagnée par les Turcs, de telle manière que ces deux rencontres paraissent avoir eu lieu dans la même campagne, tandis qu'il s'écoula entre elles un plus long intervalle. Hadji-Khalfa est le seul qui sépare les époques; il place à l'année 880 (1475) la défaite de Souleïman-Pascha, et à l'année 881 (1476) l'expédition de Mohammed contre les Moldaves, et son retour à Constantinople, après qu'il eut anéanti leur armée et ravagé tout leur territoire.

IV. — Page 200.

Djenabi, p. 181. Douze fils, au lieu de huit, comme le prétend l'auteur de l'*Histoire de la nouvelle Russie;* mais Djenabi se trompe lui-même, quand il ne fait mourir Hadji Ghiraï qu'en l'année 884; ce prince mourut en 880, peu de temps avant la conquête de Kaffa et de Menkoub, qui date de la même année.

V. — Page 201.

Les historiens persans et turcs ont tous, mais très-improprement, appelé Tatarkhans ou Tatarbegs, les khans de la Crimée; en effet ces khans et les peuples qu'ils gouvernaient étaient d'origine turque et non pas tatare. Klaproth a déjà relevé cette erreur dans l'*Asia polyglotta;* mais nous avons cru devoir conserver, malgré son inexactitude, la dénomination que donnent à ces chefs barbares tous les historiens

d'Orient et d'Occident, et nous continuerons de les appeler Tatarkhans.

VI. — Page 202.

Bonfinius, Dec. IV, c. III, p. 578. Dugloss Thurocz dans Catona, XV, p, 779. Sismondi, *Histoire des républiques italiennes*, X, p. 368, traduit par les mots *Sabacz* ou *l'admirable*, ceux de Bonfinius : « Sabacz, quod Turcica lingua mirabile quid significat, » comme si Sabacz signifiait en turc l'admirable; mais Sabacz n'a pas de sens dans cette dernière langue, et d'ailleurs les historiens ottomans attachent si peu d'importance à ce château-fort, qu'ils ne rendent pas même compte de son occupation. Le nom turc de Sabacz est Bœgurdlen.

VII. — Page 206.

Solakzadé et Seadeddin dans Bratutti, II, p. 303. Les historiens ottomans s'accordent sur ce fait avec les historiens hongrois. Suivant les chronologies de Solakzadé et de Seadeddin, cette incursion eut lieu deux mois et demi après la défaite des Moldaves (26 juillet). Il faut entendre par là, après la fin de la campagne, et non pas après le jour de la défaite en bataille rangée. Bratutti, qui ne comprenait pas le mot *tschobin,* c'est-à-dire de bois, a fait ici une singulière faute en traduisant : « Demolizione de due fortezze di Coppin ! »

VIII. — Page 212.

De Sinope, de Kastemouni, et de Trapezoun ; des villes génoises de Kaffa et Menkoub dans la Crimée, et de Midilu dans l'île de Lesbos (Stalimené); des villes de la Karamanie, Koniah, Larenda, et Akseraï ; des villes de la Grèce, Athènes, Arkadia, Akova, et de Bobodisca dans la Bosnie.

IX. — Page 214.

Laugier, *Histoire de Venise*, t. VII, l. xxvii, p. 304. Daru, *Histoire de Venise*, II, p. 176. Sismondi, XI, p. 37, d'après Sabellico et Navagiero. Ce dernier place avec raison le siége de cette ville en 1477; il ne peut pas avoir eu lieu en 1475, comme le prétendent Sabellico, et Sismondi, qui a suivi sa version; car cette même année, Mohammed accorda une nouvelle trève, avant l'expédition de la flotte dans la Crimée, et, l'année après le siége de Scutari, on voit Souleïman beglerbeg de Roumilie se porter en Moldavie.

X. — Page 217.

Tables chronologiques d'Hadji-Khalfa. Abdourrizak est l'auteur d'une grande histoire tatare et persane, intitulée *Matlaous-seadeïn*, c'est-à-dire *le lever de deux étoiles heureuses;* et Ibn-Schohné a publié le *Raouzatoul-menazir fi ilmil ewaïl wel ewakhir*, c'est-à-dire *le Jardin des connaissances dans les sciences des choses premières*, ouvrage estimé dont Herbèlot s'est souvent servi.

XI. — Page 219.

Sismondi et Laugier disent que Mathias Corvin reconnut à Mohammed la possession des pays qu'il avait conquis. Le dernier parle (p. 310) d'un traité conclu entre Mathias et Mohammed, et dans lequel Ferdinand était compris; mais on ne trouve rien dans l'histoire de Hongrie qui justifie cette assertion.

XII. — Page 221.

Laugier, t. VIII, l. xxvii, p. 319 et 328. Cet auteur se contredit quand il fait retourner Malipieri à Constantinople (p. 319), et quand il dit un peu plus loin que cet ambassadeur n'alla que jusqu'à Sofia (p. 328). De ces deux versions

la dernière paraît être la plus juste ; car la résolution que prit le sénat de Venise de renouer les négociations avec le sultan date du 3 mai, et Mohammed se trouvait déjà le 15 à Sofia.

XIII. — PAGE 224.

Ce George est le même qui parut à la première assemblée des princes illyriens, réunis à Alessio : « Georgius Stresius nepos venit Balsæ filius, horum sedes intra Croiam et Lyssam tam amplæ quam amœnæ. » Mar. Bartelius (*de vita et gestis Scanderbegi*), libri II, apud Lonic. p. 23. *Stresius*, *Strazimir*, et dans Sansovino, *Stracinnio*, ne font qu'un seul et même nom, comme Balsichius et Balsa.

XIV. — PAGE 225.

C'est le même Iskender, frère d'Alibeg Mikhaloghli, que Bonfinius fait périr deux ans auparavant, à l'affaire de Bozazis : « Scanderbegus in fuga interceptus obtruncatur. » (Dec. IV, p. 582). Spandugino le cite en cette année comme chef des troupes qui envahirent le Frioul.

XV. — PAGE 228.

Marinus Barletius (*de Scodrensi expugnatione*). Comme les historiens turcs et vénitiens s'accordent à placer la reddition de Croïa immédiatement avant celle de Scutari (Seadeddin dans Bratutti, II, p. 306, et Solakzadé, f. 62), il faut lire dans Hadji-Khalfa, *Description de la Roumilie*, p. 141, et *Tables chronologiques*, année 871—1466, que le sultan fortifia cette place *contre*, et non pas en même temps qu'Ilbessan.

XVI. — PAGE 232.

Le discours que Barletius lui met dans la bouche, à cet



instant suprême, n'est pas plus vraisemblable que celui que Phranzes fait tenir à Constantin, pendant le siége de Constantinople, à l'heure du danger. Le brave Dominicain albanais aurait bien mal jugé ses concitoyens, s'il avait cru nécessaire de leur parler si longuement pour exciter leur courage. Sans doute Barletius a imaginé ce discours pour déployer tout son savoir touchant les pays soumis au joug des Ottomans, leurs différentes troupes et leurs généraux; c'est sous ce rapport que nous accordons ici une place au passage suivant, dont nous tâcherons de donner à mesure la meilleure explication possible : « Veniat igitur Meumethus ille, quem tot et tanta gessisse ferunt, cum Spaolanis suis, Charassariis, Angurriis, Polluis, Cotagiis, Menteliis, Sarchanis, Aidinis, Caracilis, Pigiis, Prusiis, Macrinis, Alajis, Amasiis, Concellis, Meneseniis, Giagidis. Veniant Caramani auxiliares et socii sui; veniant Urcatinogli, Candelorii, et omnes Asiatici; veniant item, Turcambei, Auranes, Castoriæ, Serræ, Constantini, Sophiæ, Nicopolæi, Zachariæ, Zermai, Zurulli, Callipolei, Sfircæ, Scopiæ, Coiaziæ, Garrippides, Salvatarii, Magullides. Veniat præterea Ottomanus ipse longe stipatus Saleftariis suis, Olofanziis, Musclinis, Asapis, Mikhiis, Caripiitleriis, Dochanziis, Achanziis, Janizaris universaque cohorte sua. » — « Qu'il vienne donc ce Mohammed, qu'on dit avoir fait de si grandes choses, avec ses sipahis-oghlau (cavaliers) de Karahissar, d'Angora, de Boli (Hadrianopolis), de Kutahia (forum Cotyæorum), de Menteschė (Caria), de Saroukhan (Lydia), d'Aïdin (Mæonia), de Koraïli (Coralis), de Bigha (Zeleia), de Brousa, de Meghri (Telmissus), d'Alayé (Coracessium), d'Amassia (Amasia); » je ne saurais déterminer l'origine des *Concelli*, des *Menesenii*, et des *Giagidi*; « viennent les Karamans, et ses autres auxiliaires; viennent les fils de Moueddin, et ceux d'Iconium, et tous les Asiatiques; viennent les fils de Tourakhan, d'Ewrenos, ceux de Kastoria (Kesriyé), de Serres (Sirouz), de Constantinople, de Sofia, de Nicopolis, de Sagra, de Tschorli, de Gallipolis, de Servie

et d'Ouskoub. » Je ne peux pas préciser à quels pays appartiennent les Zermai, les Coiaziæ et les Salvatarii ; quant aux Magullides, ce sont probablement les troupes de Moghla ; les Garrippides sont les mêmes que Barletius désigne un peu plus bas sous le nom de Carripiitleri, et dont il fait deux milices différentes, sans s'inquiéter davantage de leur origine ; « vienne le souverain des Ottomans, entouré de ses silidhars (porte-armes, gardes-du-corps à cheval), des ouloufedjis (troupe soldée, formant une autre division des gardes du corps), des azabs (fantassins de second rang), des mihiis (je ne sais pas leur qualité), des gharibs (étrangers, nouvelle division des gardes-du-corps à cheval), des toughandjis (fauconniers), des akindjis (coureurs ou faucheurs), des janissaires, et de ses innombrables bataillons. » — « Veniant præterea ambo Bassæ et novæ Romæ, et Asiæ cum omnibus legionibus et copiis suis. » — « Viennent enfin les deux paschas de Roumilie et d'Anatolie, avec toutes leurs légions et leurs troupes. » Les janissaires, les gharibs ou ghourébas, les silihdars, les ouloufedjis, et les sipahis, se trouvent désignés dans Chalcondyle, à la fin du huitième livre, sous les noms de Νεηλυτοι, Καριπιδες, Σιλικτωριδες, Αλλοφαζιδες, Σπαχιδες, et les sandjaks sont appelés Σημαια.

XVII. — Page 234.

« Eo die centum septuaginta octo ictibus, quod nunquam antea, urbem admodum vexarunt. » Barletius, apud Lonic., f. 249. On ne comprend pas que Sansovino ait pu commettre lui-même la faute dans laquelle le traducteur italien est tombé, en faisant tirer le 10 juillet deux cent vingt-quatre coups de canon au lieu de cent quatre ; cependant on lit dans l'original, f. 248 : « Sequenti vero die centum et quatuor ex tormentis magna pars murorum eversa, » et le traducteur a écrit : « Il dì seguente fu rovinata una gran parte delle mure da ducento e venti quatro colpi d'artiglierie. »

XVIII. — Page 234.

1er Canon envoyant un boulet de	3 quint.	Mis en batterie le 22 juin.
2e.	4	
3e.	4	le 26.
4e.	6 1/2	
5e.	6	le 6 juillet.
6e.	12	
7e.	12	le 7.
8e.	7	
9e.	13	le 8.
10e.	6	
11e.	9 1/2	le 11.
	83 quintaux.	

XIX. — Page 234.

Suivant Barletius, le registre des coups de canon tirés pendant le siége constate les résultats suivans :

	coups.		coups.		coups.
Le 22 juin. . .	7	Le 2 juillet . . .	35	Le 12 juillet. .	187
le 23	9	le 3.	44	le 13	183
le 24	8	le 4.	47	le 14	168
le 25	7	le 5.	4	le 15	187
le 26	29	le 6.	42	le 16	182
le 27	28	le 7.	57	le 17	194
le 29	1	le 8.	42	le 18	131
le 30	34	le 9.	76	le 19	193
le 1 juillet. . .	36	le 10	104	le 20	148
		le 11	178	le 21	173
	159		629		1746

En tout, 2,534 coups de canon.

XX. — Page 237.

Barletius lui fait également parler d'Alexandre et de César.

Sansovino a abrégé le second livre de la traduction en omettant, non sans raison, tous les discours que cet auteur prête à Mohammed et à Moneta.

XXI. — Page 237.

Et non pas Ahmed-Keduk, qui, déchu de ses fonctions de grand-vizir, avait été jeté en prison, et s'y trouvait encore détenu. Les historiens vénitiens, et d'après eux Knolles et Sismondi, confondent Ahmed-Ewrenos avec cet Ahmed-Keduk. Sismondi fait une autre erreur en désignant (XI, p. 146) Souleïman-Pascha comme beglerbeg de Roumilie. Suivant Barletius, qui s'explique formellement, cette dignité était alors occupée par Daoud-Pascha; du reste les historiens ottomans nous apprennent que Souleïman était en prison à cette époque.

XXII. — Page 237.

Dans le discours qu'il fait tenir à Ahmedbeg, Barletius trouve une nouvelle occasion d'étaler ses connaissances géographiques, et il cite pompeusement les douze royaumes et les deux cents villes conquises par Mohammed. Les douze royaumes sont : 1° le Pont, 2° la Bithynie, 3° la Cappadoce, 4° la Paphlagonie, 5° la Cilicie, 6° la Pamphilie, 7° la Lycie, 8° la Carie, 9° la Lydie, 10° la Phrygie, 11° le royaume de Nicomédie, 12° celui de Nicée et Brousa. Quant aux dix premiers, la citation pourrait encore passer, quoique ces pays ne constituent pas à vrai dire des Etats, mais soient simplement des provinces, d'après l'ancienne division de l'Asie-Mineure, très-clairement établie dans la *Cyropédie;* mais Barletius compte pour les deux derniers royaumes trois villes situées dans l'ancienne Bithynie, et incorporées à l'empire ottoman bien avant Mohammed II. Parmi les villes, dont vient ensuite l'énumération, on voit de nouveau figurer Scandelorum, comme étant la résidence des princes de Karamanie :

« Tu Scandelorum expulso Caramano cepisti. » Cette désignation paraîtrait indiquer la ville de Koniah, d'autant plus qu'il n'est nulle part fait mention d'Iconium ; mais il résulte des rapports de l'ambassadeur de Venise, sur les événemens relatifs à la conquête de l'île de Chypre, que Scandelorum s'élevait au bord de la mer, car il y est question de troupes qui s'embarquèrent dans le port de cette ville.

XXIII. — Page 243.

Cette histoire se trouve consignée dans Barletius, *de Vita et gestis Scanderbegi,* fin du liv. XIII ; mais bien qu'il en garantisse l'authenticité, on ne saurait y ajouter plus de crédit qu'à celle de Spandugino, suivant lequel Scanderbeg aurait envoyé son sabre à Mohammed ; et le sultan, après de vains efforts pour le manier, se serait plaint que Scanderbeg ne lui avait pas envoyé avec cette épée le bras propre à s'en servir. Il n'est pas plus facile de supposer que l'épée qu'on montre au Musée impérial, comme celle de Scanderbeg, lui ait vraiment appartenu. Le colonel Viala de Sommières, dans son *Voyage historique et politique de Montenegro,* débite une autre fable : il prétend que Mohammed fit ouvrir devant lui le tombeau de Scanderbeg, et ajoute : « Il se retira pâle, tremblant et les yeux mouillés de larmes. » Je ne sais où M. le colonel Viala a puisé ces détails tragiques ; Barletius n'en dit pas un mot, et d'ailleurs Alessio ne fut pas prise par le sultan en personne, mais par le pascha de Roumilie qui la livra aux flammes.

XXIV. — Page 245.

Sismondi, XI, p. 156. Parmi les historiens ottomans qui racontent l'invasion des Turcs en Albanie et la conquête de Scutari, il faut mentionner : 1° Neschri, f. 234 ; 2° Idris, f. 165-168. Ce dernier rapporte avec détail comment Souleïman-Pascha et Keduk Ahmed-Pascha encoururent la dis-

grâce du sultan, et perdirent leurs dignités, le premier comme beglerbeg de Roumilie, le second comme grand-vizir; mais il donne Goïgou Mohammed-Pascha, au lieu de Daoud-Pascha, pour successeur à Souleïman, et il cite Ahmed-Ewrenos comme ayant dirigé en chef l'armée de siége de Scutari. Cet Ahmed-Ewrenos est le même que les historiens européens confondent tantôt avec le grand-vizir Ahmed-Keduk (Mat, ou Amatbeg), tantôt avec Omarbeg, fils de Tourakhan (Marbeg); 3° Seadeddin dans Bratutti, II, p. 305; 4° Ali, XXIX° récit du règne de Mohammed II; 5° Solakzadé, p. 62; 6° le *Raouzatoul-ebrar;* 7° Hadji-Khalfa, *Tables chronol.,* à l'année 883 (1478); 8° Hezarfenn; 9° le petit Nischandji; 10° Loutfi, f. 32; 11° le *Nokhbetet-tewarikh,* f. 101; 12° la *Roumilie,* d'Hadji-Khalfa, p. 136.

XXV. — Page 245.

Cet envoyé n'était certainement pas un pascha, comme l'assurent les historiens vénitiens, et d'après eux Laugier, t. VII, p. 358; car jusqu'au commencement du dix-septième siècle les tschaouschs ou mouteferikas furent seuls chargés des messages de la Porte, et dix ou vingt ans plus tard les sultans se bornèrent à envoyer à Venise des sipahis et des drogmans.

XXVI. — Page 246.

Nous aurons occasion de revenir sur les efforts réitérés que firent les Vénitiens pour attirer les Turcs en Italie, et s'allier avec eux. D'après un passage des *Chroniques* d'Enek, les Vénitiens auraient dès l'année 1475, c'est-à-dire pendant un armistice conclu avec Mohammed, fourni des munitions à ce dernier pour l'expédition qu'il entreprit contre les Hongrois, et Mathias Corvin aurait trouvé, après la prise de Sabacz, deux tonneaux remplis de flèches marquées du sceau de la république. Mais en admettant que ce fait soit vrai, on

ne doit l'attribuer qu'à une spéculation de négociant, et tout ce que dit Engel, dans une note de son *Histoire de Hongrie*, t. IV, p. 845, sur vingt-quatre députés de Venise, sur les dégâts et les inconvenances commises par l'ambassadeur turc, etc., est dénué de fondement.

—

LIVRE XVII.

I. — Page 248.

Mathias, dans son message au pape Sixte IV, en désigne quatre : Elibeg (Alibeg), Scanderbeg (Iskender, de la famille des Mikhaloghli), Esibeg (Isabeg) et Marchoserit (Malcovikh), qu'Olahus appelle plus exactement Balibeg. Au reste, doit-on s'étonner des fautes commises par les historiens hongrois dans l'orthographe des noms propres turcs, lorsqu'on voit Dlugoss défigurer ceux même qui appartiennent à sa langue, et faire par exemple de Bathor Istuan, Batheystwan, et de Paul Kinis, Paul Xyacz ? Mathias, après avoir cité ces quatre paschas, ajoute : « Fuere in isto prælio præter nominatos alii septem Voivodæ. » Donc, il en compte onze en tout, au lieu de cinq, comme le pretend Engel, *Histoire de Hongrie*, t. III, p. 364.

II. — Page 250.

« Incalescente Baccho militarem Pyrrhicham saltarunt. » Bonfinius, Dec. IV, cap. VI, p. 612. Ce fait se trouve rapporté dans la biographie de Kinisi (*Taschenbuche für die vaterlandische Geschichte*, *Almanach pour l'histoire nationale*); on y lit, p. 37 : « Ainsi fut glorieusement vengé l'affront essuyé trente-un ans (*trente-sept*) auparavant par le Cid hongrois, sur ce même champ de bataille. » Mais assassiner des prisonniers pendant le repas, est un raffinement

de cruauté que n'aurait point osé le Cid espagnol, ni même le Cid arabe, Sid-al-Battal, surnom d'où est tiré celui de Cid-el-Campeador, donné au premier.

III. — Page 252.

Les Turcs avaient déjà pénétré cinq fois au cœur de la Styrie : 1° en l'année 1396, aussitôt après la bataille de Nicopolis. (Voyez Schildberger); 2° en 1418, lors de la bataille de Radkersbourg; 3° en 1469, ils poussèrent jusqu'à Cilly. Les historiens styriens ne font pas mention de cette incursion, non plus que de la première qui remonte au règne de Bayezid; mais elle est indiquée, dans les *Chroniques* de Drechsler, par Dlugoss, l. XIII, p. 454, et d'après lui dans Catona, XV, p. 40. 4° en 1473, ils pénétrèrent à Windischgrætz, Cilly, Vœllau, Schœnstein et Rann; 5° en 1475, ils furent battus devant les murs de cette dernière ville. Il se trouve au presbytère de Seckau un document précieux, relatif à la sixième invasion des Turcs dans la Haute-Styrie (1480), sur laquelle Julius Cæsar (t. VI, p. 2463) n'a eu d'autres renseignemens que ceux fournis par Valvasor et les *Annales de la Styrie*, t. III, p. 564). Je dois à l'archiduc Jean le premier avis de l'existence de cette pièce; plus tard le curé de Seckau, entre les mains duquel elle reste déposée, m'en a remis un fac-simile. L'original se compose de deux feuilles en parchemin du plus grand in-folio (17 pouces de hauteur sur 12 de largeur); sur chacune de ces feuilles contenant, l'une 51, l'autre 39 lignes, la lettre initiale est artistement dessinée, et la marge ornée d'arabesques du meilleur goût; une partie seulement a rapport à l'incursion des Turcs, et parle des ravages qu'ils commirent le 9 août à Pœls, Allerheiligen, Schœnberg, St. Peter in der Gall, Maria Buch, Obdach, Weisskirchen, St. André, St. Maximilian, Feistritz, Kraubath, St. Michael, Trofajach, Mautern, Friesach, Althofen et Neumarckt.

IV. — Page 253.

Deguignes lui-même ne donne pas le nom des princes de cette dynastie; on les trouve dans les *Tables généalogiques de l'Histoire ottomane* de Lewenklau ; mais il y a confusion de personnes et mutilation des noms propres. Ainsi Nassireddin Mohammed ben Khalil, et le gendre de Mohammed Ier, figurent chacun sous deux faces différentes ; Arslanbeg, fils aîné de Souleïmanbeg, qui lui succéda, et Boudakbeg, lui sont entièrement inconnus. Voici dans quel ordre régnèrent les princes de Soulkadr : 1° Seïneddin Karadja Soulkadr, fondateur de la dynastie, en l'année de l'hégire 780 (1378) ; 2° son fils Khalilbeg, 788 (1386), assassiné par les Turcomans ; 3° Soulibeg, fils de Karadja, lui-même frère de Khalilbeg, tué en 800 (1397), sur un ordre du sultan d'Egypte Berkouk, par un initié de l'ordre des Ismaïlites ; 4° Nassireddin Mohammed ben Khalil, beau-frère du sultan Mohammed, mourut à l'âge de quatre-vingts ans, en 846 (1439); 5° Souleïman, fils de Nassireddin Mohammed ben Khalil, qui maria sa fille Sitti-Sultane à Mohammed II ; il mourut en 858 (1451), laissant quatre fils; 6° Arslan, 7° Schehzouwar, 8° Boudak, et 9° Alaeddewlet. Ceux-ci occupèrent successivement le trône; puis vint le 10e et dernier, Alibeg, fils de Schehzouwar; en lui s'éteignit la dynastie, 920 (1515), après une durée de cent vingt-une années lunaires. Il gouverna quelques années encore, comme feudataire des Ottomans, le sandjak de Meràsch. Voy. Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, p. 168, et le *Nokhbetet-tewarikh*.

V. — Page 254.

Elbistan, ou Elbostan, pour Albestan. Saint-Martin (*Mémoires historiques et géographiques sur l'Arménie*, p. 192), Rennel (*Illustrations of the expedition of Cyrus*, p. 33) et Macdonald Kinneir (*Journey through Asia Minor, Armenia*

and Koordistan, p. 560), croient qu'Elbistan ou Albostan n'est autre que l'ancienne Comana; mais Comana était située sur le Sarus (Sihan), tandis que, d'après l'assertion de Mac donald Kinneir, Elbistan serait traversée par le Halys (Kizilermak). D'un autre côté, si l'on consulte les *Voyages des pélerins turcs* (*Menasikoul-Hadj*, p. 42), le Djihan prend sa source dans les montagnes au nord d'Albostan, et le Kizilermak se trouve être le même que le Sihan, c'est-à-dire le Sarus. Il faut laisser aux voyageurs à venir le soin de débrouiller toutes ces contradictions apparentes entre les géographes turcs et européens. Macdonald Kinneir place dans sa carte la ville de Maaden sur les ruines de l'ancienne Comana.

VI. — Page 256.

Ce diplôme, écrit par le savant nischandji Tadjibeg, fait partie de ma petite *Collection* (*Inscha*) *des pièces d'État* du règne de Bayezid II, et porte le nº XVIII. Je possède en outre, sous le nº XX, une lettre, écrite par le sultan Mohammed, en réponse à celle que Schehzouwar lui avait adressée pour le féliciter de sa dernière victoire. Il y est dit que le juge d'Amassia était chargé, à titre de commissaire, de déterminer les limites des États de Soulkadr et de Karamanie, telles qu'elles avaient été tracées du temps d'Arslanbeg et d'Ibrahim.

VII. — Page 259.

S'il faut en croire Seadeddin, Ali et Solakzadé, Keduk Ahmed-Pascha fut relâché dès le printemps de l'année 1478, à l'époque où le sultan se dirigea sur Scutari. Les mêmes auteurs prétendent qu'il reçut alors l'investiture du sandjak d'Awlona. « Arrivé près d'un terrain qui, par son inégalité, offrait quelques difficultés à la marche de ses troupes, Mohammed s'écria : « Pourquoi n'ai-je donc pas un vizir qui

s'entende à frayer les chemins? Je ne serais point obligé de supporter de pareilles fatigues! » Hersekzadé Ahmed-Pascha, alors mir-alem (porte-étendard de l'empire), nomma Keduk Ahmed-Pascha; et le sultan, après un moment de réflexion, expédia vers Constantinople un tschaousch, chargé d'élargir Ahmed-Pascha, et de lui remettre un diplôme qui lui accordait le sandjak d'Awlona. » Solakzadé, f. 62.

VIII. — Page 260.

« E cosi veniva l'Italia in questi tempi ad esser maravigliosamente afflitta, sendo combattuta di verso l'Alpi dagli Unni e di verso Napoli dai Saraceni. » Les Huns s'appellent chez les historiens orientaux Khouneschwars, c'est-à-dire Huns-Awares. « La cità di Genova e tutte le sue riviere furono in questi tempi da Saraceni disfatte, — le quali cose seguirono negli anni della Christiana religione 931. » (*Istorie fiorentine*, di Nicolò Machiavelli, libro primo). Je ne sais comment cette invasion des Arabes en Italie a échappé à quelques historiens allemands.

IX. — Page 260.

Laugier (*Histoire de Venise,* VII, liv. LXXVII, p. 371), d'après Navagiero. Cet auteur fait un anachronisme évident, lorsqu'il attribue cette expédition au désir de tirer vengeance de l'échec essuyé par les Turcs devant Rhodes; car le siége de Rhodes se rattache à une époque postérieure. Sismondi (t. IX, ch. LXXXVIII, p. 103) commet une erreur semblable, en disant que les flottes ottomanes destinées à faire une descente, l'une sur les côtes de l'Apulie, l'autre dans Rhodes, furent équipées en même temps. Avant que la seconde fût prête à prendre la mer, la première s'était emparée déjà des îles de Saint-Maure et de Céphalonie.

X. — Page 264.

Plinius, XXXV, p. 10. Ce tableau représente Jalyssus et

un satyre (anapavomenos) qui repose au pied d'une colonne; un chien est à côté. Protogène, après avoir inutilement cherché à reproduire l'écume de la gueule du chien, jeta de colère sa brosse contre la toile: le hasard le servit mieux que son talent ne l'avait pu faire. On rapporte qu'il employa sept ans à faire ce tableau, et que pendant ce temps il se nourrissait uniquement de fèves cuites à l'eau.

XI. — Page 265.

Gibbon, dans la note LI, t. V, p. 331, a déjà relevé l'ignorance des historiens byzantins Théophane et Constantin, qui comptent mille trois cent soixante ans, au lieu de neuf cent trente-huit ans qui se sont écoulés entre la troisième année de la 124e olympiade (deux cent quatre-vingt-deux ans avant J. C.) et l'année 656 après J. C. Mais Gibbon et Meursius lui-même n'ont pas pris garde à l'anachronisme bien plus grave de Cedrenus (t. I, p. 151), suivant lequel le colosse de Rhodes se serait écroulé après un violent tremblement de terre, dans l'année où naquit Alexandre-le-Grand, c'est-à-dire soixante-quatorze ans avant l'époque où il fut élevé! Cette assertion se trouve liée à la *chronique scandaleuse* sur la naissance de ce prince, qu'on prétend avoir été le fils du roi Nectabo, réfugié à la cour de Philippe.

XII. — Page 270.

Ce passage de Paulus Silentiarius a échappé à Meursius; l'auteur de l'*Atlas maritime turc,* publié par Diez (*Denkwürdigkeiten Asiens*, I, p. 63, *Mémoires sur l'Asie*), l'a copié dans les historiens grecs. Diez affirme que l'ile fut conquise par les chevaliers de Saint-Jean, avant la conquête par les Arabes, tandis qu'ils l'enlevèrent aux empereurs de Constantinople et à des corsaires turcs.

XIII. — Page 271.

Pachymeres, l. IV, cap. xxix, p. 237. C'étaient des corsaires turcs envoyés en croisière par les princes d'Aïdin, de Saroukhan, de Karasi et de Menteschê, que Diez a pris pour des Arabes. Gibbon dit à propos de ce siége de Rhodes, que Vertot fait faire à Osman : « That pleasing writer betrays » his ignorance, in supposing that Othman a freebooter of » the Bithynien hills could besiege Rhodes by sea and land; » ch. lxiv, t. VI, p. 314. » Il en est de ce siége, comme de la défense de Rhodes par Amédée V de Savoie, dont la devise F. E. T. R. est ainsi traduite par Vertot : *Fortitudo ejus tenuit Rhodam*. Quant à cette interprétation, La Martinière a suffisamment démontré combien peu elle était exacte, par rapport au temps et au lieu. Au reste, il y a parité entre les contes que nous venons de reprocher à cet auteur trop peu consciencieux, et la fable du dragon qui a fourni à Schiller le sujet d'une ballade : *Der Kampf mit dem Drachen* (*la lutte avec le dragon*), et que Vertot raconte avec détail. Ce dragon, contre lequel il assure que le chevalier, et plus tard grand-maître Dieudonné de Gozon, eut à se défendre, et qu'il suppose être un crocodile, pourrait bien n'être qu'un gros serpent. On serait d'autant plus fondé à le croire que Rhodes a été de tout temps infestée de reptiles. Ensuite l'histoire de ce dragon tué par le chevalier de Gozon, comme celle du paysan de Stuppach, ne sont qu'une répétition du prétendu combat de saint George avec le dragon, de même que cette dernière fiction tire son origine de la lutte très-antérieure que, suivant une vieille tradition, Forbas, fils de Triopas, aurait engagée avec un reptile monstre. Quoi qu'il en soit, Rhodes a toujours été réputée pour le grand nombre de serpens qui infestent son territoire.

XIV. — Page 273.

Vertot, l. V, p. 524. Cet auteur prétend, sans que rien

puisse justifier ou seulement expliquer cette affirmation, qu'Osman posséda de nombreux navires; il fait une nouvelle erreur en attribuant à son successeur Ourkhan une flotte de quatre-vingts voiles, avec laquelle ce dernier aurait mis le siége devant Rhodes. L'existence de cette flotte est toute aussi imaginaire que la conquête de la Lycaonie et de la Phrygie par Ourkhan. (Vertot, p. 273.)

XV. — Page 273.

Vertot a défiguré le nom d'Oumourbeg, prince d'Aïdin, comme l'ont fait presque tous les historiens contemporains; il a écrit Morbassan.

XVI. — Page 274.

Thévenot, qui dit avoir vu la tête de ce monstre, en fait le portrait suivant: *Elle était beaucoup plus grosse et plus large que celle d'un cheval; la gueule fendue jusqu'aux oreilles; de grosses dents, des yeux gros, les trous des narines ronds, et la peau tirant sur le gris blanc.* De même que le serpent africain pris dans la guerre de Numidie disparut du temple de Rome, de même il n'est pas resté vestige du trophée du chevalier Gozon; c'est en vain que j'ai partout cherché pendant mon séjour à Rhodes à en découvrir quelque indice.

XVII. — Page 279.

Mesih-Pascha succéda, comme amiral de la flotte, à Keduk Ahmed-Pascha, lorsque celui-ci fut appelé à la dignité de grand-vizir. Les historiens européens le nomment tantôt Mesithès comme Sismondi, tantôt Misach comme Vertot. La première dénomination dérive sans doute de Mesih-Pascha, la seconde de Mikhaloghli, et c'est probablement cette altération du véritable nom qui a conduit Vertot et autres à faire de Mesih-Pascha un renégat de la famille des

Paléologues. Mais ils n'ont pour eux le témoignage d'aucun historien ottoman, ni même du biographe des grands-vizirs, parmi lesquels figura plus tard Mesih-Pascha.

XVIII. — PAGE 279.

Son nom de famille était *Frapan*, d'après Vertot. Ce mot, qui n'appartient pas à l'allemand, pourrait être une abréviation du nom hongrois *Frangipan* ; mais alors George serait donc hongrois et non pas allemand.

XIX. — PAGE 281.

« Le grand port abrite les vaisseaux de guerre; le petit les galères; le premier est flanqué aux deux extrémités des tours de Saint-Jean et de Saint-Michel; les bastions de Saint-Nicolas et Saint-Elme défendent l'accès du second. » Voyez *Topographische Ansichten* (*Vues topographiques*), p. 65. D'après Vertot, la tour de Saint-Jean se serait trouvée au-dehors de la ligne du bastion de Saint-Nicolas, à la pointe de la langue de terre. Mais comme la tour de Saint-Nicolas était située à l'extrémité du port principal en face de la tour de Saint-Michel, la tour de Saint-Jean devait être nécessairement à l'entrée du port des galères, à côté des moulins à vent et en face du fort Saint-Elme.

XX. — PAGE 282.

Vertot s'est écarté bien gratuitement, dans sa description du siége de Rhodes, du texte de Breidenbach et de Caoursin : *Classem eam, quam diximus machinas sexdecim devexisse,* dit le premier de ces deux auteurs. Vertot fait couler ces canons sur les lieux même : *Il a fait fondre, depuis qu'il est arrivé dans l'île, seize grosses pièces ;* ce qui aurait été fort difficile dans un si court intervalle. Plus bas Breidenbach continue : *Globos saxeos rotunditatis palmo-*

rum novem plerosque undecim torquent. Vertot fait deux à trois pieds de diamètre de neuf à onze palmes, *qui portent des boulets de deux et jusqu'à trois pieds de diamètre*, parce que neuf à onze palmes lui ont paru exagérées. Cependant ces canons étaient du même calibre que le canon monstre employé au siége de Constantinople, dont Léonard de Khios dit expressément : *Lapide, qui palmis undecim ex meis ambibat in gyro,* et qui pesait douze à treize quintaux, comme ceux dont on s'est servi au siége de Scutari.

XXI. — Page 284.

Tertio decimo Calendas Julii, c'est-à-dire le 19 et non pas le 9 juin, date que Vertot assigne à un premier assaut. Comme cet auteur ne précise pas le jour de la seconde attaque et que Breidenbach ne fait pas mention de la première, il est probable que la date du 9 juin constitue une double erreur, par rapport au jour où cet assaut fut livré, et par rapport aux circonstances qui l'accompagnèrent.

XXII. — Page 284.

Les historiens ottomans parlent également de ce pont : *Deryaden ana warindjé kœpri yapoub,* c'est-à-dire *ils jetèrent un pont de la mer à ce point* (la tour des Arabes). Hadji-Khalfa, *Histoire des guerres maritimes de l'empire ottoman,* f. 8. Seadeddin dans Bratutti.

XXIII. — Page 286.

Vertot dit: *L'Albanais fut arrêté; il découvrit à la question son complice, et avant qu'on les eût pu conduire au supplice, l'un et l'autre furent déchirés par le peuple.* Mais cette version diffère encore de celle de Breidenbach : *Damnatus perfuga securi percussus interiit, alter a quibusdam vix confoditur, unde perterritus ad Turcam revertit.* Ceci

est une nouvelle preuve entre mille de l'inexactitude des détails que Vertot a donnés sur ce siége.

XXIV. — Page 291.

Voyez la véritable épitaphe dans Comidas, *Topographia di Constantinopoli*. Le vice-chancelier de Rhodes, Guillaume Caoursin, dans le discours qu'il adressa au chapitre des chevaliers, à l'occasion de la mort de Mohammed, semble douter que son corps reposât réellement dans un tombeau; et se servant d'une figure toute orientale, il suppose que le tremblement de terre survenu à cette époque a conduit le cadavre du sultan de précipice en précipice jusqu'au fond des enfers. *Giul. Caoursin Vice-Cancellarii oratio in senatu Rhodiorum de morte magni Turci habita pridie. Cal. junii* 1481. (édition de Jean Rayer à Ulm, 1495.) « Arbitramur enim tam » scelestum, tam fetidum, tam sevum cadaver terram inter » sua viscera minime continuisse, sed amplissimo hyatu » dehiscentem præcordiis apertis ad centrum demisisse, et » in Damnatorum perpetuum Chaos dejecisse, circa enim » dies excessus sui frequentes terræ motus editi. »

XXV. — Page 293.

Le passage suivant, que nous tirons du même discours de Caoursin, en est un exemple. (*Giul. Caoursin Vice-Cancellarii oratio in senatu Rhodiorum de morte magni Turci habita pridie. Cal. junii* 1481. *Ulmæ* 1496). « Merito enim » truculentissimo mansio hæc confusionis æternæ nephandissimo tyranno debetur, qui tot parvulorum animas perdidit, quos ad fidei abnegationem compulit, qui tot sacras virgines deo dicatas divinis obsequiis abdicavit, qui » tot nobiles virgines prostituit, qui tot castissimas matronas » fœdavit, qui tot adolescentes juvenes senes decrepitosque » trucidavit, qui tot sanctorum reliquias prophanavit, qui » tot catholica phana devotaque cenobia horrido Mahumetæ

» sectæ ritu polluit, qui tot sancta matrimonia solvit, qui tot » mulieres abortum ob seviciam facere coëgit, qui patrimo- » nia absorbuit, qui tot regna, tot principatus, tot urbes de- » levit, oppressit, occupavit, qui imperialem urbem quidem » præclaram Constantinopolim suæ ditionis fecit, ubi quæ- » que crudelitatis genera, masculorum concubitus, homi- » cidia, sortilegia, superstitiones dæmonum atque invoca- » tiones, rapinas, crapulas, obscenitatesque nulla lege, nulla » ratione, nulla etiam æquitate exercuit. »

XXVI. — Page 294.

Le portrait de Mohammed, tel qu'il se trouve dans le *Schamaïlnamé,* est si bizarre, que nous avons cru ne pouvoir le placer que dans une note : « Il avait le nez aqui- » lin; ses joues étaient pleines et rondes, nuancées de tein- » tes rouges et blanches; sa barbe était aussi épaisse que » des fils d'or; sa moustache ornait ses lèvres comme des » feuilles de barolie posées sur des boutons de rose; il avait » la bouche ordinairement fermée, les cuisses musculeuses, » les bras forts et charnus. Il était fendu pour monter à » cheval comme Nériman (le grand-père de Roustem). » De tous les traits de Mohammed, le plus prononcé paraît avoir été le nez; il se recourbait sur la lèvre supérieure, et cachait presque la bouche, au dire des historiens européens. Les Ottomans le comparaient *au bec du perroquet reposant sur des cerises.* Il adopta pour le turban une autre manière que son père Mourad II et son grand-père Mohammed Ier : le bonnet, autour duquel se roule le dülbend ou mousseline, au lieu d'être en or et arrondi vers le haut, prit une forme cylindrique et se bariola de diverses couleurs. Depuis cette époque, le bonnet d'or fut uniquement porté par les pages et autres gens de cour.

—

LIVRE XVIII.

I. — Page 296.

Voyez *Constantinople et le Bosphore*, I, p. 393, d'après Ewlia et Grelot. On appelle *harem* le parvis qui conduit au lieu de la prière, et *jardin de la mosquée* la place qui se trouve en dehors de l'édifice, derrière le maître-autel. Dans le harem, le croyant fait les ablutions d'usage ; le jardin sert de sépulture au fondateur de la mosquée ; c'est là *qu'il se repose de son voyage sur la terre en attendant le jugement dernier*. Du harem on entre dans le sanctuaire réservé à la prière, *djami* (lieu d'assemblée) ; le vendredi, jour auquel le peuple vient pour la prière solennelle, se nomme *jour de l'assemblée*. Les parties intérieures de chaque grande mosquée où se fait tous les vendredis la prière pour la gloire et l'honneur du Sultan, et que les Turcs ont appelées *djamis*, afin de les distinguer des lieux consacrés aux prières ordinaires (*mesdjids*), sont : la niche du maître-autel (*mihrab*) où le Coran est enfermé, et dont les côtés sont éclairés par des cierges immenses ; la place affectée aux crieurs de la prière (*mahfil*), où l'on répète avant la prière la formule que les mouezzins font entendre du haut des minarets ; le chœur réservé au Sultan (*maksoura*) ; la chaire (*khoutbé*) où le *khatib* prononce la prière pour le Sultan (*minber*) ; cette chaire touche à la niche du maître-autel ; elle est assez haute, et surmontée de deux drapeaux. Il y en a une autre plus basse (*koursi*), au milieu de la mosquée, à l'usage des prédicateurs. Dans chaque harem, un bassin est disposé pour les ablutions, et dans le jardin (*raouza* ou *raoudha*) s'élève le mausolée du fondateur de la mosquée (*tourbé*).

II. — Page 297.

Les huit autres, transformées par Mohammed II d'églises

chrétiennes en mosquées, et auprès desquelles il a fondé des colléges, sont : 1°. Aya-Sofia, qu'il a dotée d'une bibliothèque, et qu'il a agrandie par la construction de quatre minarets. 2°. La Petite-Aya-Sofia, autrefois église de Saint-Bacchus et Sergius, bâtie sur le plan de la première par l'empereur Justinien. 3°. Kilisé-Djamisi, c'est-à-dire la mosquée-église, autrefois église et couvent du Pantocrator; c'est là où les Latins avaient établi leur quartier-général après la prise de la ville. 4°. Fethiyé-Djamisi, c'est-à-dire mosquée de la conquête, autrefois église et couvent du *Pantepoptu*, c'est-à-dire de celui qu'on voit partout; Murzuflès y avait dressé ses tentes peu avant la conquête de Constantinople par les Latins. 5°. Khahriyé-Djamisi, c'est-à-dire mosquée de la force, autrefois église et couvent τῆσ χώρας, nom que les Turcs ont changé en celui de Khahriyé, comme ils ont changé ἐπόπτου en Fethiyé. 6°. Gül-Djamisi, c'est-à-dire mosquée des roses, église bâtie par l'empereur Romanos Argyros Triakontophylos. 7°. Exi Marmara Djamisi, c'est-à-dire mosquée des six colonnes de marbre, construite sur l'emplacement de l'ancien Hexacionium. 8°. Eboul-wefa Djamisi, mosquée d'Eboul-wefa, ancienne église bâtie par le patricien Sphoracios, du temps de l'empereur Arcadius et de son fils Théodose. Voyez *Constantinople et le Bosphore*, I, p. 375 jusqu'à 399.

III. — Page 303.

Mohammed Ier et Mourad II avaient également fait périr leurs frères : mais ils les avaient pris en état de révolte ouverte et les armes à la main. Encore est-il très-incertain que Mohammed Ier soit coupable du crime qui lui est imputé. Mais Mohammed II a fait assassiner le sien encore à la mamelle, sans que rien puisse excuser un tel acte de cruauté ! Pourtant il se trouve des historiens ottomans, tels que Tabizadé, qui lui en font un titre de gloire, et qui

croient l'exalter en faisant dériver son surnom de Kurischdji (lutteur) du mot *kirischdji* (faiseur de cordes d'arc), parce que ses frères furent étranglés avec des cordes d'arc. Voyez ce passage de Tabizadé dans le *Journal asiatique*, t. V, p. 120.

IV. — Page 303.

Il existe sur la loi fondamentale du fratricide chez les Ottomans un traité fort peu connu, intitulé : *Dissertationem politicam de Parricidio Osmannidarum, præside viro præclarissimo Dno. M. Michaele Liebentantz, Siles. Ampliss. Facult. Philos. Adjuncto dignissimo, fautore suo honoratissimo, in illustri Academia Wittenbergensi publici examinandam sistit Gottlob Becker, Stolpensis Misn. A. D.* 31. *Aug. anni christiani* 1664. (Typis Mich. Wendt.)

V. — Page 305.

Diw, un *diwe*, c'est-à-dire *démon;* d'où vient le mot diwan, pluriel de *diw*. Un roi persan (c'est ainsi que Ferenghi-Schouri explique, dans son *Dictionnaire*, l'étymologie de ce mot) dit à l'un de ses familiers, en passant devant son conseil assemblé : « *Inan diwan end* (ceux-là sont des démons); » et depuis ce jour le nom de diwan resta au conseil des ministres; il fut affecté par analogie aux recueils de poésies, en ce que le génie (le *djinn* arabe a la même signification que le *diw* persan) doit aussi bien inspirer le poëte que l'homme d'État.

VI. — Page 308.

Allah œmerler were efendümüze! (Dieu donne la vie à notre maître!) C'est le πολυχρονιζειν, souhait populaire des Byzantins. Ce souhait n'est pas exclusivement employé pour saluer le Sultan, comme le prétend Pouqueville (*Histoire de la régénération de la Grèce*, II, p. 216); mais on s'en sert

encore à l'égard des vizirs. Voyez *Osmanische Staatsverfassung und Staatsverwaltung* (*Constitution et administration de l'empire ottoman*), II, p. 417.

VII. — Page 310.

Dans l'origine, la différence entre le kadhi et le moufti était à peu près la même que celle qui existe en Angleterre entre le *judge* et le *council*. L'institution des avocats, *attorneys*, est inconnu chez les Ottomans; et pourtant ce nom d'*attorneys* dérive évidemment du mot *athourian* qu'on trouve dans le *Zendawesta* et dans le *Schahnamé*.

VIII. — Page 311.

Lorsqu'à la suite des conquêtes en Perse le nombre des procès dans l'Asie-Mineure se fut accru, le diwan du juge d'armée d'Anatolie fut divisé en deux sections : le diwan qui prononçait sur les affaires des gens de la haute classe, *eschraf*, et le diwan qui connaissait des différends du menu peuple, *assnaf*; le kadiasker présidait le premier en personne, le second était dirigé par ses substituts, moulazims. Ces deux diwans siégeaient alternativement un jour sur deux dans la semaine. (Ali.)

IX. — Page 312.

Kirma, en persan *Schikesté*. On lit ce passage dans l'*Oghouznamé* de Loutfi : *Ol eyamé dek memaliki Roumdé hala Baghdad kibi adjem defter yaziluridi. Karaman oghli ol tarfün mahirlerin katl edoub ischbou eyami scherifdé mamouloun bihi olan defteri peïda ettürdi ki bazi ibarati lazimé farsi ile oloub eksseri türkidé dour.* (Voyez aussi le *Nokhbetet-tewarikh.*)

X. — Page 314.

Arpalik, du mot turc *arpa*, orge; et non pas, comme l'as-

sure par deux fois Pouqueville dans son *Histoire de la régénération de la Grèce,* du mot αρπαζω; d'où il conclut que l'ordre était donné aux paschas de tout piller.

XI. — Page 316.

Idris. Ali, qui reproduit cette assertion d'Idris, fait par opposition le calcul du nombre d'hommes auquel s'élevait de son temps (1106—1597) chacun des divers corps de l'armée, savoir : 7,000 sipahis; 5,000 silihdars ; 1,800 cavaliers à l'aile droite, ayant une solde régulière (ouloufedjiani yemin); 1,500 à l'aile gauche (ouloufedjiani yesar) ; 1,000 étrangers à l'aile droite (ghourebaï yemin); 800 à l'aile gauche (ghourebaï yesar); en tout 17,100 : ce qui faisait déjà le double du nombre primitif (de 8,000) adopté pour la formation de la garde, comme pour celle du corps des janissaires. Sous le règne de Mohammed II, il y avait 7,203 sipahis; 6,244 silihdars ; 410 cavaliers soldés à l'aile droite ; 312 à l'aile gauche ; 300 à 400 étrangers dans chacune des deux ailes : ainsi toute la cavalerie régulière ne dépassait pas le nombre de 15,000 hommes. Voyez du reste *Constitution et administration de l'empire ottoman,* II, p. 240 et 241.

XII. — Page 316.

On appelle toughandjis les gardiens des faucons gris (*toughan,* falco lanarius); schahindjis, les gardiens des faucons blancs ; tschakardjis, les gardiens des vautours (palumbarius); et atmadjis, les gardiens des éperviers (nisus). D'après le *Kanounnamé* d'Aïni, il y avait sous le règne d'Ahmed Ier, 30 toughandis, 270 schahindjis, 270 tschakardjis, et 45 atmadjis. Toute la vénerie du Sultan ne se composait donc alors que de 6 à 700 valets. (Voyez *Constitution et administration de l'empire ottoman,* II, p. 37.) Bayezid-Yildirim en entretint plusieurs milliers. *Aiunt Pajazitem habuisse septem millia virorum, qui accipitres curarent, præ-*

terea aluisse canes sexies mille. (Chalcond., III, éd. de Bâle, p. 50.)

XIII. — Page 317.

Du temps d'Ali, il y en avait plusieurs mille; le khazinédar a des fonctions aussi distinctes de celles du defterdar, qu'en Angleterre les attributions du chancelier de l'échiquier diffèrent de celles du président de la chambre des domaines. Voyez sur l'organisation intérieure de la trésorerie, *Administration et constitution de l'empire ottoman*, II, p. 21, et Ali.

XIV. — Page 320.

Les agas extérieurs sont : 1° Yenitscheri-Agasi; 2° Azab-Agasi; 3° Sipahi-Agasi; 4° Silihdar-Agasi; 5° Ouloufedjiani-yemin-Agasi; 6° Ouloufedjiani-yesar-Agasi; 7° Ghourebaï-yemin-Agasi; 8° Ghourebaï-yezar-Agasi; 9° Topdjibaschi; 10° Djebedjibaschi; 11° Toparabadjibaschi; 12° Mehterbaschi.—Les agas de l'étrier : Miri-Aalem; 2-5, quatre chambellans; 6-7, deux écuyers; 8, le premier écuyer-tranchant; 9-12, les quatre agas de la chasse. — Les agas intérieurs : 1° Kapü-Agasi; 2° Khazinédarbaschi; 3° Kilardjibaschi; 4° Seraï-Agasi; 5° Khassodabaschi; 6° Silihdarbaschi; 7° Tschokadar; 8° Rikiabdar; 9° Kapoudjiller-Kiayasi; 10° Tschaouschbaschi; 11° Bostandjibaschi; 12° Kizlar-Agasi; Ainsi la charge de kapoudjiller-kiayasi à l'extérieur correspond à celle de khassoda-baschi à l'intérieur, et aussi à celle de kapou-oghlan-kiayasi (le chef des eunuques blancs, kapou-oghlans). Le kapoudjiller-kiayasi (grand trésorier) fait le service à la porte de la trésorerie, et les kapou-oghlans, à proprement parler *garçons de la porte*, font le service dans l'enceinte de la trésorerie.

XV. — Page 320.

Chalcondyle, à la fin du VIIIe livre, dans l'aperçu sta-

tistique des forces de Mohammed II, dit : *Asiam autem distribuit in semæas, sive signa* (sandjaks); *singulæ semeæ sive signa continent præfectos quadragenos* (cavaliers soldés). Il ne détermine pas, il est vrai, le nombre des sandjaks de l'Asie, mais on peut supposer qu'il ne dépassait point à cette époque celui des sandjaks que renfermait l'empire d'Europe, la Mésopotamie, le Kurdistan et la Syrie n'ayant pas encore été conquis. Dans cette hypothèse et suivant le calcul d'Idris, d'Ali et de Chalcondyle, la Porte devait avoir : 12,000 janissaires, 30,000 azabs, 7,000 *sipahis*, 5,000 silihdars; 1,800 cavaliers soldés, et 1,000 étrangers à l'aile droite; 1,800 cavaliers et 800 étrangers à l'aile gauche, 40,000 akindjis, et 14,400 cavaliers dotés de fiefs : ce qui fait un ensemble de 103,500 hommes; à quoi on peut ajouter, pour le contingent des provinces asiatiques, un nombre de cavaliers à fiefs à peu près égal à celui fourni par les provinces d'Europe; en tout 120,000 hommes de troupes tant régulières qu'irrégulières.

XVI. — Page 320.

Voici le tableau des revenus de l'État, tel que l'a dressé Chalcondyle :

Tributum, quod rex ex Europa capit, complectitur nonaginta myriades staterum.	900,000
Redditus vectigalium continet circiter triginta myriades. . . .	300,000
Redditus quem inquilini solvunt, viginti quinque myriades. .	250,000
Ab armentis equarum circiter quinque myriades.	50,000
Trajectum et farum suppeditari circiter viginti myriades. . .	200,000
A reliquis accipit redditibus circiter viginti myriades. . . .	200,000
Redditus metallorum attingit decem myriades.	100,000
Ab oriza et reliquis vectigalibus quæ Januæ milites exigunt, et in Chasia (khass) secernunt, viginti myriades. . . .	200,090
Tributum principum et regum circiter decem myriades. . .	100,000
	2,300,000

La somme de ces divers revenus ne donne que deux millions trois cent mille piastres; mais Chalcondyle ajoute : *Etiam maximus redditus venit ab emporiis, trajectu, metallis, oriza, aere, alumine, et quinta parte mancipiorum. Non dubium est, quin is maximus sit, si quis eum ad calculos revocet.* Et un peu plus bas vient le détail des sommes provenant du fermage des champs de riz, des bacs et des mines; seulement le chiffre de l'impôt perçu sur les esclaves n'est pas déterminé; en sorte qu'on ne voit pas assez clairement comment Chalcondyle a pu arriver de 230 myriades à 400. *Summa itaque universorum redditnum quos modo memoravimus, — complectitur circiter quadringentas myriades aureorum staterum.* Suivant Mouradjea d'Ohsson, t. III, p. 372, les revenus de l'Etat sous Mohammed II se montaient à 10,000,000 de piastres. Le traitement des plus hauts dignitaires (les vizirs) est fixé dans Chalcondyle à 20,000 ducats par an. *Horum, qui præcipui fuerunt, capiunt stipendii nomine a rege duas myriades aureorum staterum plus minusve.* Idris et Ali l'évaluent à 200,000 aspres; ce qui s'accorde parfaitement avec le calcul que nous avons établi dans la note du livre IX, et d'après lequel le ducat turc ne valait que 10 aspres. Les indications d'Ali confirment encore l'exactitude du compte que nous avons également donné, et d'après lequel il fallait quatre aspres pour un dirhem, et trois dirhems pour un dinar (pièce d'or); ainsi cent vingt aspres faisant une piastre, la piastre valait à cette époque douze ducats.

XVII. — Page 322.

Mouradjea d'Ohsson n'a pas fait ressortir suffisamment la différence qui existe entre la *chaîne des oulémas* et la *chaîne des scheïkhs*. Il en est plusieurs fois question dans l'*Histoire de l'Empire* par Karatschelebizadé (édit. de Constantinople, f. 116, l. v). Voyez sur la chaîne des *Nakschbendis* le *Re-*

schatoul-aïnil-hayat, c'est-à-dire *les gouttes de la source de vie* (édit. de Constantinople).

XVIII. — Page 323.

Chaque *tetimmé* a huit cellules, et dans chaque cellule logent trois étudians. Il y avait ainsi place pour cent quatre-vingt-douze étudians ; ils recevaient douze aspres par mois pour leurs menus plaisirs, et tous les jours, pour nourriture, de la soupe, du riz et de la viande bouillie. (Ali.)

XIX. — Page 323.

Ces dix sciences correspondent, dans la division des arts libéraux, à ceux qui occupent les troisième et quatrième rangs : elles servent de préliminaire aux classes supérieures ; il n'y est pas encore question de l'étude de *La Loi*, et l'on doit plutôt les considérer comme base première que comme partie intégrante des études de la haute école. C'est dans ce sens qu'il faut rectifier les explications données par Toderini, dans *sa Bibliothèque*, et, avant lui, par Petis de La Croix, sur les matières enseignées dans les écoles turques.

XX. — Page 324.

Sous le règne de Souleïman-le-Législateur, cette classification acquit un nouveau développement par suite de fondations de médrésés à la mosquée Souleïmaniyé (Mouradjea d'Ohsson, iv, p. 489). Du temps de Mohammed II, il n'y avait que des professeurs *extérieurs* (kharidj), des professeurs *intérieurs* (dakhil), des *huit* ou *sahns*, parce qu'ils doivent marcher à la suite de l'armée, et des *soixante*, ainsi appelés à raison du traitement de soixante aspres, qui leur est alloué chaque jour. Les professeurs de la médrésé d'Eyoub n'en recevaient que cinquante ; mais un professeur *intérieur* avait un grade moins élevé qu'un professeur des *huit* de la mosquée de Mohammed II. (Ali.)

XXI. — Page 325.

Ali énumère les ouvrages qui servent de texte aux professeurs des différentes classes. Ceux des médrésés inférieures, *boukaa medrésé* (*école tolérée*), font leurs cours sur les matières contenues dans le *Tedjrid* et le *Miftah*. Les quarante et les cinquante professeurs *extérieurs* se divisent en trois classes : ceux de la troisième lisent le *Telkis*, ou autres commentaires du *Miftah*; ceux de la deuxième, le *Mewakif*; ceux de la première, le *Hedayet*. Les cinquante *intérieurs* se partagent également en trois classes : ceux de la troisième expliquent le *Hedayet*, comme les *extérieurs* de la première classe; ceux de la deuxième, le *Sahih* et le *Telwih*; ceux de la première, le *Kouschaf* et le *Beïdawi*. Comme nous avons déjà parlé sous les règnes précédens des douze principaux ouvrages qui forment la base de l'instruction ottomane, en les citant dans une sorte de revue générale, nous croyons devoir donner ici la liste des ouvrages fondamentaux de la littérature orientale. 1° Rhétorique. Le *Miftah oul ouloum* (*Clef des sciences*), par Seradjeddin Ebi Yakoub Yousouf Ibn Ebi Mohammed Es-sokaki, mort en 679; le *Telkiss oul Miftah* (Choix du *Miftah*), par Mohammed Djelaleddin Mohammed Ben Abdourrahman Alkazwini, très-connu sous le nom de *Prédicateur de Damas*, mort en 739. 2° Métaphysique. Le *Tedjridoul kelam* (*le dépouillement de la parole*), par Nassireddin Ebi Djafer Mohammed Ben Mohammed Ettousi, mort en 672; le *Mewakifoul kelam* (*la juste application de la parole*), par Adhadeddin Abdourrahman Ibn Ahmed al idji, mort en 759. 3° Dogmatique. L'*Akaïdoun nesefi* (*Articles de foi de Nesefi*): l'auteur mourut en 537; l'*Akaïdoul Adhadi* (*Articles de foi* d'Adhadeddin al Idjis); le *Minaroul enwar* (*Phare des lumières*), par Ebil-Berekiat Abdoullah Ben Ahmed, célèbre sous le nom de *Nesefi*, mort en 710. 4° Jurisprudence. Le *Hedayet*, le *Wikayet*, le *Sadreschschteriat Kou-*

douri. (Voyez *Administration et constitution de l'empire ottoman*, I, p. 6). 5° Traditions orales. L'*Ess-Sahih*, grand Recueil des traditions orales, par Bokhara; et le *Telwich*, un des plus fameux commentaires sur cet ouvrage. 6° Exégèse. Le *Kouschaf min Hakaïket tenzil* (*l'Explicateur des vérités de la révélation*), par Zamakhschari, mort en 538; et le *Enwaret tenzil we esraret tewil fit tefsir* (les *Lumières de la révélation et les mystères de l'interprétation*), par Beïdhawi, mort en 685.

XXII. — Page 325.

La première des cinq classes du corps des oulémas est composée des grands mollas, et se subdivise ainsi : 1° les juges d'armée de Roumilie, honoraires ou en fonctions; 2° les juges d'armée d'Anatolie; 3° les juges de la capitale (*Islambol Kadisi*); 4° les juges mollas de la Mecque et de Médine; 5° les juges mollas d'Andrinople, de Brousa, du Caire et de Damas; 6° les juges mollas de Galata, de Scutari et d'Eyoub (trois faubourgs de Constantinople). Il faut ajouter : les Nakiboul-eschrafs (chefs des émirs, descendans du Prophète), et cinq personnages de la cour, employés dans l'intérieur du seraï, qui, d'après leur rang, s'avançaient de degré en degré, savoir : le professeur du sultan (Khodja), le médecin (Hekimbaschi), l'astronome (Mounedjim baschi) et les deux chapelains de la cour (Khounkiar Imamé). La seconde classe des oulémas, appelée improprement classe des petits mollas, est formée des juges de Meràsch, Bagdad, Bosnaseraï, Sofia, Belgrad, Aïntab, Kutahia, Koniah, Philippopolis et Diarbekr. La troisième classe comprend les cinq *moufetischs* (inspecteurs des fondations pieuses), dont trois résident à Constantinople, un à Andrinople, le dernier à Brousa. La quatrième classe se compose des juges des autres villes; leur nombre varie dans chaque pays; il est de cent quatre-vingt-sept en Europe, cent vingt-trois en Asie,

trente-six en Egypte et en Afrique. La cinquième classe comprend les *naïbes*, ou substituts des mollas et des kadis. Il faut, pour arriver à la première classe, avoir fait toutes les études nécessaires aux mouderris; quant aux quatre autres classes, il suffit d'avoir suivi les danischmends (basses écoles). L'exercice du sacerdoce, les fonctions de scheïk (prédicateur), d'imamé (lecteur de la prière), de khatib (celui qui prononce la prière dans la chaire), de mouezzin (crieur de la prière), de kaïmes (sacristain), n'exigent pas plus d'enseignemens préliminaires, que les scheïks n'en ont besoin pour entrer dans les ordres des derwischs; ceux-là sont en effet, et sans avoir appris de sciences positives, regardés comme ayant acquis la connaissance de la vérité, par la méditation et la contemplation.

XXIII. — Page 326.

Ibn Temdjid, Molla Kourani, Molla Khaïreddin, Molla Sirek, Khodjazadé, Ahmed Ben Welieddin, Khatibzadé, Hasan Samsouni et Sinan-Pascha, étaient professeurs du sultan lui-même; les autres, Mirem Tschelebi, Salaheddin de Nicée, et Molla Abdoulkadir el Hamidi, que les intrigues du grand-vizir Mohammed-Pascha firent disgracier, étaient professeurs de Bayezid, son fils.

XXIV. — Page 327.

Dans la *Collection des pièces d'Etat* de Feridoun, se trouvent: nº 186, lettre de Mohammed II à son père; nº 187, réponse de Mourad II: nºs 188 et 190, lettres de Mohammed à Djihanschah, roi de Perse; nºs 189 et 191, réponses de Djihanschah; nº 192, lettre de Mohammed à Schirwanschah, pour obtenir l'envoi d'une cotte de mailles; nº 193, réponse de Schirwanschah (ces premières lettres furent écrites par Mohammed avant son avènement au trône, et quand il n'avait que le titre de prince); nº 194, lettre de Mohammed à

Kilidjarslan, prince d'Erzendjan ; n° 195, réponse de Kilidjarslan ; n° 196, lettre d'Abdoullatif, fils d'Oulougbeg, à Mohammed ; n° 197, réponse de Mohammed ; n° 198, lettre de Mohammed à Baïsankor, fils de Scharokh ; n° 199, réponse de Baïsankor ; n° 200, lettre de Mohammed à Ibrahim, prince de Karamanie ; n° 201, réponse d'Ibrahim ; n° 202, lettre écrite au nom de Mohammed par le molla Kourani, et annonçant au sultan d'Egypte la prise de Constantinople ; n° 203, réponse du sultan d'Egypte ; n° 204, lettre de Mohammed au schérif de la Mecque ; n° 205, lettre du sultan d'Egypte à Mohammed ; n° 206, réponse de Mohammed ; n° 207, lettre écrite de la part de Mohammed, par Kérimi, à Djihanschah, après la conquête de Constantinople ; n° 208 réponse de Djihanschah ; n° 209, Mohammed invite le prince de Kastemouni à venir assister aux fêtes de la circoncision de ses fils ; n° 210, réponse du prince de Kastemouni ; n° 211, lettre de Djihanschah annonçant à Mohammed la prise de Bagdad ; n° 212, réponse de Mohammed ; n° 213, lettre de Mohammed au schah de Perse ; n° 214, réponse du schah de Perse ; n° 215, lettre écrite au nom de Behmenschah, souverain de l'Inde, par Khodjaï-Djihan, au sultan Mohammed ; n° 216, réponse de Mohammed ; n° 217, lettre de Mohammed à Djihanschah, après la conquête du Péloponèse ; n° 218, réponse de Djihanschah ; n° 219, lettre de Mohammed au sultan d'Egypte ; n° 220, réponse du sultan d'Egypte ; n° 221 à 236, lettres que nous avons citées plus haut à l'occasion de la campagne contre Ouzoun-Hasan ; n° 237, lettre dans laquelle Mohammed fait connaître à Ahmed-Ghiraï, khan de la Crimée, la prise de Kaffa. En tout, cinquante pièces.

XXV. — Page 328.

Les ouvrages de Sinan-Pascha sont : 1° des gloses marginales à l'ouvrage d'astronomie de Tschaghmini ; 2° un commentaire sur l'ouvrage de métaphysique (*Mewakif al idji*) ;

3° le *Maarifi-Sinan* (les *Connaissances* de Sinan); 4° le *Tezkeretoul Ewlia* (*Légende des Saints*). Seadeddin et Ali, d'après Taschkœprizadé, dans le *Schakaïk*.

XXVI. — Page 328.

Voyez sur Ahmed-Pascha, la *Biographie* de Latifi (traduction de Chabert), p. 74. On trouve des extraits de son *Diwan* dans toutes les anthologies des poëtes turcs. Il est également fait mention de lui dans l'ouvrage du rhéteur de Brousa (f. 184), qui le place en tête de la liste des poëtes, comme ayant été enterré à Brousa, près de la mosquée dont il est le fondateur. Ahmed-Pascha mourut en 902 (1496). Un jour qu'il se promenait à cheval avec le sultan et un de ses familiers, fatigué de la poussière que le vent leur jetait à la figure, Ahmed récita ce verset du Coran : « *Oh! si j'étais poussière!* — Que dit-il, » demanda Mohammed à son favori ; celui-ci, aussi spirituel que beau, répéta la citation d'Ahmed en ajoutant le verset qui précède : « *L'infidèle dit: oh, si j'étais poussière.* » *Yakoul el-kiafir ya leiteni küntou türaben!*

XXVII. — Page 329.

Suivant Taschkœprizadé, le molla Ibrahim-Pascha, fils du grand-vizir Khalil, tué par le bourreau, aurait été vizir sous le règne de Mohammed II. C'est une erreur ; Ibrahim-Pascha ne fut promu à cette dignité qu'après l'avènement de Bayezid II.

XXVIII. — Page 329.

Voyez la *Biographie* de Latifi (traduction de Chabert), p. 50. D'après le *Reschhati ainül hayat* (édit. de Constant.), p. 279, Mohammed envoya au poëte Djami une bourse de cinq mille ducats pour un voyage de Khorassan à la Mecque,

et l'invitation de venir se fixer à sa cour. Ce fut le khodja Athalla-Kermani qui fut chargé de ce message; mais il arriva trop tard à Damas, car Djami était déjà reparti pour le Khorassan, et traversait alors les Etats d'Ouzoun-Hasan qui lui fit l'accueil le plus flatteur. Ce fait, puisé à bonne source, prouve bien positivement que Djami n'a point séjourné à la cour de Mohammed, comme l'avance un de ses biographes dans le *Journal asiatique*.

XXIX. — Page 330.

Biographie de Latifi (traduction de Chabert), f. 139. Outre ces deux poëmes, on lui doit : le *Mewloudi rouhani* (Naissance intellectuelle), le *Tohfetoul ouschak* (Présent des amans), et le *Kiazet namé,* poëme didactique.

XXX. — Page 330.

Biographie de Latifi (traduction de Chabert), p. 50. Ali nous avertit qu'il ne faut pas confondre cet Ibrahim-Gülscheni avec son homonyme, scheïkh et fondateur de l'ordre des derwischs Gülschenis; ce dernier vécut à une époque postérieure et fut enterré au Caire.

XXXI. — Page 331.

Il s'appelle Alehi, et non pas Ilahi, comme l'a écrit par erreur Latifi dans sa *Biographie* (traduction de Chabert, p. 46). Les principaux ouvrages que cet auteur a laissés sont : 1° le *Sadoul mouschtakin* (provision pour ceux qui désirent), 2° le *Nedjatoul erwah* (salut des esprits), 3° le *Meslikoul talibin wel wassilin* (sentier de ceux qui cherchent et qui trouvent). Alehi mourut en l'année 895 (1489). Voyez Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*.

XXXII. — Page 331.

Le poëte Lali, qui d'abord avait été pris pour un Persan

et admis en cette qualité dans la société du sultan, fut éloigné aussitôt qu'on connut sa véritable origine; il s'en vengea par l'épigramme suivante : « Pour être bien reçu, tu dois venir de l'étranger; le diamant est sans prix tant qu'il est caché dans la mine; l'or n'a de valeur qu'offert par Osman. Rappelle-toi bien ce proverbe : le cierge qui projette la lumière reste lui-même obscur dans son intérieur. Si tu cherches le génie dans l'homme, ne t'inquiète pas de quel pays il sort. Il en est de l'ame comme de la pierre précieuse, leur grossière enveloppe n'altère pas leur beauté. Que des Persans accourent vers le pays de Roum, la gloire les attend! Que des Persans viennent à la cour du sultan, ils seront faits sandjaks et vizirs. »

XXXIII. — Page 332.

Les ouvrages de Kourani, mort en 895 (1489), sont : sur l'exégèse, le *Ghaïétoul aani fi tefsiri sebaa mesani* (*Choix des sujets convenables pour l'explication des sept grandes divisions du Coran*); sur les traditions, le *El kewser el djari ala riyazil Bokhari* (*les sources du paradis découlant sur les jardins de Bokhari*). C'est à cet auteur qu'on doit le plus grand recueil des traditions; sur la lecture du Coran, des gloses marginales au commentaire du *Schatebiyé*. Kourani citait un jour au conquérant la conduite de Timour à l'égard des savans, et le lui proposait pour exemple; il lui rappelait entre autres ce trait de Timour, qui fit grâce à un courrier du célèbre Seadeddin, Teftazani, des coups de bâton qu'il avait été condamné à recevoir, et les paroles qu'il avait prononcées à cette occasion : Comment oserais-je causer quelque peine à un homme dont la gloire devance partout la mienne? « Il en est ainsi de toi et de moi, ajouta Kourani, car mon exégèse est lue à la Mecque, et ton épée n'a point encore asservi cette ville. — Oui, répondit Mohammed; mais il y a entre Teftazani et toi cette différence, que sa réputation s'est éta-

blie sans qu'il fit lui-même aucune démarche dans ce but, et que ton ouvrage n'est à la Mecque que parce que tu as pris soin de l'y envoyer. » Le *Schakaïk*, Ali, Seadeddin.

XXXIV. — Page 332.

Voyez *Administration et constitution de l'empire ottoman*, I, p. 9, sur les deux principaux ouvrages du molla Khosrew, savoir : *Ghourrer oul ahkam* (*les cheveux du front des lois*), et *Dourrer oul ghourrer* (*les perles des cheveux du front*). Il écrivit en outre un traité sur la *Soure-Enaam*, des gloses marginales au *Telwih* et au commentaire de Beïdhawi, un commentaire sur l'ouvrage dogmatique le *Miretoul oussoul* (*miroir des dogmes*), et enfin un livre intitulé *Mirkatoul woussoul* (*guide pour arriver*). Le *Schakaïk*, Seadeddin et Ali.

XXXV. — Page 333.

On doit à Khodjazadé, mort en 893 (1487) : le *Tehafet*, traité de philosophie ; des commentaires sur le *Mewakif*, sur le *Hedayet-oul-hikmet* (*le guide de la sagesse*), par Mewlanazadé, sur le *Tawalioul enwar* (*l'aurore des lumières*), ouvrage métaphysique publié par Abdallah ben Omar al Beïdhawi, et des gloses marginales au *Telwih*. Khatibzadé a écrit : des commentaires sur le *Mewakif*, sur le *Wikayet*, sur le commentaire de Teftazani au *Tedjid*, ouvrage métaphysique de Nassireddin de Touz ; des gloses marginales au *Mokhtassar* de Koudouri, et au commentaire du Coran le *Kouschaf* (voyez *Administration et constitution de l'empire ottoman*, I, 8) ; enfin quelques traités sur le mérite de la guerre sainte et sur les dissertations scientifiques.

XXXVI. — Page 333.

Hadji-Hasanzadé nous a laissé : des gloses marginales au commentaire sur la *Soure-Enaam* et aux quatre prolégo-

mènes du *Tewfih*, et un ouvrage grammatical, le *Mizanet tassrif* (*balance des déclinaisons et des conjugaisons*). Voyez le *Schakaïk*, Ali. On cite les vers suivans adressés par Hadji-Hasanzadé au grand-vizir :

Aadjoubetoun fi akhiril-eyami
Tebdiké sahhaten tafretin nizami,
We fesadé eraïl hekimi lienueha,
Fil an kataa mesafetel aawami.

XXXVII. — Page 334.

Ali, fils de Yousouf al fenari, a écrit des commentaires sur le *Kafiyé* (syntaxe) et sur le *Kismi-tedjnis*, traité d'arithmétique de Kismi. On doit à son oncle Hasan-Tschelebi, fils de Mohammedschah al fenari, des gloses marginales au *Telkhiss* du *Motawal*, au commentaire du *Mewakif* et au *Telwih*. Le *Schakaïk*, Seadeddin et Ali.

XXXVIII. — Page 335.

Il est l'auteur d'une excellente histoire universelle en persan, *Behdjetet-tewarikh* (*beautés de l'histoire*), publiée en 851 (1456). Hadji-Khalfa fait une énumération très-détaillée des matières contenues dans cet ouvrage, pour la composition duquel Schoukrallah de Schirvan a puisé dans les vingt meilleurs historiens persans et arabes.

XXXIX. — Page 335.

Le premier mathématicien turc fut Kadizadé de Brousa, qui abandonna sa patrie, et reçut à la cour d'Oulougbeg un accueil digne de son talent. Il naquit avant son homonyme Kadizadé dont le nom figure dans la liste des oulémas, sous le règne de Mohammed II. Il ne faut pas confondre ces deux personnages avec un troisième Kadizadé, contemporain de Mohammed IV, ni avec Kadikhan, qui le premier rassembla



les fetwas dans un recueil. Le mathématicien Kadizadé a écrit pour Oulougbeg un commentaire sur le *Tschaghmini*, traité de mathématiques, et traduit le *Tesisoul eschkial* (*description des figures*) : il s'agit ici des cinq figures d'Euclide. Alikouschdji dédia à Mohammed II le *Fethiyé*, imprimé à Constantinople en 1824, et le *Mohammediyé*. Mirem-Tschelebi a commenté le *Fethiyé*; on lui doit en outre un traité *sur la Kibla*, et un commentaire sur les *Tables astronomiques* d'Oulougbeg. Kara-Sinan et Sinan-Pascha ont laissé chacun un commentaire sur le *Moulakhass* du *Tschaghmini*. Voyez les biographies de Kadizadé, d'Alikouschdji, de Mirem-Tschelebi dans le *Schakaïk*, sous les règnes de Mourad II, Mohammed II et Bayezid II.

XL. — Page 335.

Un jour qu'il se présenta devant Mohammed, et voulut, ainsi qu'il en avait l'habitude, lui baiser la main, celui-ci, par une grâce spéciale, lui offrit l'intérieur de sa main. Le molla s'inclina silencieusement. « Que penses-tu? lui dit le sultan. — Je pense que Ta Majesté me nomme mouderris d'Aya-Sofia. » (Le mot grec *Aya* (saint) signifie en turc la paume de la main, et par le mot de *Sofia* (sagesse), il faisait allusion à celui de Sofi, nom qu'on donne généralement à tous les hommes livrés à l'étude et à la contemplation.) Cette répartie plut tellement à Mohammed, qu'il conféra en effet à Houseïn-Tebrizi la dignité de mouderris. (Mouradjea d'Ohsson, VI, p. 602.)

XLI. — Page 335.

La lettre de Mohammed au grand-vizir Mahmoud-Pascha, et l'explication du songe donnée par Ak Schemseddin, se trouvent dans la *Collection de Feridoun*, sous les nos 228 et 229. Comme Ak Schemseddin est né en 792 (1489), il

devait avoir en 877 (1472), époque où fut livrée la bataille de Terdjan, quatre-vingt-cinq années lunaires, et non pas soixante-six, comme le prétend Ali.

XLII. — Page 335.

Il a laissé quelques écrits sur la médecine, un traité en langue arabe, le *Nouriyé* (*Source lumineuse*), un autre, le *Telkhissi defi metaïn* (*Moyen de se défendre de la raillerie*), et l'*Ewlianamé* (*Livre des saints*). Voyez le *Schakaïk*, Seaddeddin et Ali.

—

LIVRE XIX.

I. — Page 338.

Fil tschaïri, plaine des Eléphans. Neschri, qui se trouvait au camp, raconte avec naïveté que le peuple se doutait déjà de la mort du sultan, lorsqu'il vit le cortége des vizirs et des kadiaskers se mettre en marche pour accompagner la voiture de Mohammed II jusqu'à Constantinople, et que l'arrivée des Adjemoghlans dans le camp changea bientôt ce doute en certitude. Neschri, f. 237.

II. — Page 339.

Une des plus graves erreurs que l'on puisse reprocher à Cantemir, est d'avoir fait partir Bayezid pour la Mecque, aussitôt après la nouvelle de la mort de son père, et d'avoir donné à ce voyage *neuf mois* de durée. Il est vrai que Djenabi, et, d'après lui, Hezarfen, parlent de ce voyage; mais tous les autres historiens ottomans affirment que Bayezid se rendit d'Amassia, non pas à la Mecque, mais à Constantinople, et qu'il y arriva au bout de *neuf jours*, et non pas neuf mois après la mort de son père. Neschri, Seaded-

din, Idris, Ali, Solakzadé et Loutfi, sont unanimes sur ce point. De plus, Neschri a été témoin de l'entrée du sultan à Constantinople. Petis de La Croix et les historiens européens ont suivi la version de Cantemir. Quant à Djenabi, son témoignage est d'autant plus inexplicable, qu'il fixe quelques lignes plus bas la date de l'arrivée de Bayezid à Constantinople, au 29 djemazioul-ewwel 886 de l'hégire; ce qui ne ferait que deux mois et demi après la mort de Mohammed II. Il se trompe encore quand il dit que ce fut Mohammed II qui installa Korkoud dans le gouvernement d'Amassia à la place de Bayezid.

III. — Page 339.

De Constantinople à Amassia, on compte quinze journées de marche, ce qui fait approximativement cent soixante lieues (voyez Macdonald Kinneir, *Journey through Asia minor, Armenia and Koordistan*, p. 257 et 557); en sorte que Moustafa courut pendant huit jours de suite vingt heures sur vingt-quatre, et que Bayezid fit presque aussi rapidement le même trajet avec ses quatre mille cavaliers.

IV. — Page 341.

« Claudius, raised by the soldiers to the Empire, was the first who gave a donative: he gave quina dena 120 L. (*Sueton. in Claudio,* c. 10). When Marcus, with his colleague Lucius Verus, took quiet possession of the throne, he gave vicena 160 L. to each of the guards. » *Hist. August.*, p. 25 (Dion. l. LXXIII, p. 1231). Gibbon, chap. v, note 6.

V. — Page 342.

Caoursin, le vice-chancelier de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, qui le vit à Rhodes, fait de lui un portrait contre l'exactitude duquel on ne saurait rien objecter, si ce n'est qu'il donne au prince cinq ans de trop. Djem était né



en 1459; il n'avait par conséquent que vingt-trois ans, au lieu de vingt-huit, en 1482. « 28 annorum, statura parva, » valetudine prospera, ferox vultu, oculis parumper obli- » quis et cæruleis, denso supercilio nasi radice fere utroque » cohærente, sinistrum in frontem elevatur, dextrum ad ocu- » lum vergit, os parvum, labra grossa, quorum ritus sinis- » trorsus contrahit gestuque ipso sinistram palpebram in- » clinat paulo post elevat; nasus aquilinus in medio paulo » eminentior, cujus extremitas in sinistrum tendit, mentum » exile. Lutio colore ut nucis castaneæ; barba rara non pro- » missa sed ad cutem forcipe tonsa, obesa cervice, parvis au- » ribus; corpus carnis sarcina onustum, obesitas ventrem » projectum magis per posteriora gravat quam cætera mem- » bra; brachia, tibia, crura, ac pedes proportione sunt » compacti nec adipis pondus officit, quominus saltando ve- » nando atque sagittando agilis sit, corpus enim haud secus » gestat ac si gracilis esset et obesitas non gravaret. Si quid » molesti affertur oculorum motu acutaque voce iracun- » diam repente indicat; at si vir gravis adsit temporis puncto » facies temperatur. Simulationis dissimulationisque gaudet » officio. Dum excanduit vocem edit acutam caprinæ haud » dissimilem. Cum quieto loquitur animo gravis rursus est » temporatus et modestus sed rarus. Hic quamvis profugus » et extorris a principis dignitate non cadit. Cibi plurimi » est, voracissimoque stomacho tanquam fornace fervet. Vi- » num respuit nisi aromate confectum, quod alteratum spe- » ciemque mutasse arbitratur, ut acetum quod ex vino gi- » gnitur quæque originis speciem alterat. Avidius bibit co- » meditque quam principem deceat, ut vorare potius quam » edere illum arbitreris. Nec edulia satis dente ferit quæ in » os indita inglutit, ac minime trita raptim aperto hyatu vo- » rat. Assa appetit, lixa fastidit. Melones, uvas, pyra atque » poma et cujusque generis fructus appetentissime mandit. » Modico pane vescitur, aqua usui est in potu saccharo in- » dito, quod paulatim liquefit. Calore, algore, inediaque

» impatientissimus; affatim sudat, fluuntque tunc a fronte » et genis sudoris guttæ copiosissimæ. Veste gaudet illus- » triori. Thermis balneisque assiduis utitur; lavato in ther- » mis corpore demum e gelida aqua perfunditur, natandique » artem callet, quotiescumque in pelagus se mergebat ads- » tantibus cunctis irreverecunde natabat. Circumstantes ocu- » lis lustrat. Subtristis et cogitabundus semper videtur. Si » lætitiæ indicia dedit ut præsente magistro maxime efficit. » Religiosissimus in Mahomettis legem, cujus cultor obser- » vantissimus est. Si quem ex suis vino madentem cons- » pexit, in eum furibundus irruit. Instabilis est adeo, ut loco » eodem se continere non possit et diu cellulas omnes lus- » travit ut cubaret, nec domorum superiorem planitiem con- » tempsit. Quin immo cubile parato noctes aliquot illic som- » num ad aurem capit. Thurcorum lingua præstantissimus, » ingenium a juvenili ætate litteris applicuit ita, ut gesta » scribere non ignoret. Res quoque genitoris gestas litteris » mandavit. Matrem, inclyta regum Serviæ familia natam, » duosque liberos marem et fœminam tenellæ ætatis apud » Carras (Cairo) reliquit. »

VI. — Page 346.

Suivant Seadeddin, ce fut un samedi, 22 rebioul-akhir; mais il y a là une erreur, car le 22 rebioul-akhir correspond à un vendredi. Si le *samedi* est bien le véritable jour, le nombre 22 se trouve inexact, et il faudrait lire le samedi 9, 16 ou 23 rebioul-akhir. Quoi qu'il en soit, cette campagne, ouverte par Bayezid lui-même contre son frère, suffit pour réfuter ce que disent Djenabi et Hezarfenn du prétendu voyage du sultan à la Mecque.

VII. — Page 354.

Kasimbeg est toujours désigné, dans Caoursin, sous le nom de *Ciliciæ rex;* cet auteur nous transmet les paroles

qu'il dit avoir été échangées entre Djem et Kasim : *Regis Ciliciæ verba ad Zyzymi; responsio Zyzymi*, et les entretiens qui auraient eu lieu entre le prince et le sultan d'Egypte : *Zyzymi soldanum alloquitur*. Caoursin fait en outre mention du départ de Djem pour la Mecque : *Zyzymi ad Mecham proficiscitur*. Voyez édition d'Ulm par Jean Rayer, A. D. 1496, die 24 octobris.

VIII. — Page 354.

Vertot cite une lettre que Djem aurait écrite à son frère, et qui, lancée sur le rivage au moyen d'une flèche, serait tombée au milieu des sipahis envoyés à la poursuite du prince. Suivant toute apparence, cette lettre est apocryphe.

IX. — Page 355.

Seadeddin a écrit par erreur le treizième jour au lieu du troisième, car le trajet de la côte de Cilicie à l'île de Rhodes se fait en trois jours au plus dans la bonne saison ; en outre, si on admettait la date que cet auteur assigne au débarquement de Djem dans l'île, il ne se trouverait plus y être resté quarante-deux jours.

X. — Page 356.

Caoursin, dans le commentaire que nous venons de citer, donne le discours du prince et la réponse du grand-maitre : *Zyzymi ad Magistrum verba; responsio Magistri*. Il est impossible de deviner comment Caoursin a pu entendre Zyzymi pour Djem, et où il a pris que ce nom de Zyzymi veut dire amour (*Zyzymi, qui amor interpretatur*). Il dériverait plutôt de *Djemdjah;* mais Djemdjah n'est qu'un surnom, et signifie *puissant comme Djemschid;* c'est encore de nos jours un des titres du sultan, et Seadeddin ne le donne qu'à Bayezid, parce qu'il le considère comme le seul héritier légitime du trône; de sorte que Bayezid s'appelle Djemdjah

(puissant comme Djemschid) par opposition à Djem-Schah (prince Djem).

XI. — Page 357.

Suivant Seadeddin, III, f. 447. Le 11 redjeb, c'est-à-dire le 26 août; d'après Caoursin, *navis oneraria parata Calendis septembris portu solvit*. L'assertion de Caoursin dans cette phrase, *postquam dies 42 moram traxisset*, s'accorde parfaitement avec celle de Seadeddin, qui fixe au 22 juillet l'arrivée de Djem. Du 22 juillet au 1er septembre il y a quarante-deux jours, y compris celui de l'arrivée et celui du départ du prince.

XII. — Page 357.

Caoursin indique les principales conditions de ce traité: « Fœderis conditiones : Miles gladium ne stringito, nec pe- » lago armis locum dato. Classem offensam salutato nego- » ciator; commercia libera, commeatum sumito, litem pro » tribunalis more decidito; Servum profugum si in lege » versatur restituito; si extra legem 22 nummis auri exol- » vito. Arx S. Petri perfugis patens esto. Superstite Bajazit » principe pacem servato. » *Guil. Caoursin Rhodiorum Vice-Cancellarii de celeberrimo fœdere cum Thurcorum rege Bagyazit per Rhodios inito.*

XIII. — Page 358.

Vertot lie le second traité qui stipule la pension du prince Djem au premier traité de paix. Mais Caoursin les distingue expressément lorsqu'il dit que les quarante-cinq mille ducats de pension ne furent promis, par l'envoyé turc, qu'après le retour des ambassadeurs chrétiens à Rhodes.

XIV. — Page 358.

« Si quæque suis temporibus reddere voluero interrum-

» pendæ sunt res Asiæ; quas utique ad fugam mortemque » Darii in conspectu dari, et sicut inter se cohærent tempore » ita opere ipso conjungi haud paulo aptius videri potest. » Curtius, l. vi.

XV. — Page 359.

Latifi (traduction de Chabert, p. 65), d'après Aschik-hasanzadé; voici ce distique :

Adjaïb schehr imisch bou schehr Nitse
Ki kalür yanine her kischi nïtse!

« Quelle cité curieuse que Nice? On y reste malgré l'envie et le besoin d'en sortir. »

La beauté de la rime turque repose tout entière dans le dernier mot du second vers, ingénieuse contraction de *ne itse,* c'est-à-dire *que faut-il faire?* Le sens littéral de ce mot est: *Chacun y reste, peut-on faire autrement?* c'est-à-dire *forcément.*

XVI. — Page 362.

Caoursin nous a laissé, sur ce présent apporté par un ambassadeur de Bayezid, sur l'histoire de la main de saint Jean, et sur les solennités avec lesquelles elle fut exposée dans Rhodes à l'adoration publique, un commentaire très-curieux intitulé : *Guilelmi Caoursin Belgæ Duaci Rhodiorum Vice-Cancellarii de translatione sacræ dextræ Sancti Joannis Baptistæ præcursoris ex Constantinopoli in Rhodum.*

XVII. — Page 362.

Caoursin, peu de temps avant le retour de l'ambassadeur de Bayezid, prononça devant le chapitre assemblé un discours sur la captivité de Djem en France (19 septembre); on le trouve dans son ouvrage sous le titre *de Admissione regis Zyzymi in Gallia.*

XVIII. — Page 362.

Sassonare pour Sassonage, c'est-à-dire Sassenage. Les circonstances que Seadeddin a recueillies sur la liaison du prince avec la belle châtelaine de Sassenage, ne permettent pas de douter de l'identité de la personne dont il est ici question; en outre, les faits consignés dans l'*Histoire de l'Empire ottoman* prouvent que l'ouvrage publié en France sous le titre *Zizimi, prince ottoman, amoreux de Philippine Hélène de Sassenage, Histoire dauphinoise par L. P. A. A.* Grenoble, 1673, chez Jean Nicolas, in-12, et jusqu'ici regardé comme un roman, est vrai, quant au fond, s'il ne l'est pas dans les détails. On lit dans l'histoire de l'empire ottoman: *Ol hissar beghnün bou bediatoul djemal dokhteri waridi schehzadeyé meïl edoub mianlerinde mouaschaka we murasele waki oldi,* c'est-à-dire, le châtelain avait une fille d'une admirable beauté qui s'était prise de passion pour le prince, de sorte qu'ils en vinrent à un commerce secret et à un échange de lettres amoureuses.

XIX. — Page 364.

Vertot parle également de cette tour et du projet d'évasion du prince: « Les chevaliers qui, sous prétexte de lui faire compagnie, lui servaient de gardes, le logèrent dans une tour qu'ils avaient fait construire exprès pour le mettre à couvert des entreprises de Bajazet, peut-être aussi pour l'empêcher de se tirer de leurs mains, et de s'échapper comme quelque temps après ils eurent lieu de l'en soupçonner. » (l. vii.)

XX. — Page 365.

Il est aussi question de ces dix milles ducats dans Seadeddin, III, f. 150; mais il s'explique de manière à faire supposer que les Rhodiens reçurent les dix mille ducats pour

rélargir Djem. Le même auteur raconte avec détail comment le projet d'évasion que l'ambassadeur Houseïnbeg avait formé de concert avec le chambellan de ce prince, Sinanbeg, et son écuyer tranchant, Ayasbeg, fut trahi et déconcerté; mais il est naturel qu'il ne connaisse pas, comme Vertot, les conditions stipulées entre l'ordre de Saint-Jean et le pape.

XXI. — Page 365.

Tels que la réunion des ordres du Saint-Tombeau et de Saint-Lazare à celui de Saint-Jean; la non inscription des biens appartenant à ces ordres sur la liste des bénéfices du pape; sa renonciation à l'investiture des commanderies, même de celles qui seraient vacantes à Rome. Vertot, l. VII.

XXII. — Page 369.

Suivant Vertot, Alexandre VI relégua Djem dans le château Saint-Ange. Mais Seadeddin, s'appuyant sur le *journal même du prince,* affirme qu'après vingt jours de détention dans ce château, il fut reconduit au Vatican, sa première demeure.

XXIII. — Page 369.

Vers la moitié du siècle dernier, un moine franciscain de Dalmatie, fort de ce précédent, réclama le chapeau de cardinal, et pria le sultan d'intervenir en sa faveur auprès du pape. Mais, pour épargner à la chancellerie de la Porte la peine de faire une lettre de recommandation, il remit, à l'appui de sa demande, un écrit laconique, qui s'adressait également au pape et au sultan; en voici la teneur : « Santissimo padre! da piccolo frate farete il frate N. N. Cardinale, o si di no tutti i frati di Gerusaleme saranno impalati. »

XXIV. — Page 370.

Seadeddin : *Montefordin nam hissaré doeschdi, khalki*

itaab etmek itschiün kahir oloub katli aam etdi, c'est-à-dire : « Il se jeta sur le château de Montefortino, et, poussé par l'esprit de vengeance, fit un horrible carnage pour réduire la population. » Sismondi, d'après Paolo Giovio (t. XII, p. 196) : « Tous ses habitans furent massacrés. » Un tel accord entre des historiens qui ont écrit à des époques et dans des langues si différentes est la meilleure preuve de la vérité des faits.

XXV. — Page 371.

« Ce fut le même poison qu'Alexandre VI employa ensuite pour se défaire de plusieurs cardinaux, et dont il fut enfin lui-même victime. » Sismondi, d'après Paolo Giovio, l. II, p. 47. *Bernardi Oricellarii Comment.*, p. 64. Bembo, *Histoire de Venise,* l. II. Guicciardini, l. II, *Summonte istorie di Napoli,* VI.

XXVI. — Page 374.

Vertot, dans sa *Dissertation au sujet de deux historiens,* fin du deuxième volume, édit. d'Amsterdam, élève, relativement à la perfidie de d'Aubusson, des doutes sur la véracité des deux historiens qui ont écrit la vie du prince Djem, savoir : Caoursin, vice-chancelier de l'Ordre, et Jaligny, secrétaire de Pierre de Bourbon. Les doutes de Vertot sont pleinement justifiés par la lecture des historiens ottomans ; Caoursin avec son élégante diction, et Jaligny dont l'expression est si précise et si nette, se sont plus d'une fois laissé aller à dénaturer les faits. Ainsi Jaligny se trompe en faisant Bayezid plus jeune que Djem. Bayezid était né en l'année de l'hégire 851 (1447) ; Djem en l'année 864 (1459). Voy. Hadji-Khalfa, *Tables chronologiques*, et Seadeddin. Bayezid avait donc douze ans de plus que son frère le Porphyrogénète. Jaligny se trompe encore, quand il dit que Djem se sauva dans le port de Rhodes pour échapper aux vaisseaux de son

frère qui le poursuivaient; il se trouve, sur ce point, en contradiction avec Caoursin lui-même et tous les historiens ottomans. Le premier, présent à l'audience accordée à l'ambassadeur du prince Djem, nous a transmis le senatus-consulte qui en fut le résultat. Les autres rapportent, avec plus ou moins de détail, le message adressé par Djem au grand-maître, la promesse faite à son envoyé Souleïman d'un sauf-conduit, enfin les avis par lesquels ce dernier cherchait à prémunir son maître contre la trahison du grand-maître. Voici un passage de Seadeddin : *Egertschi Rodos Beji ahdnamesindé mouekkid eïmanlé we mouhkem peïmanlé iánet ou imdad etmege teahhüdin derdj etmischidi*; c'est-à-dire « quoique le *beg* de Rhodes (c'est ainsi que les historiens ottomans appellent le grand-maître) eût inséré, dans le traité conclu et scellé par des sermens solennels, l'obligation de fournir des secours au prince, » Souleïmanbeg ne croyait pas néanmoins qu'on pût se fier à sa loyauté, et le renégat, qui connaissait mieux le grand-maître que Djem, avait parfaitement raison.

FIN DES NOTES DU TOME TROISIÈME.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME TROISIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

JE

DES PR IÈME

alphabtique e né

Après la conquête de Constantinople.

ALI, † l'ann

Velieddin, disgracié

...il.

7. Khatibzadé.

8. Hasan Samrouni, † en l'année 891 (1486).

9. Sinan-Pascha, vizir et professeur.

18. ALI.

Sous Bayezid II.

...ir El-Hamidi, disgracié.

..., astronome.

12. Salaheddin de Nicée.

13. Mouarrifzadé.

Sous Sélim I.

920 (1514 ...sseur du prince Mohammed, ensuite du sultan Sélim.

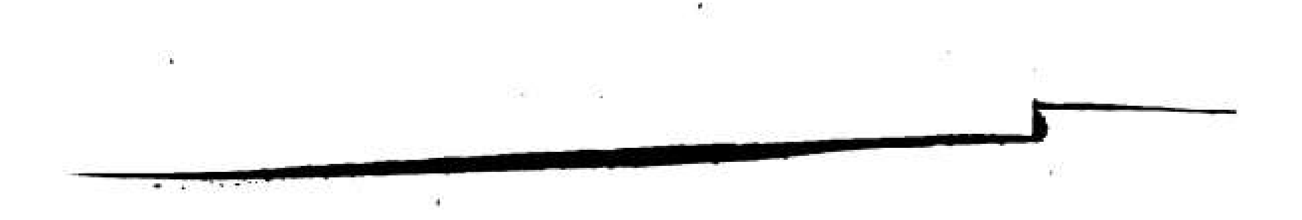
...has en l'année 924 (1518) (2).

Moubarek-Ghiraï.

...let-Ghiraï.

... Monla se prononce Molla.

... dans les *Tables chronologiques* d'Hadji-Khalfa, dans la liste des profes-






3 2044 012 705 950

